

Histoires de la 4ème dimension

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE LA 4^{EME} DIMENSION



Le
LIVRE
de
POCHE

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION
Deuxième série

HISTOIRES DE LA 4^{EME} DIMENSION

Présentées par

GÉRARD KLEIN
Jacques Goimard et Demètre Ioakimidis

(1983)

LE LIVRE DE POCHE

PRÉFACE

LA QUATRIÈME DIMENSION ET AU-DELÀ...

Au fond, la quatrième dimension est un tiroir commode où ranger les possibles surnuméraires et même les impossibles encombrants. Mais longtemps avant de trouver cet emploi, elle fut le prétexte d'une sorte de scandale intellectuel. Existait-elle ? Avait-on le droit d'en parler ? Pouvait-on se la représenter ? Certains, dans les salons, n'hésitaient pas à prétendre l'entrevoir, et d'autres, ou les mêmes, y logeaient gaillardement tout ce que l'univers ordinaire semble éprouver quelque peine à abriter, ainsi les fantômes. Du coup, des esprits sérieux la récusèrent, l'exorcisèrent et pour ainsi dire l'excommunièrent. Ainsi, John Wallis (1616-1703), mathématicien anglais, brandit l'anathème et parle d'une « absurdité », d'un « monstre de la nature, plus impossible encore qu'une chimère ou qu'un centaure(1) ». Et au début du XX^e siècle, Eddington n'est pas beaucoup plus encourageant : « Quel que soit le succès de la théorie de l'univers à quatre dimensions, il est difficile de ne pas entendre une voix interne qui murmure : « Au fond de toi-même, tu sais que la quatrième dimension est une absurdité(2). » Mais entre ces dénégations assez mal inspirées, quelle audience populaire pour la quatrième dimension, et surtout à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle ! Peut-être le succès d'une entité aussi abstraite et les polémiques mondaines dont elle devient l'objet peuvent-ils s'expliquer par deux de ses « propriétés » qui apparaissent contradictoires.

Dans une société pragmatique, utilitariste, machiniste et bourgeoise, la quatrième dimension transgresse le sens commun, les capacités « raisonnables » de l'imagination. Donc elle irrite, mais en même temps elle fascine ceux qui étouffent dans le réseau des conventions sociales, et qui revendiquent l'accès à l'imaginaire, à l'ineffable, voire à l'incompréhensible. D'un autre côté, dans des nations coloniales, impérialistes, elle ouvre comme un nouveau champ aux conquêtes de la raison. Comme les géométries non euclidiennes avec lesquelles elle est souvent confondue, et comme plus tard les transfinis inventés par Cantor, elle dévoile des continents inconnus, des continents de la pensée, d'abord abstraits, mais que l'on finira bien par explorer et

conquérir physiquement si les ingénieurs, ces soldats de l'industrie, parviennent à suivre les géomètres, ces cartographes de l'invisible. Et quelques anticléricaux impénitents doivent même se dire en jubilant secrètement qu'avec la quatrième dimension on va pouvoir empiéter sur le domaine réservé de Dieu et quadriller rationnellement ses terres en friches.

L'analogie est poussée si loin avec les continents récemment pénétrés par de courageux explorateurs au péril de leur vie que la quatrième dimension est souvent représentée comme une jungle pleine de pièges inédits et d'êtres effrayants. De paisibles mathématiciens, soudain exaltés, y sont déchirés par les griffes de monstres invisibles, ainsi dans la nouvelle de Gabriel de Lautrec, *Dans le monde voisin...* (1922), dans *Là-bas* de Claude Farrère (1923), dans *Les étranges études du docteur Pankenschlager* de Jean Ray (1925)(3). Chez H.P. Lovecraft s'exprime même comme un choc en retour de la colonisation et de l'impérialisme : titillées par les entreprises « impies » d'hommes de science, des entités monstrueuses surgissent des autres dimensions et de l'abîme du temps pour introduire dans notre univers superficiellement paisible la déstructuration et l'horreur.

Tout cela sonne furieusement comme le fantastique classique et suggère fortement que la quatrième dimension, irréprésentable et immatérielle (sans oublier toutes les dimensions supérieures parfois évoquées pour faire bon poids), est aussi celle de l'esprit et des esprits.

Rationalisation singulière qui permet de réduire et finalement d'exclure le clivage jusque-là insurmontable qui séparait la surnature de la nature, l'au-delà du monde des vivants, la quatrième dimension introduit à l'idée d'une possible conquête technologique du domaine des morts. Hantant bien des écrits de troisième ou quatrième main sur le spiritisme et les apparitions de fantômes, cet emploi se présentera aussi tard qu'en 1969, sous la plume de Kurt Steiner (André Ruellan) dans *Ortog et les ténèbres* : « La mort est l'acquisition d'une dimension », répond sobrement le tisserand des Échos à Dâl Ortog Dâl de Galankar en quête de Kalla la belle défunte.

De même, elle fournit un lieu aux visions que procurent la démence et la drogue. Le fou et le drogué percent les apparences de la réalité ordinaire et entrevoient d'autres réalités « objectives » que malheureusement le langage vulgaire ne permet pas de décrire adéquatement. C'est à l'opium que Claude Farrère aurait dû l'inspiration étrange des contes de son recueil *Où ?* (1923) qui comporte *Là-bas* déjà cité. Hors du champ romanesque, Aldous Huxley défend sérieusement, dans *Les portes de la perception* (1954), l'idée que certaines drogues comme la mescaline et la psylocybine donnent accès à d'autres univers aussi objectifs que le nôtre : elles permettraient en quelque sorte de voir dans la quatrième dimension.

Mais c'est Einstein et Minkowski qui achèvent pour l'opinion de conférer à la quatrième dimension le sceau du mystère respectable. Le premier propose en 1905 sa théorie de la relativité restreinte dont le second donne un peu plus tard une interprétation géométrique en faisant appel à un espace à quatre dimensions, l'espace-temps. Désormais pour tout un chacun, la quatrième dimension, c'est le temps. C'est vrai puisque Einstein l'a dit (tant pis pour le distingué Hermann Minkowski) et comme tout ce que professe Einstein, c'est délicieusement incompréhensible.

En fait, sauf dans cette application particulière, la quatrième dimension géométrique n'a rien à voir avec le temps et il est parfaitement possible d'en donner un aperçu clair, simple et concret. Pour cela, on fera tout de même appel à un espace vectoriel. Un vecteur est simplement un morceau de droite orienté dont la longueur est égale à la valeur qu'on entend donner à une variable. Si, par exemple, dans un espace tout bêtement tridimensionnel, on désire représenter un cube, on utilisera trois vecteurs égaux entre eux mais orientés perpendiculairement les uns aux autres et correspondant à sa hauteur, sa largeur et sa longueur. Faisons un pas dans l'abstraction : si, sur un graphique tout à fait ordinaire à deux dimensions, on veut représenter un être humain, on utilisera toute une série de vecteurs horizontaux (une dimension : la largeur) et verticaux (une dimension : la hauteur) pour cerner sa silhouette. Si l'on veut exprimer son épaisseur, on rajoutera selon la troisième dimension de l'espace, perpendiculaire aux deux premières, toute une famille de vecteurs. Mais si l'on veut sur le même graphique représenter de la même manière l'âge de notre homme, on se trouvera embarrassé ; pourtant il y suffit d'un vecteur supplémentaire : quatrième dimension. Et si l'on veut rajouter son niveau d'instruction et sa situation de fortune, on introduira deux vecteurs supplémentaires, donc deux dimensions. Chaque fois que l'on a une caractéristique à représenter (une variable) que l'on estime distincte (indépendante) des précédentes, on rajoute une dimension vectorielle. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

Si l'on revient à notre cube, par exemple, on admettra aisément qu'il jouit des trois dimensions de l'espace. Mais il peut également avoir une couleur qu'on représentera par un vecteur correspondant à la longueur d'onde de la lumière qu'il réfléchit ; et aussi une température qu'on figurera de la même manière ; et pourquoi pas une durée, ce qui nous donne déjà ici un espace-temps vectoriel à six dimensions. Et nous n'avons aucune raison de nous arrêter en si bon chemin. Toutefois l'espace vectoriel dans lequel se déploient les vecteurs ne doit pas être confondu avec l'espace *affine* qu'occupe le cube. Si l'on peut ajouter autant de dimensions qu'on voudra à un espace vectoriel tel qu'on vient sommairement de le suggérer, c'est une tout autre

affaire que de se représenter un espace affine à plus de trois dimensions, sauf à employer des stratagèmes comme la couleur, ce qui est souvent le cas dans les graphiques à trois dimensions plus une. En fait, *personne* ne peut se représenter un solide à plus de trois dimensions autrement que comme une structure tout à fait abstraite.

On peut cependant représenter, dans un espace « normal » à trois dimensions, la projection d'un objet quadridimensionnel exactement comme on peut représenter sur un plan à deux dimensions (une feuille de papier) la projection d'un objet tridimensionnel. Les salles de mathématiques du Palais de la Découverte, à Paris, recèlent bien des objets fascinants dont certains correspondent à des projections dans un espace à trois dimensions de solides simples à quatre dimensions. Il est aisé, sans solliciter exagérément son imagination et sans capacité de concentration particulière, de se représenter ainsi la projection à trois dimensions d'un *tesseract*, un hypercube à quatre dimensions.

Prenez un cube tout à fait ordinaire. Sur chacune de ses six faces, construisez un cube identique : vous disposez désormais d'une espèce d'« étoile » composée de sept cubes. Maintenant, déformez un peu les cubes extérieurs pour que leurs arêtes qui émanent d'un même sommet du cube central coïncident. Les cubes extérieurs vont se mettre à ressembler à des pyramides tronquées. Leurs faces extérieures, agrandies, vont définir un nouveau cube, plus grand que celui dont nous sommes partis. Ce n'est pas du tout rigoureux, et les angles ne sont même plus droits, mais rappelez-vous : il ne s'agit que d'une projection dans un espace à trois dimensions, et le dessin d'un cube sur une feuille de papier n'est pas un cube et est, lui aussi, déformé par les nécessités de la perspective.

Comme vous pouvez le constater en faisant pivoter mentalement ce tesseract, il est *limité* dans l'espace par huit cubes exactement comme un cube est limité par six faces et un carré par quatre côtés, sans parler d'un segment de droite qui n'a qu'une longueur mais qui a bien *deux* aspects selon qu'on le regarde de droite ou de gauche. Vous n'avez pas trouvé les huit cubes ? C'est pourtant tout simple : le cube central plus les six cubes « périphériques » plus le huitième cube « enveloppant » qui paraît plus grand que les autres à cause de la perspective : il est en quelque sorte plus près de vous que les autres. Théoriquement, les huit cubes sont évidemment de formes et de dimensions identiques, mais la projection interdit de le constater. Notre petit exercice mental vous aidera à goûter tout le sel de la nouvelle de Robert Heinlein, *La maison biscornue*, que vous lirez dans cette anthologie. Mais il va nous permettre aussi de faire un bref tour du propriétaire dans cette anthologie avant de nous lancer à l'assaut des dimensions projetées par les auteurs de science-fiction.

Tout d'abord, nous savons qu'un objet hyperdimensionnel projeté

dans notre espace tridimensionnel a un aspect bizarre. Attendez-vous donc à découvrir un bébé quadridimensionnel dans *La petite pyramide bleue* de Ray Bradbury qui, soit dit en passant, doit plus à la poésie qu'à la géométrie. Nous savons ensuite que la quatrième dimension n'a pas sa place dans un espace à trois dimensions : elle donne sur l'Ailleurs où s'aventurent les enfants de la nouvelle d'Henry Kuttner et Kathleen Moore.

Nous savons encore qu'un solide quadridimensionnel contient une infinité de solides tridimensionnels équivalents à une dimension près. En effet, un cube contient une infinité de carrés égaux à l'une de ses faces et un hypercube contient de même une infinité de cubes égaux à l'une de ses limites. Deux objets à trois dimensions peuvent donc coexister (se trouver superposés) dans un même espace à quatre dimensions sans se gêner, ainsi que font *Les habitants de nulle part* dans la nouvelle de Robert M. Green.

De plus en plus fort, une infinité d'univers possibles à trois dimensions (plus le temps) peuvent donc coexister dans la quatrième dimension : ainsi dans les contes de Damon Knight et de R.A. Lafferty. Et s'il est possible de passer de l'un à l'autre de ces univers, il va y avoir du grabuge.

Un concept aussi abstrait que celui d'une dimension supplémentaire autorise bien des jeux de l'esprit : ce que vous vérifierez (sans grand égard pour la géométrie) dans les histoires de Barry Malzberg, Alvin Greenberg et David Locke.

Mais il introduit aussi à l'idée des mondes parallèles et des bouleversements de l'histoire. Si une infinité de mondes plus ou moins similaires au nôtre peuvent coexister dans la quatrième dimension, alors tous les mondes possibles existent peut-être, le nôtre n'étant qu'un cas particulier. Les écrivains de science-fiction ont beaucoup joué avec les mondes parallèles ; ainsi Clifford Simak dans *Demain les chiens* où ces univers parallèles s'ouvrent à la colonisation (encore) des humains qui fuient une terre envahie par les fourmis. Le « classique » des mondes parallèles demeure sans doute *L'univers en folie* de Fredric Brown.

Une infinité de mondes disposés dans la quatrième dimension permet aussi de résoudre (conceptuellement) les difficultés soulevées par les voyages à travers le temps et les paradoxes qui en résultent. Avant de vous renvoyer à l'excellente préface de Jacques Goimard aux *Histoires de voyages dans le temps*, précédemment parues dans la Grande Anthologie de la Science-Fiction, je voudrais souligner quelques aspects de ces paradoxes.

Le voyageur du temps « canonique » plonge dans le passé (soit à l'aller, soit au retour) vers une époque historiquement définie et y fait escale. Bien que la plupart des auteurs et des lecteurs ne s'en avisent

pas, ce voyage implique déjà en lui-même un paradoxe si l'on admet qu'il s'effectue dans un univers à quatre dimensions dont trois d'espace et une de temps. (Il ne s'agit pas ici d'un univers einsteinien mais de l'espace-temps de la mécanique classique de Newton et de Laplace où pour exister un objet doit avoir une hauteur, une largeur et une épaisseur, mais aussi une durée.)

En effet, on peut décrire cet univers comme la série de tous ses états successifs disposés le long de sa dimension temps. Comme, avant le départ du voyageur, aucun de ces états antérieurs ne le contenait, il ne peut tout simplement pas s'y rendre : il y a une collection déterminée d'états passés de l'univers et elle ne peut être ni modifiée ni augmentée. (Cela correspond à peu près à la contre-factualité des physiciens.)

Par contre, le voyage devient possible (du moins conceptuellement) si l'on postule un univers à cinq dimensions, dont trois du genre espace et deux du genre temps. Le voyageur ne va pas remonter le temps dans son propre univers mais se déplacer en quelque sorte latéralement selon la seconde dimension du genre temps à travers une série d'univers dans laquelle sa présence est licite et que par son mouvement il va en quelque sorte créer. Mais ces univers seront si semblables au sien qu'il aura l'impression de voyager dans « son » passé historique. À son point d'arrivée, il va créer une bifurcation. La ligne d'univers A dont il est parti poursuivra son destin(4). Quant au voyageur, il continuera d'exister à partir de la bifurcation dans ce nouvel univers B où il lui sera loisible d'introduire toutes les modifications (licites) qu'il souhaite. Ainsi, si comme *Le Voyageur imprudent* de René Barjavel, il tue son ancêtre, son équivalent dans l'univers B ne naîtra pas, mais il ne s'en trouvera pas lui-même affecté puisqu'il est né dans l'univers A où son ancêtre n'a pas été tué. Le plan défini par la ligne temporelle A et la ligne temporelle B contient tous les possibles – toutes les séquences temporelles – qui peuvent résulter de l'intervention d'un voyageur du temps.

Maintenant, si un autre voyageur temporel (appartenant à la Patrouille du Temps) décide de corriger les modifications apportées à l'histoire par le premier voyageur, les choses se corsent un peu(5). Pas plus que le premier voyageur, il ne peut s'introduire dans la séquence principale (qui n'a du reste pas changé). Mais il ne peut pas non plus intervenir dans la séquence secondaire issue de la bifurcation (ligne B), qui est devenue une séquence principale pour le premier voyageur et qui a les mêmes propriétés. Il va donc lui falloir se déplacer dans une troisième dimension du genre temps, perpendiculaire, si l'on ose dire, aux deux précédentes. Parvenu juste « au-dessus » de la bifurcation initiale, il va créer une nouvelle séquence « secondaire » (qui est pour lui la principale) et dont l'allure résultera de son

affrontement avec le premier voyageur. Cette nouvelle ligne temporelle formera avec celle initiée par le premier voyageur un second *plan de possibles* perpendiculaire au premier.

Mais si l'idée saugrenue vient à un troisième voyageur d'intervenir à son tour, faudra-t-il introduire une nouvelle dimension du genre temps, et ainsi de suite à l'infini ?

Eh bien non, au moins d'après ce que l'on enseignera dans les universités du Trantor et d'Aergistal (dans quelques milliers d'années). Puisque pour intervenir sur une bifurcation (qui définit un plan) il faut créer une nouvelle bifurcation dont le plan soit perpendiculaire à celui de la première, il suffit de trois dimensions du genre temps pour contenir toutes les manipulations temporelles possibles. Avec trois dimensions du genre temps, il est toujours possible de construire un plan d'embranchements perpendiculaire au plan défini par la ligne d'univers initiale et une bifurcation. (Une première approche de cette théorie du voyage dans le temps a été bien involontairement proposée par Riemann dans sa thèse de doctorat avec ses surfaces à n feuillets.)

L'inconvénient de cette théorie, c'est qu'on ne modifie jamais vraiment la séquence principale (ou initiale) : on crée seulement des bifurcations qui se prolongent ensuite à l'infini et dont la branche secondaire devient pour le voyageur sa séquence principale. De même la Patrouille du Temps n'a que l'illusion de corriger les « aberrations » introduites par des voyageurs imprudents : elle crée bien des séquences où ces aberrations sont corrigées, mais qui ne sont elles-mêmes que des branches. Il existerait, croit-on, des procédés permettant d'éradiquer des séquences particulièrement défavorables, mais ce sont là, on s'en doute, des secrets militaires hautement classifiés et qu'on n'enseigne pas dans les universités. Ces procédés seraient dérivés des propositions de Cantor selon lesquelles entre deux états successifs d'un univers, il serait toujours possible d'en introduire un troisième, et par extension une infinité.

La théorie canonique que j'ai eue l'honneur d'exposer ici a cependant l'avantage d'expliquer pourquoi on ne rencontre jamais de voyageurs temporels : ceux qui partent de notre séquence principale se promènent dans les possibles extérieurs ; et ceux issus d'autres séquences n'ont aucune possibilité de faire irruption dans la nôtre. Le voyageur temporel crée son univers : il ne le transforme pas. On ne se baigne pas deux fois dans la même eau, comme disait déjà Héraclite.

Avec nos six dimensions (trois du genre espace et trois du genre temps), nous sommes assez loin des quatre dimensions qui nous semblaient au départ déjà fantastiques. Mais un espace-temps à une seule dimension temporelle serait plutôt sinistre. Ce serait, comme on l'a déjà vu, un univers strictement déterministe où chaque état successif ne pourrait avoir qu'une seule valeur. En cela, il correspond

à la conception causale de la physique classique. L'esprit humain qui tient, fut-ce au prix de l'illusion, à l'idéal du libre arbitre, y répugne.

Les sociétés et les mémoires humaines semblent avoir un penchant pour un temps qui comporte au moins deux dimensions. Elles semblent toujours douter que le passé a été le seul possible. Implicitement, la tendance répandue à assigner un événement origine à une ère (par exemple la naissance du Christ) signifie, si on la considère avec subtilité, que l'on admet sans trop y regarder que l'événement d'origine aurait pu ne pas avoir lieu. C'est une façon de le signaler comme une rupture dans une continuité. De même nos mémoires (et les travaux des historiens) semblent s'acharner, sans tout à fait y parvenir, à reconstituer ce qui s'est vraiment passé, comme s'il avait pu y avoir plusieurs versions des événements. Et je ne parle pas des supputations possibles sur les avénirs. Dans un univers à temps strictement unidimensionnel, tout cela n'aurait aucun sens. Dans une succession unique d'états de l'univers, aucun état (aucun événement) n'est plus significatif que tous les autres, et les incertitudes du souvenir n'ont aucun intérêt, si même elles ont une place.

Un univers à deux dimensions (ou plus) du genre temps est un univers probabiliste. Beaucoup de choses peuvent y survenir et il n'est pas possible d'y dire, sauf en termes de probabilité, quel état succédera à un état donné. Cela ne signifie pas pour autant que nous y jouissions nécessairement de la liberté. Dans un tel univers, bien des « séquences principales » peuvent coexister sans que nous y ayons accès pour autant, sauf par l'imagination. Ainsi, des univers résultant d'une manipulation du temps comme dans *L'autre univers* de Poul Anderson (qui contrevient à la lumineuse théorie du voyage temporel que j'ai exposée plus haut) ; des mondes parallèles qui découlent d'autres lois physiques, comme dans *Par-delà l'océan* de Philip José Farmer ; des alternatives de l'histoire comme dans *La fée interurbaine* de R.A. Lafferty et *Weihnachtabend* de Keith Roberts ; et enfin un passage involontaire d'une séquence à l'autre peut se produire comme dans *L'homme qui apparut* de H. Beam Piper.

Le penchant de notre subjectivité pour un temps incertain ne suffit cependant pas à prouver que le temps a plus d'une dimension. S'agit-il dès lors d'une pure spéculation, voire d'une simple logomachie, ou bien y a-t-il là-dedans une part de vraisemblance ? La science, c'est-à-dire la physique, ne répond pas de façon tout à fait claire à cette question, c'est-à-dire qu'elle n'exclut pas de telles possibilités.

Considérons tout d'abord l'univers macroscopique, celui qui nous est familier. La causalité semble s'y appliquer de façon tout à fait impitoyable, c'est-à-dire que les phénomènes physiques y semblent rigoureusement prévisibles : tout s'y passe donc comme si le temps y

était unidimensionnel.

Par contre, si l'on considère des objets très petits, dans le domaine subatomique, la causalité semble cesser de s'appliquer de façon impitoyable à des événements ou à des objets *individuels*. Elle devient statistique, c'est-à-dire qu'il n'est pas possible de dire dans quel état se trouvera une particule à un instant donné, mais qu'il est possible de dire quelle est la probabilité qu'elle soit dans un état possible (et cela de façon extrêmement précise, grâce à la mécanique quantique). Tout se passe comme si l'état d'un très petit objet pouvait présenter plusieurs valeurs en un même point de la dimension temps et donc se déployait sur une deuxième dimension du genre temps (ou sur plus). Le présent se trouve à l'intersection de ces deux dimensions.

Les gros objets se comportent comme s'ils étaient individuellement déterminés parce que leur « centre de causalité » (par analogie avec le centre de gravité) ne peut pas s'écarter perceptiblement de la séquence principale, tandis que les très petits objets semblent pouvoir tenter des excursions hors de cette séquence dans une autre (ou d'autres) dimension(s) temporelle(s). Dans des conditions très précisément définies, ils semblent même sortir de notre univers et peuvent franchir un obstacle « normalement » infranchissable par eux dans cet univers, ou encore surgir du néant (venir d'un autre univers ?) à l'état virtuel.

Un physicien sourcilieux répugnerait sans le moindre doute à prendre en considération une telle représentation de la physique quantique qui ne prétend du reste être qu'une image. Mais les physiciens les plus réputés eux-mêmes n'ont pas hésité à proposer des modèles d'univers qui rejoignent parfois étrangement ceux de la science-fiction.

Ainsi la théorie d'Everett évoque très directement le thème des mondes parallèles et n'est pas sans ressembler superficiellement à celle que j'ai exposée à propos du voyage dans le temps.

En 1975, dans sa thèse de doctorat, Everett donna une interprétation particulière de la mécanique quantique, celle des mondes divergents (Many Worlds Interprétation).

Everett propose que chaque fois qu'une particule se trouve en face de deux possibilités (ou plus), par exemple lors d'une expérience, toutes ces possibilités s'actualisent, mais dans des mondes différents. Comme nous n'observons dans notre monde qu'un seul des résultats possibles, nous avons tendance à l'attribuer à la chance. Mais tous les autres résultats possibles s'actualisent dans d'autres branches de l'univers. Ainsi l'univers se divise à chaque instant en d'innombrables répliques de lui-même : deux branches qui sont issues d'une même division ne diffèrent que par l'issue de l'événement subatomique qui leur a donné naissance et sont pour tout le reste rigoureusement

identiques, mais des branches plus éloignées peuvent différer considérablement, si bien que dans la théorie d'Everett, d'innombrables possibles, y compris les plus apparemment insensés, ont droit à l'existence. Tous ceux qui sont décrits dans cette anthologie en particulier(6). Et tous ceux que vous pouvez rêver (sous réserve de la note précédente).

L'inconvénient de la théorie d'Everett, c'est qu'une fois séparés, les mondes divergents ne peuvent plus communiquer entre eux. Il n'est pas question, au moins pour l'instant, de passer de cette version-ci de l'univers où vous me lisez (et qui s'est déjà divisée un nombre colossal de fois depuis le début de cette phrase, ce qui fait que j'ai des lecteurs dans plus d'un univers) à une autre présumée meilleure. Il s'ensuit qu'il est impossible de prouver la théorie d'Everett. Mais elle est entièrement compatible avec la version classique de la mécanique quantique, l'expression mathématique étant la même. Si bien que toute confirmation expérimentale de la mécanique quantique vérifie expérimentalement l'interprétation d'Everett. Bien qu'elle soit considérée comme trop métaphysique par beaucoup de physiciens, et qu'il y ait d'autres interprétations de la mécanique quantique (le réel voilé, le superdéterminisme), elle a suscité l'intérêt de physiciens aussi éminents que Wheeler qui y ont apporté des contributions(7).

Dans la théorie des mondes divergents, chaque univers possède quatre dimensions, trois d'espace et une de temps. L'ensemble proliférant de ces mondes forme un *multivers* dont le nombre des dimensions est extrêmement grand. Si l'univers a une origine dans le temps (le Big Bang) et si le nombre des particules qu'il contient est limité (encore que très grand), alors le nombre de dimensions du multivers d'Everett est très grand plutôt qu'infini comme on le dit quelquefois. Il augmente sans arrêt, mais il demeure fini. Certains possibles, par exemple ceux qui impliqueraient des constantes universelles différentes, sont probablement exclus. Mais tous les possibles historiques par exemple y ont leur place et, de manière plus générale, tous les univers relativement voisins du nôtre (ayant même origine). Voilà une interprétation borgésienne en diable.

Est-il possible de faire mieux ? Dans une perspective différente, John Wheeler a proposé un multivers doté d'une infinité de dimensions dans lequel notre univers n'occupe à un instant donné qu'un point. Dans ce « superspace », tous les possibles sont représentés, y compris ceux pour lesquels les lois fondamentales de la physique et les constantes comme la vitesse de la lumière et la charge de l'électron sont différentes de celles que nous connaissons. Dans la plupart des univers contenus dans ce superspace, la vie n'existe pas parce que les conditions appropriées à son apparition n'ont jamais été, ne sont pas et ne seront jamais réunies(8).

Est-il possible de faire plus étrange ? Par exemple des dimensions négatives ? (Il devrait s'agir de véritables dimensions négatives et non pas de valeurs négatives dans un système conventionnel de coordonnées.) Je n'en ai jamais rencontré, ce qui donne sans doute la mesure de mon ignorance. Mais il est possible de faire au moins aussi étrange. Jusqu'ici, nous n'avons jamais mis en doute que le nombre de dimensions d'un univers soit un nombre entier. Nous concevons désormais facilement des objets à deux, trois, quatre, voire dix-huit dimensions, mais il ne nous viendrait pas à l'idée d'imaginer des objets à 2,768 dimensions, ou encore à π dimensions. Eh bien, il va falloir vous y faire car cela existe au moins dans le domaine des mathématiques et cela s'appelle les fractals. Qui plus est, ces structures étranges *décrivent* fort bien à une échelle donnée des objets du monde réel comme les côtes maritimes d'un pays, les flocons de neige, les arbres, les montagnes, les nuages ou tout simplement notre univers astronomique. Nos poumons, avec leur énorme surface interne, constituent un bon exemple de fractal. On trouvera une bonne approche de ces êtres étranges dans l'album de Ian Stewart « Les fractals » (Belin). Dans le domaine de la science-fiction, seul à ce jour Michel Jeury a utilisé les fractals dans sa série *Les Colmateurs*.

Dans le premier roman de cette série, *Cette Terre*, Michel Jeury imagine que l'on peut passer d'univers fractal en univers fractal, soit en montant (en allant par exemple d'un univers à trois dimensions vers un univers à 3,2678 dimensions) soit en descendant (vers un univers à 2,9785 dimensions). Plus on « monte », plus on se retrouve dans un univers « dense » au point que bientôt on ne peut plus bouger du tout. Plus on « descend » et plus on se trouve en univers « ténu », avec des capacités physiques accrues, mais au risque de finir par crever la surface trop fragile d'un univers trop léger et de tomber dans...

Peut-être dans les espaces à dimensions négatives... Ou peut-être dans l'univers de la fiction. Car, en un certain sens, les héros de la littérature vivent dans un univers caractérisé par un nombre de dimensions inférieur au nôtre. Ce sont des héros fractals. Ils ont au moins deux dimensions, comme une page, et ils ont en plus l'« épaisseur » que leur confère le talent de l'auteur.

Les héros de la quatrième dimension et de quelques autres ont maintenant rendez-vous avec vous. Allez les rejoindre. Mais vous êtes prévenu : ne tombez pas dans un trou de l'imaginaire. Je n'irai pas vous chercher. J'ai déjà bien assez à faire pour quitter cette préface, sinon cet univers.

LA PETITE PYRAMIDE BLEUE

Par Ray Bradbury

La première partie de cette anthologie est consacrée aux enfants. La plus grande crainte des futurs parents est sans doute que leur enfant naisse anormal. Mais est-ce être anormal qu'être différent parce qu'on est né dans une autre dimension ? Au fond, tous ces problèmes géométriques, c'est une question de regard.

NON, il ne tenait pas à être le père d'une petite pyramide bleue. Peter Horn n'avait rien prévu de pareil. Ni lui ni sa femme n'avaient imaginé que telle chose pût leur arriver. Ils s'étaient entretenu pendant des jours de la naissance de leur enfant, s'étaient nourris sainement, réservé de longues nuits de sommeil, accordé quelques sorties et maintenant que le moment était venu pour elle de monter dans l'hélicoptère pour se rendre à l'hôpital, son mari la serra dans ses bras et l'embrassa en lui disant :

« Tu seras de retour dans six heures, chérie. Ces nouvelles machines à accoucher font tout sauf engendrer un enfant pour vous. »

Cela lui rappela ce vieux couplet : « Ça, en tout cas, ils ne me l'enlèveront pas ! » Elle le lui chanta et tous deux éclatèrent de rire tandis que l'hélicoptère s'élevait dans les airs, survolant le paysage verdoyant, en direction de la ville.

Le médecin, un homme posé du nom de Wolcott, rayonnait de confiance. Polly Ann, la future mère, fut préparée au labeur qui l'attendait tandis que, comme à l'habitude, on installait le père dans une salle d'attente où il pourrait fumer à la chaîne et se verser à discrétion des whiskies-soda tout préparés. Il se sentait en état d'euphorie. C'était leur premier enfant, mais il n'y avait pas de quoi se tourmenter. Poly Ann était en de bonnes mains.

Une heure plus tard, le docteur Wolcott pénétrait dans la salle d'attente. Il avait la tête d'un homme qui vient de voir un spectre. Peter Horn qui en était à son troisième whisky ne broncha pas, mais sa

main se crispa sur son verre et c'est d'une voix à peine audible qu'il murmura :

« Elle est morte.

— Non, dit Wolcott d'un ton rassurant. Non, non, elle va bien. C'est l'enfant.

— Le bébé est mort.

— Non, il vit, lui aussi, mais... Videz votre verre avant de me suivre. Il s'est passé quelque chose. »

En effet, il s'était passé quelque chose. Et le « quelque chose » qui s'était passé avait amené dans les couloirs tout le personnel hospitalier. Des gens entraient, sortaient d'une salle dans l'autre. Et comme le médecin entraînait Peter Horn dans un large corridor où des internes en blouse blanche se questionnaient du regard et chuchotaient entre eux, le malheureux se sentit pris de nausées.

« Dites donc, vous avez vu ? L'enfant de Peter Horn ! Inimaginable ! »

Père et médecin entrèrent dans une petite salle d'une blancheur immaculée. Une masse de gens se pressaient autour d'une table basse. Il y avait quelque chose sur cette table.

Une petite pyramide bleue.

« Pourquoi m'avez-vous amené ici ? » demanda Horn en se tournant vers le médecin.

— la petite pyramide bleue remua, puis se mit à pleurer.

Peter Horn s'approcha de plus près et la regarda fixement. Il était blême et haletait.

« Ne me dites pas que c'est ça ! »

Pour toute réponse le docteur dénommé Wolcott hocha la tête en signe d'acquiescement.

La pyramide bleue était munie de six tentacules, bleus également, et de trois yeux qui cillaient à l'extrémité de trois longs appendices.

Horn était cloué sur place.

« Il pèse sept livres et demie », dit un des assistants.

« Ils sont en train de me faire marcher, se dit Horn. C'est une blague qu'ils me jouent. Montée par Charlie Ruscoll. Il va surgir d'un instant à l'autre en criant : « Poisson d'avril ! » et tous éclateront de rire. Ce n'est pas mon enfant. Ce serait trop horrible ! Ils me font marcher. »

Horn restait cloué sur place, le visage couvert de sueur.

« Emmenez-moi d'ici », fit-il, les mains crispées, le regard égaré.

Wolcott le prit par le bras et dit d'un ton apaisant :

« C'est bien votre enfant. Il faut vous en persuader, Mr. Horn.

— Non, non, ce n'est pas mon enfant, dit Horn qui de toutes ses forces repoussait cette idée. C'est un cauchemar. Détruisez ça !

— Nous n'avons pas le droit de détruire un être humain.

— Humain ? fit Horn battant des paupières pour retenir ses larmes.

Ça n'a rien d'humain ! C'est un crime envers le Créateur !

— Nous avons examiné ce... cet enfant, dit vivement le médecin, et nous en avons conclu que ce n'est ni un mutant ni la résultante de la destruction ou de la combinaison défectueuse de gènes. Ce n'est pas un monstre. Il n'est atteint d'aucune maladie. Je vous demande d'écouter attentivement ce que je vais vous dire. »

Horn fixait le mur d'un œil hagard, en vacillant sur ses jambes.

Le médecin prit son ton le plus professoral et le plus assuré pour lui déclarer :

« L'enfant a été en quelque sorte soumis à une trop forte pression au moment de sa naissance. Des courts-circuits, un dérèglement du mécanisme de la nouvelle machine à accoucher et à hypnotiser ont abouti à une déstructuration dimensionnelle. En d'autres termes, votre enfant est né... dans une autre dimension. »

Horn ne hocha même pas la tête. Il attendait.

« Votre enfant est vivant, sain et heureux, reprit Wolcott avec force. Il est couché là, sur cette table. Mais parce qu'il est né dans une autre dimension, il nous apparaît sous une forme qui nous est étrangère. Nos yeux, familiarisés avec le concept tridimensionnel, ne peuvent voir en lui un enfant. Cependant c'en est un. En dépit de son apparence, cette étrange forme pyramidale munie de tentacules est *votre* enfant. »

Horn ferma les yeux, puis dit entre ses dents :

« Donnez-moi à boire.

— Tenez, fit quelqu'un en lui fourrant un verre dans la main.

— Et maintenant, laissez-moi m'asseoir et réfléchir un moment. »

Horn se laissa lourdement tomber dans un fauteuil. Il commençait à voir plus clair. Les choses se mettaient en place. Quel qu'il fût, c'était son enfant. Il frissonna. Aussi monstrueux qu'il lui parût, c'était là son premier-né.

Finalement il releva la tête et chercha à distinguer, à travers un brouillard, le visage du médecin, puis il murmura d'une voix à peine audible : « Qu'allons-nous dire à Polly ?

— Nous en discuterons en cours de matinée, dès que vous vous en sentirez capable.

— Que va-t-il se passer ? Existe-t-il un moyen de... de le faire revenir parmi nous ?

— Nous allons le tenter. Du moins si vous nous en donnez l'autorisation. Après tout, c'est votre enfant. Vous pouvez disposer de lui à votre gré.

— De lui ? fit Horn en émettant un petit rire grinçant. Comment pouvez-vous affirmer que c'est un garçon ? »

Un voile tomba sur ses yeux et ses oreilles se mirent à bourdonner.

« À vrai dire, fit Wolcott visiblement pris de court, à vrai dire, nous

n'en savons rien.

Et que se passera-t-il si vous ne parvenez pas à le ramener parmi nous ? demanda Horn en avalant une rasade de whisky.

— Je comprends le choc que cela a dû être pour vous, Mr. Horn. Si vous ne pouvez supporter la vue de cet enfant, nous sommes prêts à l'élever ici, dans notre institution.

— Je vous remercie, dit Horn après avoir réfléchi un moment. Mais il nous appartient, à Polly et à moi. Je tiens à lui donner un foyer, à l'élever comme j'élèverais tout autre enfant, à lui faire mener une vie familiale normale. À m'efforcer de l'aimer. À le bien traiter. »

Il se tut, la bouche sèche, la tête vide.

« Vous rendez-vous compte de la tâche que vous assumez là, Mr. Horn ? Il est exclu de donner à cet enfant des camarades de jeu normaux ; ils en feraient leur souffre-douleur. Vous savez comment sont les gosses. Si vous décidez d'élever cet enfant chez vous, il devra mener une vie cloîtrée, ne jamais être vu de personne. Avez-vous pleinement conscience de ce que cela représente ?

— Pleinement. Dites-moi, docteur, est-il mentalement normal ?

— Absolument. Nous avons étudié toutes ses réactions. C'est un enfant en parfaite santé en tout ce qui concerne ses réflexes nerveux et autres.

— Je tenais à en recevoir l'assurance. Reste maintenant le problème que pose Polly.

— Là, je vous l'avoue, je reste sans voix, fit le docteur Wolcott en fronçant le sourcil. C'est déjà très dur d'annoncer à une mère que son enfant est mort-né. Mais comment dire à une femme qu'elle a mis au monde quelque chose qui n'a pas apparence humaine ? C'est pire que la mort. Elle risque d'avoir un terrible choc. Et cependant je me dois de lui dire la vérité. Mentir à un patient n'avance à rien.

— Je ne veux pas perdre Polly aussi, fit Horn en reposant son verre. Si vous me proposiez maintenant de supprimer cet enfant, j'y souscrirais. Mais ce que je ne pourrais supporter c'est que Polly succombe au choc que lui causera cette révélation.

Je crois pouvoir vous affirmer que nous réussirons à ramener l'enfant dans notre dimension. C'est pourquoi j'hésite. Si j'estimais le cas sans espoir je délivrerais un certificat autorisant l'euthanasie. Mais il existe une chance qu'il nous faut prendre en considération. »

Horn, épuisé, était parcouru de profonds frissons.

« Entendu, docteur. Mais jusque-là l'enfant aura besoin de lait, de nourriture, d'amour. Le sort lui a été adverse à sa naissance et il n'y a aucune raison pour qu'il continue à l'être. Quand parlerons-nous à Polly ?

— Demain après-midi, dès qu'elle se réveillera. »

Horn se leva, s'approcha de la table sur laquelle un appareil fixé au

plafond répandait une douce lumière et une chaleur égale. Comme il tendait la main, la pyramide bleue se redressa.

« Bonjour, bébé », dit-il.

La pyramide bleue leva sur Horn ses trois yeux d'un bleu intense, puis lui effleura les doigts d'un de ses fins tentacules bleus.

Horn frissonna, puis répéta :

« Bonjour, bébé. »

Le docteur exhiba alors un biberon de forme spéciale, puis dit :

« Il contient du lait maternel. Nous allons tenter l'expérience. »

*

* *

Bébé regarda à travers la brume qui se dissipait. Bébé vit des formes se pencher sur lui, et comprit qu'elles lui voulaient du bien. Bébé était un nouveau-né, mais il était déjà éveillé, étrangement éveillé. Bébé était conscient.

Des solides se mouvaient autour et au-dessus de Bébé. Six cubes d'un blanc grisâtre se penchaient sur lui. Six cubes munis d'appendices hexagonaux et ayant chacun trois yeux. Il y avait également deux autres cubes arrivant de loin sur un plateau cristallin. Un de ces cubes était blanc. Il avait également trois yeux. Il y avait dans ce Cube Blanc quelque chose qui plaisait à Bébé. Qui l'attirait. Une sorte de lien. Et l'odeur même du Cube Blanc était familière à Bébé.

Les six cubes d'un blanc grisâtre penchés sur lui faisaient entendre un sifflement aigu. Un son qui exprimait surprise et curiosité. Un peu comme des flûtes jouant toutes ensembles.

Maintenant les deux nouveaux venus, le Cube Blanc et le Cube Gris sifflaient à leur tour. Au bout d'un moment le Cube Blanc étendit un de ses appendices de forme hexagonale et effleura Bébé. Bébé répondit en tendant un des tentacules de son corps pyramidal. Bébé aimait le Cube Blanc.

Oui, il l'aimait. Bébé avait faim. Bébé aimait cette sensation. Le Cube Blanc lui donnerait peut-être à manger...

Le Cube Gris tendit à Bébé un globe rose. On allait nourrir Bébé. C'était bon. Oui, c'était bon. Bébé but avec avidité.

Manger, c'était bon. Tous les cubes d'un blanc grisâtre disparurent, ne laissant derrière eux que le gentil Cube Blanc qui, penché sur Bébé, se mit à siffloter encore et encore.

*

* *

Ils parlèrent à Polly le lendemain. Ils ne lui dirent pas tout. L'indispensable. Le minimum. Ils lui dirent que jusqu'à un certain

point le bébé n'était pas ce qu'il aurait dû être. Ils parlaient lentement, cherchant leurs mots, cernaient de plus en plus près la vérité. Puis le docteur Wolcott expliqua longuement à Polly le fonctionnement de la machine à accoucher qui aidait la femme en gésine mais qui, cette fois, s'était dérégulée à la suite de courts-circuits. Un autre homme de science lui fit un bref exposé sur les différentes dimensions, levant tour à tour un doigt, puis deux, puis trois, puis quatre. Un autre encore lui parla de l'énergie et de la matière. Un autre enfin lui dit quelques mots des enfants handicapés.

« Où voulez-vous en venir avec tout ce bla-bla ? fit Polly se redressant dans son fit. Qu'a donc d'anormal mon bébé pour que vous usiez de tant de circonlocutions ? »

Wolcott lui dit enfin ce qu'il en était, puis il ajouta :

« Bien entendu on peut ne vous le montrer que dans une huitaine de jours. Ou encore vous pouvez en confier légalement le soin à notre établissement.

— Une chose m'intéresse avant tout », déclara Polly. Et comme Wolcott l'interrogeait du regard : « Est-ce moi qui ai *fait* cet enfant tel qu'il est ?

— *Certainement pas !*

— Est-ce un monstre, génétiquement parlant ?

— L'enfant a été projeté dans une autre dimension. À part cela, il est parfaitement normal. »

Le visage jusque-là crispé de Polly se détendit et elle dit simplement :

« Dans ce cas, qu'on m'amène mon bébé. Je veux le voir. Je vous en prie. Et tout de suite. »

On lui amena « l'enfant ».

Les Horn quittèrent l'hôpital le lendemain, Polly sur ses deux jambes, suivie de Peter qui la regardait avec une muette admiration.

Ils n'emmenaient pas le bébé. Cela viendrait plus tard. Horn aida sa femme à monter dans leur hélicoptère, prit place à côté d'elle. Puis l'appareil s'éleva droit dans l'air tiède dans un bruit de rotors.

« Tu es une merveille ! lui dit-il.

— Tu trouves ? fit-elle en allumant une cigarette.

— Oui, tu es merveilleuse ! Tu n'as pas pleuré. Tu n'as pas bronché.

— Il n'est pas si effrayant, une fois qu'on y est habitué. Je peux même... le tenir dans mes bras. Il est chaud, il pleure et il a même besoin des classiques couches triangulaires. » Elle eut un petit rire nerveux, tremblant, proche des larmes, puis reprit : « Non, je n'ai pas pleuré, Pete, parce que c'est mon bébé, ou du moins il le sera. Il n'est pas mort-né et j'en rends grâce au Ciel... Il est... comment te dire, il est encore à naître. J'aime à penser qu'il n'est pas encore né. Nous attendons qu'il vienne au monde. J'ai toute confiance en Wolcott. Pas

toi ?

— Tu as raison. Tu as parfaitement raison, et se penchant il lui prit la main. Tu veux que je te dise ?... Tu es un trésor.

— Je tiendrai le coup, dit-elle, regardant droit devant elle tandis que la campagne verdoyante défilait sous leurs pieds. Du moment que je sais qu'il y aura une issue heureuse, je ne me laisserai ni démonter ni abattre. J'attendrai six mois et peut-être que passé ce délai, je me tueraï.

— Polly ! »

Elle le regarda comme s'il venait de surgir à ses côtés.

« Je m'excuse, Pete. Mais des choses pareilles, ça n'arrive pas. Une fois que ce sera derrière nous, que l'enfant naîtra enfin, j'oublierai ce cauchemar comme s'il n'avait jamais existé. Mais si le docteur Wolcott ne peut rien pour nous, alors c'en sera plus que n'en pourra supporter ma raison. Et ma raison dictera à mon corps de se jeter en bas du toit.

— Les choses s'arrangeront, dit Peter, se cramponnant aux commandes de l'hélicoptère. Elles ne peuvent pas faire autrement que de s'arranger. »

Polly ne répondit rien et exhala la fumée de sa cigarette que le ventilateur happa au passage.

Trois semaines s'écoulèrent. Ils se rendaient chaque jour en hélicoptère à l'hôpital voir « Py ». Car tel était le nom que Polly Horn avait tout naturellement donné à la pyramide bleue étendue sur la table-couchette maintenue à bonne température, et qui clignait des yeux à leur approche. Le docteur Wolcott prenait soin de leur faire remarquer que l'enfant menait une vie parfaitement normale ; il dormait le nombre d'heures habituel ; restait éveillé le laps de temps habituel ; était tantôt tout attention et tantôt passif ; se nourrissait et éliminait de façon normale. Polly Horn l'écoutait, et son visage se faisait plus doux, son regard plus tendre.

À la fin de la troisième semaine, le docteur Wolcott leur demanda :

« Vous sentez-vous de force à l'emmener chez vous ? Vous vivez à la campagne, si je ne me trompe ? Parfait ! Et vous disposez d'un patio ? Bon ! Vous pourrez l'y installer de temps à autre pour qu'il profite de l'air et du soleil. Il a besoin d'amour maternel. J'ai l'air, en disant cela, d'enfoncer une porte ouverte, mais ça n'en est pas moins vrai. Il faut lui donner le biberon. Nous disposons, à l'hôpital, d'une machine qui non seulement l'alimentait, mais lui prodiguait également chaleur humaine et petits mots tendres. J'estime, ajouta le docteur Wolcott, que vous le connaissez suffisamment pour vous rendre compte que c'est un enfant en parfaite santé. Encore une fois, Mrs. Horn, vous sentez-vous de force à l'élever vous-même ?

— Oui, j'y suis prête.

— Parfait ! Vous nous l'amènerez tous les trois jours pour que nous

lui fassions subir des examens. Voilà le régime qu'il doit suivre. Nous envisageons actuellement plusieurs solutions, Mrs. Horn, et nous y travaillons. Nous espérons arriver à un résultat vers la fin de l'année. Je n'ose rien vous affirmer, mais j'ai des raisons de croire que nous arracherons votre petit garçon à la quatrième dimension comme on fait surgir un lapin d'un chapeau haut de forme. »

Wolcott fut à la fois surpris et touché lorsque Polly, se jetant à son cou, l'embrassa sur les deux joues.

Prenant le chemin de la maison, Pete Horn survola, aux commandes de son hélicoptère, les douces collines verdoyantes de Griffith. De temps à autre, il jetait un regard à la petite pyramide que Polly tenait dans ses bras. Elle lui faisait des petits roucoulis et « l'enfant » lui répondait un peu sur le même registre.

« Je me demande... dit Polly.

— Quoi donc ?

— Comment il nous voit ?

— J'ai questionné Wolcott à ce sujet. Il m'a répondu qu'il devait probablement nous trouver aussi étranges que nous le trouvons. N'oublie pas qu'il est dans une dimension, et nous dans une autre.

— Tu veux dire qu'à ses yeux nous ne revêtons pas l'aspect d'un homme et d'une femme ?

— Tels que nous nous voyons, non. Mais n'oublie pas que l'enfant ignore tout des hommes et des femmes. Quelle que soit la forme que nous prenons à ses yeux, elle lui semble naturelle. Il nous voit probablement sous forme de cubes, de rectangles ou de pyramides, oui ce doit être ainsi qu'il nous voit de sa quatrième dimension. L'enfant n'a pas d'autres normes à quoi il puisse comparer ce qu'il voit. Nous sommes sa norme. Et s'il nous paraît bizarre, étrange, c'est parce que nous le comparons aux formes et aux dimensions auxquelles nous sommes habitués.

— Oui, je comprends. »

Bébé avait vaguement conscience du mouvement qui l'emportait. Un des Cubes Blancs le tenait tendrement dans ses chauds appendices. Un autre Cube Blanc était assis un peu en avant à l'intérieur d'une bulle baignée d'une lumière pourpre. Cette bulle se déplaçait dans les airs, au-dessus d'une vaste et brillante plaine où se dressaient pyramides, hexagones, rectangles, colonnes, sphères et cubes multicolores.

Un des Cubes Blancs sifflotait. L'autre Cube Blanc lui répondait par un sifflotement identique. Le Cube Blanc qui tenait Bébé s'agita. Bébé observait les deux Cubes Blancs et le monde qui défilait tout autour de la bulle en mouvement.

Bébé eut... sommeil. Bébé ferma les yeux, blottit son petit corps

pyramidal dans le giron de Cube Blanc et fit entendre de faibles vagissements.

« Il s'endort », dit Polly Horn.

Puis vint l'été et Peter Horn se consacra à son affaire d'export-import. Mais il s'organisa de façon à rentrer tous les soirs. Pendant la journée Polly tenait le coup, mais à la tombée de la nuit, seule avec l'enfant, elle prit l'habitude de fumer à la chaîne et une fois, en rentrant, Peter la trouva étendue, ivre morte, sur le canapé, une bouteille de sherry vide posée sur le guéridon. De ce moment, Peter décida que pendant la nuit il se chargerait lui-même de l'enfant. Lorsque Bébé pleurait, il faisait entendre un étrange piaillage assez semblable aux cris d'une petite bête sauvage perdue dans la jungle, et qui ne rappelait en rien les pleurs d'un enfant.

Peter Horn fit insonoriser la nursery.

« C'est pour que vot'femme entende pas pleurer vot'bébé ? demanda l'ouvrier.

— Ouais, fit Peter Horn. C'est pour qu'elle ne l'entende pas. »

Ils recevaient de moins en moins, de crainte qu'un de leurs amis ne tombe sur Py, cette chère et douce petite pyramide bleue qu'était Py.

« Qu'est-ce j'entends ? demanda un soir un de leurs invités à l'heure du cocktail. On dirait un oiseau. Tu ne m'avais pas dit que tu avais une volière, Peter.

— Ben oui, j'en ai une, fit Horn en allant fermer la porte de la nursery. Mais ton verre est vide. Et personne ne boit ! »

C'était un peu comme d'avoir dans la maison Un chat et un chien. Ou du moins, c'est ainsi que Polly voyait la chose. Peter Horn, qui l'observait à la dérobée, remarquait la façon qu'elle avait de lui dire de petits mots tendres et de le cajoler. C'était Py par-ci et Py par-là, mais avec cependant une certaine réserve et il lui arrivait parfois de regarder autour d'elle, puis de se tâter, et de crisper les poings, et à ces moments-là, elle semblait perdue, effrayée comme si elle attendait Dieu sait qui.

En septembre, Polly dit, toute fière, à son mari :

« Il sait dire Papa. Oui, il sait le dire. Sois mignon, Py. Dis Papa. »

Et elle souleva dans ses bras la tiède petite pyramide bleue.

« Uiui, sifflota la tiède petite pyramide bleue.

Encore une fois, répéta Polly.

Uiui, sifflota la pyramide.

Assez, pour l'amour de Dieu ! » s'exclama Peter Horn.

Il lui prit l'enfant des mains et le rapporta dans la nursery où il se mit à siffloter sans se lasser ce uiui, uiui, uiui. Horn sortit en trombe de la nursery et se versa un whisky tassé, tandis que Polly disait, avec un rire étranglé :

« C'est formidable, hein ? Sa voix même est dans la quatrième dimension. Ce sera du joli quand il se mettra à parler, plus tard. Nous lui ferons apprendre par cœur le monologue de Hamlet et quand il le récitera on croira entendre du James Joyce ! Ah ! on est des veinards, nous ! Allez, donne-moi à boire.

— Tu as assez bu.

— Merci, je me servirai moi-même », ce qu'elle fit.

Ce fut octobre, puis novembre. Py apprenait à parler maintenant. Il sifflotait, couinait, et émettait lorsqu'il avait faim un bruit cristallin de clochette. Le docteur Wolcott venait le voir régulièrement.

« Tant qu'il est d'un beau bleu vif, cela prouve qu'il est en bonne santé, leur dit-il un jour. Si ce bleu se ternit, cela prouvera qu'il ne se porte pas très bien. Portez-y attention.

Je n'y manquerai pas, dit Polly. Le bleu vif d'un œuf de rouge gorge, signe de santé ; un bleu cobalt fané, signe de maladie.

Petite madame, fit Wolcott, faites-moi le plaisir d'avaler ces deux pilules et venez demain à mon cabinet. J'aimerais avoir avec vous un petit entretien. Vous avez une manière de vous exprimer qui ne me plaît guère. Tirez la langue... Ouais. C'est bien ce que je pensais. Vous buvez trop et vous fumez deux fois trop. Regardez vos doigts, tout jaunis de nicotine. Je vous attends demain.

— Il faut avouer que vous ne me donnez guère d'espoir à quoi me raccrocher, docteur. Cela va bientôt faire une année...

— Chère Mrs. Horn, je ne veux pas vous tenir constamment en haleine. Dès que nos machines seront au point, nous vous en informerons. Nous y travaillons sans relâche. Nous nous livrerons bientôt à une expérience. Avalez ces deux pilules et fermez votre jolie bouche. » Puis chatouillant Py sous le menton : « Un beau bébé, ma foi, en pleine santé et qui pèse ses vingt livres comme un grand. »

Bébé avait conscience des allées et venues des deux gentils Cubes Blancs qui étaient toujours là quand il ouvrait les yeux. Il y avait aussi un autre cube, gris celui-là, qui venait le voir de temps en temps. Mais c'était principalement les deux Cubes Blancs qui s'occupaient de lui et qui l'aimaient. Il leva les yeux sur le Cube Blanc le plus chaud, le plus rond, et se mit à roucouler de contentement. Le Cube Blanc le nourrissait. Il se sentait bien. Il grandissait. Tout, autour de lui, était amical et familial.

Puis ce fut la Nouvelle Année, l'année 1989.

Des avions-fusées, des vaisseaux spatiaux sillonnaient le ciel, des hélicoptères ronronnaient et brassaient l'air tiède de Californie.

Peter Horn rapporta un jour en secret chez lui de grandes plaques de verre teinté de bleu ou de gris, spécialement coulées à son intention. À travers ces plaques, il regarda son enfant. Il ne se passa rien. La pyramide resta une pyramide, qu'il la regardât aux rayons X

ou à travers une feuille de cellophane jaune. Le mur restait infranchissable. Horn se remit tout tranquillement à boire.

Le grand coup lui fut assené au début de février. Horn rentrant chez lui en hélicoptère fut stupéfait de voir tous ses voisins rassemblés sur la pelouse qui s'étendait devant sa demeure. Certains étaient assis, d'autres debout ; d'autres encore s'en allaient, l'air terrifiés.

Polly promenait l'« enfant » sur la pelouse.

Polly était complètement soûle. Elle tenait par la main la petite pyramide bleue et faisait le tour de la pelouse. Elle ne vit pas l'hélicoptère atterrir et n'accorda aucune attention à Horn qui arrivait en courant.

« Mr. Horn, s'exclama un de ses voisins, c'est bien la petite bête la plus adorable que j'aie jamais vue. Où l'avez-vous *découverte* ?

— Vous avez dû en faire, des voyages, Horn ! lui dit un autre de ses voisins. C'est d'Amérique du Sud que vous l'avez ramenée ? »

Polly souleva dans ses bras la petite pyramide et s'efforçant de fixer son regard flou sur son mari, cria :

« Dis Papa !

— Uiui, fit la pyramide.

— Polly ! rugit Peter Horn.

— Il est aussi familier qu'un chiot ou un chaton, fit Polly entraînant l'enfant. Non, ne craignez rien, il n'est pas dangereux. Il est aussi doux qu'un bébé. Mon mari me l'a rapporté d'Afghanistan. » Et comme les voisins commençaient de se retirer : « Non, non, ne partez pas, leur cria-t-elle en leur faisant signe de s'approcher. Vous ne voulez pas voir mon bébé ? Regardez comme il est beau. »

Horn la gifla.

« Mon bébé », répéta-t-elle d'une voix brisée. Il la gifla aller et retour, et à plusieurs reprises. Elle se tut puis s'effondra. Il la prit dans ses bras et la porta dans la maison. Puis il vint chercher Py, s'assit et téléphona à l'hôpital.

« Docteur Wolcott, ici Horn. Faites les préparatifs nécessaires. C'est ce soir ou jamais. »

Wolcott hésita, soupira, puis dit enfin :

« Entendu. Amenez votre femme et l'enfant. Nous allons activer les préparatifs. »

Tous deux raccrochèrent.

Horn resta assis, le regard fixé sur la petite pyramide.

« Les voisins l'ont trouvé sensationnel », lui dit sa femme étendue sur le divan, les yeux fermés et les lèvres tremblantes.

Le hall d'entrée de l'hôpital, d'une blancheur immaculée sentait le propre et le désinfectant. Le docteur Wolcott le traversa, suivi de Peter Horn et de sa femme Polly qui tenait Py dans ses bras. Ils franchirent une porte et se trouvèrent dans une vaste salle. Au centre de cette

salle deux tables et, suspendus au-dessus de ces tables, deux sortes de grands moules en creux, de couleur noire.

Contre le mur du fond, des machines munies de cadrans et de manettes. La salle était emplie d'un bourdonnement à peine perceptible. Peter Horn regarda longuement Polly.

« Buvez », dit le docteur Wolcott en tendant à la jeune femme un verre rempli d'un liquide incolore. Et quand elle l'eut avalé : « Et maintenant, asseyez-vous. »

Ils s'exécutèrent tous les deux. Le médecin croisa les mains, les considéra pendant un moment, puis reprit :

« Je tiens à vous mettre au courant de ce que j'ai fait au cours des derniers mois. J'ai tenté d'arracher l'enfant à la sacrée dimension où il se trouve, que ce soit la quatrième, la cinquième ou la sixième. À chaque fois que vous nous avez laissé le bébé pour que nous lui fassions subir des examens, nous avons étudié le problème. Nous sommes arrivés à une solution, mais elle ne consiste pas à arracher le bébé à la dimension dans laquelle il existe. »

Polly se recroquevilla sur elle-même. Horn regardait fixement le médecin, dans l'attente de ce qui allait suivre. Wolcott se pencha en avant et leur déclara :

« Je ne peux pas ramener Py vers vous, mais je peux vous projeter vers lui. Et voilà où nous en sommes », ajouta-t-il en écartant les mains.

Horst lança un regard aux machines puis dit :

« Si je comprends bien, vous pouvez nous projeter dans la dimension de Py ?

Oui, si vous le désirez assez ardemment. » Polly ne dit rien. Elle tenait Py dans ses bras et le regardait.

« Nous savons maintenant, reprit le docteur Wolcott, à la suite de quels dérèglements, aussi bien mécaniques qu'électriques, Py a pris la forme que vous lui connaissez. Nous pouvons provoquer à nouveau les mêmes dérèglements. Mais ramener Py dans notre dimension est une tout autre affaire. Il nous faudrait peut-être effectuer un million d'essais et essayer un million d'échecs avant de trouver l'exacte combinaison. Le dérèglement qui projeta Py dans un autre espace fut purement accidentel, mais par chance nous l'avons constaté, observé et enregistré. Malheureusement nous ne possédons pas l'enregistrement de la combinaison qui permettrait de ramener qui que ce soit. Nous travaillons dans l'inconnu. Par conséquent, il nous est plus facile de vous projeter dans la quatrième dimension que de ramener Py dans la nôtre.

— Si je passe dans sa dimension, verrai-je mon bébé tel qu'il est en réalité ? » demanda simplement Polly, et comme Wolcott lui faisait de la tête un signe affirmatif, elle ajouta : « Dans ce cas, je désire aller le

rejoindre.

— Hé là, pas si vite, fit Peter Horn. Il n'y a pas cinq minutes que nous sommes dans cette salle, et tu engages notre vie tout entière.

— Je veux retrouver mon vrai bébé. Peu m'importe les conséquences.

— Docteur Wolcott, qu'advient-il de nous de l'autre côté, là-bas, dans cette dimension ?

Vous-mêmes ne remarquerez aucun changement. Vous vous verrez l'un l'autre sous une forme et un aspect identiques. Par contre, la petite pyramide prendra à vos yeux l'apparence d'un vrai bébé. Vous serez pourvus d'un sens supplémentaire qui vous permettra de voir les choses sous des aspects différents.

— Mais ne serons-nous pas transformés nous-mêmes en hexagones ou en pyramides ? Et vous, ne nous apparaîtrez-vous pas sous une forme géométrique et non humaine ?

— Un aveugle auquel on rend la vue perd-il pour cela l'ouïe et l'odorat ?

— Non, certainement pas.

— Je ne vous le fais pas dire. Ne pensez plus en termes de soustractions, mais d'additions. Vous acquérez quelque chose. Vous ne perdez rien. Vous savez à quoi ressemble un être humain, ce qui dans le cas qui nous intéresse est un avantage. Py, enfermé dans sa dimension, l'ignore. Lorsque vous serez arrivé « là-bas », vous me verrez moi, docteur Wolcott, sous deux aspects, géométrique ou humain à votre choix. Il y a de fortes chances pour que cela fasse de vous un philosophe. Mais il reste une autre question à envisager.

— C'est-à-dire ?...

— Aux yeux de tous, vous, votre femme et votre enfant apparaîtrez sous une forme abstraite et géométrique. Le bébé, un triangle ; votre femme peut-être un cube rectangulaire, et vous un hexagone. Ce seront les autres qui subiront un choc ; pas vous.

— Nous serons des monstres.

— Oui, vous serez des monstres, mais vous ne le saurez pas. Vous serez obligés, cependant, de mener une vie retirée.

— Jusqu'à ce que vous parveniez à nous ramener tous les trois dans la dimension où nous sommes actuellement ?

— Exactement. Cela peut prendre dix ans, vingt ans. Je ne me sens pas le droit de vous conseiller une telle expérience, car vous sentir à part, différents, peut vous conduire l'un et l'autre à la folie. S'il y a en vous la moindre disposition à la paranoïa, elle risque de se manifester. C'est donc à vous qu'il appartient en dernier ressort de prendre la décision. »

Mari et femme échangèrent un long et grave regard.

« Nous avons décidé de partir, dit finalement Peter Horn.

— Dans la dimension de Py ?

— Dans la dimension de Py. »

Ils se levèrent tous les trois, puis Horn demanda :

« Êtes-vous bien sûr, docteur, que nous ne serons amputés d'aucun de nos sens ? Nous comprendrez-vous quand nous vous parlerons ? Le langage de Py est pour nous incompréhensible.

— Si Py parle comme il le fait c'est parce que, dans sa dimension, vos paroles ont ce son-là. Il vous imite. Quand vous serez « là-bas » et que vous vous adresserez à moi, ce sera dans l'anglais le plus pur parce que vous savez le parler. Les sens, la durée et la connaissance sont tributaires de la dimension où nous nous trouvons.

— Et qu'en sera-t-il de Py quand nous arriverons dans son espace vital ? Nous verra-t-il immédiatement sous forme humaine et n'éprouvera-t-il pas un choc ? Un choc qui peut même lui être fatal ?

N'oubliez pas qu'il est extrêmement jeune. Les choses n'ont pas encore pris à ses yeux leur aspect définitif. Il subira un léger choc, mais votre odeur sera la même, vos voix auront le même timbre et la même sonorité, et ce qui prime tout, vous serez tout aussi chauds et aimants. Vous vous entendrez très bien tous les trois. »

Horn se gratta le crâne d'un air dubitatif, puis dit :

« Nous avons, me semble-t-il, une route bien longue à parcourir avant d'arriver où nous le voulons. » Et poussant un soupir : « Ne pourrions-nous pas avoir un autre enfant et tenir celui-ci pour nul et non avenu ?

— Non, dit le docteur Wolcott, pour Polly, c'est cet enfant qui compte. Je ne crois pas me tromper en disant qu'elle n'en voudrait pas d'autre. N'est-ce pas vrai, Polly ?

— Ce bébé-là, murmura Polly, ce bébé-là. » Wolcott adressa à Peter Horn un regard lourd de sens. Horn l'interpréta correctement. S'il voulait garder Polly, il lui fallait également garder l'enfant. Privée du bébé, Polly passerait le reste de sa vie dans une cellule capitonnée à laisser son regard errer dans le vide.

Tous trois se dirigèrent vers les machines.

« Si elle peut le supporter, je le supporterai aussi, dit Horn en prenant la main de sa femme. J'ai travaillé dur pendant de nombreuses années. Après tout, ça peut être amusant de prendre sa retraite et de se transformer en une abstraction.

— Pour être franc, dit Wolcott tout en réglant une des plus importantes machines, je vous envie de faire un tel voyage. Et il n'est pas impossible qu'une fois « là-bas » vous écriviez un ouvrage philosophique qui laisse loin derrière lui un Dewey, un Bergson ou un Hegel. Et il n'est pas impossible non plus que je vienne un jour vous rejoindre.

— Vous serez le bienvenu. De quoi avons-nous besoin pour

accomplir ce voyage ?

— De rien. Étendez-vous chacun sur une de ces tables et ne bougez plus. »

Un ronronnement emplît la salle. Un son qui exprimait puissance, énergie et chaleur.

Polly et Peter Horn, étendus sur les tables, se tenaient par la main. Un double moule en creux, de couleur noire, descendit sur eux. Ils se trouvèrent en pleine obscurité. Quelque part dans l'hôpital une horloge parlante chantonna : « Sept heures, il est l'heure... Sept heures, il est l'heure... », puis fit entendre un petit coup de gong étouffé.

Le ronronnement se fit plus fort. La machine étincelait, emplie d'une puissance cachée et contenue.

« Y a-t-il du danger ? cria Peter Horn.

— Aucun ! »

La génératrice hurla. Dans la pièce les atomes se dressèrent les uns contre les autres et se rangèrent dans des camps ennemis. Les deux factions luttèrent pour l'emporter. Horn ouvrit toute grande la bouche pour crier. Sous l'effroyable pression électrique ses organes prirent des formes pyramidales ou oblongues. Il se sentit étiré, aspiré, malaxé par de puissantes griffes. La pression venait de tous les côtés à la fois, se faisait de plus en plus forte. Le moule noir qui épousait son torse s'allongea, s'aplatit en des plans étranges. La sueur qui coulait sur son visage n'était pas de la sueur mais une pure essence dimensionnelle. Ses membres furent à leur tour saisis, tordus, attaqués. Et il se mit à fondre comme de la cire chaude.

Il y eut un cliquetis, un glissement.

Horn se demanda non sans anxiété, mais avec calme : Qu'en sera-t-il dans l'avenir, quand nous serons chez nous, Polly, Py et moi, et que nous inviterons des amis à venir boire un cocktail ? Comment cela se passera-t-il ?

Brusquement il comprit comment cela se passerait et cette pensée l'emplît à la fois d'une terreur sacrée et d'une confiance totale dans l'avenir. Ils vivraient tous trois dans la même maison blanche, sur la même colline verdoyante et ils feraient élever une haute palissade pour se protéger des curieux. Le docteur Wolcott leur rendrait visite, il garerait sa « libellule » dans la cour arrière, gravirait les marches du perron et serait accueilli à la porte par un mince et souple Cube Blanc rectangulaire, tenant dans son tentacule un Martini sec.

Au salon, installé dans un fauteuil, un Hexagone d'un blanc de sel serait en train de lire un ouvrage de Nietzsche tout en fumant sa pipe, tandis que Py jouerait sur le tapis. Ils bavarderaient, d'autres amis viendraient les rejoindre et Hexagone et Rectangle Blancs riraient, plaisanteraient, offriraient à la ronde minuscules sandwiches et

boissons et passeraient ainsi une bonne soirée à rire et à bavarder.

Oui, c'est ainsi que cela se passerait.

Click.

Le ronronnement s'arrêta net.

Au-dessus de Horn, le moule se souleva.

Le sort en était jeté.

Ils se trouvaient dans une autre dimension.

Il entendit Polly pousser un cri. La lumière se fit plus vive. Il se laissa glisser de la table et resta un moment à ciller. Polly s'élança, se baissa et prit quelque chose qu'elle souleva.

Le fils de Peter Horn. Polly tenait dans ses bras un petit garçon plein de vie, aux joues rondes et aux yeux bleus, qui se débattait et criait.

La petite pyramide bleue s'en était allée. Polly pleurait de bonheur.

Peter Horn traversa la pièce, tremblant, s'efforçant de sourire, puis serrant contre lui Polly et l'enfant, se mit à pleurer avec eux.

« Et voilà ! » dit Wolcott en s'écartant d'eux.

Il resta là un bon moment à observer l'Hexagone Blanc, le souple Rectangle Blanc tenant la petite Pyramide Bleue. À cet instant, un interne surgit sur le seuil de la porte.

« Chut, dit Wolcott en posant un doigt sur ses lèvres. Laissons-les seuls. »

Prenant l'interne par le bras, il sortit de la pièce sur la pointe des pieds. Lorsque la porte se referma, le Rectangle et l'Hexagone Blancs ne se retournèrent même pas.

Traduit par JANE FILLION.

The shape of things.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Library Agency, Londres.

© Éditions Denoël, 1971, pour la traduction.

TOUT SMOUALES ÉTAIENT LES BOROGOVES

Par Henry Kuttner et Kathleen Moore

Loin d'être innée, la perception d'autres dimensions est peut-être affaire de conventions et d'habitudes. Nous apprenons à penser l'espace d'une certaine manière selon les traditions de la tribu. Mais ce conditionnement est encore bien fragile dans l'esprit malléable des enfants. Peut-être suffirait-il qu'ils regardent le monde tel qu'il est pour qu'ils voient dans l'Ailleurs. Idée qui a dû ravir Boris Vian, le traducteur de cette nouvelle.

IL est inutile de tenter une description d'Unthahorsten ou de son environnement, parce que d'une part un bon nombre de millions d'années s'étaient écoulées depuis 1952 et que d'autre part, techniquement parlant, Unthahorsten ne se trouvait pas sur terre. Il occupait l'équivalent de la station debout dans l'équivalent d'un laboratoire. Il se préparait à essayer sa chronomachine.

L'ayant mise en marche, Unthahorsten se rendit compte, soudain, que la Boîte était vide. Ce qui n'allait pas du tout. L'engin nécessitait un témoin, un solide tridimensionnel susceptible de réagir aux conditions d'un autre âge. Sans quoi Unthahorsten se trouverait incapable de dire, au retour de la machine, où et à quelle époque elle s'était transportée. Tandis qu'un solide placé dans la Boîte se trouverait automatiquement affecté par l'entropie et les bombardements de particules cosmiques de l'autre ère, et Unthahorsten pourrait mesurer les modifications qualitatives et quantitatives subies dès le retour de la machine. Les Calculateurs seraient alors en mesure de se mettre au travail et de faire savoir à Unthahorsten que la Boîte s'était rendue un bref laps de temps en l'an 1000000, 1000, 1 ou tout autre éventuellement.

Non que cela pût importer, sinon à Unthahorsten. Mais à bien des

égards, il était un peu infantile.

Guère de temps à perdre. La Boîte commençait à luire et à frissonner. Unthahorsten jeta autour de lui un regard égaré, se rua dans le glossatch voisin et farfouilla dans un casier. Il en extirpa un lot de matériel d'aspect particulier. Hum ! Quelques-uns des vieux jouets de son fils Snowen, apportés par le gosse à son arrivée de la Terre, une fois la technique nécessaire assimilée. Bon, Snowen n'avait plus besoin de ce fatras. Il était conditionné, et se passait de ces jouets enfantins. En outre, bien que la femme d'Unthahorsten conservât ces objets pour des raisons sentimentales, l'expérience était bien plus importante.

Unthahorsten quitta le glossatch et flanqua le tout dans la Boîte, dont il claqua le couvercle juste avant la flambée du signal de départ. La Boîte disparut. D'une façon qui lui fit mal aux yeux.

Il attendit.

Et il attendit encore.

Il finit par abandonner et construisit une seconde chronomachine, avec un résultat identique. La perte de ses vieux jouets n'ayant troublé ni Snowen ni sa mère, Unthahorsten nettoya le casier et entassa le reste des reliques de l'enfance de son fils dans la Boîte de la seconde machine.

Selon ses calculs, cette dernière aurait dû apparaître sur terre dans la dernière partie du XIX^e siècle après J.-C. Si cela se produisit réellement, l'objet resta là-bas.

Dégoûté, Unthahorsten décida de ne plus construire de chronomachines. Mais le mal avait été fait. Il en existait deux – et la première...

La première fut découverte par Scott Paradine un jour qu'il faisait l'école buissonnière, fuyant sa classe de Glendale. Ce jour-là avait lieu la composition de géographie et Scott ne voyait aucun intérêt à retenir des noms d'endroits – ce qui en 1952 constituait une fort estimable théorie. En outre, c'était ce genre de tiède journée de printemps où la brise traîne une touche de fraîcheur bien propre à inciter un garçon, à s'étendre dans un pré pour regarder passer les nuages avant de s'endormir. Zut pour la géo ! Scott fit la sieste.

Vers midi, il eut faim, aussi ses jambes grassouillettes le menèrent-elles jusqu'à une boutique voisine. Là, il investit son modeste patrimoine avec un soin parcimonieux et un mépris sublime pour ses sucs gastriques. Il descendit jusqu'au ruisseau pour se restaurer.

Ayant fini ses réserves de fromage, de chocolat et de biscuits, ayant épuisé la bouteille de soda jusqu'au verre, Scott attrapa des têtards et les étudia avec une certaine dose de curiosité scientifique. Il ne persévéra point. Quelque chose roula sur la rive et atterrit avec un bruit sourd dans la vase du bord de l'eau, et Scott, après un regard

attentif alentour, se dépêcha d'aller voir.

C'était une boîte. C'était, de fait, la Boîte. Les bidules adjoints n'avaient guère de sens pour Scott, qui se demanda cependant pourquoi c'était tout fondu et tout brûlé. Il médita. Avec son couteau de poche, il sonda et éprouva, un bout de langue au coin de la bouche. Hum... m... m... Personne aux environs. D'où venait donc cette boîte ? Quelqu'un a dû la laisser là, et le terrain meuble vient de la déloger de sa position précaire.

« C'est une hélice », décida Scott, tout à fait à tort. C'était hélicoïdal, mais pas une hélice, vu la torsion dimensionnelle que cela présentait. La chose eût-elle été le plus compliqué des modèles réduits d'avion, elle aurait présenté peu de mystères pour Scott. Telle quelle, elle posait un problème. Quelque chose disait à Scott que l'engin recelait beaucoup plus de complications que le moteur à ressort habilement démantelé vendredi dernier.

Mais jamais garçon au monde n'a laissé une boîte sans l'ouvrir, à moins qu'on ne l'y force. Scott s'efforça de plus belle. Les angles de ce machin étaient bizarres. Un court-circuit, sans doute. C'était pour ça que – ouille ! Le couteau glissa. Scott suça son pouce et émit quelques blasphèmes de professionnel.

Peut-être une boîte à musique ?

Scott n'aurait pas dû se sentir déprimé. L'engin avait de quoi donner la migraine à Einstein et rendre Steinmetz complètement dingo. Ce qui n'allait pas, c'était, naturellement, que la boîte n'avait pas encore complètement pris sa place dans le continuum spatio-temporel où existait Scott, et, par suite, ne pouvait être ouverte. En tout cas pas avant que Scott ait martelé au moyen d'un caillou commode cette non-hélice hélicoïdale pour lui faire prendre une position plus convenable.

En fait, il la sépara de son point de contact avec la quatrième dimension, rompant la torsion espace-temps qu'elle conservait encore. Il y eut un claquement sec. La boîte vibra légèrement et resta immobile, cessant d'être en existence seulement partielle. Maintenant elle était facile à ouvrir.

Le casque de tissu velouté lui accrocha d'emblée le regard, mais il l'écarta, guère intéressé. Simple chapeau. Dessous, il y avait un bloc cubique de cristal transparent – assez petit pour disparaître dans sa main – beaucoup trop pour contenir le dédale d'appareils qu'il recelait. En un instant, Scott eut résolu ce dernier problème. Le cristal était une sorte de verre grossissant, amplifiant considérablement les choses de l'intérieur. Étranges, ces choses. Ces gens tout petits, par exemple...

Ils remuaient. Comme des automates mécaniques, mais beaucoup plus souples. On croyait plutôt voir jouer une pièce. Leurs costumes intéressèrent Scott, mais leurs actions le fascinèrent. Les petits

bonshommes construisaient habilement une maison... Scott souhaita qu'elle s'enflammât pour pouvoir les voir l'éteindre.

Des flammes jaillirent le long du bâtiment à moitié terminé. Les automates, avec un grand nombre d'appareils bizarres, éteignirent l'incendie.

Il ne fallut pas longtemps à Scott pour saisir. Mais ça l'ennuyait un peu. Les mannequins obéissaient à ses pensées. Quand il s'aperçut de cela, il eut peur, et jeta le cube.

À mi-talus, il réfléchit et revint. Le bloc de cristal gisait à demi immergé, brillant dans le soleil. C'était un jouet : Scott le perçut avec l'instinct infailible de l'enfant. Mais il ne le ramassa pas tout de suite. Il préféra revenir à la boîte et examiner le reste de son contenu.

Il découvrit quelques trucs vraiment remarquables. L'après-midi passa trop vite. Scott finit par remettre les jouets dans la boîte et la véhicula jusque chez lui, grognant et haletant. Il avait la figure très rouge quand il parvint à la porte de la cuisine.

Ses découvertes, il les cacha au fond d'un placard dans sa chambre en haut. Il glissa le cube de cristal dans sa poche, déjà gonflée d'une ficelle, d'un rond de fil de fer, de deux sous, d'une boule de papier d'argent, d'un timbre de la Défense, saignant, et d'un bout de feldspath.

Emma, la sœur de Scott, âgée de deux ans, tituba, un peu incertaine, depuis le vestibule et lui dit bonjour.

« Bonjour, Prune », fit Scott de sa hauteur de sept ans et des mois. Il était outrageusement protecteur, mais ça ne faisait pas de différence pour elle. Petite, potelée, avec ses grands yeux, elle s'affala sur le tapis et regarda piteusement ses chaussures.

« Tache-les, Scotty, tu veux ? »

— Gourdifle, dit affectueusement Scott qui noua les lacets. Le dîner est prêt ? »

Emma acquiesça.

« Fais voir tes mains. »

Chose étonnante, elles étaient raisonnablement propres, quoique sans doute non septiques. Scott scruta ses propres pattes pensivement, et, avec une grimace, passa dans la salle de bain où il fit une esquisse de toilette.

Les têtards laissaient des traces.

Denny Paradine et sa femme Jane prenaient un cocktail avant de dîner, en bas, dans le living-room. Lui, un homme encore jeune, aux cheveux marqués de gris, avait un visage mince aux lèvres ironiques ; il enseignait la philosophie à l'Université. Jane était petite, nette, brune et très jolie. Elle savoura son Martini et dit :

« Tu aimes mes nouvelles chaussures ? »

— À la santé du crime..., murmura Paradine distraitement. Quoi ?

Des chaussures ? Pas encore regardées. Attends que j'aie fini ça. J'ai eu une journée pénible.

— Examens ?

— Oui. Jeunesse ardente aspirant à l'état adulte. J'espère qu'ils mourront. Après une agonie conséquente. In'ch Allah !

— Donne-moi ton olive, exigea Jane.

— Je sais, dit Paradine, découragé. Ça fait des années que je n'en ai pas eu une. Dans le Martini, je veux dire. Même si j'en colle six dans ton verre, tu n'es pas encore satisfaite.

— Je veux la tienne. Fraternité du sang. Symbolisme. C'est pour ça. »

Paradine regarda sa femme avec férocité et croisa ses longues jambes.

« Je croirais entendre un de mes étudiants.

— Comme cette horrible Betty Dawson, peut-être ? Elle ricane toujours de façon aussi provocante ?

Oui. Cette gosse présente un joli problème psychologique. Heureusement que ce n'est pas la mienne. Si c'était ma fille... » Paradine hocha la tête, significatif. « La puberté et trop de cinéma. Je suppose qu'elle s'imagine encore pouvoir être reçue en me montrant ses genoux, qui sont, entre nous, plutôt osseux. »

Jane rajusta sa jupe d'un air complaisamment orgueilleux. Paradine se déroula de son fauteuil et composa de nouveaux Martini.

« Honnêtement, je ne vois pas l'intérêt d'apprendre la philosophie à ces singes. Ils sont tous au mauvais âge. Leurs habitudes, leurs méthodes de pensée sont déjà établies. Ils sont horriblement conservateurs, sans vouloir l'admettre. Les seules personnes qui puissent comprendre la philosophie sont les adultes mûrs ou les bébés comme Emma et Scotty.

— Eh bien, n'enrôle pas Scotty dans ton cours quand même, ordonna Jane. Il n'est pas encore prêt pour l'agrégation. Je n'ai aucun goût pour les enfants prodiges, encore moins si ce sont les miens.

— Scotty se défendrait mieux que Betty Dawson, je crois, grogna Paradine.

— Il mourut gâteux à l'âge de cinq ans, déclama rêveusement Jane. Je veux ton olive.

— Tiens. À propos, les chaussures me plaisent.

— Merci. Voilà Rosalie. Le dîner ?

— L'est tout p'êt, M'ame Pa'adine, dit Rosalie, monumentale. J'appelle M^{lle} Emma et M. Scotty.

— Je vais les appeler. »

Paradine passa la tête dans la pièce voisine et rugit :

« Les enfants ! À table ! »

De petits pieds galopèrent dans l'escalier. Scott jaillit au premier

plan, récuré et luisant, un épi rebelle braqué vers le zénith. Emma sourit, se déhalant prudemment d'une marche à l'autre. À mi-escalier, elle abandonna ses essais de descente debout et se retourna, achevant le trajet comme un singe, son petit derrière donnant une merveilleuse impression de diligence. Paradine, qui l'observait, fasciné par le spectacle, fut rejeté en arrière sous l'impact du corps de son fils.

« Salut, papa ! » glapit Scott.

Paradine se ressaisit et regarda Scott avec dignité.

« Salut, toi. Aide-moi à marcher, maintenant. Tu m'as disloqué au moins une hanche. »

Mais déjà Scott se ruait dans la salle à manger, où, dans une affectueuse extase, il piétina les souliers neufs de Jane, bafouilla une excuse et courut gagner sa place. Paradine levait un sourcil en le suivant, la main potelée d'Emma désespérément accrochée à son index.

« Je me demande ce qu'a fricoté ce jeune diable aujourd'hui.

— Rien de bon, probablement, soupira Jane. Te voilà, ma chérie ? Fais voir ces oreilles...

— Elles sont propres. Mickey les a léchées.

— Il est certain que la langue de ce chien est beaucoup plus propre que tes oreilles, estima Jane, faisant un bref examen. Et au fond, tant que tu entends, c'est que ça reste superficiel.

— Ficelle ?

— Ça veut dire juste un petit peu. »

Jane souleva sa fille et lui introduisit les jambes dans la haute chaise. C'est récemment seulement qu'Emma s'était élevée à la dignité du repas en commun avec le reste de la famille, et elle était, comme Paradine le remarqua, pénétrée d'orgueil à ce sujet. Seuls les bébés renversent leurs aliments, avait-on dit à Emma. Résultat, elle convoyait sa cuiller à sa bouche avec un soin si pénible que Paradine en frissonnait chaque fois qu'il regardait.

« Un transporteur à courroie, c'est ça qu'il faudrait à Emma, suggéra-t-il, avançant une chaise à Jane. Des petits baquets d'épinards qui lui arriveraient à intervalles déterminés. »

Le dîner se déroula sans incident jusqu'à ce que Paradine regardât par hasard l'assiette de Scott.

« Dis-moi, toi. Tu es malade ? Tu t'es gavé au déjeuner ? »

Scott examina pensivement la nourriture qui restait devant lui.

« J'ai pris tout ce qu'il me faut, papa, expliqua-t-il.

— D'habitude, tu prends tout ce que tu peux tenir, et encore bien plus, dit Paradine. Je sais fort bien que les garçons qui grandissent ont besoin de plusieurs tonnes de matières nutritives par jour : mais toi, ce soir, tu es en dessous de la moyenne. Tu te sens bien ?

— Ben oui. Vraiment, p'pa, j'ai tout ce qu'il me faut.

— Tout ce que tu *veux* ?

— Oui, oui. Je mange autrement.

— Quelque chose qu'on t'a appris à l'école ? » s'enquit Jane.

Scott secoua solennellement la tête. « Personne me l'a appris. J'ai trouvé ça moi-même. Je me sers de ma crache.

— Voyons, voyons, proposa Paradine... essaie de trouver un autre mot.

— Euh... s... salive. C'est ça ?

— Oui. Plus de pepsine ? Il y a de la pepsine dans les sucs salivaires, Jane ?

— Il y a du poison dans les miens, remarqua Jane. Rosalie a encore laissé des grumeaux dans la purée. »

Mais Paradine était intéressé.

« Tu veux dire que tu tires tout ce qu'il est possible de tirer de ta nourriture – sans pertes – et en mangeant moins ? »

Scott réfléchit à ça.

« Je crois que oui. C'est pas seulement la cr... la salive. C'est comme si je mesurais combien je mets dans ma bouche d'un coup, et ce qu'il faut mettre avec. Je sais pas. Je fais juste comme ça.

— Hummmmm... », dit Paradine, notant de vérifier ça plus tard. C'est une idée plutôt révolutionnaire. Les gosses ont souvent des idées bizarres, mais celui-là n'est peut-être pas tellement loin du vrai. »

Il pinça les lèvres.

« Je suppose qu'un jour les gens mangeront tout à fait autrement. Je veux dire que leur façon de manger sera différente, tout autant que ce qu'ils mangeront. Jane, notre fils donne des signes de génie précoce.

— Oui ?

— Il vient de marquer un point pas mauvais en diététique. Tu as trouvé ça tout seul, Scott ?

— Oh ! oui, assura l'enfant, qui le croyait en vérité.

— Où en as-tu eu l'idée ?

— Oh ! je... » Scott se tortilla. « Je sais pas. C'est pas une chose bien importante, je crois. »

Paradine fut anormalement désappointé. « Mais tout de même...

— Crrrrache ! vociféra Emma, saisie d'une crise soudaine de « vilaineté ». Crache ! »

Elle tenta une démonstration mais ne réussit qu'à inonder son bavoir.

D'un air résigné, Jane vint au secours de sa fille, tandis que Paradine considérait Scott avec un intérêt plutôt troublé. Mais ce n'est qu'après dîner, dans le vivoir, qu'autre chose se produisit.

« Pas de devoirs ?

— N...on », dit Scott, avec une rougeur coupable.

Pour couvrir son embarras, il tira de sa poche un appareil trouvé dans la boîte, et commença de le déplier. Le résultat ressemblait à une tessère garnie de perles. Paradine, d'abord, ne le vit pas ; mais Emma, si. Elle voulut jouer.

« Non, laisse ça, Prune, ordonna Scott. T'as le droit de me regarder. »

Il tripota les perles, émettant des murmures faibles et intéressés. Emma approcha un index boudiné et glapit.

« Scotty ! avertit Paradine.

— Je ne lui ai pas fait mal !

— Ça m'a mordu ! Si, si ! » gémit Emma. Paradine regarda. Il écarquilla les yeux, le front étonné. Que diable...

« C'est un abaque ? demanda-t-il. Voyons un peu cet engin. »

Légèrement à regret, Scott tendit l'instrument à son père. Paradine cilla. L'« abaque », déplié, mesurait plus de trente centimètres au carré, et se composait de fils minces et rigides entrecroisés çà et là. Des perles de couleur étaient liées aux fils. On pouvait les faire glisser d'avant en arrière, et d'un fil à l'autre, même aux points de jonction. Mais, une perle percée ne pouvait tout de même pas passer à un *croisement* de fils...

Aussi, apparemment, n'étaient-elles pas percées. Paradine regarda de plus près. Chaque petite sphère comportait une profonde rainure périphérique, de telle sorte qu'elle pouvait pivoter et glisser le long du fil en même temps. Paradine essaya d'en libérer une. Elle tenait comme magnétiquement. Du fer ? Ça ressemblait plutôt à du plastique.

La carcasse elle-même – Paradine n'était pas mathématicien. Mais les angles formés par les fils étaient vaguement choquants dans leur ridicule manque de logique euclidienne. Un vrai labyrinthe. Peut-être que c'était ça... un puzzle.

« Où as-tu péché ça ?

— C'est oncle Harry qui me l'a donné, dit Scott sous l'inspiration du moment. Dimanche dernier, quand il est venu. »

Oncle Harry ne se trouvait pas en ville, circonstance bien connue de Scott. À l'âge de sept ans, un garçon apprend vite que les extravagances des adultes suivent certaines règles définies et qu'ils sont un peu tatillons question origine des cadeaux. En outre, oncle Harry ne serait pas là de plusieurs semaines – l'expiration de cette période semblait unimaginable à Scott – ou du moins, le fait que son mensonge dût finir par être découvert signifiait moins pour lui que l'avantage de pouvoir garder le jouet.

Paradine se sentit plongé dans une légère confusion lorsqu'il tenta de manipuler les perles. Les angles étaient vaguement illogiques. Comme un puzzle. Cette perle rouge, si on la glissait le long de ce fil

vers ce croisement, devrait arriver *ici* – mais elle arrivait ailleurs. Un labyrinthe – bizarre, mais sans doute instructif. Paradine sentait avec une profonde certitude qu'il n'aurait lui-même guère la patience de manœuvrer cet objet.

Scott, au contraire, se retira dans un coin et fit coulisser les perles à grand renfort de tâtonnements et de grognements. Les perles *piquaient* vraiment quand Scott prenait la mauvaise ou tentait de les mouvoir dans la mauvaise direction. À la fin, il coqueriqua, exultant : « Ça y est, papa !

— Eh ? Quoi ? Fais voir ? »

L'appareil parut identique à Paradine, mais Scott montra, rayonnant, un point du labyrinthe. « Je l'ai fait disparaître.

— Mais elle est encore là ?

— Cette perle bleue. Elle est partie maintenant. »

Paradine ne le crut pas et se borna donc à grogner. Scott s'attela, de nouveau, au réseau. Il acquérait de l'expérience. Cette fois, il ne ressentit plus de chocs, même légers. L'abaque lui avait indiqué la méthode correcte. Les angles bizarres des fils semblaient maintenant, en quelque sorte, un peu moins déroutants.

C'était un jouet extrêmement instructif.

« Ça marchait, pensa Scott, plutôt comme le cube de cristal. » Rappelé à ce souvenir, il le tira de sa poche et abandonna l'abaque à Emma, qui resta muette de joie. Elle se mit à faire glisser les billes, cette fois sans protester contre les chocs – des chocs en vérité fort légers – et, douée de l'instinct d'imitation, elle réussit à faire disparaître une perle presque aussi vite que Scott. La perle bleue réapparut, mais Scott ne remarqua rien. Il s'était, prévoyant, retiré dans l'angle formé par le divan et un fauteuil super rembourrés, et s'amusait avec le cube.

Il y avait des petits bonshommes dans le cube, de minuscules mannequins très grossis par les vertus amplifiantes du cristal, et ils remuaient toujours. Ils construisirent une maison. Elle prit feu, avec des flammes d'aspect réaliste, et elle resta là à flamber. Scott insista fortement.

« Éteins ça ! »

Mais rien ne se produisit. Où était donc cette bizarre pompe à bras tournants apparue précédemment ? Ah ! La voilà ! Elle entra dans le champ et s'arrêta. Scott la mit en branle. Ça, c'était drôle. Comme de jouer une comédie, mais en plus vrai. Les petites personnes faisaient ce que leur disait Scott dans sa tête. S'il commettait une erreur, elles attendaient qu'il eût trouvé la solution. Même, elles lui posaient de nouveaux problèmes.

Le cube constituait, lui aussi, un instrument très instructif. Il instruisait Scott, avec une rapidité alarmante – et de façon très

amusante. Mais de fait, ça ne lui donnait pas vraiment encore des connaissances nouvelles. Il n'était pas prêt. Plus tard... plus tard...

Emma se fatigua de l'abaque et se mit en quête de Scott. Elle ne put le trouver, même dans sa chambre ; mais une fois chez lui, elle fut intriguée par le contenu du placard. Elle découvrit la boîte. Qui contenait – véritable trésor ! – une poupée, remarquée déjà mais abandonnée par Scott avec mépris. Gloussante, Emma descendit la poupée, s'établit au milieu du plancher et se mit à la démonter.

« Chérie ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Monsieur Ours ! »

Visiblement, ce n'était pas Monsieur Ours, un pauvre aveugle, sans oreilles, mais réconfortant dans sa douce rondeur. Mais, pour Emma, toutes les poupées se nommaient Monsieur Ours. Jane Paradine hésita.

« As-tu pris ça à une autre petite fille ?

— Oh ! non. Elle est à moi. »

Scott sortit de sa cachette, fourrant le cube dans sa poche.

« Euh... c'est de oncle Harry.

— C'est oncle Harry qui t'a donné ça, Emma ?

— Il me l'a donné pour Emma, ajouta Scott hâtivement, ajoutant une pierre à son édifice de protection. Dimanche dernier.

— Tu vas la casser, chérie. » Emma apporta la poupée à sa mère.

« Elle se démonte. Tu vois ?

— Ah ? Elle... Seigneur ! »

Jane eut le souffle coupé. Paradine leva le nez aussitôt.

« Que se passe-t-il ? »

Elle lui apporta la poupée, mais hésita, et passa dans la salle à manger, lançant à Paradine un regard significatif. Il la suivit, ferma la porte. Jane avait déjà placé la poupée sur la table nettoyée.

« Ce n'est pas très beau à voir, dis, Denny ?

— Heu, heu... »

C'était plutôt désagréable, au premier coup d'œil. On peut s'attendre à trouver un écorché démontable à la faculté de médecine, mais une poupée d'enfant...

La chose se démontait en sections – la peau, les muscles, les organes – le tout miniature mais tout à fait parfait, autant que put en juger Paradine. Il fut intéressé.

« Sais pas. Des choses comme ça n'ont pas les mêmes résonances chez un enfant.

— Regarde ce foie. C'est un foie, oui ?

— Bien sûr... Dis donc... ça c'est drôle.

— Quoi ?

— Ce n'est pas anatomiquement parfait, après tout. »

Paradine attira une chaise à lui. « Le tube digestif est trop court. Pas de gros intestin. Pas d'appendice, non plus.

— Est-ce qu'Emma doit garder une chose comme ça ?

— Ça ne m'ennuierait pas de l'avoir moi-même, dit Paradine. Où diable Harry a-t-il déniché ça ? Non... Je ne vois aucun danger à ça. Les adultes sont conditionnés de telle sorte que leurs « intérieurs » leur sont désagréables. Pas les enfants. Ils se figurent qu'en dedans, ils sont solides comme une pomme de terre. Emma peut tirer de cette poupée une bonne connaissance de l'anatomie.

— Mais ça, qu'est-ce que c'est ? Les nerfs ?

— Non, c'est ceux-là les nerfs. Ici, les artères ; là, les veines. Drôle d'aorte. »

Paradine paraissait dérouté.

« Ce... quel est le mot latin pour réseau... qu'importe, hein ? Rita... Rata...

— Raies, suggéra Jane au hasard.

— Mais non, c'est respiratoire, ça, dit Paradine, définitif. Je ne me rends pas compte ce que ça peut être, cette espèce de filet lumineux. Ça passe dans tout le corps, comme des nerfs...

— Le sang ?

— Non ! Ce n'est ni circulatoire, ni nerveux... c'est drôle... Ça semble connecté aux poumons... »

Ils s'absorbèrent, intrigués par l'étrange poupée. Elle était établie avec une remarquable perfection de détail, et cela en soi-même était étrange, à considérer sa déviation physiologique de la norme. « Attends que je retrouve mon vieux Gould », dit Paradine ; et il compara la poupée à des tableaux anatomiques. Il apprit peu... juste de quoi le dérouter un peu plus.

Mais c'était plus amusant qu'un jeu de patience.

Pendant ce temps-là, dans la pièce voisine, Emma déplaçait les perles de l'abaque. Leurs mouvements ne lui paraissaient plus si étranges maintenant. Même quand elles disparaissaient, elle voyait presque cette nouvelle direction ; presque...

Scott peinait, l'œil fixé sur le cube de cristal, et dirigeait mentalement, avec maint faux départ, la construction d'un édifice plutôt plus compliqué que celui détruit par le feu. Lui aussi s'instruisait... peu à peu conditionné.

L'erreur de Paradine, d'un point de vue purement anthropomorphique, fut de ne pas se débarrasser immédiatement des jouets. Il ne se rendit pas compte de leur signification et, quand il y parvint, les choses avaient considérablement progressé. L'oncle Harry n'étant toujours pas revenu, Paradine ne pouvait pas contrôler les dires de son fils. En outre, les examens de fin d'année se déroulaient, ce qui signifiait un effort mental ardu et un épuisement complet le soir ; et Jane fut légèrement souffrante durant près d'une semaine.

Emma et Scott eurent le champ libre avec les jouets.

« Qu'est-ce que c'est qu'une loirbe ? demanda Scott à son père un soir.

— Une larve ? » Il hésita.

« Je... ne crois pas. Loirbe, c'est pas ça ?

— Un loir, c'est un petit rongeur. C'est ça ?

— Je ne vois pas comment », marmotta Scott, et le sourcil froncé, il alla s'amuser avec l'abaque. Maintenant, il le manœuvrait assez habilement. Mais, avec l'instinct qu'ont les enfants pour éviter les gêneurs, Emma et lui, d'ordinaire, se servaient des objets quand ils étaient seuls. Sans ostentation, naturellement – toujours est-il que les expériences les plus compliquées n'avaient jamais lieu sous l'œil d'un adulte.

Scott apprenait vite. Ce qu'il voyait maintenant dans le cube de cristal avait peu de rapports avec les simples problèmes du début. Mais c'était d'une technicité fascinante. Scott se fût-il rendu compte que son éducation se trouvait guidée et supervisée – quoique purement mécaniquement –, il eût sans doute cessé de s'intéresser à la chose. En l'espèce, jamais ses initiatives ne se trouvaient entravées.

L'abaque, le cube, la poupée, et d'autres jouets furent découverts par les enfants dans la boîte. Ni Paradine, ni Jane ne purent deviner l'importance de l'effet que le contenu de la chronomachine pouvait exercer sur les enfants. Et comment ? Les jeunes sont des comédiens-nés, et ceci dans un but d'autoprotection. Ils ne sont pas encore adaptés aux exigences – pour eux partiellement inexplicables – d'un monde adulte. Qui plus est, leurs vies sont compliquées par les variances humaines. Quelqu'un leur dit qu'on a le droit de jouer avec la boue à condition de ne déraciner ni les fleurs ni les arbustes. Un autre adulte arrive et interdit la boue *per se*. Les Dix Commandements ne sont pas gravés dans le roc ; ils varient, et les enfants sont sans recours à la merci du caprice de ceux qui leur donnent le jour, les nourrissent et les habillent. Et les tyrannisent. Le jeune animal ne souffre pas de cette tyrannie bienveillante, car elle est une part essentielle de la nature. Cependant, il est individualiste et conserve son intégrité grâce à une lutte subtile et passive.

Sous l'œil de l'adulte, il se modifie. Comme l'acteur en scène, lorsqu'il se le rappelle, il tente de plaire, et d'attirer sur lui-même l'attention. Telles tentatives ne sont point étrangères à la maturité. Mais les adultes – pour les autres adultes – sont moins transparents.

Il est difficile d'admettre que les enfants manquent de subtilité. Les enfants sont différents de l'animal développé parce qu'ils pensent d'une autre façon. Nous percevons plus ou moins facilement les apparences dont ils se drapent – mais ils agissent de même à notre égard. Sans merci, un enfant détruit le masque d'un adulte.

L'iconoclasie est sa prérogative.

La mondanité, par exemple. Les aménités des fréquentations sociales, exagérées pas tout à fait jusqu'à l'absurdité. Le gigolo.

« Ce charme ! Et il est si bien élevé ! »

La douairière et la jeune machine blonde sont souvent impressionnées. Les hommes font des commentaires moins plaisants. Mais l'enfant va au fond des choses.

« T'es idiot ! »

Comment un humain non adulte peut-il comprendre le système compliqué des relations sociales ? C'est impossible. Pour lui, une exagération de la courtoisie naturelle est idiote. Selon sa structure fonctionnelle et ses processus vitaux, c'est rococo. Il est un petit animal égoïste qui ne peut se transposer par l'imagination à la place d'un autre – certainement pas d'un adulte. Unité autonome, presque parfaitement naturelle, ses désirs satisfaits par les autres, l'enfant est très analogue à une créature unicellulaire flottant dans le sang qui lui apporte sa nourriture, entraîné ses résidus.

Du point de vue de la logique, un enfant est plutôt horriblement parfait. Un bébé peut même l'être encore plus, mais il est alors si étranger à l'adulte que seules des normes superficielles de comparaison s'appliquent. Les processus mentaux d'un nouveau-né sont parfaitement inimaginables. Mais les bébés pensent, et dès avant la naissance. Dans la matrice, ils s'agitent et dorment, non entièrement soumis à l'instinct. Nous sommes conditionnés de telle sorte que nous réagissons de façon plutôt particulière à cette idée qu'un embryon près de sa viabilité puisse penser. Nous sommes surpris, nous rions et nous trouvons ça répugnant. Rien d'humain n'est pourtant étranger...

Mais un bébé n'est pas humain. Un embryon encore bien moins.

C'est pour ça, peut-être, que les jouets en apprenaient plus à Emma qu'à Scott. Naturellement, lui pouvait communiquer ses pensées. Pas Emma, sinon en fragments mystérieux. La question des gribouillages, par exemple.

Donnez à un jeune enfant du papier et un crayon, il dessinera quelque chose qui n'aura pas le même aspect pour lui que pour un adulte. Ce grotesque gribouillis n'a que peu de ressemblance avec une voiture de pompiers, mais *c'est* une voiture de pompiers pour l'enfant. Peut-être même que ça a trois dimensions. Les enfants pensent et voient autrement.

Paradine réfléchissait à tout cela un soir, lisant son journal tout en regardant Emma et Scott communiquer. Scott questionnait sa sœur. Parfois il le faisait en anglais. Plus souvent, il avait recours à un sabir inarticulé et à des signes. Emma essayait de répondre mais le handicap était trop grand.

Finalement, Scott alla chercher du papier et un crayon. Cela plut à

Emma. La langue dans la joue, laborieusement elle écrivit un message. Scott prit le papier, l'examina, fronça le sourcil.

« C'est pas ça, Emma ! » dit-il.

Emma hocha vigoureusement le chef. Elle ressaisit le crayon et ajouta quelques tirebouchons. Scott resta perplexe un instant, sourit enfin, plutôt hésitant, et se leva. Il disparut dans le couloir. Emma revint à l'abaque.

Paradine se leva et jeta un coup d'œil sur le papier, saisi de la folle idée qu'Emma venait de découvrir, d'un coup, la calligraphie. Mais non. Le papier était couvert d'un gribouillage sans nom, comme en connaissent tous les parents. Paradine pinça du bec.

Cette courbe aurait pu traduire les variations d'humeur d'un cancrelat schizophrène, évidemment... pourtant, ça avait sans nul doute une signification pour Emma. Peut-être que ce labyrinthe représentait Monsieur Ours. Scott réapparut, l'air charmé. Il rencontra le regard d'Emma et acquiesça. Paradine se sentit titillé par la curiosité.

« Des secrets ?

— Oh ! non. Emma me demandait juste de faire quelque chose pour elle.

— Oh ! Bon. »

Paradine, se rappelant des cas de bébés qui s'étaient mis à parler dans des langues inconnues à la déconfiture des linguistes, nota d'empocher le papier quand les enfants seraient couchés. Le lendemain, il montra les gribouillis à Elkins à l'Université. Elkins possédait une connaissance saine et active de maint langage peu catholique, mais il s'esclaffa devant les tentatives littéraires d'Emma.

« Voilà une traduction libre. Dennis. Ouvre les guillemets : « Je ne sais pas ce que ça signifie mais « je vais faire monter papa à l'échelle avec ça. » Ferme les guillemets. »

Les deux hommes rirent et se rendirent à leurs classes. Mais, plus tard, Paradine devait se remémorer l'incident. Surtout lorsqu'il eut rencontré Holloway. Auparavant, cependant, des mois allaient passer, et la situation progresser encore vers son dénouement. Peut-être Paradine et Jane avaient-ils manifesté trop d'intérêt pour les jouets. Emma et Scott prirent l'habitude de les garder cachés et ne s'amuserent avec que lorsqu'ils étaient seuls. Jamais cela ne fut formulé – ils procédèrent avec une espèce de prudence discrète. Néanmoins, Jane surtout était assez troublée.

Elle en parla un soir à Paradine.

« Cette poupée que Harry a donnée à Emma.

— Oui ?

— J'ai été en ville aujourd'hui et j'ai essayé de découvrir d'où ça venait. Rien à faire.

— Peut-être que Harry l'a achetée à New York. »

Jane n'était pas convaincue.

« Je leur ai demandé aussi pour les autres choses. Ils m'ont montré tout ce qu'ils ont. C'est un grand bazar, tu sais, chez Johnson. Mais il n'y a rien qui ressemble à l'abaque d'Emma.

— Hum... »

Paradine n'était pas très intéressé. Ils avaient des billets pour le théâtre, ce soir-là et il se faisait tard. Aussi laissa-t-on le sujet tomber pour l'instant.

Il revint sur le tapis plus tard, quand une voisine eut téléphoné à Jane.

« Denny, Scotty n'a jamais été comme ça. M^{me} Burns me dit qu'il a fait une peur terrible à son Francis.

— Francis ? Cette espèce de petit voyou gras, non ? comme son père ? J'ai cassé le nez de Burns une fois quand on était étudiants.

— Te vante pas et écoute, dit Jane en préparant un whisky-soda. Scott a montré à Francis quelque chose qui lui a fichu la frousse. Ne ferais-tu pas bien de...

— Je suppose que si. »

Paradine prêta l'oreille. Des bruits dans la pièce voisine le renseignèrent sur les coordonnées de son fils.

« Scotty !

— Bang ! dit Scott en apparaissant. Je les ai tous tués. Des pirates de l'Éther. Tu me cherchais, papa ?

— Oui, si tu ne vois pas d'inconvénients à laisser les pirates de l'Éther sans sépulture pendant quelques minutes. Qu'est-ce que tu as fait à Francis Burns ? »

Les yeux bleus de Scotty reflétaient une incroyable candeur. « Hein ?

— Cherche. Tu vas te souvenir. J'en suis sûr.

— Ah ! ah ! oui... ça... Je lui ai rien fait.

— Je ne lui ai rien fait, corrigea distraitemment Jane.

— Je ne lui ai rien fait. Je te jure. Je l'ai juste laissé regarder dans ma télévision et... ça... ça lui a fait peur.

— Ta télévision ? »

Scott produisit le cube de cristal.

« C'est pas vraiment une télévision, tu comprends ? »

Paradine examina l'objet, surpris par le grossissement. Cependant, il n'y vit qu'un labyrinthe de couleurs sans signification.

« Oncle Harry... »

Paradine décrocha le téléphone. Scott déglutit.

« Heu... Oncle Harry est revenu ?

— Oui...

— Je crois que je vais prendre mon bain... », dit Scott en se

dirigeant vers la porte.

Paradine rencontra le regard de Jane et hocha la tête de façon significative.

Harry était chez lui mais nia toute connaissance des étranges jouets. Plutôt féroce, Paradine ordonna à Scott de descendre de sa chambre tous les objets. Ils reposèrent sur la table, le cube, l'abaque, la poupée, le chapeau-casque, et plusieurs autres mystérieux bidules. Scott fut contre-interrogé. Il mentit vaillamment d'abord mais s'effondra enfin et fondit en larmes, hoquetant sa confession.

« Va chercher la boîte où étaient ces choses, ordonna Paradine. Et au lit.

— Tu vas... hup... tu vas me punir, papa ?

— Pour l'école buissonnière et le mensonge, oui. Tu connais la règle. Pas de cinéma pendant quinze jours. Pas de limonade pendant la même période. »

Scott avala ses larmes.

« Tu vas garder mes choses ?

— Je ne sais pas encore.

— Eh bien... bonsoir, p'pa... bonsoir, m'man. » Lorsque la petite silhouette eut gagné l'étage Paradine attira à lui une chaise et observa soigneusement la boîte. Il tripota pensivement les machins fondus. Jane le regardait. « Qu'est-ce que c'est, Denny ?

— Sais pas. Qui laisserait une caisse de jouets près du ruisseau ?

— Elle aurait pu tomber d'une voiture.

— Pas à cet endroit-là. La route ne rencontre pas le ruisseau au nord du viaduc du chemin de fer. Des terrains vagues – rien d'autre. »

Paradine alluma une cigarette. « Tu as un verre, mon chou ?

— Je te le prépare. »

Jane se mit à l'œuvre, les yeux inquiets. Elle apporta un verre à Paradine et resta derrière lui, lui passant ses doigts dans les cheveux.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Bien sûr que non. Seulement... d'où sont venus ces jouets ?

— Johnson ne savait pas, et ils s'approvisionnent à New York.

— J'avais vérifié aussi, admit Paradine ennuyé. Boulot sur mesure, peut-être – mais je voudrais bien savoir qui les a faits.

— Un psychiatre ? Cet abaque... On ne fait pas passer aux gens des tests avec des choses comme ça ? »

Paradine claqua des doigts.

« C'est vrai ! et dis-moi... il y a un type qui vient parler à l'Université la semaine prochaine... un certain Holloway, spécialiste de psychologie infantine. C'est un pontife... il a une certaine réputation. Peut-être qu'il saurait quelque chose.

— Holloway ?... Je ne...

— Rex Holloway. Il... Tiens... il n'habite pas loin de notre ville. Tu

crois qu'il aurait pu faire lui-même ces engins ? »

Jane examinait l'abaque. Elle grimaça et recula.

« Si oui, je ne l'aime pas. Mais vois si tu peux vérifier, Denny. »

Paradine acquiesça.

« Je n'y manquerai pas. »

Il but son highball, le front plissé. Vaguement inquiet. Mais pas effrayé. Pas encore.

Rex Holloway était un homme gras, luisant, chauve, avec d'épaisses lunettes au-dessus desquelles ses sourcils touffus et noirs s'allongeaient comme des chenilles velues. Paradine l'invita à dîner une semaine plus tard. Holloway ne sembla pas observer les enfants, mais rien de ce qu'ils firent ou dirent ne lui échappa. Ses yeux gris, aigus et clairs, ne manquaient pas grand-chose.

Les jouets le fascinèrent. Dans le vivoir, les trois adultes s'étaient réunis autour de la table sur laquelle reposaient les jouets. Holloway les étudia avec soin tout en écoutant ce qu'avaient à dire Jane et Paradine. Enfin il rompit le silence.

« Je suis heureux d'être venu ce soir. Mais pas complètement. C'est très troublant, vous savez.

— Hein ? »

Paradine écarquilla les yeux et le visage de Jane trahit la consternation. La suite du discours d'Holloway ne la soulagea guère.

« Nous avons affaire à la folie. »

Il sourit au regard choqué des deux autres.

« Tous les enfants sont fous, du point de vue d'un adulte. Jamais lu *Un cyclone à la Jamaïque*, de Hughes ?

Je l'ai », dit Paradine en prenant le petit livre sur une étagère.

Holloway tendit la main, le saisit et feuilleta les pages jusqu'à ce qu'il trouvât l'endroit cherché. Il lut à voix haute :

Les bébés, naturellement, ne sont pas humains – ce sont des animaux et ils possèdent une culture très ancienne et ramifiée, comme les chats, les poissons et même les serpents ; de la même espèce que celles-ci, mais beaucoup plus compliquée et colorée, car les bébés sont, après tout, une des espèces les plus développées parmi les vertébrés inférieurs. En bref, les bébés ont des mentalités qui opèrent selon des termes et des catégories propres, impossibles à transposer selon les termes et les catégories de l'esprit humain.

Jane tenta de prendre ça avec calme mais ne le put.

« Vous ne voulez pas dire qu'Emma...

— Pourriez-vous penser comme votre fille ? demanda Holloway. Écoutez : *On ne peut pas plus penser comme un bébé qu'on ne peut penser comme une abeille.* »

Paradine mélangea des cocktails. Par-dessus son épaule, il lança :

« Vous faites un peu de théorie, non ? Si je comprends bien, vous sous-entendez que les bébés ont une culture à eux et même un haut niveau d'intelligence.

— Pas nécessairement. Il n'y a pas d'étalon de comparaison, voyez-vous. Tout ce que je dis, c'est que les bébés pensent d'une autre façon que nous. Pas nécessairement *mieux* ; ceci est une question de valeur relative. Mais selon une... extensivité différente... »

Il cherchait ses mots, grimaçant.

« Délirant ! dit Paradine, plutôt brutalement, mais ennuyé à cause d'Emma. Les enfants n'ont pas des sens différents des nôtres.

— Qui a dit ça ? interrogea Holloway. Ils font fonctionner leur esprit de façon différente, c'est tout. Mais c'est très suffisant !

— J'essaie de comprendre..., dit lentement Jane. Tout ce que je peux trouver, c'est mon atomixer. Ça peut faire de la crème fouettée ou du jus de carottes, mais ça peut presser aussi les oranges.

— Quelque chose comme ça. Le cerveau est un colloïde, une machine très compliquée. Nous ne savons pas grand-chose de ses possibilités. Nous ne savons même pas sa... tessiture. Mais on *sait* que l'esprit se conditionne au fur et à mesure que l'animal humain devient adulte. Il suit certains théorèmes familiers, et toute pensée, par la suite, est établie selon des trajets implicitement acceptés. Regardez ça. (Holloway toucha l'abaque.) Vous avez essayé ?

— Un peu, dit Paradine.

— Mais pas beaucoup, hein ?...

— Eh bien...

— Pourquoi pas ?

— Ça n'a pas de sens, protesta Paradine. Même un puzzle respecte une certaine logique. Mais ces angles invraisemblables...

— Votre esprit a été conditionné selon Euclide, dit Holloway. Aussi cette... cette chose... nous ennuie et nous paraît dénuée de sens. Mais un enfant ne connaît rien d'Euclide. Une géométrie d'une espèce différente de la nôtre ne lui paraît pas illogique. Il croit ce qu'il voit.

— Essayez-vous de me faire entendre que ce machin a un prolongement dans la quatrième dimension ? demanda Paradine.

— Pas visuellement, en tout cas, nia Holloway. Tout ce que je dis, c'est que nos esprits, conditionnés selon Euclide, ne peuvent voir en ceci qu'un illogique réseau de fils. Mais un enfant – un bébé surtout – peut y voir plus. Pas d'emblée. Ça se présente comme un puzzle, évidemment. Mais un enfant ne sera pas handicapé par trop d'idées préconçues.

— Artériosclérose de la pensée », interrompit Jane.

Paradine n'était pas convaincu.

« Alors un bébé pourrait être plus fort en calcul qu'Einstein ? Non, ce n'est pas ça que je veux dire. Je vois votre position plus ou moins

clairement. Seulement...

— Écoutez. Supposons qu'il y ait deux espèces de géométrie... limitons-nous à deux pour prendre un exemple. Notre géométrie, l'eulidienne, et une autre que nous nommerons x . X n'a guère de parenté avec celle d'Euclide. Elle est basée sur des théorèmes différents. Deux et deux n'ont pas besoin de faire quatre. Cela pourrait faire y_2 , ou même *ne pas faire*. L'esprit d'un bébé n'est pas encore conditionné si ce n'est par certains facteurs mal connus d'hérédité et d'environnement. Faites débiter l'enfant par Euclide...

— Pauvre petit », dit Jane. Holloway lui lança un regard rapide.

« Les bases eulidiennes. Des cubes. Les maths, la géométrie, l'algèbre – cela vient bien plus tard. Ce développement nous est familier. D'un autre côté, éduquez le bébé selon les principes de base de notre logique x .

— Quel genre de cubes aura-t-il ?... »

Holloway regarda l'abaque.

« Ils ne signifieraient pas grand-chose pour nous. Mais nous avons été conditionnés Euclide... »

Paradine se versa un solide whisky.

« C'est assez horrible. Vous ne limitez pas ça aux maths... »

— Exact. Je ne limite rien du tout. Comment le pourrais-je ? Je ne suis pas conditionné selon la logique x .

— Voilà la réponse, dit Jane avec un soupir de soulagement. Qui l'est ? Il faudrait des gens comme ça pour fabriquer ce que vous avez l'air de prendre pour des jouets de cette espèce. »

Holloway acquiesça, les yeux clignotants derrière ses verres épais.

« Des gens comme ça peuvent exister.

— Où ?

— Ils peuvent préférer rester cachés.

— Des surhommes ?

— Je voudrais le savoir. Vous comprenez, Paradine, c'est encore une question d'étalon. Selon nos normes, ces gens pourraient paraître des super bonshommes à certains égards. Selon d'autres, ils seraient peut-être idiots. Ce n'est pas un problème quantitatif mais qualitatif. Ils *pensent* autrement. Et je suis sûr que nous pouvons faire des choses qu'ils ne peuvent pas faire.

— Peut-être qu'ils ne voudraient pas non plus », dit Jane.

Paradine tapota le mécanisme fondu de la Boîte. « Et ça ? Cela implique... »

— Un but, certes.

— Transport ?

— C'est à ça qu'on pense tout de suite. Si oui, la boîte a pu venir de n'importe où.

— Où les choses sont... *différentes* ? demanda lentement Paradine.

— Exactement. Dans l'espace, ou même dans le temps. Je ne sais pas. Je suis un psychologue. Et conditionné aussi selon Euclide, malheureusement.

Ça doit être un drôle d'endroit, dit Jane. Denny, débarrasse-toi de ces jouets.

— J'en ai l'intention. » Holloway saisit le cube de cristal.

« Vous avez interrogé longuement les enfants ? »

Paradine répondit :

« Oui. Scott m'a dit qu'il y avait des gens dans le cube la première fois qu'il a regardé. Je lui ai demandé ce qu'il y voyait maintenant.

— Qu'a-t-il raconté ? »

Les yeux du psychologue s'agrandirent.

« Il a dit qu'ils construisaient un endroit. Ce sont ses propres paroles. Je lui ai demandé qui – quels gens. Il n'a pas pu expliquer.

— Non, je m'en doute, marmonna Holloway. Ça doit être progressif. Combien de temps les enfants ont-ils eu ces jouets ?

— À peu près trois mois, je pense...

— Suffisant. Le jouet parfait, comprenez-vous, est à la fois instructif et mécanique. Il doit faire des choses, pour intéresser l'enfant, et l'instruire, de préférence sans ostentation. De simples problèmes d'abord. Plus tard...

— La logique x... », dit Jane, très pâle. Paradine jura en sourdine.

« Emma et Scott sont parfaitement normaux.

— Vous savez comment travaille leur cerveau, maintenant ? »

Holloway laissa tomber. Il tripota la poupée.

« Ça serait intéressant de connaître l'endroit d'où sont venus ces objets. L'induction, cependant, n'est pas d'un grand secours ici. Il manque trop de facteurs. Nous ne pouvons imaginer un monde basé sur le facteur x, un milieu adapté aux esprits fonctionnant selon ces concepts. Ce réseau lumineux, à l'intérieur de la poupée... ça peut être n'importe quoi. Ça peut exister en nous et ne pas avoir été découvert. Quand nous trouverons le colorant approprié... » Il haussa les épaules.

« Que dites-vous de ça ? »

C'était un globe écarlate de cinq centimètres de diamètre à la surface duquel apparaissait une protubérance.

« Que peut-on faire de ça ?

— Scott ? Emma ?

— Je n'ai vu cet engin qu'il y a trois semaines à peine, quand Emma a commencé à jouer avec. »

Paradine se mordilla les lèvres.

« Après quoi Scott s'y est intéressé.

— Qu'est-ce qu'ils en font ?

— Ils le tiennent devant eux et le font évoluer d'avant en arrière. Pas de processus défini.

— Pas de processus euclidien, corrigea Holloway. Au début, ils n'ont pas compris la destination de l'objet. Il a fallu qu'ils arrivent à être assez instruits.

— C'est horrible, dit Jane.

— Pas, pour eux. Emma est probablement plus prompte à saisir x que Scott, car elle n'est pas encore conditionnée selon son milieu. »

Paradine dit :

« Mais je me rappelle des tas de choses que j'ai faites quand j'étais enfant. Même tout petit.

— Alors ?

— Alors, j'étais... fou, à ce moment-là ?

— Les choses que vous avez oubliées sont le critère de votre folie, rétorqua Holloway. Mais j'utilise le mot « folie » uniquement parce que c'est un symbole exprimant commodément la variation par rapport aux normes humaines connues. Au standard arbitraire de raison. »

Jane reposa son verre.

« Vous disiez que l'induction était malaisée, monsieur Holloway. Mais il semble que vous vous y plongez à partir de bien peu de chose. Après tout, ces jouets....

— Je suis un psychologue, et un spécialiste des enfants. Je ne suis pas le premier venu. Ces jouets ont une grosse signification pour moi, surtout parce qu'ils ont si peu de sens.

— Vous pourriez vous tromper.

— Eh bien... je l'espère plutôt. Je voudrais examiner les enfants. »

Jane se leva, agressive :

« Quoi ? »

Lorsque Holloway se fut expliqué, elle acquiesça, encore un peu hésitante.

« Bon... Je veux bien. Mais ce ne sont pas des cobayes. »

Le psychologue tapota l'air d'une main potelée.

« Ma chère enfant ! Je ne suis pas Frankenstein ! Pour moi c'est l'individu qui passe avant tout et c'est naturel puisque je travaille sur les esprits. S'il y a quelque chose qui cloche chez ces petits, je désire les en débarrasser. »

Paradine reposa sa cigarette et regarda la fumée bleue monter lentement en spirale, oscillant dans un courant d'air imperceptible.

« Pouvez-vous faire un pronostic ?

— J'essaierai. C'est tout ce que je puis dire. Si ces esprits non encore développés se sont égarés sur la voie x , il est nécessaire de les ramener en arrière. Je ne dis pas que ce soit la chose la plus sage, mais ça l'est sans doute d'un point de vue humain. Après tout, Emma et Scott sont destinés à vivre sur cette terre.

— Oui, oui... Je ne puis croire qu'ils soient si égarés. Ils ont l'air

vraiment tout à fait normaux.

— Ils peuvent le paraître superficiellement. Ils n'ont aucune raison d'agir anormalement, non ? Et comment pouvez-vous voir s'ils... pensent autrement ?

— Je vais les appeler, dit Paradine.

— N'ayez l'air de rien, alors. Je ne voudrais pas qu'ils soient sur leurs gardes. »

Jane fit un signe en direction des jouets.

« Laissez-les là », dit Holloway.

Mais le psychologue, Emma et Scott une fois convoqués, ne tenta pas de les questionner directement. Il s'arrangea pour attirer Scott, sans en avoir l'air, dans la conversation, émettant çà et là un mot-appât. Bien plus discret qu'un test d'association de mot ; car il faut à celui-ci la coopération du sujet.

Le résultat le plus intéressant survint lorsque Holloway saisit l'abaque.

« Tu veux me montrer comment ça marche ? »

Scott hésita.

« Oui, monsieur. Comme ça. »

Il fit adroitement glisser une perle à travers le labyrinthe, selon un trajet complexe, si rapidement que nul ne put dire si oui ou non elle avait fini par disparaître. Ç'aurait pu être uniquement prestidigitation. Pourtant...

Holloway essaya. Scott l'observa, fronçant le nez.

« C'est ça ? »

— Heu... Il faut qu'elle vienne là.

— Là ? pourquoi ?

— Ben, c'est la seule façon pour que ça marche. »

Mais Holloway était conditionné selon Euclide. Pas de raison apparente pour que la perle dût glisser de ce fil-ci à celui-là. Cela lui semblait purement arbitraire. Et Holloway remarqua soudain que ce n'est pas ce trajet qu'avait suivi la perle la fois précédente quand Scott manœuvrait le puzzle. Du moins pour autant qu'il pouvait en juger.

« Tu veux me montrer encore ? »

Scott le fit et le refit deux fois. Holloway clignotait derrière ses verres. Le hasard, oui... et une variable. Scott faisait suivre, à la perle un trajet différent chaque fois.

En quelque sorte, aucun des adultes ne pouvait dire si oui ou non la perle disparaissait. S'ils s'étaient attendus à la voir disparaître, leur réaction eût pu être différente.

Au bout du compte, rien ne fut résolu. Holloway, en prenant congé, semblait mal à l'aise.

« Pourrai-je revenir ? »

— J'en serais ravie, lui dit Jane. Quand vous voudrez. Vous pensez

encore... »

Il acquiesça :

« L'esprit des enfants ne fonctionne pas normalement. Ils sont loin d'être bêtes, mais j'ai l'impression très extraordinaire qu'ils parviennent à leurs conclusions d'une façon que nous ne comprenons pas. Comme s'ils utilisaient l'algèbre et nous la géométrie. La même conclusion, mais atteinte suivant une autre méthode.

— Et les jouets ? demanda soudain Paradine.

— Évitez qu'ils les aient. J'aimerais vous les emprunter, si je puis... »

Cette nuit-là, Paradine dormit mal. La comparaison de Holloway avait été fâcheusement choisie. Cela aboutissait à des théories troublantes. Le facteur x ... Les enfants suivaient l'équivalent d'un mode de raisonnement algébrique tandis que les parents en restaient à la géométrie. Ouais... pas mal. Mais...

L'algèbre peut donner des solutions que la géométrie est impuissante à atteindre, puisque certains termes et symboles ne peuvent être exprimés géométriquement. Et si la logique x faisait apparaître des conclusions inconcevables pour l'esprit d'un adulte ?

« Zut... », murmura Paradine.

Jane s'agita à côté de lui.

« Chéri ? Tu ne peux pas dormir non plus ?

— Non. »

Il se leva et se rendit dans la chambre voisine. Emma dormait, pacifique comme un chérubin, son petit bras grassouillet encerclant Monsieur Ours. Par la porte ouverte, Paradine apercevait la tête noire de Scott immobile sur l'oreiller.

Jane vint le rejoindre. Il l'entoura de son bras.

« Ce sont de si bons enfants..., murmura-t-elle. Et ce Holloway qui dit qu'ils sont fous. Je crois que c'est nous qui sommes fous, Denny.

— Ma foi... on gâtifie un peu... »

Scott s'agita dans son sommeil. Sans s'éveiller, il lança ce qui était visiblement une question, bien que ce ne semblât point s'exprimer en langage connu. Emma poussa un petit miaulement qui changea brusquement de modulation.

Elle n'était pas sortie du sommeil. Les enfants reposaient, immobiles.

Mais Paradine pensa, avec une nausée qui lui saisit soudain le ventre, que c'était exactement comme si Scott demandait quelque chose à Emma, et comme si elle répondait.

Leur esprit avait-il changé au point que même le sommeil était différent, pour eux ?

Il écarta cette idée.

« Tu vas prendre froid. Retournons nous coucher. Tu veux un

verre ?

— Je crois que oui », dit Jane, observant Emma.

Sa main se tendit aveuglément vers l'enfant ; elle se reprit.

« Viens, on va réveiller les petits. »

Ils burent ensemble un peu de cognac, mais sans rien dire. Jane pleura dans son sommeil, plus tard.

Scott n'était pas éveillé, mais sa conscience travaillait lentement, soigneusement.

... Ils prendront les jouets... Le gros homme... lestiva dangereux peut-être... mais ne verront pas la direction ghorique... n'ont pas l'évankrus-done... Intransdsection... brillant et clair. Emma. Elle est plus haut-khopranik maintenant que... Je ne vois toujours pas comment... savarar lixéridist...

On comprenait encore une partie des pensées de Scott. Mais Emma avait été conditionnée beaucoup plus vite selon x.

Elle pensait, elle aussi.

Pas comme un adulte, ni comme un enfant. Pas même comme un être humain. Si ce n'est, peut-être, un humain d'un type étonnamment étranger au *genus homo*.

Parfois Scott lui-même avait du mal à la suivre.

Sans Holloway, la vie se fût peut-être rétablie selon une routine presque normale. Les jouets n'étaient plus là pour servir de repères actifs. Emma se plaisait toujours avec ses poupées et son tas de sable, y trouvant des délices parfaitement explicables. Scott se contentait de son base-ball et de sa boîte de chimiste. Ils faisaient tout ce que font les autres enfants et manifestaient en vérité peu de symptômes anormaux. Mais Holloway paraissait être un alarmiste.

Il fit essayer les jouets, avec des résultats plutôt idiots. Il traça des graphiques sans fin, des diagrammes, correspondit avec des mathématiciens, des ingénieurs, d'autres psychologues, et devint tranquillement dingo à tenter de trouver rime et raison à la construction des objets. La boîte elle-même, avec son énigmatique mécanisme, ne dit rien. La fusion avait liquéfié trop de ses éléments en scories. Mais les jouets...

C'est l'élément hasard qui défiait l'investigation. Cela même tombait sous le coup de la sémantique. Car Holloway était convaincu qu'il n'y avait pas là réellement hasard. Il manquait simplement le nombre voulu de facteurs connus. Nul adulte, par exemple, ne pouvait manœuvrer l'abaque. Et Holloway avait eu l'esprit de ne pas laisser la chose entre les mains des enfants.

Le cube de cristal restait aussi énigmatique. On y voyait un réseau inorganisé de couleurs, qui se mouvaient parfois. En quoi cela rappelait un kaléidoscope. Mais non influençable par le déplacement

ou la rotation. Toujours le facteur incertitude.

Ou plutôt l'inconnu. Le facteur x...

Paradine et Jane, à la longue, finirent par retrouver quelque chose comme la tranquillité, et le sentiment que les enfants avaient été guéris de leur distorsion mentale, maintenant que la cause agissante n'existait plus. Certains des actes d'Emma et de Scotty leur donnaient toutes raisons de cesser de s'inquiéter.

Car les enfants adoraient la nage, la promenade, le cinéma, les jeux, les jouets fonctionnels normaux du secteur espace-temps que nous habitons. Il est vrai qu'ils ne réussissaient pas à venir à bout de certains systèmes mécaniques plutôt troublants qui mettaient en jeu certains calculs. Une petite sphère-puzzle démontable que trouva Paradine, par exemple. Mais lui-même estima ça assez difficile.

Par-ci, par-là il y avait des rechutes. L'après-midi d'un beau samedi, Scott se baladait avec son père et tous deux se reposèrent au sommet d'une colline. En bas s'étendait une vallée plutôt jolie.

« Pas mal, hein ?... » remarqua Paradine.

Scott examina gravement la scène.

« C'est tout faux, dit-il.

— Quoi ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'il y a de faux là-dedans ?

Oh !... » Scott tomba dans un silence embarrassé. « Je sais pas. »

Les jouets avaient manqué aux enfants, mais pas longtemps. Emma se reprit la première, mais Scott restait rêveur et rassotté. Il tenait avec sa sœur des conversations inintelligibles et étudiait les gribouillages informes qu'elle écrivait sur le papier qu'il lui apportait. Presque comme s'il la consultait relativement à des problèmes qui le dépassaient.

Si Emma comprenait mieux, Scott avait plus d'intelligence réelle et d'habileté manuelle en même temps. Il construisit un objet avec son mécano, mais n'en fut pas satisfait. La cause apparente de cette non-satisfaction était exactement celle qui soulagea Paradine lorsqu'il aperçut le montage. Bien le genre d'objet que construira un gamin, rappelant vaguement un bateau cubiste.

Un peu trop normal pour plaire à Scott. Il posa à Emma de nouvelles questions, mais pas devant les autres. Elle réfléchit un moment, et fit de nouveaux traits avec un crayon maladroitement empoigné.

« Tu peux lire ça ? demanda Jane à son fils un matin.

— Pas exactement le lire... Je peux dire ce qu'elle veut dire. Pas tout le temps, mais presque.

— C'est de l'écriture ?

— N... non. Ça ne veut pas dire de quoi ça a l'air.

— Symbolisme », suggéra Paradine par-dessus son café. Jane le regarda, l'œil écarquillé.

« Denny... »

Il lui fit un clin d'œil et hocha la tête. Plus tard, lorsqu'ils furent seuls, il dit :

« Ne te laisse pas impressionner par Holloway. Je ne veux pas dire que les gosses correspondent dans un langage inconnu. Si Emma dessine un huit et dit que c'est une fleur, c'est là une règle arbitraire, Scott se la rappelle, et la prochaine fois qu'elle dessine – ou essaie de dessiner le même huit – voilà.

— Oui, dit Jane, incertaine. Tu as remarqué, Scott n'arrête pas de lire, ces temps-ci ?

— J'ai remarqué. Rien d'inhabituel, pourtant. Ni Kant ni Spinoza.

— Il s'abrutit, c'est tout.

— Ben, moi aussi à son âge », dit Paradine.

Et il s'en fut à ses cours du matin. Il déjeuna avec Holloway ce qui devenait une habitude quotidienne, et lui parla des tentatives littéraires d'Emma.

« J'avais raison de parler de symbolisme, Rex ? »

Le psychologue acquiesça.

« Tout à fait raison. Notre propre langage n'est plus qu'un symbolisme arbitraire. Tout au moins dans ses applications. Regardez. »

Sur la nappe, il dessina une ellipse très étroite.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Vous voulez dire qu'est-ce que ça représente ?

— Oui. Qu'est-ce que cela vous suggère ? Cela ; pourrait être une représentation grossière de quoi ?

— Des tas de choses, dit Paradine. Le bord d'un verre. Un œuf sur le plat. Un pain. Un cigare. Holloway ajouta à son dessin un petit triangle, la pointe accolée à une extrémité de l'ellipse. Il regarda Paradine.

« Un poisson, dit l'autre instantanément.

— Notre symbole familier du poisson. Sans nageoires, sans yeux, sans bouche, il est reconnaissable, parce que nous avons été conditionnés de façon à identifier cette forme particulière avec notre image mentale du poisson. La base d'un rébus. Un symbole, pour nous, signifie bien plus que ce que nous voyons effectivement sur le papier. Qu'y a-t-il dans votre esprit lorsque vous regardez ce dessin ?

— Eh bien... un poisson.

— Continuez. Que voyez-vous ?... Allez-y !...

— Écailles..., dit lentement Paradine, l'œil dans le vague. Eau. Écume. Un œil de poisson. Les nageoires. Les couleurs.

— Ainsi le symbole représente beaucoup plus que le concept

poisson. Notez qu'il s'agit d'un nom, non d'un verbe. Il est plus difficile d'exprimer des actions par des symboles, vous savez. Quoi qu'il en soit, retournez le processus. Supposez que vous vouliez symboliser quelque nom correct... disons *oiseau*. Dessinez-le. »

Paradine dessina deux arcs liés, la concavité vers le bas.

« Le dénominateur commun, approuva Holloway. La tendance naturelle à simplifier. Surtout quand un enfant voit quelque chose pour la première fois et dispose de peu de modèles de comparaison. Il tente d'identifier la chose nouvelle à ce qui est déjà familier. Vous avez remarqué comment les enfants dessinent l'Océan ? »

Sans attendre une réponse, il poursuivit :

« Une série de pointes aiguës. Comme la ligne oscillante d'un sismographe. La première fois que j'ai vu le Pacifique, j'avais à peu près trois ans. Je me le rappelle très clairement. Ça avait l'air... incliné. Une plaine plate, inclinée. Les vagues étaient des triangles réguliers, la pointe en l'air. C'est-à-dire, je ne les voyais pas stylisées de cette façon, mais plus tard, en me les rappelant, il fallait que je trouve quelque standard familier de comparaison. Ce qui est la seule façon de former le concept d'une chose entièrement nouvelle. L'enfant moyen tente de dessiner ces triangles réguliers, mais sa coordination est faible. Il obtient un sismogramme.

— Et tout ça signifie que ?

— Un enfant voit l'Océan. Il le stylise. Il dessine une certaine représentation, symbolique, pour lui, de la mer. Les gribouillis d'Emma peuvent être, eux aussi, des symboles. Je ne veux pas dire que le monde a, pour elle, un aspect différent – plus clair, peut-être, plus contrasté, plus vif, avec un affaiblissement de la perception au-dessus de son niveau visuel. Ce que je veux dire, c'est que ses processus mentaux sont différents, qu'elle traduit ce qu'elle voit en symboles anormaux.

— Vous croyez toujours...

— Oui, je le crois. Son esprit a été conditionné de façon inhabituelle. Peut-être est-ce qu'elle décompose ce qu'elle voit en éléments simples, évidents, et y trouve une signification que nous ne pouvons comprendre. Comme l'abaque. Elle y a vu un fil conducteur bien que pour nous ce soit le hasard intégral. »

Paradine décida brusquement d'en finir avec ces déjeuners en compagnie d'Holloway. L'homme était un alarmiste. Ses théories se faisaient plus fantastiques que jamais et il saisissait tout ce qui, applicable ou non, pouvait les étayer.

Plutôt sardoniquement, il dit : « Voulez-vous dire qu'Emma communique avec Scott dans un langage inconnu ?

— Au moyen de symboles pour lesquels elle ne dispose pas de mots.

Je suis certain que Scott comprend une bonne partie de ces gribouillages. Pour lui, un triangle isocèle peut représenter n'importe quel facteur ; pourtant sans doute un nom concret. Un homme qui ne sait rien de la chimie comprendrait-il ce que veut dire H₂O ? Se rendrait-il compte que ce symbole peut évoquer une image de l'Océan ? »

Paradine ne répondit pas. Il préféra rapporter à Holloway la curieuse remarque de Scott que le paysage, de la colline, paraissait tout faux. Un instant après, il regretta cette impulsion, car le psychologue repartit de plus belle :

« Les processus mentaux de Scott aboutissent à un total qui n'est pas égal à celui de ce monde. Peut-être attend-il de façon inconsciente de voir le monde d'où proviennent ces jouets. »

Paradine cessa d'écouter. Assez, c'est assez. Les gosses se portaient comme des charmes et le seul facteur résiduel de trouble, c'était Holloway lui-même. Ce soir-là, pourtant, Scott manifesta un intérêt, plus tard significatif, pour les anguilles.

Il n'y a rien d'apparemment nocif dans l'histoire naturelle. Paradine expliqua les anguilles.

« Mais où est-ce qu'elles pondent ? Pondent-elles ?

— C'est encore un mystère. On ne connaît pas leurs terrains de reproduction. Peut-être la mer des Sargasses, ou les profondeurs, où la pression peut les aider à évacuer les petits.

— C'est drôle, dit Scott, profondément absorbé.

— Les saumons font plus ou moins la même chose. Ils remontent les rivières pour le frai. »

Paradine détaillait. Scott était fasciné.

« Mais c'est *juste*, papa. Ils sont nés dans la rivière, et quand ils savent bien nager, ils vont à la mer. Et ils reviennent pour pondre, hein ?

— Exact.

— Seulement ils ne devraient pas revenir, médita Scott. Ils enverraient juste leurs œufs...

— Il faudrait de bien longs oviductes », dit Paradine, qui plaça quelques remarques pertinentes sur l'oviparité.

Son fils ne s'en satisfît pas entièrement. « Les fleurs, dit-il, envoient leurs graines très loin.

— Elles ne les guident pas. Et bien peu trouvent un sol fertile.

— Mais les fleurs n'ont pas de cerveau. Papa, pourquoi les gens vivent-ils *ici* ?

— À Glendale ?

— Non... ici... tout ensemble. C'est pas tout ce qu'il y a, je parie.

— Tu veux dire les autres planètes ? » Scott hésitait.

« Ça, c'est qu'un morceau de... du tout entier. C'est comme le fleuve

que remonte le saumon. Pourquoi les gens ne descendent pas vers l'Océan quand ils sont grands ? »

Paradine se rendit compte que Scott parlait au figuré. Il éprouva un froid bref. Le... l'Océan ?

Les jeunes de l'espèce ne sont pas conditionnés de façon à vivre dans le monde plus complet de leurs parents. Suffisamment développés, ils pénètrent dans ce monde. Plus tard, ils se reproduisent. ; Les œufs fécondés sont enterrés dans le sable, tout en haut du fleuve, où, à la fin, ils éclosent.

Et ils apprennent. L'instinct seul est fatalement lent. Spécialement dans le cas d'une espèce particulière, incapable de s'adapter à ce monde, de se nourrir, de boire ou de survivre à moins que quelqu'un n'ait pourvu, prévoyant, à ces besoins.

Les jeunes, nourris et soignés, survivront. Ce sont des couveuses et des robots. Ils survivront, mais ne sauront pas redescendre le fleuve, jusqu'au monde plus vaste – à l'Océan...

Aussi doit-on les instruire. Les entraîner. Les conditionner de diverses façons.

Sans douleur, subtilement, de façon discrète. Les enfants adorent les jouets qui font des choses – et si ces jouets instruisent en même temps...

À la fin de la seconde moitié du XIX^e siècle, un Anglais se reposait assis sur la rive herbeuse d'un cours d'eau. Une très petite fille était étendue près de lui, regardant le ciel. Elle avait lâché un jouet curieux avec lequel elle venait de s'amuser, et murmurait une petite chanson que l'homme écoutait d'une oreille distraite.

« Qu'est-ce que c'est que ça, ma chère ? demanda-t-il enfin.

— Une chose que j'ai inventée, tonton Charles.

— Rechantez-la, voulez-vous ? »

Il tira un carnet de sa poche. La fillette obéit. « Cela veut dire quelque chose ? » Elle acquiesça.

« Oh ! oui. Comme les histoires que je vous raconte, vous savez.

— Ce sont de merveilleuses histoires, ma chère.

— Et vous les mettrez dans un livre, un jour ?

— Oui, mais je suis obligé de les changer pas mal, sinon personne ne comprendrait. Mais je crois que je ne changerai pas votre petite chanson.

— Il ne faut pas. Si vous la changez, ça ne veut plus rien dire.

— En tout cas, je ne changerai pas cette strophe, promit-il. Qu'est-ce qu'elle signifie ?

— C'est le chemin pour sortir, je crois, dit la fillette incertaine. Je ne suis pas sûre encore. Mes jouets magiques me l'ont dit.

— Je voudrais connaître cette boutique de Londres où l'on vend ces

jouets merveilleux !

— C'est maman qui me les avait achetés. Elle est morte. Papa s'en moque. »

Elle mentait. Elle avait trouvé les jouets dans une boîte, un jour, en s'amusant près de la Tamise. Et certes ils étaient merveilleux.

Sa petite chanson... Tonton Charles pensait que ça ne voulait rien dire. (Ce n'est pas mon vrai-oncle, parenthésait-elle. Mais il est gentil.) La chanson voulait dire des tas de choses. C'était le chemin. Elle ferait ce que ça disait, et alors...

Mais elle était déjà trop âgée. Jamais elle ne trouva le chemin.

Paradine avait laissé tomber Holloway, Jane le prenant en grippe, chose assez naturelle puisqu'elle désirait par-dessus tout que l'on calmât ses craintes. Scott et Emma se comportant maintenant normalement, Jane se sentait satisfaite. C'était un peu se payer d'espoir – et Paradine n'y pouvait souscrire entièrement.

Scott continuait à soumettre des machins à l'approbation d'Emma. D'ordinaire, elle secouait la tête. Parfois elle semblait dubitative. Très rarement elle donnait son accord. Il y avait une heure de laborieux et fol griffonnage sur des bouts de papier, et Scott, après avoir étudié les notes, arrangeait et réarrangeait ses cailloux, ses éléments de machinerie, ses bouts de bougie et autres cochonneries. Chaque jour la bonne nettoyait tout ça et chaque jour Scott recommençait.

Il condescendit à donner quelques explications partielles à son père troublé qui ne voyait à ce jeu aucun sens.

« Mais pourquoi ce caillou-ci ?

— Il est dur et rond, p'pa. Il *faut* qu'il soit ici.

— Celui-là est dur et rond aussi.

— Oui, mais celui-là, il y a de la graisse dessus. Quand tu es déjà arrivé aussi loin, tu ne peux plus *voir* une chose si elle est seulement dure et ronde.

— Qu'est-ce qui vient après ? La bougie ? » Scott parut dégoûté.

« C'est vers la fin, ça. Ensuite, c'est l'anneau de fer. »

Ça ressemblait, pensa Paradine, à une piste de boy-scout dans les bois, à des repères dans un labyrinthe. Mais ici encore le facteur hasard. La logique canait – la logique familière – devant les raisons qu'avait Scott d'arranger ainsi son fatras.

Paradine sortit. En se retournant, il vit Scott tirer de sa poche un papier froissé et un crayon et se diriger vers Emma, accroupie, méditative, dans un coin.

Bon...

Jane déjeunait avec oncle Harry et, par ce brûlant après-midi de dimanche, rien à faire d'autre que lire les journaux. Paradine s'installa à l'endroit le plus frais qu'il put trouver, un Collins en main, et se

perdit dans les illustrés.

Une heure plus tard, un piétinement, au premier, le tira de sa somnolence. La voix de Scott, exultante, criait :

« Ça y est, Prune ! Viens !... »

Paradine se leva d'un bond, rembruni. Comme il traversait le hall, le téléphone se mit à sonner. Jane avait dit qu'elle appellerait.

Il avait la main sur le récepteur quand Emma gloussa de délices. Paradine grimaça. Que diable se passait-il là-haut ?

Scott glapit :

« Regarde ! Par-là !... »

Paradine, mâchant à vide, les nerfs ridiculement tendus, oublia le téléphone et galopa en haut. La porte de la chambre de Scott était ouverte.

Les enfants s'évanouissaient dans l'air.

Ils s'en allaient en fragments, comme une épaisse fumée dans le vent, comme un mouvement dans un miroir torse. La main dans la main, ils allaient dans une direction que Paradine ne put comprendre, et tandis qu'il restait, les yeux perdus, sur le seuil, ils disparurent.

« Emma..., dit-il la gorge sèche. Scotty ! »

Sur le tapis gisait un réseau de marques... des cailloux, un anneau de fer... fatras. Un réseau sans logique. Une feuille de papier froissée vola vers Paradine.

« Les gosses... où êtes-vous ? Ne vous cachez pas !... Emma ! Scotty ! »

En bas, la sonnerie monotone et aiguë du téléphone s'interrompit. Paradine regarda le papier qu'il tenait.

Une page arrachée à un livre. Il y avait des notes marginales et interlinéaires, de l'écriture dénuée de sens d'Emma. Une strophe de vers était si soulignée et truffée de gribouillages qu'elle semblait presque illisible, mais Paradine connaissait bien *Alice et la Traversée du miroir*. Sa mémoire lui fournit les mots...

*Lfut bouyeure et les filuants toves
Gyrèrent et bilbèrent dans la loirbe...
Tout smouales étaient les borogoves
Et les dcheux verssins hurliffloumèrent...*

Stupide, il se dit : Humpty Dumpty l'a expliqué. Une loirbe, c'est la zone d'herbe autour d'un cadran solaire. Un cadran solaire. Le temps... ça avait quelque chose à voir avec le temps. Il y a longtemps, Scotty m'a demandé qu'est-ce que c'est qu'une loirbe. Symbolisme.

« Lfut bouyeure... »

Une formule mathématique parfaite, donnant toutes les conditions requises sous forme de symboles que les enfants avaient fini par

comprendre. Les toves devaient être filuants – la graisse – et placés selon un certain ordonnancement, de façon à gyrer et à bilber...

Démence !

Mais non... ce n'avait été démence ni pour Scotty ni pour Emma. Ils pensaient autrement. Ils raisonnaient selon la logique X. Ces notes faites par Emma sur la page... elle avait traduit les mots de Lewis Carroll en un langage que Scott et elle-même comprenaient.

Le facteur hasard signifiait quelque chose pour les enfants. Ils avaient rempli les conditions de l'équation temps-étendue...

Et les dcheux verssins hurliffloumèrent.

Paradine, dans sa gorge, entendit un bruit bizarre. Il regarda l'étalage affolant sur le tapis. S'il pouvait le suivre, comme les gosses... mais non. Le trajet n'avait pas de sens. Le facteur hasard le terrassait. Il était conditionné selon Euclide. Et, même en devenant fou, il ne pourrait pas. Ce serait la mauvaise espèce de folie.

Maintenant, son esprit cessait de penser. Mais, dans un instant, la période d'horreur incrédule ferait place à...

Paradine froissa la feuille dans ses doigts.

« Emma !... Scotty... », dit-il d'une voix morte, comme s'il ne pouvait attendre de réponse.

Le soleil se glissait par les fenêtres ouvertes et brillait sur la fourrure dorée de Monsieur Ours. En bas, le téléphone se remit à sonner.

Traduit par BORIS VIAN.

All mimsy were the borogoves.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Library Agency, Londres

© Ursula Vian, pour la traduction

LES HABITANTS DE NULLE PART

Par Robert M. Green

Dans les immeubles modernes, les cages d'escalier et les appartements se ressemblent tellement, sans parler des intérieurs, qu'on craint parfois en se trompant de porte de s'installer chez le voisin sans même s'en apercevoir. Mais si, au lieu d'avoir des voisins de palier, vous avez des voisins de dimension, alors vous risquez vraiment de vous perdre.

Tous les soirs, à six heures, John Jackson rangeait sa voiture dans le parking et faisait le compte des avantages dont il jouissait. C'était pour lui une sorte de rite, une digue qu'il élevait contre la panique.

« De l'eau chaude à volonté au compte du propriétaire », commença-t-il en levant les yeux vers le sinistre ensemble qu'il appelait, avec une gaieté sans joie, « la maison »... six immenses fourmilières quadrangulaires, abritant quelque 16 000 âmes (la population d'une florissante ville de la prairie) sur une surface atteignant à peine trois hectares. « Magasins, cinémas, services publics à portée de la main, pour ainsi dire », poursuivit-il. Il dirigea son regard vers le quinzième étage de la troisième ruche en partant de la gauche. Dans la rangée de fenêtres identiques, quatre donnaient sur l'appartement étrié comportant salle de séjour-chambre à coucher-cuisine, dans lequel sa femme, ses deux filles, son chien et lui vivaient à l'abri des regards des 15 996 autres abeilles tout aussi mal loties.

« Pas d'entretien, pas de toit à réparer ; pas de travaux de peinture ; pas de plâtrages », compta-t-il. Parmi toutes ces fenêtres, quelles étaient les quatre qui constituaient son foyer ? Jamais il n'avait pu le dire. La chambre à coucher devait être la septième ou la huitième fenêtre à partir du coin sud-ouest. Peut-être...

Il entra comme un bon soldat dans son vestibule et prit l'ascenseur de droite. Celui de gauche ne semblait jamais être en état de fonctionnement lorsqu'il s'agissait de lui. La première fois qu'il y avait

mis les pieds, il avait monté, monté... pendant des heures, avait-il semblé, mais lorsque la porte de la cabine s'ouvrit, il se trouvait au sous-sol. La seconde fois, l'engin était demeuré bloqué entre le neuvième et le dixième étage. Depuis, en dépit des quolibets qui s'abattaient sur lui de tous côtés, John demeurait fidèle à l'ascenseur de droite.

Dans la mesure de ses moyens, celui-ci se comportait aussi bien qu'on pouvait l'espérer. Avec son habituelle expression résignée, teintée d'une imperceptible touche de désespoir, John pressa le bouton 15 et regarda la porte de la cabine se refermer sur lui. Dès lors il se trouvait complètement à la merci des galopins crasseux et malveillants qui semblaient toujours hanter l'ascenseur à cette heure du jour. Peut-être y vivaient-ils ?

Parfois les jeunes sacripants appuyaient sur tous les boutons et descendaient au premier arrêt. Résultat, l'appareil s'arrêtait ensuite à chaque étage et la porte de la cabine s'ouvrait pour livrer passage à d'invisibles occupants.

Ce soir, ils n'avaient pressé que les boutons pairs qui se trouvaient alignés sur une seule rangée verticale. Puis ils retinrent l'appareil au quatrième étage pendant vingt minutes environ, tandis qu'ils sortaient de la cabine avec des rires qui montraient à quel point la farce semblait pleine de sel. John ne pouvait estimer leur nombre. À première vue, il aurait dit environ 12 1/2. Deux parmi les plus petits semblaient pourvus d'antennes. L'ascenseur n'était pas très bien éclairé.

John était seul à présent. L'ascenseur s'éleva paresseusement jusqu'au sixième étage et la cabine s'ouvrit comme pour dévoiler à ses yeux éblouis toutes les splendeurs du palier. John eut tout le temps de rassasier ses yeux de ses beautés. À vrai dire, il n'y avait pas de quoi tomber à la renverse...

Il eut également le loisir de se documenter, autant que le lui permit une lumière exagérément parcimonieuse, sur les paliers respectifs des huitième, dixième, douzième et quatorzième étages. Ils différaient essentiellement du sixième par l'altitude, qui était probablement supérieure. C'est du moins ce qu'on pouvait logiquement penser. Il trouvait une grande consolation à ses malheurs dans le fait que sa progression, si elle était lente, le rapprochait du but avec constance. Certains jours, il lui était arrivé de faire le trajet plusieurs fois sans escalas, si bien qu'au bout d'un moment il ne savait plus s'il montait, descendait ou se déplaçait latéralement. Il arrivait fréquemment qu'à mi-chemin, un conflit parût surgir entre la cabine et la machine qui lui communiquait le mouvement. À ces moments-là, on eût pu croire que l'appareil avait des velléités de se retourner comme un gant ou de s'échapper d'un seul bond dans la quatrième dimension.

Il eût été bien incapable de dire le temps qu'il lui fallut pour atteindre le quinzième étage : beaucoup moins long, sans doute, qu'il ne lui avait semblé.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il mit le pied sur le palier, au lieu de ressentir un certain – et combien légitime – soulagement, il se vit soudain la proie d'un immense et incompréhensible désarroi. Il s'était trompé de quinzième étage. Ou bien peut-être il était sur le bon quinzième étage, mais n'était pas le véritable John Jackson.

Cette impression, il l'avait déjà ressentie. Et qu'en était-il advenu ? Rien du tout.

Il se dirigea vers son appartement, qui était le 15-A, et demeura un instant devant la porte, écoutant, comme il l'avait fait en d'autres occasions, un piano égrener les notes de *Mon île aux rêves d'or* et quelquefois de *Ohio mon beau pays*, mais toujours à grands renforts de pédale et de martellements tonitruants.

Il haussa les épaules, ouvrit la porte et sous ses yeux se déployèrent les splendeurs standardisées de son appartement – sans piano. Sa femme occupait à elle seule tout l'espace disponible dans la microscopique cuisine. Ses filles (âgées respectivement de onze et douze ans) se chamaillaient à pleins poumons, comme à l'accoutumée, sur l'unique sofa et, quelques centimètres plus loin, la « Chose » beuglait à pleine puissance un quelconque dialogue de western, sans qu'il fût possible de discerner s'il s'agissait d'adultes ou d'enfants en bas âge ; nul d'ailleurs ne s'en souciait.

John prépara les rafraîchissements. Puis après avoir, comme à l'habitude, écrasé au passage la queue du chien, il se fraya un chemin jusqu'aux quelques centimètres carrés qui lui étaient réservés sur le sofa et s'assit, les yeux dans le vide, en essayant de s'imaginer qu'il se trouvait en état d'apesanteur dans l'espace.

Il fallut une bonne demi-heure à ses filles pour se mettre d'accord sur les termes d'un raisonnable armistice, après quoi sa femme lui fit un exposé d'une heure, fort complet d'ailleurs, sur les tourments qu'endurait l'infortunée ménagère contrainte de se pencher sur son fourneau tout le long du jour.

Après avoir été chassé pour la troisième fois des genoux de John, le chien se résigna à l'inévitable et s'endormit.

Quelqu'un coupa la Chose.

Pour lors, le second verre avait commencé à produire son effet.

Et alors, par l'effet d'une alchimie purement magique, femme, filles et chien se transformèrent en des créatures qu'il aimait.

Soudain la porte d'entrée s'ouvrit d'une violente poussée. Une fillette dodue, aux dents proéminentes, âgée d'environ sept ans, montra sa physionomie ahurie.

Immobile sur son sofa, John la contemplait, attendant que

quelqu'un d'autre prit l'initiative de dire quelque chose ou de faire quelque chose.

La fillette lui rendit son regard.

« Où est le piano ? s'enquit-elle.

— Tu n'es pas un petit peu folle ? demanda John Jackson qui se repentit immédiatement de son accueil bourru. Je voulais dire simplement : où pourrions-nous loger un piano ?

— Qui êtes-vous ? interrogea la fillette.

— Question très pertinente, dit John, s'efforçant d'être aimable. J'allais justement te poser la même !

— Où sont passés mon papa et ma maman ? demanda la fillette. Que faites-vous ici, dans mon appartement ?

— Oh ! je vois, dit la femme de John, la pauvre petite a dû se tromper d'appartement.

— Je ne voudrais pas me livrer à un jugement prématuré, dit John, nous pourrions peut-être tirer à pile ou face. Ici on n'est jamais sûr de rien. Qui pourrait affirmer que ce n'est pas nous qui nous trompons ?

— Je ne tirerai pas à pile ou face ! dit la fillette. Mon papa paie son loyer ici !

— Je sais, dit la fille de onze ans. Elle s'est trompée d'étage en prenant l'ascenseur !

— Pas du tout ! dit la fillette. Je suis sortie au même étage que d'habitude : au quinzième.

— Eh bien, dit la fille de onze ans, tu t'es peut-être trompée de porte. Quel est le numéro de ton appartement ? 15-B ?

— Non, dit la fille de douze ans. Il y a erreur, elle n'habite pas sur ce palier. Je connais tout le monde dans cet étage, et c'est la première fois de ma vie que je vois cette petite fille !

— Peuh, dit la fille de onze ans, c'est pas vrai que tu connais tout le monde au quinzième étage. Tu ne connais pas Mr. Potwin, parce qu'il s'en va tous les matins à six heures et qu'il ne revient jamais qu'après six heures du soir. Alors, comment tu pourrais le connaître ?

— Et c'est Mr. Potwin, ça ? demanda la fille de douze ans en montrant la fillette. D'ailleurs, je connais Mr. Potwin, parce que je me suis levée très tôt un matin et que j'ai regardé, et alors je l'ai vu.

— Comment tu as su que c'était Mr. Potwin si tu ne l'avais jamais... »

John Jackson eut beaucoup de peine à supprimer un léger trémolo dans sa voix.

« Mr. Potwin a une tête chauve et ronde avec une corne au milieu. Il porte des épines empoisonnées et ses yeux émettent des rayons gamma mortels. Il est tout vert à l'exception de son buste qui est invisible. La première d'entre vous qui se permettra d'émettre le moindre mot de nature à alimenter cette controverse sera conduite à

la chambre de Mr. Potwin, et y sera laissée pour être dévorée toute crue...

— Mais elle a dit...

— ... Pour être dévorée, *as-tu compris ?* »

La femme de Jackson se tourna vers la petite étrangère et dit :

« Mr. Jackson est toujours très fatigué à cette heure. Il semble incapable de faire face aux événements. N'aie pas peur de lui.

— Ben, dit la fillette, vous pensez bien que je n'ai pas cru un mot de cette stupide histoire d'homme vert. Mais je voudrais bien qu'on me dise où se trouvent mon papa et ma maman... Êtes-vous de mauvaises gens ? »

John Jackson se dirigea vers la micro-cuisine, se versa une large rasade de whisky et l'avalait d'un trait. Puis, étant un compteur invétéré, il se mit à compter sur ses doigts (pouces y compris). En arrivant à dix, il fut conscient de fragments de mélancolie dépouillant le bulbe de sa vie, comme la pelure quitte l'oignon, laissant à leur place des grains de joie pure. Après avoir dépassé dix, il se sentit envahi d'une luminescence intérieure. À la force du poignet, il réussit à produire une espèce de sourire.

« Écoute-moi, petite fille, dit-il presque avec gentillesse. Nous sommes ici au 15-A. C'est le seul appartement 15-A dans l'immeuble. Par la volonté du Très-Haut, c'est le seul appartement 15-A dans l'immeuble.

— Naturellement, dit la fillette. Je le sais bien, puisque j'habite au 15-A.

— Ohohoho, dit la femme de John. Je comprends maintenant. Elle s'est trompée d'immeuble. Ils se ressemblent tous. Tu te souviens du jour où je suis allée par erreur au bâtiment 35 ? Ici, c'est le bâtiment 55, ma petite fille, le 55 de Watkins Avenue.

C'est exact, petite fille », dit John Jackson. Toujours empourpré par le sentiment de la victoire qu'il avait remportée dans l'affaire du sourire, il poursuivit son avantage et tenta un petit rire. On pouvait du moins en dire ceci, qu'il se distinguait nettement du grognement. « Où habites-tu ? Dans le bâtiment 35 ? Dans le 85 ? Ils se ressemblent tous. Il est possible qu'on les ait construits exactement à la même place en leur donnant des numéros différents, pour mystifier les démarcheurs d'assurances. »

La fillette ouvrait maintenant des yeux horrifiés. Elle recula d'un pas.

« Vous êtes un méchant homme, dit-elle.

— Certainement pas ! dit Jackson.

— Si, vous l'êtes ! dit la fillette en faisant un nouveau pas en arrière.

— Dieu du ciel ! s'écria John Jackson avec une douceur écœurante, nous n'arriverons à rien de cette façon. Je ne suis pas un méchant

homme. Je ne suis pas toujours un saint, mais pas mauvais dans le fond. Quelqu'un a même suggéré un jour que j'avais un cœur d'or. Quoi qu'il en soit, tout ce que je veux en réalité, c'est te remettre saine et sauve entre les mains de ton papa et de ta maman. Réfléchis bien, ma chérie, et dis-moi si tu peux te souvenir du numéro de ton bâtiment. »

La petite fille se mit à pleurer. « J'habite dans ce bâtiment. C'est le numéro 55 et l'appartement 15-A, et je le sais bien, car maman me le fait toujours répéter au cas où je me perdrais. »

La fille de onze ans dit : « Je parie que j'ai trouvé. Je parie qu'elle habite au numéro 55 dans une autre rue.

— Il faudrait être complètement idiot, dit la fille de douze ans. D'ailleurs ça ne m'étonnerait pas de toi !

— Oh ! tais-toi », dit la fille de onze ans qui poussa la fille de douze ans sur le chien, lequel poussa un piaaillement.

« Rentrez toutes les deux dans votre chambre immédiatement, dit Jackson, et plus vite que ça ! »

Il vit les fragments de mélancolie venir se reposer derechef sur les quelques grains de joie, tandis que les filles se retiraient bruyamment dans leur chambre en protestant de concert.

« À présent, dit John Jackson, en s'adressant à la petite fille, examinons cette proposition, toute stupide qu'elle puisse paraître à la surface.

— J'habite au 55 Watkins Avenue, dit la fillette d'un ton boudeur.

— Le diable t'emporte... écoute, petite fille, nous sommes *ici* au 55 Watkins Avenue et *ici*, c'est l'appartement 15-A, et que la peste m'étouffe si tu habites *ici* !

— Ça m'est égal, sanglota la fillette, c'est moi qui habite *ici*, et pas vous, et le nom de mon papa est Georges Street, et mon numéro de téléphone...

— Aha... », dirent d'une seule et même voix Jackson et sa femme.

Cette dernière gagna la course à l'annuaire. « Street, dit-elle. R... S... Sk, Sm, Ste, Stu, Stre, Street William... Street George ! 55 Watkins Avenue !

— 55 Watkins Avenue, dit John Jackson. Peut-être mais pas appartement 15-A. Et je le regrette. J'ai horreur des solutions boiteuses. Il n'y a vraiment pas de mystère dans ce monde quotidien ! »

Il forma le numéro de George Street. Une voix de femme répondit. À l'arrière-plan, un piano jouait *Mon île aux rêves d'or* à grand renfort de pédale et de martellement tonitruants.

« Mrs. Street ?

— Oui !

— J'ai ici une petite fille qui prétend que vous êtes sa mère, non pas

que je doute de sa parole, comprenez-moi bien, mais il semble y avoir une certaine confusion à propos des appartements, c'est-à-dire, quelqu'un semble s'être trompé d'appartement, et je suis sûr que ce n'est pas moi.

— Qu'est-ce que vous me racontez là, pour l'amour du ciel ? Pourquoi Mary n'est-elle pas rentrée ? Elle aurait déjà dû avoir dîné.

— Pour vous dire la vérité, elle est aussi anxieuse de rentrer que vous l'êtes de la voir près de vous... et mon anxiété est la même que la vôtre. Il me semble qu'il y a comme un défaut quelque part.

— Est-ce que vous téléphonez d'un immeuble faisant partie de l'ensemble de Watkins Avenue ? demanda la voix de Mrs. Street.

— Oui.

— Dans ce cas, elle trouvera son chemin toute seule. Nous habitons au 55.

— Pardonnez-moi. Ma question va sans doute vous paraître sottre. Quel appartement occupez-vous ?

— Le 15-A. Mary le sait très bien.

— Mrs. Street, je m'appelle John Jackson. *J'habite* l'appartement 15-A au 55 Watkins Avenue. C'est là que se trouve votre fillette en ce moment. Maintenant dites-moi ce que vous en pensez. »

On entendit un cri provenant de la chambre à coucher. La fille de onze ans disait à la fille de douze ans : « C'est à moi, donne-le-moi », et la fille de douze ans répliquait d'un ton définitif : « C'est pas vrai... c'est moi qui l'ai vu la première... »

John Jackson dit à sa femme : « Va faire un tour là-dedans avec un nerf de bœuf.

— Vous fouettez ma fille avec un nerf de bœuf ? demanda la voix de Mrs. Street.

— Pas question ! dit Jackson. J'ai bien assez des miennes. Tenez, parlez à votre fillette. »

Mary nasilla dans le téléphone. « C'est un méchant homme. Pourquoi n'es-tu pas ici, maman ? Je suis rentrée à la maison et tu n'étais pas là. »

John Jackson lui arracha le récepteur et cria : « Je ne suis pas un méchant homme. »

Il y eut soudain un silence de mort, tel qu'il s'en produit parfois dans certains repas, au moment précis où l'on confie à l'oreille du voisin que l'hôtesse de céans est une haridelle.

Une voix de basse se fit entendre par la conduite du radiateur menant à l'appartement du dessous.

« *De quoi suis-je fait à ton avis, bougre d'idiote : d'argent ?* »

Et un gémissement de femme : « Non, non, ne me bats pas. »

John Jackson sourit et regarda sa montre. « Six heures et demie pile, dit-il. Les Blemish sont exacts. »

Un rire lui parvint à l'autre bout du fil. « Oui, dit Mrs. Street, il lui tape toujours dessus à six heures et demie précises.

— À sept heures dix, il commence à lui jeter des bouteilles à la tête, dit John Jackson.

— Et elle appelle la police à sept heures vingt-cinq, dit Mrs. Street.

— Sept heures et demie, dit John Jackson.

— Sept heures vingt-cinq ! dit Mrs. Street. Que savez-vous des Blemish ?

— Nul ne peut vivre au-dessus des Blemish sans connaître pas mal de choses sur leur compte.

— Et vous vivez au-dessus des Blemish ?

— Directement.

— Oh ! ma tête... !

— Laissez-moi parler à ma maman, méchant homme, cria la petite Mary.

— Est-ce que cette petite fille est toujours-là ? demanda la voix de la fille de onze ans de l'intérieur de la chambre. Pourquoi nous ne pouvons pas sortir ?

— Allez-vous vous taire ? fit Mrs. Jackson. Votre père téléphone.

— Si vous vivez réellement au-dessus des Blemish, dit Mrs. Street, la situation est grave. Je vous en prie, prenez soin de notre petite fille !

— C'est facile à dire, dit John Jackson.

— Je vous ai dit de me laisser parler à ma maman. Je vais vous donner des coups de pied ! dit la fillette.

— Pourquoi faut-il que je reste enfermée avec cette petite imbécile ? geignit la fille de douze ans.

— Sois sage, dit la femme.

— Elle aime le lait et les tomates, dit Mrs. Street, mais elle a horreur des choux. Elle a rendez-vous avec le médecin des enfants mercredi prochain. Le docteur Hemphill, Ridge Street. Elle ne fera pas de difficultés si vous lui promettez un paquet de bonbons lorsqu'elle rentrera.

— Je connais quelque chose sur son caractère, dit John Jackson, elle menace de donner des coups de pied aux gens. Je vous donne le renseignement pour ce qu'il vaut : j'ai tendance à rendre.

— Vaudrait mieux pas, dit la fillette.

— Je ne sais que faire ! dit Mrs. Street.

— Oh ! maman, geignit la fille de douze ans, regarde ce qu'elle a fait à ma robe. Je crois que je vais la tuer, vraiment !

— Écoutez, Mrs. Street, dit John Jackson. Franchement, ne croyez-vous pas que nous nous montrons défaitistes dans cette affaire ? Il y a sûrement une solution.

— Vous n'avez donc pas de devoirs à faire ? demanda la femme de Jackson aux filles enfermées dans la chambre.

— Je pourrais appeler la police, dit Mrs. Street.
— Je me demande si c'est bien un travail pour un policeman !
— Le policeman, il va vous arrêter ! dit la fillette.
— Comment je peux faire mes devoirs si elle prend tous mes crayons ? dit la fille de douze ans.

— Je pourrais peut-être prévenir le préposé à l'entretien, dit John Jackson, je vous rappellerai. »

Il raccrocha.

La femme de John dit : « Si vous ne cessez pas de vous disputer, je vais vous faire fouetter par votre père. Vous n'êtes pas encore trop vieilles pour être fouettées.

— Qui l'est ? interrogea John Jackson. Ou trop jeune si l'on préfère. » Il braqua sur la fillette un long regard significatif. Elle baissa la tête.

John Jackson appela Slath, le préposé à l'entretien, qui vivait dans une pièce non loin du chauffage central. Slath avait des sourcils noirs et broussailleux, un rictus perpétuel et il sentait le soufre. Il portait hiver comme été un immense chapeau et une salopette beaucoup trop grande.

« Slath, demanda John Jackson, qui habite dans l'appartement 15-A de cet immeuble ?

— C'est vous, Mr. Jackson. » La voix de Slath était mielleuse.

« Est-ce à maman que vous parlez ? demanda la fillette.

— Slath, dit John Jackson, le nom de George Street vous dit-il quelque chose ? Ne mentez pas. »

John Jackson crut entendre comme un craquement soyeux dans l'écouteur.

« Je suis très occupé en ce moment, dit Slath. Si vous avez une réclamation à formuler, adressez-vous plutôt au bureau de location. »

Slath raccrocha.

« Tu ferais bien de faire manger les filles, dit John Jackson, c'est la seule façon d'obtenir la paix.

— Il n'y a pas grand-chose à manger. Qu'allons-nous faire de la fillette ? »

John Jackson soupira. « Je suppose que tu as préparé quelque chose pour moi. Je crois que je me contenterai de whisky. Donne-lui mon dîner, à condition qu'il ne comporte pas de choux. Elle a horreur des choux.

— Je déteste aussi les poissons, dit la fillette, en particulier les yeux. Et je déteste le fromage bleu avec de la croûte dessus. »

Le téléphone sonna.

« Ici la police, dit une voix nasillarde.

— Venez me chercher ! dit John Jackson d'une voix aiguë, vous ne me prendrez pas vivant ! » Il rit comme un fou et raccrocha.

La fille de onze ans sortit de la chambre en sanglotant et trébucha sur le chien. La fille de douze ans surgit immédiatement après et trébucha à son tour sur sa sœur et l'animal. John ne put déterminer lequel des trois atteignit le maximum de décibels en intensité sonore.

« Elle a pris mon bonbon dans mon tiroir, hurlait la fille de douze ans.

— Ce n'est pas vrai. Je ne l'ai même pas vu, braillait la fille de onze ans.

— Yip yip ! criait le chien.

— Il va me mordre ! » geignait la fillette. Le téléphone sonna.

« Ici Mrs. Blemish, se plaignit la voix du dessous. Je ne sais pas ce que vous manigancez là-haut pour faire un tel vacarme, mais j'aimerais bien que vous vous arrêtiez. J'ai une de ces migraines !

— Mrs. Blemish, dit John Jackson, si mes renseignements sont exacts, votre mal de tête va sérieusement empirer dans une demi-minute environ. Il est près de sept heures dix, c'est le moment pour vous, vous savez bien, de recevoir une bouteille sur le crâne. »

Il reposa brutalement le récepteur.

« John, tu n'aurais pas dû », dit sa femme. Mais elle se mit à rire. Elle se tourna vers les filles qui se remettaient de la récente catastrophe. « Prenez chacune dix cents et courez jusqu'au magasin. Là-bas, vous pourrez vous battre !

— Vont-elles ramener des bonbons ? demanda la fillette.

— Tiens, dit Jackson à la fillette, voici dix cents.

— Suis-les. Si ma femme adopte les expédients mercenaires pour obtenir le calme, pourquoi pas moi ?... Non, attendez une minute ! Que personne ne bouge ! »

Une ampoule électrique portant le mot « *idée* » en lettres de feu venait d'apparaître au-dessus de sa tête. Personne ne le remarqua, d'ailleurs, car le téléphone profita de ce moment pour sonner une fois de plus.

« Écoutez-moi, gros malin, ici Blemish. Encore un mot d'esprit et je monte là-haut pour vous...

— Ce ne sera pas facile, Blemish. Vous savez, tous ces cafards qui montent sans cesse de votre appartement... je leur fais faire l'exercice toutes les nuits... et je les arme. Au premier geste hostile de votre part, je les fais descendre en rangs serrés, en colonnes par quatre, baïonnette au canon, hune, deuss... hune, deuss...

— Dites donc, vous... » John Jackson raccrocha.

« Maintenant écoutez-moi, tous ! Moi, John Jackson, je vais acheter les bonbons. Seule la petite fille m'accompagnera.

— C'est pas juste ! geignit la fille de douze ans.

— Mais maman a dit..., geignit la fille de onze ans.

— Oui, dit la fille de douze ans en montrant la fillette, il faut qu'elle

s'en aille !

— Ligote-les, bâillonne-les, pends-les par les pouces si c'est nécessaire », dit John Jackson à sa femme.

Il prit la petite fille par la main et se dirigea vers la porte. La lampe électrique demeurait au-dessus de sa tête, mais personne ne la vit.

Il pressa le bouton de l'ascenseur. Ce fut le bon qui se présenta, et la petite fille résista lorsqu'il voulut la faire entrer dans la cabine.

« Maman me dit d'attendre toujours l'autre ascenseur, celui-ci est fou.

— Pas lorsque je suis là, dit John. Il m'aime bien, je suis magicien. »

Elle consentit à pénétrer dans la cabine, mais ses yeux demeuraient furtifs.

Ils atteignirent le premier étage sans rencontrer aucun des enfants crasseux qui habitaient normalement l'ascenseur. Puis John pénétra dans le hall où était affiché le tableau des locataires. Dans la colonne des « S », il trouva *Street George – 15-A*. Dans la colonne des « J » il trouva *Jackson John – 15-A*.

L'ampoule qui se trouvait au-dessus de la tête de John portait maintenant le mot *inspiration* au lieu d'*idée*. Il ramena la fillette vers les ascenseurs. Celui de gauche et celui de droite attendaient, bien sagement. John indiqua celui de gauche.

« Tout le monde à bord ! dit-il, voici tes dix cents. Tu n'as plus besoin de bonbons maintenant.

— Si, j'en veux, dit la fillette. Vous avez dit...

— J'avais eu une idée, dit John Jackson. J'ai pensé appeler ta mère depuis la boutique de bonbons. Je l'aurais invitée à venir nous rejoindre. Je ne sais pas. Je me demande si ça aurait marché. Que ce serait-il passé si elle était venue et que nous n'y soyons pas. Ou encore si nous y étions et que nous ne soyons pas nous ? »

La fillette parut intriguée mais point déconcertée.

« Et si mon papa vous avait vu en compagnie de ma maman. Il est très jaloux, mon papa !

— Au revoir, petite fille », dit John Jackson, en la poussant dans l'ascenseur. Elle pressa son bouton. La porte se referma derrière elle, et l'indicateur montra que sa cabine montait. John Jackson attendit qu'elle se fût arrêtée sur le 15, puis il pénétra dans la cabine de droite, où il faillit piétiner une congrégation d'environ 17,4 petits monstres qui le regardèrent par-dessus leurs sucettes, bulles de chewing-gum et antennes. Nul doute qu'ils ne vissent le meurtre inscrit dans ses yeux, noir sur blanc. Ils le laissèrent monter sans escale jusqu'à son étage.

Il se dirigea vers son appartement, conscient que celui-ci était bien son quinzième étage.

Lorsqu'il fit halte devant la porte, il n'entendit pas s'égrener les notes du piano. Il entra et s'assit à la table du téléphone.

« Où sont les bonbons ? demanda la fille de douze ans.

— Mumumum.

— Mais tu avais promis..., commença la fille de onze ans.

— Regardons la télévision », dit la fille de douze ans, qui était d'un an plus rusée.

Mrs. Street répondit au téléphone. À l'arrière-plan, quelqu'un jouait *Ohio mon beau pays* sur le piano. À grand renfort de pédale et de martellements tonitruants.

« Oui, dit-elle, Mary est rentrée. N'essayez pas d'expliquer. Je suis sûre que je ne comprendrais pas. Mon mari refuse absolument d'aborder la question.

— Au revoir, Mrs. Street », dit John Jackson. Mais c'était plutôt un adieu.

Le téléphone sonna : c'était Slath.

« Écoutez, Mr. Jackson, dit la voix mielleuse. Il s'agit de ce petit imbroglio... cette histoire Street... Je pourrais peut-être vous expliquer.

— N'en faites rien ! dit John Jackson. Je ne sais si je serais capable d'admettre que vous me donniez une explication plausible. Mais si nous parlions des Blemish... vous ne pourriez me donner aucun éclaircissement plausible, n'est-ce pas ?

— Vous aimeriez bien savoir, hein ? » dit Slath. Le tonnerre gronda à l'horizon du côté du sud. Slath raccrocha.

John ouvrit le journal à la page des annonces immobilières.

« Les maisons particulières ont des pelouses qu'il faut tondre, murmura-t-il.

— Et des allées qu'il faut ratisser, dit sa femme.

— Les brûleurs à mazout sont sujets aux courts-circuits, dit John.

— Les chaudières à charbon doivent être secouées à six heures du matin, dit sa femme, et il n'y a jamais assez de place pour mettre les cendres.

— Sans parler du chauffe-eau insuffisant qui vous laisse en panne en plein milieu de votre douche, dit John. Tiens, voici une maison qu'on pourrait acheter pour 14 000 dollars. On ne parle pas du mode de paiement. »

Il se dirigea vers le téléphone.

Traduit par PIERRE BILLON.

No place like where.

Mercury Press, Inc. 1964. Reproduit du Magazine of Fantasy and Science Fiction.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

LA MAISON BISCORNUE

Par Robert Heinlein

Dans le charmant tableau de la vie quotidienne en banlieue quadridimensionnelle qu'on vient de lire, la rareté des terrains à bâtir et un sordide souci d'économie avaient poussé le promoteur à tirer le meilleur parti de l'espace. C'est le souci de la modernité qui pousse ici l'architecte de Robert Heinlein à construire une villa-tessaract.

DANS le monde entier on dit que les Américains sont fous.

Ils sont les premiers à le reconnaître mais déclarent en général que c'est la Californie qui est le foyer majeur de l'infection. Les Californiens, eux, affirment que leur mauvaise réputation provient principalement des agissements des habitants du comté de Los Angeles. Quant à ces derniers, ils reconnaissent les faits, tout en alléguant à titre de circonstances atténuantes : « C'est la faute d'Hollywood. Nous n'y pouvons rien. Hollywood est un chancre qui a poussé indûment sur notre sol. »

Mais les habitants d'Hollywood s'en moquent et même en tirent une certaine fierté. Et si vous êtes intéressé, ils vous conduisent jusqu'à Laurel Canyon, là où se concentre le sommet de leurs excentricités.

Lookout Mountain Avenue est le nom de l'une des artères de Laurel Canyon – une artère dont même les autres résidents préfèrent ne pas entendre prononcer le nom. Au numéro 8775 habite Quintus Teal, diplômé d'architecture.

Les constructions de la Californie du Sud ont un caractère à part. On vend les hot-dogs dans des édifices en forme de saucisse, et ceux qui débitent les ice-creams ressemblent à de gigantesques cornets de glace. Et le tout est à l'avenant, pour, l'amusement du touriste, sans que les natifs y voient la moindre singularité.

Mais Quintus Teal considérait les tentatives de ses confrères comme parfaitement banales, bornées et tâtonnantes.

« Qu'est-ce qu'une maison ? demanda Teal à son ami Homer Bailey.

— Oh ! dit l'autre d'un ton prudent, en gros, j'ai toujours considéré ça comme un truc pour se mettre à l'abri de la pluie.

— Peuh... une définition aussi sotté que les-autres !

— Je n'ai pas dit qu'elle était complète.

— Complète ! Il ne s'agit pas de ça : elle est surtout en dehors de la question. À ce compte-là pourquoi n'habitons-nous pas encore dans des cavernes ? Mais je ne te blâme pas, ajouta Teal avec magnanimité, même nos grands spécialistes en architecture ne sont pas plus avancés. Parlons-en ; de l'école moderne ! Qu'est-ce qu'ils ont fait d'autre que de passer du style gâteau viennois au style station-service, avec chromes et néons dans le décor ? Qu'est-ce qu'a Frank Lloyd Wright que je n'aie pas ?

— Des commandes, répondit son ami succinctement.

— Hein ? Quoi ? balbutia Teal, pris de court au milieu de son flot de paroles. Des commandes ?

— Bien sûr que je n'en ai pas. Et pourquoi ? Parce que, pour moi, une maison n'est pas une simple caverne capitonnée ; pour moi, une maison est une machine qui s'accorde à l'existence, un processus vital, un élément dynamique et vivant, qui change au gré de l'humeur de celui qui l'habite – et non un caveau de famille statique et mort. Devons-nous rester prisonniers éternellement des conceptions de nos ancêtres ? N'importe quel imbécile ayant étudié la géométrie peut dresser les plans d'une maison ordinaire. Mais est-ce à la géométrie euclidienne que doivent s'arrêter toutes les mathématiques ? Enfin, est-ce qu'il n'y a pas de place dans l'architecture pour le recours aux systèmes modulaires, à la stéréochimie, à l'homomorphologie, aux structures actionnelles ?

— Du diable si je le sais, rétorqua Bailey. Pour ce que j'en connais, tu pourrais aussi bien parler de la quatrième dimension que je n'y verrais pas plus clair.

— Et pourquoi pas ? Après tout pourquoi nous limiter aux... ? (Teal s'interrompt et prit un regard lointain.) Dis-moi, Homer, je crois que tu as mis le doigt sur quelque chose. Pense à l'infinie richesse des rapports et des échanges qui auraient lieu dans une maison à quatre dimensions... »

Bailey se pencha et le secoua par le bras :

« Tu rêves, non ? Qu'est-ce que tu racontes ? C'est le *temps* qui est la quatrième dimension ; tu ne vas pas t'attaquer à lui.

— Bien sûr, le temps est une quatrième dimension. Mais je pensais à une quatrième dimension *spatiale*, analogue à la longueur, la largeur et la hauteur. Pour l'économie de matières premières et les facilités d'aménagement, ce serait le record. Sans parler du gain de place... on pourrait faire tenir une maison de huit pièces sur l'emplacement

actuellement occupé par une maison d'une pièce. Comme un tesseract...

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Tu n'as jamais été à l'école ? Un tesseract est un hypercube, une figure carrée qui a quatre dimensions comme un cube en a trois et un carré deux. Tiens, je vais te montrer. »

— Teal se rendit dans la cuisine et en revint avec une boîte de cure-dents dont il répandit le contenu sur la table à côté d'eux, tout en repoussant négligemment des verres et une bouteille de gin presque vide.

« Maintenant, reprit-il, il me faudrait une sorte de pâte à modeler. (Il fouilla dans un tiroir et finit par en sortir une boule de terre glaise.) Voilà qui fera l'affaire.

— C'est pour faire quoi ?

— Tu vas voir. »

Teal détachait de petits morceaux de glaise qu'il façonnait entre le pouce et l'index, en forme de boulettes de la grosseur d'un petit pois. Il relia quatre d'entre elles en y plantant des cure-dents et en donnant à l'assemblage la forme d'un carré.

« Voilà, annonça-t-il. C'est un carré.

— Je m'en serais douté.

— Maintenant, fabriquons un autre carré identique, ajoutons quatre autres cure-dents pour servir de socles, et nous aurons un cube. »

Les cure-dents formaient désormais un petit cube, leurs extrémités soudées les unes aux autres par les boulettes de glaise.

« Maintenant, continua Teal, nous faisons un autre cube identique au premier, et les deux cubes représenteront deux des faces du tesseract. »

Bailey commença à l'aider à modeler les boulettes de glaise destinées au second cube, mais il fut bientôt distrait par le contact presque sensuel de cette matière docile sous ses doigts, et il se mit à la façonner selon sa fantaisie.

« Regarde, fit-il en montrant une petite figurine, une strip-teaseuse.

— J'aurais plutôt dit un Hercule de foire. Enfin passons. Sois sérieux et fais bien attention. Je soulève un coin de mon premier cube. J'y accole un des coins de mon second cube. Nous avons maintenant deux cubes juxtaposés par une arête commune. Je prends ensuite huit autres cure-dents, quatre pour relier les faces supérieures du premier et du deuxième cube, et quatre pour relier leurs faces inférieures, le tout obliquement. (Il joignait rapidement le geste à la parole.)

— Et tu prétends obtenir quoi ? demanda Bailey d'un air suspicieux.

— Un tesseract : huit cubes formant les faces d'un hypercube à quatre dimensions.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Je ne vois toujours

que deux cubes. Où sont les six autres ?

Essaie simplement d'utiliser ton imagination. Considère la face supérieure du premier cube par rapport à la face supérieure du second : cela te donne ton cube numéro trois. Idem pour les deux faces inférieures, puis les faces avant de chaque cube, leurs faces arrière, et enfin la face droite du premier par rapport à la face gauche du second, et vice versa. En tout, huit cubes. (Il en traçait les contours du doigt tout en parlant.)

— Oui, je vois ce que tu veux dire. Mais ce ne sont pas des cubes. Ce sont des... comment dit-on ?... des prismes. Ils sont complètement de travers, avec des faces en forme de parallélogramme.

— C'est parce que tu les regardes en perspective. Quand tu dessines un cube sur une feuille de papier, les faces latérales sont tracées obliquement, non ? À cause de la perspective. Eh bien, ici c'est pareil. Si tu regardes en trois dimensions une figure quadridimensionnelle, elle a l'air de travers. Mais en réalité tous ces cubes sont strictement identiques.

— À tes yeux, peut-être, mais moi je les vois toujours de travers. »

Ignorant ces objections, Teal poursuivit : « Maintenant imagine que tu as là la charpente d'une maison de huit pièces. Au rez-de-chaussée, il y a une pièce qui sert de débarras, de remise et de garage. À l'étage intermédiaire, six pièces assemblées : living, salle à manger, salle de bain, chambre à coucher, etc. Et à l'étage supérieur, enclos de toutes parts mais avec des fenêtres aux quatre murs, ton bureau. Voilà. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que la baignoire doit pendre au plafond du living ! Tes pièces sont complètement imbriquées les unes dans les autres.

— Seulement en perspective, rappelle-toi bien ça, seulement en perspective. Tiens, je te fais une autre démonstration pour que tu comprennes mieux. »

Teal fabriqua un nouveau cube à l'aide de ses cure-dents, puis cette fois il en exécuta un autre plus petit, composé de moitiés de cure-dents. Il fixa ce dernier exactement au centre du premier cube, en attachant les coins du petit cube à ceux du plus grand par des fragments de cure-dents.

« Désormais, dis-toi que le grand cube est ton rez-de-chaussée et le petit cube à l'intérieur ton bureau de l'étage du dessus. Les six cubes adjacents sont les différentes pièces. Tu comprends ? »

Bailey secoua la tête :

« Je continue à ne voir que deux cubes : un grand et un petit. Les six autres figures ont l'air de pyramides, cette fois, et non plus de prismes, en tout cas elles sont tout sauf des cubes.

— Mais je te répète que tu les vois sous une perspective différente. Tu ne peux pas te mettre ça en tête ?

— Peut-être bien ; en tout cas cette pièce à l'intérieur, tout ce que je vois c'est qu'elle est complètement entourée par les pyramides ou je ne sais quoi. Tu disais qu'elle avait des fenêtres aux quatre murs.

Mais elle les a. Elle a simplement l'air d'être entourée. C'est le grand principe de la maison-tesseract : toutes les pièces ouvrent sur l'extérieur, et pourtant chaque pièce a un mur mitoyen avec une autre. Et pour une maison de huit pièces on a simplement besoin des fondations correspondant à une seule pièce. C'est révolutionnaire.

— Tu es fou, mon vieux. On ne peut pas construire une maison pareille. Cette pièce à l'intérieur reste à l'intérieur, c'est tout. »

Teal regarda son ami avec une exaspération contrôlée :

« C'est à cause de types comme toi que l'architecte reste dans les limbes. Écoute-moi un peu : combien y a-t-il de faces dans un cube ? »

— Six.

— Et il y en a combien à l'intérieur ?

— Aucune. Elles sont toutes à l'extérieur.

— D'accord. Bon, eh bien, c'est exactement la même chose pour un tesseract : il a huit faces (des faces cubiques et non plus des faces carrées), et elles sont *toutes à l'extérieur*. Maintenant regarde-moi. Je vais déployer le tesseract comme tu ouvrirais une boîte cubique ordinaire en carton, en abaissant ses coins jusqu'à ce qu'elle soit plate. De cette façon tu pourras voir les huit cubes. »

Il construisit avec adresse et rapidité quatre autres cubes qu'il empila en équilibre instable les uns sur les autres. Puis il compléta les quatre faces libres du second cube de la pile en y adjoignant quatre nouveaux cubes. La structure vacillait un peu mais elle tenait debout : huit cubes en double croix inversée, puisque les cubes supplémentaires étaient situés dans les quatre sens.

— Tu y vois plus clair maintenant ? demanda Teal. En bas tu as la pièce du rez-de-chaussée, les ; six autres cubes sont les pièces d'habitation, et tu as ton bureau tout en haut. »

Bailey observa la construction d'un air plus approbateur que les précédentes :

« Là au moins je m'y retrouve. Tu dis que ça aussi c'est un tesseract ? »

— Un tesseract projeté en trois dimensions. Pour le reformer, il te suffit de joindre le cube du haut à celui du bas et d'imprimer une torsion aux cubes latéraux jusqu'à ce qu'ils entrent en contact avec celui du haut, et le tour est joué. Bien sûr, pour y arriver, il faut opérer à travers une quatrième dimension. Il n'est pas question de tordre ou de déformer aucun des cubes. »

Bailey étudiait attentivement la structure nouvellement obtenue :

« Dis-moi, si tu essayais d'oublier cette idée de replier ton truc dans une quatrième dimension – puisque de toute façon c'est impossible –

et que tu construis tout simplement une maison sur ce modèle ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, c'est impossible ? Il s'agit d'un simple problème mathématique...

— Bon, ne t'emballe pas. C'est peut-être simple en termes de mathématiques, mais je ne te vois pas obtenir un permis de construction sur ces bases. Il n'y a pas de quatrième dimension ; oublie tout ça. Par contre une maison pareille... ça pourrait offrir des avantages. »

Pris au dépourvu, Teal examina son modèle : « Hmm... oui, tu as peut-être une idée. On pourrait avoir le même nombre de pièces tout en économisant autant d'espace au niveau des fondations. Et cet étage du milieu en forme de croix serait orienté nord-est sud-ouest, afin d'avoir un ensoleillement toute la journée dans chaque pièce. La pièce au centre se prêterait à l'établissement du chauffage central. On mettrait la salle à manger au nord-est et la cuisine au sud-est, avec de grandes baies vitrées dans chaque pièce. D'accord, Homer, je la construis ! Où la veux-tu ?

— Eh, attends un peu ! Je n'ai pas dit que je la voulais pour moi...

— Et pourquoi ? Ta femme désire bien une nouvelle maison, n'est-ce pas ?

— Mais elle veut quelque chose dans le style géorgien...

— Juste une idée comme ça. Les femmes ne savent pas ce qu'elles veulent.

— La mienne, elle, le sait.

— Mais non, c'est simplement une idée qu'un architecte vieux jeu lui a mise dans la tête. Elle conduit bien une voiture du dernier modèle, elle porte les toilettes les plus à la mode ? Alors pour quoi habiterait-elle une maison dans le goût du XVIII^e siècle ? La maison à laquelle je pense ne sera même pas de notre temps ; elle sera l'image du futurisme. Elle sera le point de mire, tout le monde en parlera dans la ville.

— Eh bien... euh... il faudra que je lui soumette le projet.

— Absolument pas. On lui fera la surprise. Tiens prends encore un verre.

— De toute façon, on ne peut rien décider maintenant. Demain nous partons pour Bakersfield. J'ai un voyage d'affaires pour ma boîte.

— Et alors ? C'est juste l'occasion qu'il nous fallait. Ce sera une surprise pour elle à votre retour. Tu n'as qu'à me signer tout de suite un chèque, et plus de soucis pour toi.

— Quand même, je ne devrais pas faire une chose comme ça sans consulter ma femme. Elle ne sera pas contente.

— Dis donc, qui est-ce qui porte la culotte dans ton ménage ? »

Le chèque fut signé à mi-chemin de la deuxième bouteille.

Les choses vont vite en Californie du Sud. Les maisons normales se construisent d'habitude en l'espace d'un mois. Sous les directives passionnées de Teal, la maison-tessaract s'éleva de façon vertigineuse dans le ciel à peine en quelques semaines, pointant aux quatre coins de l'horizon son étage en forme de croix. Au début il avait eu quelques difficultés avec les inspecteurs du bâtiment, mais il les avait suffisamment arrosés pour qu'ils ferment les yeux sur une construction aussi excentrique.

Teal se présenta chez les Bailey le lendemain de leur retour (la chose était combinée d'avance). Il klaxonna et Bailey se montra sur le pas de sa porte :

« Pourquoi ne sonnes-tu pas ? »

— Parce que je vous emmène. J'ai une surprise à vous montrer !

— Tu connais Teal, ma chérie », dit Bailey, mal à l'aise, à sa femme qui l'avait rejoint.

Mrs. Bailey eut un reniflement de mépris : « En effet, je le connais. Nous prendrons notre voiture, Homer.

— Mais certainement, chérie.

— Excellente idée, approuva Teal. Elle est plus rapide que la mienne, nous irons plus vite. C'est moi qui conduis, puisque je connais le chemin. »

Il arracha les clefs à Bailey, s'installa au volant et mit le moteur en marche avant même que Mrs. Bailey ait eu le temps de réagir.

« Ne vous en faites pas, je conduis comme un chef, assura-t-il à Mrs. Bailey, la tête tournée vers elle pour lui parler, tandis que la voiture descendait l'avenue et s'engageait dans Sunset Boulevard. La conduite, c'est juste une affaire de contrôle de soi et de capacité réflexe ; et, croyez-moi, ça me connaît. Je n'ai jamais eu un seul accident grave.

— Vous allez en avoir *au moins un*, fit-elle d'un ton acerbe, si vous ne consentez pas à regarder devant vous en roulant. »

Il voulut lui expliquer que la conduite d'un véhicule ne reposait pas sur la vision mais sur l'intuition, lorsque Bailey prit la parole :

« Alors, Quintus, où est-elle, cette maison ? »

— Une maison ? demanda Mrs. Bailey d'un air soupçonneux. Quelle maison ? Homer, aurais-tu oublié de me mettre au courant de quelque chose ? »

Teal s'interposa en prenant le plus de gants possible :

« Oui, une maison, Mrs. Bailey. Et quelle maison ! Attendez seulement de l'avoir vue. C'est une surprise de votre mari...

— Je vois, dit-elle d'une voix menaçante. Et elle est de *quel* style ?

— Heu... *ahem* !... Un style nouveau, en quelque sorte. Quelque chose de très *up-to-date*, vous voyez. C'est en la regardant qu'on peut l'apprécier. Au fait, continua-t-il en se hâtant de changer de sujet,

vous n'avez pas senti le tremblement de terre, cette nuit ?

— Le tremblement de terre ? Quel tremblement de terre ? Homer, il y a eu cette nuit un tremble ment de...?

— Oh ! rien qu'un petit, poursuivit Teal. Vers deux heures du matin. Je ne l'aurais même pas remarqué si je n'avais pas été éveillé. »

Mrs. Bailey fut prise d'un tremblement : « Oh ! quel horrible pays ! Tu entends, Homer ? Nous aurions pu être tués dans nos lits sans même nous en apercevoir. Je me demande vraiment pourquoi j'ai accepté de venir vivre ici.

— Mais, chérie, protesta Bailey, c'est toi qui as voulu habiter la Californie.

— Ça ne fait rien, c'est quand même ta faute. Après tout, c'est toi l'homme. Tu n'avais qu'à prévoir ce genre de chose. Quand j'y pense... des tremblements de terre !

— Justement, c'est un phénomène que vous n'aurez pas à redouter dans votre nouvelle demeure, Mrs. Bafley, déclara Teal, saisissant la balle au bond. Elle est absolument à l'épreuve des tremblements de terre. Chacune de ses parties est en parfait équilibre dynamique avec toutes les autres parties.

— Eh bien, je l'espère. Et où est-elle, cette maison ?

— Juste après ce tournant. Tenez, voilà l'enseigne. »

Ils approchaient d'un écriteau qui proclamait en grosses lettres :

LA MAISON DU FUTUR !!!

COLOSSALE – ÉTONNANTE – RÉVOLUTIONNAIRE

VEZ VOIR COMMENT VIVRONT VOS PETITS-ENFANTS

Q. Teal, architecte

« Bien sûr cette pancarte sera retirée, ajouta-t-il en remarquant son expression, dès que vous aurez emménagé. »

Il stoppa la voiture et déclara triomphalement : « Voilà ! » tout en examinant leurs visages pour guetter leurs réactions.

Il y eut un silence estomaqué de la part de Bailey, une moue ostensible de mépris chez sa femme. Ils se trouvaient en face d'une simple masse cubique, dotée de portes et de fenêtres, sans la moindre adjonction architecturale.

« Teal, demanda Bailey lentement, qu'est-ce que tu as fabriqué ? »

Teal regardait la maison avec autant de stupéfaction qu'eux. Envolée la tour que boursoufflait un premier étage proéminent ! Envolées, sans laisser aucune trace, les sept pièces qui étaient situées au-dessus du niveau du sol !

« Enfer et funérailles ! » geignit-il.

Il fit le tour de la maison mais en vain. Devant ou derrière, le spectacle était le même : les sept pièces avaient disparu. Seule

subsistait cette unique et ridicule pièce du rez-de-chaussée, épousant le tracé des fondations.

« On me les a volées ! » s'exclama Teal.

Bailey l'arrêta et le prit par le bras :

« Volées ? Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce qui t'a pris de construire ça ? Ce n'est pas ce que nous avions dit.

— Mais je n'ai *pas* construit ça ! J'ai fait exactement ce que nous avions projeté : une maison de huit pièces en forme de tesseract projeté. J'ai été victime d'un sabotage. Ce sont mes concurrents, ça saute aux yeux. Ils étaient bien trop jaloux. Ils savaient que ce projet enterrerait tous les leurs !

— Quand es-tu venu ici en dernier lieu ?

— Hier après-midi.

— Et tout était normal ?

— Absolument. Les horticulteurs achevaient les plates-bandes. »

Bailey jeta un coup d'œil sur le jardin impeccablement arrangé :

« J'aimerais bien savoir comment on aurait pu démonter les sept huitièmes de la maison en une nuit sans toucher à un seul plant de fleurs. »

Teal regarda à son tour et fit la même constatation.

« En effet, je n'y comprends rien », avoua-t-il.

Mrs. Bailey les rejoignit à cet instant :

« Et alors, est-ce que je vais rester toute seule dans mon coin ? J'aimerais bien visiter quand même, maintenant que j'y suis, même si je ne *dois pas* aimer ça, Homer, ajouta-t-elle avec un coup d'œil meurtrier à l'intention de son mari.

— Après tout, nous sommes là pour ça », approuva Teal.

Il sortit une clef de sa poche et les mena vers la porte d'entrée, tout en murmurant à part lui : « Il y aura peut-être quelques indices à l'intérieur. »

Le hall d'entrée était parfaitement normal, et la cloison mobile qui le séparait du garage était ouverte, permettant de voir la totalité de l'emplacement réservé à celui-ci.

« Ici tout a l'air en ordre, observa Bailey. Montons sur le toit pour essayer de voir ce qui a pu se passer. Où est l'escalier ? Il a été volé aussi ? – Oh ! non, protesta Teal. Regarde... » Il appuya sur un bouton sous l'interrupteur électrique. Une trappe s'ouvrit dans le plafond et une volée de marches s'abaissa lentement et gracieusement jusqu'au sol. Teal se rengorgea comme un gamin qui a réussi un bon tour et Mrs. Bailey s'amadoua quelque peu.

« Très ingénieux, admit Bailey. Mais cela mène où ? »

Teal suivit son regard :

« Le plafond se soulève quand tu en approches. Les cages d'escalier ouvertes sont anachroniques. Viens voir. »

Ils montèrent et, comme Teal l'avait prédit, une partie du plafond se releva quand ils arrivèrent en haut et leur livra passage. Mais ils ne se retrouvèrent pas, contrairement à leur attente, sur le toit surmontant l'unique pièce. Ils débouchèrent dans la pièce centrale autour de laquelle s'ouvraient les cinq autres pièces constituant le premier étage de la construction originelle.

Pour la première fois de sa vie, Teal ne trouva rien à dire. Bailey, qui mâchonnait son cigare, fit écho à son silence. Tout autour d'eux était parfaitement en place. Devant eux, la cuisine avec tous ses gadgets fonctionnels. À leur gauche, la salle à manger élégamment meublée.

Avant même de détourner la tête, Teal sut que le salon et le petit salon avaient eux aussi, dans son dos, la même existence aussi concrète qu'improbable.

« Ma foi, disait Mrs. Bailey, je dois reconnaître que c'est charmant. Et la cuisine est une perfection. Mais je n'aurais jamais cru, de l'extérieur, qu'il pouvait y avoir tant de pièces à l'étage. Bien sûr, il y aurait quelques changements à faire. Par exemple ce secrétaire, si on l'enlevait d'ici pour le mettre là...

— Silence, Matilda ! coupa Bailey. Teal, comment expliques-tu ça ?

— Hein ? Homer, tu oses me parler...

— Silence, j'ai dit. Alors, Teal ? » L'architecte hocha la tête :

« J'ai peur de chercher une explication. Si nous montions à l'étage au-dessus ?

— Comment cela ?

— Comme ça. »

Il actionna un autre bouton. Un nouvel escalier aérien descendit jusqu'à eux. Ils le gravirent... et aboutirent à la chambre à coucher dont les stores, comme ceux de l'étage inférieur, étaient baissés mais où un éclairage tamisé s'alluma automatiquement à leur entrée. Aussitôt Teal fit s'abaisser une autre volée de marches, et ils la montèrent pour se retrouver dans le bureau qui couronnait l'édifice.

« Écoute, Teal, fit Bailey quand il eut repris sa respiration, on ne peut pas monter sur le toit au-dessus de cette pièce ? Comme ça on pourrait avoir une vue plongeante sur les alentours.

— D'accord, acquiesça Teal. Je l'avais conçu justement comme une terrasse. »

Ils gravirent un quatrième escalier jailli du plafond, mais quand le panneau s'ouvrit pour les laisser accéder au niveau supérieur, ils se retrouvèrent, non pas sur le toit, mais *à l'intérieur de la pièce du rez-de-chaussée où ils avaient pénétré à leur entrée dans la maison.*

Le visage de Mrs. Bailey prit une teinte grisâtre.

« Juste ciel, s'écria-t-elle, cette maison est hantée ! Partons d'ici. »

Et elle franchit la porte d'entrée en entraînant son mari.

Teal était trop préoccupé pour se soucier de leur départ. Il existait une explication à tous ces phénomènes, une explication à laquelle il n'osait pas croire. Mais il fut interrompu dans ses réflexions par des hurlements qui retentissaient quelque part au-dessus de lui. Il abaissa l'escalier et se précipita à l'étage supérieur. Bailey se trouvait dans la pièce centrale, penché au-dessus de sa femme évanouie. Teal encaissa le choc, se rendit jusqu'au bar installé dans le petit salon et remplit un verre de cognac avec lequel il revint en le tendant à Bailey.

« Tiens », fit-il.

Bailey absorba le contenu du verre.

« C'était pour ranimer ta femme, observa Teal.

— Oh ! je t'en prie, riposta Bailey. Donne-lui-en un autre. »

Teal prit la précaution de se servir une dose avant de rapporter un nouveau verre pour Mrs. Bailey. Celle-ci était en train d'ouvrir les yeux.

« Tenez, buvez, dit-il. Ça vous fera du bien.

— Je ne touche jamais à l'alcool, protesta-t-elle, avant d'engloutir le cognac d'une traite.

— Maintenant si vous me disiez un peu ce qui vous est arrivé ? suggéra Teal. Je croyais que vous veniez de partir.

— Mais c'est ce que nous avons fait ! s'exclama Bailey. Et après être passés par la porte, au lieu de sortir dehors, *nous sommes entrés directement ici*, dans le petit salon.

— Incroyable ! Voyons... attendez une minute. » Teal se rendit à nouveau dans le petit salon et vit que la grande baie vitrée au bout de la pièce était ouverte. Il y jeta prudemment un coup d'œil. Devant lui ne s'étendait pas le paysage californien mais l'intérieur de la pièce du rez-de-chaussée – ou tout au moins sa réplique exacte. Sans rien dire, il retourna vers la trappe qu'il avait laissée ouverte au sommet de l'escalier et il regarda en bas. La pièce du rez-de-chaussée était toujours à sa place normale. D'une manière inexplicable, elle parvenait à être située à la fois à deux emplacements, en deux niveaux différents.

Il regagna la pièce centrale et se laissa tomber face à Bailey dans un fauteuil.

« Homer, fit-il d'un ton solennel, sais-tu ce qui s'est passé ?

— Non, mais si je ne l'apprends pas rapidement je crois que je vais faire un malheur !

— Homer, c'est la justification de mes théories. Cette maison est un *vrai* tesseract.

— Homer, dit Mrs. Bailey d'une voix faible, qu'est-ce qu'il raconte ?

— Calme-toi, Matilda... Ce que tu dis est absolument ridicule, Teal. Tu as trafiqué cette maison en manigancant je ne sais quoi. Tout ça

pour me mettre au bord de la crise de nerfs et faire mourir ma femme de peur. J'en ai assez. Tout ce que je veux maintenant, c'est sortir d'ici sans avoir encore droit à des portes truquées et des farces imbéciles.

— Parle pour toi, Homer, coupa Mrs. Bailey d'un ton sec. Je n'étais pas *morte* de peur. J'ai simplement eu un petit moment de faiblesse bien compréhensible chez une personne de mon sexe. Et maintenant, Mr. Teal, si vous vous expliquiez un peu ? »

Teal leur exposa son hypothèse, aussi aisément qu'il le put en fonction des nombreuses interruptions dont il fut gratifié.

« Autant que je puisse en juger, déclara-t-il en conclusion, cette maison, parfaitement stable en trois dimensions, ne l'était pas dans la quatrième. Je l'avais construite en forme de tesseract déployé ; il lui est arrivé quelque chose, une de ses faces a dû forcer sur les autres, et elle est revenue à sa forme normale : elle s'est repliée sur elle-même. (Il fit soudainement claquer ses doigts.) J'y suis ! Le tremblement de terre !

— Le tremblement de terre ?

— Oui, la petite secousse sismique que nous avons eue cette nuit. D'un point de vue quadridimensionnel, cette maison était comme une surface plane en équilibre sur un fil. Une simple poussée, et elle s'est effondrée en se réassemblant selon sa conformation normale.

— Je croyais t'avoir entendu te vanter de la sécurité qu'elle offrirait, remarqua Bailey.

— C'était vrai... sur le plan tridimensionnel.

— On ne parle pas de la sécurité qu'offre une maison, commenta Bailey avec raideur, quand elle s'écroule à la moindre secousse.

— Mais enfin, mon vieux, regarde autour de toi. *Rien* ne s'est écroulé. Tout est en place, il n'y a pas un bibelot dérangé. La rotation autour d'une quatrième dimension n'affecte pas plus une figure tridimensionnelle que tu ne pourrais faire tomber, en le secouant, les caractères imprimés d'un livre. Si vous aviez dormi ici la nuit dernière, vous n'auriez même pas été réveillés.

— C'est bien ça qui me fait peur. Au fait, est-ce que ton grand génie a trouvé un moyen de nous faire sortir de ce piège à rats ?

— Hein ? Ah ! oui, Mrs. Bailey et toi vouliez sortir et vous vous êtes retrouvés ici. Oh ! mais je suis sûr qu'il n'y a pas de vraie difficulté. Puisque nous sommes entrés, nous pourrions bien repartir. Je vais essayer. »

Il se leva et descendit l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Puis il ouvrit la porte, passa le seuil... et prit pied à l'extrémité du petit salon, d'où il apercevait ses compagnons demeurés dans la pièce centrale.

« Ma foi, je reconnais qu'il y a là un léger problème, admit-il avec sérénité. Mais c'est une simple question d'ordre technique... Nous

pouvons toujours sortir par une fenêtre. »

Il tira les rideaux qui dissimulaient une autre baie vitrée sur un mur latéral du petit salon et s'arrêta net.

« Tiens, tiens, fit-il. Très intéressant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bailey en le rejoignant.

— Regarde. »

Au lieu de donner sur le dehors, la fenêtre ouvrait directement sur la salle à manger. Bailey retourna vers la pièce centrale pour vérifier que la salle à manger et le petit salon communiquaient avec celle-ci à angle droit.

« C'est impossible, protesta-t-il. Cette fenêtre est au moins à six ou sept mètres de la salle à manger.

— Pas dans un tesseract », rectifia Teal.

Tout en gardant la tête tournée vers Bailey pour lui parler, il avait ouvert la fenêtre et l'avait franchie.

Aux yeux de Bailey, il disparut purement et simplement.

De son propre point de vue, toutefois, les choses se passèrent un peu différemment. Il lui fallut plusieurs secondes pour reprendre son souffle. Puis il se dégagea précautionneusement du rosier qui l'emprisonnait, tout en notant mentalement d'éviter à l'avenir de prévoir des plantes épineuses sous les fenêtres en cas d'atterrissage imprévu.

Il regarda autour de lui. Il se trouvait dehors à proximité de la maison, dont la masse cubique et sans étage se dressait devant lui. Matériellement parlant, il venait de tomber du toit.

Il contourna le coin de la maison, ouvrit la porte d'entrée et se précipita en haut des marches.

« Homer ! Mrs. Bailey ! appela-t-il. J'ai trouvé un moyen de sortir ! »

À sa vue, Bailey parut plus contrarié que satisfait :

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je suis tombé dehors. C'est facile à faire : il suffit de passer par cette fenêtre. Bien sûr, il y a la question du rosier... Il faudrait peut-être que j'installe un autre escalier.

— Et comment es-tu revenu ?

— Par la porte d'entrée.

— Eh bien, c'est par là que nous partirons. Viens, chérie. »

Bailey prit sa femme par le bras et descendit avec elle l'escalier d'un pas ferme.

Teal les accueillit quand ils resurgirent dans le petit salon.

« J'aurais dû tout de suite te prévenir que ça ne marcherait pas, annonça-t-il. Maintenant je vais te dire ce qu'il faut faire. Autant que je puisse en juger, dans une structure quadridimensionnelle, un homme à trois dimensions a un double choix chaque fois qu'il franchit un point de jonction, tel qu'un mur ou un seuil. En principe il devrait

accomplir un tournant sur lui-même à quatre-vingt-dix degrés à travers la quatrième dimension, sauf s'il ne la perçoit pas avec ses trois dimensions. Tu vas voir. »

Il franchit une seconde fois la fenêtre par laquelle il venait de tomber dans le jardin. Et, après y être passé, il aboutit dans la salle à manger et revint vers eux tout en continuant de parler :

« J'ai *regardé* où j'allais et, cette fois, je suis arrivé là où je voulais. (Il regagna le petit salon.) Tout à l'heure je ne faisais pas attention : je me suis donc déplacé dans l'espace normal et je suis tombé par la fenêtre. Ce devait être une sorte d'orientation subconsciente.

— Ça ne m'amuserait pas d'avoir à me fier à mon orientation subconsciente pour aller acheter mon journal tous les matins.

— Ça te viendrait tout seul : un pur automatisme. En tout cas, pour sortir d'ici ce sera simple. Tenez, Mrs. Bailey, placez-vous simplement le dos tourné à la fenêtre et sautez en arrière. Je suis sûr que vous atterrirez dans le jardin. »

Le visage de Mrs. Bailey exprima éloquemment ce qu'elle pensait de Teal et de ses idées.

« Homer Bailey, fit-elle d'une voix cinglante, tu ne vas pas rester comme ça en laissant cet individu suggérer que...

— Voyons, Mrs. Bailey, tenta d'expliquer Teal, nous pourrions vous attacher à une corde et vous retenir jusqu'en bas pour amortir la...

— Bon, restons-en là, Teal, coupa Bailey. Il faudra trouver autre chose. Ni ma femme ni moi ne sommes doués pour sauter d'une fenêtre. »

Teal se trouva temporairement réduit au silence. Au bout d'un instant, ce fut Bailey qui reprit la parole :

« Tu as entendu ?

— Entendu quoi ?

— Quelqu'un qui parle pas très loin d'ici. Est-ce qu'il n'y aurait pas par hasard quelqu'un d'autre dans la maison, en train de nous jouer des tours ?

— Il n'y a pas de risque. C'est moi qui ai la seule clef.

— Mais moi aussi j'en suis sûre, insista Mrs. Bailey. Je n'arrête pas d'entendre des voix quelque part. Homer, j'en ai assez, je ne peux plus supporter tout ça. Fais quelque chose.

— Allons, allons, Mrs. Bailey, déclara Teal sur un ton apaisant, ne vous énervez pas. Il est absolument impossible qu'il y ait quelqu'un dans la maison, mais je vais quand même explorer les lieux pour vérifier. Homer, reste ici avec ta femme et garde l'œil sur toutes les pièces de l'étage. »

Il passa du petit salon à la pièce du rez-de-chaussée ; de là il aboutit à la cuisine puis à la chambre à coucher. Continuant ensuite sa route, il regagna le petit salon en ligne droite. C'est-à-dire que sans cesser

d'aller de l'avant il se retrouva, au terme de son parcours, exactement à son point de départ.

« Personne, annonça-t-il. J'ai ouvert toutes les portes et fenêtres au passage... il ne reste que celle-ci. »

Il se dirigea vers la fenêtre opposée à celle par laquelle il était tombé et en tira les rideaux.

Il vit quelqu'un, un homme, qui lui tournait le dos à quatre pièces de distance. En hâte il ouvrit la fenêtre et la franchit, en criant : « Là, le voilà ! Au voleur ! »

L'homme l'avait manifestement entendu, car il s'enfuit précipitamment. Teal se lança à sa poursuite, traversant successivement le salon, la cuisine, la salle à manger, le petit salon... La course se poursuivait de pièce en pièce, mais malgré tous ses efforts Teal n'arrivait pas à réduire l'écart de quatre pièces qui existait entre l'homme et lui.

Il vit le fugitif effleurer le montant d'une fenêtre en l'enjambant et, ce faisant, laisser tomber son chapeau qui avait été heurté. Quand il parvint à cet endroit, il ramassa le couvre-chef, heureux de ce prétexte pour s'arrêter et reprendre son souffle. Il se trouvait de retour dans le petit salon.

« Je crois qu'il s'est échappé, reconnut-il. En tout cas, voilà son chapeau. Cela nous permettra peut-être de l'identifier.

Bailey saisit le chapeau, l'examina, eut un reniflement et l'enfonça sur la tête de Teal. Ce dernier parut perplexe. Le chapeau lui allait parfaitement. Il le retira et l'inspecta. Sur le galon cousu à l'intérieur se trouvaient les initiales « Q.T. ». Ses propres initiales.

Lentement les traits de Teal s'éclairèrent à mesure qu'il comprenait la situation. Il revint à la fenêtre et considéra l'enfilade des pièces à travers lesquelles il avait pourchassé le mystérieux étranger. Ses compagnons le virent agiter frénétiquement les bras en l'air.

« Qu'est-ce que tu as ? demanda Bailey.

— Venez voir », s'écria Teal.

Ils le rejoignirent et suivirent la direction de son regard. À quatre pièces de distance ils virent trois personnages de dos : deux hommes et une femme. L'un des hommes agitait les bras en l'air.

Mrs. Bailey poussa un hurlement et retomba évanouie.

Quelques minutes plus tard, quand Mrs. Bailey fut revenue à elle et eut repris une contenance, Bailey et Teal firent le point.

« Teal, fit Bailey, je pense qu'il est inutile de te reprocher quoi que ce soit. Je suis persuadé que tu n'es pour rien dans tout ça mais je suppose que tu te rends compte de la gravité de la situation. Comment allons-nous sortir d'ici ? Au point où nous en sommes, nous pouvons aussi bien y rester assez longtemps pour mourir de faim. Chaque pièce

conduit à une autre pièce !

— Oh ! ce n'est pas grave. Je suis bien arrivé à sortir une fois, rappelle-toi.

— Oui, mais tu ne peux pas recommencer... Tu as essayé.

— D'ailleurs nous n'avons pas encore tenté la sortie par toutes les pièces. Il reste le bureau.

— Ah ! oui, le bureau, parlons-en ! Quand nous y sommes allés pour la première fois, il nous a ramenés au rez-de-chaussée. À moins que tu ne veuilles parler de ses fenêtres ?

— N'aie pas trop d'espoir. Mathématiquement parlant, elles devraient donner respectivement sur les quatre pièces latérales de cet étage. Mais enfin nous n'avons pas ouvert les rideaux ; nous pourrions aussi bien jeter un coup d'œil.

— Ça ne ferait pas de mal. Ma chérie, je pense que le mieux est que tu restes tranquillement ici en attendant que...

— Rester seule dans cet horrible endroit ? Jamais ! »

Ils montèrent à l'étage supérieur.

« C'est la pièce interne, n'est-ce pas, Teal ? demanda Bailey tandis qu'ils traversaient la chambre à coucher pour grimper jusqu'au bureau. Je veux dire le petit cube qui était à l'intérieur du grand sur ta maquette, et entièrement entouré.

— C'est exact, approuva Teal. Bon, jetons un coup d'œil. Je pense que cette fenêtre devrait donner sur la cuisine. »

Il agrippa le cordon des rideaux et les ouvrit.

La fenêtre *ne donnait pas* sur la cuisine.

Une vague de vertige les secoua. Malgré eux ils s'effondrèrent en titubant vers le sol, tout en se retenant au tapis.

« Ferme ces rideaux ! Ferme-les vite ! » gémit Bailey.

Maîtrisant à grand-peine une sorte de terreur atavique, Teal parvint à se relever et à actionner de nouveau le cordon. La fenêtre ne leur avait pas donné l'impression de regarder « dehors » ; elle leur avait donné l'impression de regarder *en bas*, d'une altitude vertigineuse.

Mrs. Bailey s'était évanouie une fois de plus.

Teal retourna chercher du cognac pendant que Bailey frictionnait les poignets de sa femme. Quand elle eut recouvré ses esprits, Teal retourna prudemment à la fenêtre et écarta légèrement le coin du rideau. Il se détourna vers Bailey :

« Homer, viens voir. Dis-moi si tu reconnais ça.

— Homer Bailey, je t'en prie, ne va pas là-bas !

— Allons, Matilda, ne t'inquiète pas ; je ferai attention. »

Bailey rejoignit Teal et regarda par la fenêtre du rideau.

« Tu vois là-bas ? interrogea Teal. C'est le Chrysler Building, aucun doute là-dessus. Et là, l'East River et Brooklyn. (Du sommet d'un énorme édifice ils regardaient, à une hauteur de plus de trois cents

mètres, une ville aux dimensions de ville-jouet, bien vivante au-dessous d'eux.) Autant que je puisse en juger, poursuit Teal, la façade au-dessous de nous est celle de l'Empire State Building, et notre point de vue est situé un peu au-dessus de sa tourelle supérieure.

— Qu'est-ce que c'est ? Un mirage ?

— Je ne crois pas. L'image est trop nette, trop parfaite. Je pense qu'ici l'espace est replié autour de la quatrième dimension, et que nous regardons de l'autre côté de ce pli.

— Ça veut dire que nous ne le voyons pas vraiment ?

— Je n'ai jamais dit ça. Je préfère ne pas savoir ce qui se passerait s'il nous prenait la fantaisie de sauter par cette fenêtre. En tout cas, mon vieux, quel panorama ! Si nous allions voir ce qu'il y a aux autres fenêtres ? »

Ils s'approchèrent avec précaution de la suivante, et ils firent bien, car le spectacle qu'elle offrait était encore plus déconcertant, encore plus perturbant pour l'esprit que celui qu'on a du sommet d'un gratte-ciel. Il s'agissait d'un simple paysage marin, ciel bleu et océan, mais l'océan était à la place du ciel et réciproquement. Cette fois ils s'étaient attendus à une anomalie et ils furent moins secoués ; il n'empêche que le spectacle des vagues moutonnant au-dessus de leurs têtes avait de quoi donner la nausée. Ils rabaissèrent vivement le bord du rideau avant que Mrs. Bailey pût avoir une nouvelle raison de défaillir devant cette vision.

Teal contempla la troisième fenêtre :

« On essaie aussi celle-ci, Homer ?

— Ma foi, je pense que nous resterons insatisfaits si nous évitons de le faire. Alors allons-y mais... doucement. »

Teal releva de quelques centimètres le bord du rideau. Il ne vit rien. Il le releva un peu plus. Encore rien. Lentement il tira le rideau jusqu'à dévoiler entièrement la surface de la fenêtre. Il n'y avait toujours rien derrière.

Ce n'était pas un euphémisme. Ce que Bailey et lui regardaient de l'autre côté de la fenêtre, c'était vraiment l'absence de toute chose, le néant absolu. Sans forme, sans couleur, sans profondeur. Pas même la noirceur des ténèbres. *Rien*, un point c'est tout.

Bailey mâchonna son cigare :

« Et ça, comment l'expliques-tu ? »

Pour la première fois Teal avait l'air véritablement préoccupé.

« Franchement, Homer, avoua-t-il, je l'ignore. Je pense en tout cas que cette fenêtre devrait être murée. (Il referma les rideaux et les contempla en silence.) Peut-être avons-nous observé un endroit où l'espace *n'existe pas*. Nous avons glissé un œil par-delà un angle quadridimensionnel, et il n'y avait rien de l'autre côté. (Il se frotta les yeux.) Tout ça me donne la migraine. »

Ils prirent leur temps avant de dévoiler la quatrième fenêtre. Comme une lettre non décachetée, il était *possible* qu'elle ne renferme pas de mauvaises nouvelles. Tant qu'il y avait du doute il y avait de l'espoir. Finalement l'attente devint trop insoutenable et Bailey manœuvra lui-même le cordon des rideaux, en dépit des protestations de sa femme.

Après-tout, ce n'était pas trop terrible. Un paysage s'étendait devant eux, à un niveau tel que le bureau paraissait être situé au ras du sol. Mais ce paysage était manifestement hostile.

Un soleil brûlant brillait dans un ciel jaune. Le désert stérile et brun semblait incapable d'engendrer la vie. Seuls y poussaient quelques arbres rabougris, dont les branches noueuses s'élevaient en se tordant vers le ciel, porteuses à leur extrémité de feuilles pareilles à des dards.

« Grand Dieu, qu'est-ce que c'est encore que ça ? » souffla Bailey.

Teal, le regard troublé, hocha la tête :

« Je me le demande.

— On ne dirait même pas la Terre. Au point où nous en sommes, c'est peut-être une autre planète... la planète Mars, si ça se trouve.

— Je n'en sais rien. Mais tu sais, Homer, c'est peut-être encore pire que ça... pire que la planète Mars, je veux dire.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il se peut que ce soit un monde complètement en dehors de notre système solaire. Ce soleil ne ressemble pas au nôtre. Il est trop brillant. »

Mrs. Bailey les avait rejoints avec appréhension et observait à son tour le paysage incongru.

« Homer, dit-elle d'une voix creuse, ces arbres affreux me font peur. »

Il lui tapota la main pour la rassurer.

Teal était en train de tourner la poignée de la fenêtre.

« Qu'est-ce que tu fais ? questionna Bailey.

— Je me dis que, si je passe la tête par la fenêtre, j'en verrai davantage et que je serai peut-être mieux renseigné.

— D'accord, vas-y, mais fais attention.

— Ne t'inquiète pas, dit Teal en entrouvrant la fenêtre et en reniflant l'air extérieur. C'est respirable, en tout cas », ajouta-t-il avant d'ouvrir largement le battant.

À ce moment la maison fut ébranlée par une secousse qui dura une seconde avant de s'achever.

« Un tremblement de terre ! » s'écrièrent-ils tous ensemble, tandis que Mrs. Bailey s'accrochait au cou de son mari.

Teal ingurgita sa salive et reprit son calme :

« Tout va bien, Mrs. Bailey. Ne vous en faites pas, la maison est à toute épreuve. Aucun tremblement de terre ne peut la faire tomber,

vous l'avez bien vu après celui de cette nuit. »

Il venait de réussir à plaquer sur ses traits une expression rassurante quand survint la seconde secousse. Celle-ci était d'une violence beaucoup plus nette que la précédente.

En chaque Californien, il existe un réflexe conditionné profondément enraciné face aux séismes : celui de se *sauver dehors* par tous les moyens et sans même réfléchir. La vérité oblige à dire que ce fut Mrs. Bailey qui amortit la chute de son mari et de Teal. Ce qui prouve qu'elle fut la première à passer par la fenêtre. Toutefois l'ordre de préséance ne doit pas être attribué à la courtoisie mais au fait qu'elle était mieux placée qu'eux pour sauter.

Ils se relevèrent tant bien que mal, reprirent leurs esprits et frottèrent le sable qui emplissait leurs yeux. Leur première sensation fut le soulagement de sentir sous leurs pieds le sol solide du désert. Puis Bailey remarqua quelque chose :

— Où est la maison ? demanda-t-il.

Celle-ci avait disparu. Il n'en restait plus trace. Ils étaient au centre du paysage aride et désolé qu'ils avaient aperçu de la fenêtre. Mais, en dehors des arbres rachitiques aux formes torturées, il n'y avait rien d'autre à perte de vue, sous le ciel jaune à l'éclat aveuglant et le soleil qui flamboyait comme un brasier.

Bailey regarda lentement tout autour de lui puis se tourna d'un air menaçant vers l'architecte :

« Alors, Teal ? »

Ce dernier haussa les épaules en signe d'impuissance :

« J'aimerais savoir. Si au moins j'étais seulement sûr que nous soyons sur Terre... »

— En tout cas nous ne pouvons pas rester ici, sinon nous allons rôtir à petit feu. Quelle direction ?

— N'importe laquelle, je pense. Orientons-nous sur le soleil. »

Ils avaient parcouru d'un pas lourd une distance indéterminée quand Mrs. Bailey réclama une halte pour prendre un temps de repos. Ils s'arrêtèrent et Teal dit à Bailey en aparté :

« Aucune idée ? »

— Pas la moindre... Dis-moi, tu n'entends rien ? »

Teal prêta l'oreille :

« Peut-être bien... à moins que ce ne soit un effet de mon imagination. »

— On dirait un moteur de voiture. Mais oui, c'est bien ça ! »

Une centaine de mètres plus loin, ils arrivèrent à l'autoroute. Le véhicule, quand il se présenta, s'avéra être une vieille camionnette conduite par un paysan. Il stoppa en voyant leurs signaux.

« Nous nous sommes égarés. Pouvez-vous nous prendre en charge ? »

- Bien sûr. Entassez-vous là-dedans.
- Vous allez où ?
- À Los Angeles.
- Los Angeles ? Mais dans quel endroit sommes-nous ?
- En plein milieu de la forêt nationale d'arbres de Judée. »

Le voyage de retour fut aussi déprimant que la retraite de Russie. Mr. et Mrs. Bailey avaient pris place au côté du conducteur, tandis que Teal s'était logé à l'arrière de la camionnette, en essayant de protéger le mieux possible sa tête du soleil. Moyennant finances, Bailey obtint du paysan qu'il fasse un détour qui les ramènerait à la maison-tessaract – non qu'il eût le moins du monde envie de la revoir, mais dans le simple but de récupérer sa voiture.

Mais quand ils furent sur place, ils durent se rendre à l'évidence : il n'y avait plus de maison – pas même le rideau du rez-de-chaussée qui aurait dû être visible de l'extérieur. Tout avait disparu.

Intéressés malgré eux, les Bailey fureterent autour des fondations en compagnie de Teal.

« Tu as une explication pour ce dernier phénomène ? interrogea Bailey.

— C'est sans doute cette dernière secousse qui l'a fait tomber dans une autre section de l'espace. Maintenant je m'en rends compte : j'aurais dû ancrer la maison à ses fondations.

— Tu aurais surtout mieux fait de ne jamais la construire.

— Ma foi, je ne regrette rien. Elle était assurée, et cette expérience a été particulièrement riche d'enseignements. Il y a là-dedans des possibilités, mon vieux, des possibilités fabuleuses ! Tiens, je viens juste d'avoir une idée complètement révolutionnaire pour la construction d'une maison qui... »

Heureusement, Teal avait toujours eu des réflexes vifs : il esquiva à temps.

Traduit par ALAIN DORÉMIEUX.

And he built a crooked house.

© Street and Smith Publications (Astounding Science Fiction), 1941, Robert Heinlein, 1968.

© Casterman, 1971, pour la traduction. Extrait de « Après demain la terre ».

QUELLE APOCALYPSE ?

Par Damon Knight

S'il existe une infinité de mondes parallèles presque identiques, ce doit être un fabuleux pouvoir que celui de passer de l'un à l'autre et de choisir celui qui vous convient le mieux. Et c'est un pouvoir encore plus grand que de déplacer d'un monde à un autre des objets ou des êtres. Un pouvoir presque divin. Mais qui, comme tout pouvoir, se paie d'une malédiction.

*Sûrement, une révélation est proche ;
Sûrement, le Second Avènement est proche...
Quelle apocalypse informe, dont enfin c'est l'heure,
Se traîne en tâtonnant vers Bethléem pour naître ?*

William BUTLER YEATS.
(Le Second Avènement.)

« HÉ ! toi, là-bas..., dit Mr. Frank. Viens ranger ça ! »

C'est un gros homme avec une figure rouge, une bouche toujours un peu ouverte, des lèvres mouillées qui se retroussent tout le temps sur des petites dents jaunes.

C'était tard. Juste après la cohue de la sortie des théâtres et avant l'heure de la fermeture des bars. La salle était vide. Rien qu'une lumière malade sur le carreau et les tables brunes. Dehors, c'était noir et mouillé. Les gens qui passaient avaient le col relevé ; leur figure était gris-bleu comme la pluie.

Sur un coin de table, il y avait des plats et des restes de manger. J'ai nettoyé. J'ai mis les plats sur le gros tas de vaisselle qui était dans l'évier, à la cuisine. Quand ça a été fini, je suis revenu près de Mr. Frank. Il coupait une tomate pour les sandwiches. Très vite. Très sec. Le bout de son pouce était blanc de serrer le couteau.

Je lui ai dit : « Mr. Frank, il y a trois semaines que je travaille ici et vous dites toujours : *Hé, toi, là-bas*. Mon nom, c'est Kronski. Peut-être vous le trouvez trop dur à vous rappeler. Alors, dites Mike. Mais pas : *Hé, toi, là-bas*. »

Il m'a regardé. Ses lèvres se sont écartées et j'ai vu ses dents jaunes. Les côtés de son nez, ils sont devenus grisâtres comme le jour où il était fou. Et son couteau a coupé. Mr. Frank a sucé l'air entre ses dents et il s'est pris une main avec l'autre. J'ai vu le sang couler de son pouce. Noir. Comme de l'encre. Il coulait, tout noir, sur le plateau et sur un morceau de tomate. « Bon dieu ! il a dit. Regarde ce que tu as fait ! »

À l'autre extrémité du comptoir, Mr. Harry a appelé : « Qu'est-ce qu'il se passe ? » et il s'est tourné vers nous. Il est mince, chauve et ses yeux battent tout le temps comme s'il avait peur.

— C'était ma faute.

J'ai été vite près de Mr. Frank mais il m'a repoussé avec son coude. « Fiche-moi le camp, morveux ! »

Alors Mr. Harry a regardé le pouce de Mr. Frank et il a sifflé et il est allé à l'armoire à pharmacie fixée au mur. Mr. Frank se tenait le poignet et il jurait. Mr. Wilson, le gérant de nuit, a quitté sa place à la caisse, sur le devant de la cafétéria, et il s'est approché. J'entendais ses pas sur le carreau.

Mr. Harry a essayé de mettre un pansement, mais ça ne tenait pas.

Mr. Frank l'a repoussé en criant : « Bon dieu de bon dieu » ; et il a arraché la boîte à pharmacie du mur. Toujours, ça saignait.

J'ai vite été chercher une fourchette et un mouchoir ; pas propre, mais je pouvais pas faire mieux. J'ai noué le mouchoir et j'ai essayé de le passer après le poignet de Mr. Frank. Mais il m'a encore remballé.

Mr. Harry a dit : « Donne-moi ça » et il m'a pris la fourchette et le mouchoir. Maintenant, Mr. Frank, il était appuyé contre le percolateur. Tout blanc. Et Mr. Harry lui a passé le poignet dans le mouchoir.

Toujours, le sang était là, sur le comptoir, sur le parterre, sur les plaques chauffantes, sur tout. Mr. Harry essayait de serrer avec la fourchette, mais elle est tombée. Il l'a ramassée. Il m'a dit encore : « Reste pas dans mes jambes, hein ? » et il s'est mis à faire tourner le mouchoir.

Derrière moi j'entendais la voix de Mr. Wilson. D'abord : « Vaudrait mieux appeler l'hôpital. » Et puis : « Attention ! »

Les yeux de Mr. Frank avaient basculé et sa bouche était ouverte. Ses genoux se sont plies. Alors il est tombé. Mr. Harry a voulu le rattraper. Mais c'était trop tard. Lui aussi, il est tombé.

Mr. Wilson a fait le tour du comptoir. Moi j'ai été vers l'autre bout pour téléphoner.

Dans mes poches, pas de monnaie. J'ai pensé à retourner dans la salle pour en demander ; mais ça m'aurait pris du temps et je me disais que Mr. Frank pouvait mourir parce que j'aurais pas été vite. Alors j'ai enfoncé les doigts dans le petit trou de métal où les pièces doivent retomber. Mais il y en avait pas. J'ai prolongé jusqu'à là où ça tournait et j'ai tourné. Alors il y a eu une pièce. Je l'ai prise et je l'ai glissée dans la fente. J'ai appelé une ambulance pour Mr. Frank.

Ensuite je suis retourné. Il était étendu et les autres étaient accroupis à côté de lui. Mr. Wilson a levé la tête vers moi : « Tu as appelé l'hôpital ? » il m'a demandé. J'ai dit oui ; mais il ne m'écoutait pas. Il a ajouté : « Bon. Reste pas dans le chemin. Harry, prenez-le par les pieds ; on va le redresser un peu. »

Je voyais le devant de la chemise de Mr. Frank ; c'était tout rouge. Et sa main qui était maintenant enveloppée de gaze, toute rouge aussi ; et son poignet avec le tourniquet. Il ne bougeait pas. Je suis allé au bout du comptoir, à l'écart. J'étais très ennuyé pour Mr. Frank. J'avais vu qu'il était fou, j'avais su qu'il allait se couper avec le couteau ; aussi c'était ma faute.

Après une longue attente, un agent est venu et il a regardé Mr. Frank et je lui ai raconté ce qui était arrivé. Mr. Harry et Mr. Wilson aussi ; mais ils ne pouvaient pas tout raconter parce qu'ils n'avaient pas vu le début. Et puis l'ambulance est arrivée ; j'ai demandé à Mr. Wilson si je pouvais accompagner Mr. Frank à l'hôpital. Il a dit : « Vas-y, ça m'est égal. N'importe comment, Kronski, après ce qui s'est passé cette nuit, on n'a plus besoin de toi ici. » Il me regardait à travers ses verres brillants. Il est grisonnant, très propre, il parle toujours d'un ton gai mais il pense toujours soupçonneux. J'aimais bien Mr. Harry et même Mr. Frank. Mais lui, j'ai jamais pu.

Ainsi j'étais mis à la porte. Pas une impression nouvelle pour moi. Mais je pensais que dans un an ou deux, peut-être avant, ces hommes auraient oublié jusqu'à mon existence.

Il y avait trois semaines que j'étais dans cette place. Je faisais la nuit. Mon travail consistait à nettoyer et à empiler les assiettes sales sur l'évier. C'est pas assez pour que votre présence se remarque. Mais si votre présence ne se remarque pas, c'est comme si vous n'existiez pas.

*

* *

À l'hôpital, on a placé Mr. Frank sur un chariot et on l'a mis dans l'ascenseur. La dame de l'hôpital m'a posé des questions et a inscrit mes réponses sur un grand papier. Et puis l'agent est revenu. Et il m'a posé à son tour d'autres questions.

« Vous vous appelez bien Michael Kronski ? Y a-t-il longtemps que

vous êtes dans ce pays ?

— Vingt ans. » C'était pas vrai : je n'y vivais que depuis un mois.

« Votre anglais n'est pas fameux, hein ?

— Il y a des gens qui ont du mal à l'apprendre.

— Vous êtes citoyen ?

— Bien sûr.

— À quelle date vous êtes-vous fait naturaliser ?

Mille neuf cent quarante et un. » Mais cela aussi, c'était un mensonge.

Il m'a encore demandé si j'avais été dans l'armée, depuis combien de temps j'étais syndiqué, où j'avais travaillé avant. Chaque fois, je mentais. Et puis, il a refermé son carnet.

« Bon. Restez ici jusqu'à ce qu'il revienne à lui. S'il déclare qu'il n'y a pas eu agression, vous pourrez rentrer chez vous. »

L'hôpital était calme comme un tombeau. Je me suis assis sur un banc. Dur. De temps en temps des portes s'ouvraient et les souliers des docteurs grinçaient. Et puis le téléphone a fait *brrr*. Très doucement. La femme l'a pris, elle a parlé et je n'ai pas entendu. Elle était blonde – artificielle, je crois – et il y avait des lignes dures sur ses joues.

Elle a reposé le téléphone, a parlé un moment avec l'agent qui s'est approché de moi. « Bon. Ils l'ont soigné. Il dit qu'il s'est fait cela tout seul. Vous êtes un de ses amis ?

— On travaille ensemble. On *travaillait* ! Je peux faire quelque chose ?

— Ils vont le laisser repartir. Nous avons besoin de son lit. Mais il faudrait que quelqu'un le raccompagne. Moi, je suis de patrouille.

— Je le raccompagnerai.

— D'accord. » Il s'est assis sur le banc et m'a fixé. « Hé, c'est un drôle d'accent que vous avez, quand même. Vous êtes un Tchéco ?

— Non. » J'aurais bien dit oui, mais cet homme avait l'air d'un Slave et j'avais peur qu'il soit peut-être polonais. Alors j'ai changé de mensonge. « Je suis russe. Natif d'Omsk.

— Non ! » dit-il avec lenteur. Il m'a dévisagé avec un regard aigu et a prononcé des mots en russe. Je ne les ai pas compris : c'était trop différent du russe. Je n'ai rien répondu.

— *Niet ?* » Le policier posait sur moi ses yeux gris pâle. C'était un homme jeune, avec des grosses pommettes et de grosses mâchoires et des rides de sourire autour de la bouche.

Alors, l'ascenseur est arrivé avec l'infirmière et Mr. Frank qui avait un gros pansement blanc autour de la main. Quand il m'a vu, il s'est détourné.

L'agent écrivait dans son carnet.

Il m'a jeté un coup d'œil et m'a encore dit des mots en russe. Je n'ai

pas compris mais il y en avait un qui ressemblait au mot russiote pour dire cochon. Mais je n'ai pas ouvert la bouche et je n'ai pas levé les yeux.

Le policier s'est gratté la tête.

« Vous prétendez arriver de Russie et vous ne comprenez pas le russe. Comment cela se fait-il ? »

J'ai dit : « S'il vous plaît. J'étais tout jeune quand nous avons quitté la Russie. À la maison, on ne parlait rien que le yiddish.

— Vraiment ? *Ir zent ah Yidishe'yingl* ?

— *Vi den* ? »

Cela allait mieux mais il n'avait pas encore l'air satisfait. « Et vous ne parliez que le yiddish à la maison ?

— Quelquefois le français. Ma mère parlait français. Et ma tante.

— Bien... je pense que c'est une explication. » Il referma son carnet. « Dites-moi : avez-vous vos papiers de naturalisation ?

— Non. Ils sont à la maison. Dans la boîte.

— Il faudrait que vous les gardiez sur vous. Par les temps qui courent... Rappelez-vous ce que je vous dis. Enfin, pour cette fois, cela ira comme ça. »

J'ai levé la tête. Il n'y avait plus de Mr. Frank. J'ai été vite au bureau : « Où est-il parti ? »

La femme, elle a dit – très froide : « Je ne comprends pas ce que vous voulez. » En séparant chaque mot. Comme pour dire à un enfant.

« Mr. Frank. Il était là tout de suite. »

Elle a dit : « Au fond du hall, à la comptabilité. » Avec un crayon jaune, elle montrait par-derrrière son épaule.

J'ai été. Mais dans le hall, je me suis arrêté pour regarder en arrière. L'agent était penché sur le bureau pour parler à la femme et j'ai vu le carnet dans sa poche. Je savais qu'il y aurait encore des questions. Peut-être demain. Peut-être l'autre demain. J'ai respiré très fort et fermé les yeux. J'ai prolongé pour tourner là où il y avait un autre carnet. Je l'ai trouvé. J'ai tourné. J'ai senti que ça y était.

Le policier ne s'était aperçu de rien. Mais la prochaine fois qu'il regarderait son carnet, il ne trouverait pas une ligne sur mon compte. Peut-être des pages blanches. Peut-être des pages avec d'autres choses écrites. Il se souviendrait. Mais sans écriture, cela ne vaut rien.

Mr. Frank, très pâle, discutait par le guichet avec un homme dans le bureau. Quand je suis arrivé, je l'ai entendu qui disait : « Vingt-trois dollars... c'est ridicule !

— Le détail est là, monsieur. » L'homme à l'intérieur montrait le papier que Mr. Frank avait dans la main.

« D'abord, je n'ai pas la somme. »

J'ai dit, très vite : « Je paierai. » J'ai sorti la bourse.

« Je ne veux pas de ton argent, a dit Mr. Frank. Et où trouverais-tu

vingt-trois sacs ?

— S'il vous plaît. C'est un plaisir pour moi. Tenez. Prenez, vous. » J'ai tendu l'argent à l'homme du guichet.

« Bon ! donne-lui donc son sacré bon dieu de fric », a dit Mr. Frank, et il s'est éloigné.

*
* *

« C'est là », a dit Mr. Frank. C'était une rue avec des maisons vieilles et usées et des escaliers de pierre comme des langues grises. J'ai payé le chauffeur du taxi et j'ai aidé Mr. Frank à monter. « À quel étage vivez-vous ?

— Au quatrième. Mais je peux y grimper tout seul. »

J'ai dit : « Non. Je vous aiderai. » Et nous avons monté l'escalier. Mr. Frank était très faible, très fatigué et ses lèvres ne se retroussaient plus sur ses dents.

Nous avons traversé une grande antichambre et nous sommes entrés dans la cuisine. Mr. Frank s'est assis devant la table sous une lumière jaune et acide. Il a mis sa tête dans sa main.

« Ça va. Maintenant, laisse-moi, veux-tu ?

— Mr. Frank, vous êtes fatigué. Mangez un peu et allez dormir. »

Il n'a pas bougé. « Dormir ? Dans trois heures, je dois être à mon travail de jour. »

Je l'ai regardé. Maintenant je comprenais pourquoi il s'était coupé si fort avec le couteau, pourquoi il se mettait si vite en colère.

« Depuis quand vous faites deux métiers ? » je lui ai demandé.

Il s'est appuyé contre le dossier de la chaise et a mis sa main emmaillotée sur la table. « Un an et demi.

— Pas bon ! Vous devriez en abandonner un.

— Qu'est-ce que cela peut bien te faire ? »

Je voulais demander encore mais derrière moi la porte s'est ouverte et quelqu'un est entré. J'ai regardé. C'était une jeune fille dans un peignoir bleu. Elle était pâle, sans maquillage et sa main serrait étroitement le vêtement autour de son cou. Elle m'a jeté un coup d'œil, puis s'est tournée vers Mr. Frank. « Papa... que se passe-t-il ?

— Bah ! Je me suis coupé la main. Il m'a reconduit. »

Elle s'est avancée vers la table. « Fais voir.

— Ce n'est rien du tout ! Allons, Anne... Ne te fais pas de mousse, veux-tu ! »

Elle a reculé et m'a regardé à nouveau. C'était une bonne figure, mince, avec des os forts. « Bien... je ne veux pas vous importuner », elle a dit comme en se parlant à elle-même. Et elle a fait demi-tour. La porte s'est refermée.

Au bout d'un moment Mr. Frank a parlé : « Tu veux boire un coup ?

Prendre une tasse de café ? » Il était toujours assis à la même place.

« Non... non merci... merci quand même. Je crois que je vais m'en aller à présent.

— Très bien. Je ne te reconduis pas. À demain au boulot. »

Je suis sorti de la cuisine. D'abord, je ne me rappelais plus à quel bout de l'antichambre se trouvait la porte. Et puis je me suis souvenu que nous avions tourné à droite pour aller dans la cuisine ; aussi j'ai tourné à gauche, j'ai trouvé la porte et je l'ai franchie.

Dans une lumière pauvre, j'ai distingué Anne, à demi penchée, qui me fixait, les yeux écarquillés. Je suis resté immobile. Incapable d'un geste. La porte n'était pas celle pour sortir. Je voyais un fragment de coiffeuse, un lit. Et j'ai remarqué alors qu'Anne avait fait glisser son peignoir, dénudant ses épaules et que c'était vers un miroir qu'elle s'inclinait. Elle s'est très vite recouvert les épaules. Mais j'avais eu le temps de voir.

« Sortez d'ici, elle a dit avec une voix dure et calme. Qu'est-ce qui vous prend ? »

Moi, partir, je voulais bien. Mais je ne pouvais pas. Au contraire, j'ai avancé un pas et j'ai dit : « Faites voir.

— Quoi ? » Croire, elle arrivait pas.

« La brûlure. Faites voir parce que je peux aider. Je sais. »

Sa main serra son col très fort pour fermer le peignoir et elle a dit : « Qu'est-ce que vous savez... »

Je l'ai interrompue : « Je sais. Vous comprenez ? Si vous voulez, je peux aider. »

Je me suis arrêté. J'ai attendu en la regardant.

Dans la lumière mauvaise, j'ai pu voir que sa figure était devenue rose et que ses yeux étaient tout brillants.

« Vous ne pouvez rien », elle a fait avec beaucoup de rudesse ; et elle a regardé ailleurs : elle pleurait.

J'ai dit : « Il faut me croire. »

Elle s'est assise. Au bout d'une minute, elle a poussé un gros soupir et elle a ouvert le peignoir pour montrer l'épaule : « Eh bien, regardez si cela vous chante. C'est joli, hein ? »

J'ai encore fait un pas. Maintenant, j'étais tout près d'elle. Son cou, il était lisse. Comme la crème. Mais sur l'épaule et en travers de la poitrine, la peau était rugueuse et blanche, et pleine de boursoufflures et de crevasses. Comme quelque chose qui a bouilli et a fondu, puis s'est durci.

La tête penchée, les yeux fermés, elle pleurait. Moi aussi, je pleurais et à l'intérieur il y avait un grand mal qui voulait s'échapper. J'ai posé la main sur elle. Et j'ai dit : « Pauvre chérie ! »

Quand elle a senti ma main, elle a tressailli. Puis elle s'est apaisée. Sous mes doigts la peau était froide. Comme celle d'un lézard. Dans

mon intérieur, mon cœur était gros. Il sautait. J'ai frotté très doucement avec le bout de mes doigts et j'ai senti où était la mauvaise peau. Difficile à faire. Mais si je faisais pas comme cela, je savais que je le ferais sans le vouloir, d'un coup, et ce serait pire.

Pas bon de faire d'un seul coup. Toutes les cellules devaient s'ajuster exactement les unes aux autres. Avec mes bouts de doigts, j'ai repéré à l'intérieur où était la mauvaise peau, et j'ai tourné, et j'ai changé la mauvaise peau en bonne peau. Petit morceau par petit morceau.

Elle est restée assise, sans bouger. Elle me laissait faire. Au bout d'un moment, elle a dit : « C'est le souvenir d'un incendie. Papa avait laissé une lampe à souder allumée. J'ai voulu la déplacer mais il y avait un pot de matière plastique au-dessus. Il s'est renversé... »

J'ai dit : « Pas parler ! Pas nécessaire. Attendez. Attendez. » Et, tout le temps, je frottais doucement la mauvaise peau.

Mais elle ne pouvait garder le silence pendant que je frottais et elle a dit : « Nous n'avons rien pu sauver. Sur le seau, il y avait une étiquette : ne pas approcher de la flamme. C'était notre faute. J'ai été deux fois à l'hôpital. Ils m'ont soignée mais cela n'a pas empêché la plaie d'empirer. Bourgeonnement de cautérisation, disaient-ils.

— Oui, oui... je sais. »

Tout au fond du dur, il y avait maintenant une couche de peau douce. Elle s'est agitée un peu sur la chaise et elle a dit d'une petite voix : « C'est mieux. »

Sous mes bouts de doigts, c'était encore rugueux. Mais moins. Quand j'appuyais, ce n'était plus comme le lézard, mais comme un gant.

Je frictionnais toujours. Elle oubliait d'avoir honte. Mais il y a eu un bruit de porte. Elle s'était redressée, très raide. Elle a regardé tout autour. Et puis, moi, elle a regardé. De nouveau, sa figure était rose et elle m'a saisi le poignet. « Mais qu'est-ce que vous faites ? »

J'ai su qu'elle allait sauter sur ses pieds, rabattre son peignoir sur son dos. Crier, peut-être. Quoi qu'il arriverait, ce ne serait pas sa faute.

Je ne pouvais pourtant pas la laisser faire ça. J'avais honte, moi aussi. Mes oreilles étaient du feu. Mais s'arrêter maintenant, ce n'était pas possible. J'ai dit tout haut : « Non. Restez assise. » Je l'ai forcée à rester sur la chaise. Mes mains étaient sur sa peau. Je n'ai pas levé les yeux quand j'ai entendu le pas de Mr. Frank.

« Hé ! toi, là-bas ! il a dit. Non, mais, qu'est-ce que tu te figures ? »

La jeune fille a voulu encore se lever, mais je l'ai empêchée. « Voyons, j'ai dit... voyons. » Le long de mes joues, il y avait les larmes.

Sous mes doigts, je sentais un petit morceau de, bonne peau. Douce, lisse comme si c'était de la crème.

J'ai vu du coin de l'œil que Mr. Frank s'approchait. Il avait sa figure

folle. Il était étonné. « Hé ! toi ! » il a dit encore. Ses lèvres se sont retroussées fort. Il a vu l'épaule de sa fille. Ses paupières ont cligné comme s'il n'en croyait pas ses yeux. Il a regardé à nouveau, a posé sa main dessus, vite, brutalement, et l'a retirée comme s'il s'était brûlé.

Maintenant, ça allait plus rapide, le reste de la peau. Pareil quand on essuie la buée sur la fenêtre. Ils ne bougeaient pas, la fille et le père. Et puis Mr. Frank, il s'est mis à genoux devant la chaise, un bras autour d'Anne, un bras autour de moi. Il serrait fort ; ça faisait mal. On était tous les trois les uns contre les autres. Tous les trois avec la figure rouge. Et mouillée.

*

* *

Depuis le temps où j'étais un petit garçon à Novo Russia – ici, ils l'appellent Canada, mais c'est pas du tout pareil –, je vois au-delà du monde où je suis des tas d'autres mondes. Si nombreux qu'on ne peut pas les compter. Pour moi, c'est difficile de comprendre que les gens voient seulement ce qui est ici.

Et puis, j'ai appris à les toucher. Pas avec les mains. Avec l'esprit. J'ai appris aussi à tourner aux endroits où ce monde en touche un autre, pour en changer des petits bouts. Au début, je le faisais sans m'en rendre compte quand j'étais très malade et que j'avais peur de mourir. Sans m'en apercevoir, je prolongeais, je tournais : alors, soudain, j'étais guéri. Le docteur ne croyait pas. Ma mère priait longtemps parce qu'elle pensait que Dieu m'avait sauvé par miracle.

Ensuite, j'ai compris que j'avais le pouvoir. Quand je travaillais mal à l'école, ou lorsqu'il arrivait des choses que je n'aimais pas, je pouvais prolonger et tourner. Alors je changeais. Petit à petit, je changeais des morceaux du monde.

D'abord, cela n'allait pas trop mal parce que j'étais jeune et je ne faisais des choses que pour moi. Pour mon plaisir.

Seulement, quand je suis devenu plus grand, j'avais du chagrin de voir les gens malheureux et je me suis mis à changer davantage. Mon père avait un mauvais genou ; je l'ai fait bien. La vache s'était cassé le cou et elle était morte : je l'ai fait revenir.

D'abord, je prenais des précautions. Puis, j'ai fait moins attention et ils ont fini par s'apercevoir que c'était moi. Alors, tout le monde a dit que je serais un grand rabbi ; ils m'implorait ; ils me le répétaient tellement que je l'ai cru.

Et j'ai fait des miracles.

Mais un jour, je me suis rendu compte que c'était mauvais. J'avais tellement rapiécé le monde que ce n'était plus le monde. Il était abîmé. Si pour réparer une chaise vous lui mettez des tas de pièces, ici un morceau de bois de chêne, là un morceau de merisier jusqu'à ce

qu'elle ne soit plus qu'une série de bouts rapportés, votre chaise sera encore en plus mauvais état qu'avant.

Donc, j'ai compris que chaque jour qui passait, je rajoutais de nouvelles pièces sans me rendre compte que c'était un mauvais calcul. Finalement cette idée m'est devenue insupportable et j'ai prolongé très loin en arrière. Je n'ai pas changé un petit morceau cette fois, mais tout le pays. J'ai prolongé avant ma naissance, j'ai tourné et j'ai changé.

Quand j'ai regardé, le monde n'était plus du tout pareil. La maison de mon père n'était plus là. Ma mère, mes frères, mes sœurs, tout le monde avait disparu. Et je ne pouvais plus les faire revenir.

*
* *

Après que j'ai eu arrangé l'épaule d'Anne, ça a été la fête avec du vin sur la table et du pain italien et du beurre doux et dans l'autre pièce la radio très fort qui jouait une musique heureuse. Bientôt, une dame qui s'appelait Mrs. Fabrizi est venue se plaindre parce qu'il y avait trop de bruit ; deux minutes après, elle était de la fête, serrant Anne dans ses bras, pleurant, riant plus fort que tous les autres. Après, ça a été le jeune homme du dessus qui s'est joint à nous. Il s'appelait Dave Sims. C'était un peintre. Mrs. Fabrizi est allée chez elle chercher de la pasagua ; c'est une pâte avec du fromage. Très bon. Dave a amené une bouteille de whisky. On s'aimait tous. On riait en se regardant parce que tout le monde était heureux. Anne, cette fois, avait mis du rouge à lèvres, ses cheveux étaient peignés ; elle portait une robe du soir bleue avec pas de haut. Elle ne pouvait pas s'empêcher de toucher son épaule et sa poitrine. Et elle s'immobilisait comme surprise chaque fois que sa main rencontrait l'endroit où la peau était lisse. Ce qui l'ennuyait, c'était que la peau neuve, elle était brune et pas blanche comme la crème. Ça faisait une traînée bien visible.

Je lui ai expliqué pourquoi : « C'est parce, que s'il n'y avait pas eu l'accident, vous auriez souvent été à la plage et vous auriez bruni. La peau est brune parce que c'est au moment où il n'y a pas eu d'accident que j'ai tourné, vous comprenez ?

— Pas un mot ! » a dit Dave. Les autres n'ont rien compris non plus ; j'ai bien vu à leur figure. Alors j'ai dit : « Écoutez, depuis le temps que Dieu a créé le monde, si une chose était possible, elle serait sûrement arrivée. D'accord ? Autrement, il ne serait plus Dieu. » J'ai regardé Mrs. Fabrizi ; je savais qu'elle était croyante. Mais il n'y avait pas la compréhension dans ses yeux.

Dave a parlé lentement : « Vous voulez dire... attendez... vous voulez dire que si une chose était possible mais qu'elle ne se

produisait pas, cela limiterait le pouvoir de Dieu ? Son pouvoir de création ou je ne sais quoi ?

— Oui, j'ai fait en hochant la tête. C'est cela. »

Il s'est penché. Anne et Frank aussi s'étaient penchés et Mrs. Fabrizi. Mais seul Dave avait la compréhension.

« Mais voyons, des tas de choses qui peuvent avoir lieu ne se produisent pas. Ce cornichon, par exemple, je pourrais le jeter par terre, si je voulais. Mais je ne le ferai pas, je vais le manger. » Il a mordu dedans, il a fait une grimace. « Vous avez vu ? Cela ne s'est pas produit. » :

J'ai répondu : « Si, il s'est produit que vous l'avez jeté par terre. Regardez. » Tout en parlant, j'ai prolongé et tourné ; alors, quand ils ont regardé, il y avait un cornichon à l'endroit que je montrais !

Ils ont tous ri très fort. Frank a tapé sur le dos de Dave en disant : « Il vous a rudement possédé ! » Il m'a fallu une minute avant de comprendre qu'ils croyaient que c'était une farce. Que j'avais jeté le cornichon par terre moi-même.

Dave aussi, il riait. Mais il a agité devant mes yeux ce qui restait de cornichon. « J'ai l'atout en main, il a dit. Là... regardez. Je ne l'ai pas lancé, je l'ai mangé.

— Non », j'ai répondu. J'ai tourné une seconde fois et il n'y a plus eu de cornichon dans ses doigts.

Ils ont ri encore plus fort. Sauf Dave. Tout à coup, Anne a touché sa poitrine et elle aussi, elle n'a plus ri. Frank a tâté la chemise de Dave. « Où est-il ? Hein ? Où est-il ? » Et puis, il s'est immobilisé. Il m'a fixé. Il n'y avait plus que Mrs. Fabrizi à rire. Elle riait haut. Ça faisait un bruit comme la poule. Frank a dit : « Pour l'amour de Dieu, Rosa, arrêtez votre cornemuse ! »

Dave a levé les yeux vers moi. « Comment avez-vous fait ? »

J'étais tout chaud à l'intérieur. À cause du vin et du whisky. « Je vais essayer de vous expliquer. Si une chose est possible, elle se produit quelque part. Il le faut, sinon, Dieu ne serait pas Dieu. Vous comprenez ? Chaque monde est une carte qui fait partie d'un jeu, chacune un petit peu différente. Dans certains de ces mondes, vous avez eu un accident, Anne, et dans d'autres, vous n'en avez pas eu. Alors, je prolonge et je tourne. Un petit secteur chaque fois. Tantôt gros comme la tête d'une allumette. Tantôt gros comme une maison. Ça peut venir de très loin : cent ans, cinq cents ans – ou rien qu'une minute. Quand je tourne, je pense toujours à un cornet de glace : ça a la forme d'un cône. Le haut, c'est ce qu'on voit maintenant. Mais en profondeur, il y a un petit point : c'est la semaine dernière. Ou l'année dernière. Si c'est il y a très longtemps, le cornet est très long. Si c'est peu de temps avant, le cornet est court. Mais le cône dépend d'un petit point au fond. Le petit point peut rendre le sommet du cornet – ici –

tout à fait différent. »

Dave s'est gratté la tête : « Laissez-moi résumer. Vous voulez dire que si vous modifiez un petit élément dans le passé, tout ce qui a eu lieu ensuite doit changer ?

— Oui. Seulement, je ne fais pas vraiment de changements parce que toutes ces choses existent réellement. Je ne peux pas fabriquer un autre monde. Je peux seulement prolonger, prendre un morceau d'un autre monde qui existe déjà et le ramener ici pour que vous le voyiez. Avec Anne j'ai tourné un petit bout de peau – et puis encore un autre et j'ai fait de la bonne peau là où il y avait de la mauvaise. C'est pour ça que c'est brun : dans les mondes où vous n'avez pas eu d'accident vous alliez à la plage et vous étiez bronzée. »

Tous, ils me regardaient. « C'est trop fort pour moi, a dit Frank. Qu'est-ce que ça veut dire : *je tourne* ?...

— C'est comme une porte à tambour. Pensez à une toute petite porte à tambour (ou à une grande : je peux la faire de n'importe quelle taille) et supposez que d'un côté c'est un monde et que de l'autre côté, c'en est un autre. Alors, je tourne... » J'ai fait le geste avec la main. « Jusqu'à ce qu'un petit morceau de ce monde ici soit là-bas et qu'un petit morceau de monde là-bas soit ici. C'est à ça que je pense quand je dis que je tourne. »

Frank et Dave se sont appuyés sur le dossier de leur chaise en se regardant. Et Frank a fait un bruit de soufflet avec ses lèvres. « Mince ! il a dit. Tu peux faire n'importe quoi !

— Non. Pas n'importe quoi !

— Pas loin, crénom de crénom ! Nom d'un chien, si on commence à réfléchir à ça... » Alors il s'est mis à parler avec Dave. J'ai entendu des mots : « ... guérir tous les malades... l'eau en vin... et dis donc, si... » Soudain, Mrs. Fabrizi, elle a hurlé : « Attendez. Attendez, vous autres. Il peut-y arranger mon plafond de cuisine ? »

Alors, ils ont tous ri et crié. Je comprenais pas ce qu'elle avait dit de drôle mais j'ai ri avec tout le monde et on est allé chez Mrs. Fabrizi. En riant et en se tenant les uns après les autres.

Le lendemain matin, quand je me suis réveillé, ils étaient dans le salon, ils discutaient. Quand ils m'ont vu, ils n'ont pas pu attendre pour me dire leurs idées. J'étais honteux en me souvenant de la soirée mais ils m'ont fait asseoir et boire du café. Anne m'a apporté des œufs. Je les ai mangés. Pour pas la vexer.

Quand je fais du bien, il faut que ce soit secret. Comme un voleur. Je sais. Si j'étais entré par la fenêtre et si j'avais arrangé l'épaule d'Anne pendant qu'elle dormait, il n'y aurait pas eu de complications. Mais non ! Je m'étais laissé attendrir. J'avais remis l'épaule avec un grand tralala. Pire encore : lorsque j'ai été rempli de vin, j'ai parlé beaucoup. J'ai arrangé le plafond. Et, maintenant, j'avais des ennuis.

Il y avait tant d'amour dans leurs yeux que je fondais comme du beurre en dedans. Ça a d'abord été des : « Mike, tu es merveilleux ! » des « Mike, comment pourrions-nous jamais te remercier ? » et puis, très vite, ils ont voulu que je fasse encore des choses parce qu'ils ne pouvaient pas encore y croire. Alors, comme un idiot, j'ai lancé un nickel(9) sur la table et je leur ai montré qu'il pouvait atterrir n'importe où : ici, ici ou là. Chaque fois je tournais et il y avait un nouveau nickel. Bientôt, il y en a eu dix.

On aurait dit que j'avais réussi à faire jaillir de l'eau d'un rocher. Anne était toute rose. Elle serrait fort ses mains. Et puis, elle m'a dit : « Mike, si vous vouliez... Mrs. Fabrizi a une vieille cuisinière à gaz qui... »

Mais Mrs. Fabrizi l'a interrompue en criant qu'il fallait pas, non ! et Frank, il a dit : « Laissez-le quand même finir son petit déjeuner. » Seulement, Anne ne voulait pas s'arrêter. « Franchement, elle a dit, c'est dangereux et le propriétaire ne veut rien faire. »

— J'ai répondu que j'irais voir.

Dans la cuisine, le plafond était tout neuf alors que ç'aurait dû être un vieux plafond tombant en morceaux. J'ai vite regardé ailleurs. La cuisinière, elle était bien comme Anne avait dit. Vieille, avec des tuyaux poreux, toute rouillée. D'un côté, elle était posée sur des briques parce qu'il manquait un pied. « Elle peut exploser à chaque instant », a dit Anne. Elle avait raison. Alors, j'ai prolongé, j'ai tourné. Et il y a eu un fourneau tout neuf.

Ils ne pouvaient pas comprendre que tout ce que je donnais, il fallait que je le prenne ailleurs. Oui : j'avais donné un nouveau plafond et une nouvelle cuisinière aussi à cette Mrs. Fabrizi ; seulement, j'avais dû enlever le nouveau plafond et la cuisinière neuve d'une autre Mrs. Fabrizi – qui avait maintenant les vieux à la place.

Pour l'épaule d'Anne, ç'avait été différent : j'avais seulement pris une petite cellule à chacune des autres Anne. Les nickels, je les avais pris à d'autres moi-même.

Mais je me conduisais à nouveau comme un imbécile. L'émerveillement de Mrs. Fabrizi était pour moi comme de la nourriture pour l'affamé.

Aussi quand Anne a dit : « Mike, des meubles neufs ?... » ; que Mrs. Fabrizi s'est encore une fois écriée non – mais il y avait de la joie dans ses yeux –, je n'ai pas pu refuser. On a été dans le salon. Devant chaque vieux meuble, j'ai tourné. Et il y a eu des meubles neufs. Très laids. Mais Mrs. Fabrizi les trouvait admirables. Et elle voulait me baiser la main. On est revenu s'asseoir à table. Ils avaient tous des visages brillants, des yeux durs et ils se passaient la langue sur les lèvres. Ils pensaient à eux.

Dave a dit : « Mike, je n'irai pas par quatre chemins. Il me faut cinq

cents dollars pour tenir jusqu'en septembre. Si tu peux le faire avec des nickels...

— Les nickels n'ont pas de numéros de série, a dit Frank. Qu'est-ce que tu crois ? Qu'il va te fabriquer de la fausse monnaie ? »

J'ai dit : « Je peux. » J'ai pris le portefeuille. J'ai posé un dollar sur la table. Ils me regardaient.

« Je n'aurais pas dû te le demander, a dit Dave. Mais je ne sais vraiment pas où...

— Je vous crois, j'ai dit. Ce n'est pas la peine de s'excuser. Je sais que c'est la vérité. » Je ne pouvais pas m'arrêter, à présent. J'ai prolongé, tourné à l'endroit où quelqu'un m'avait donné par erreur cinq dollars au lieu d'un. C'est une chose qui peut arriver. Même si ça ne se produit qu'une fois sur mille. Et puis après j'ai tourné là où je pouvais changer le billet de cinq en cinq billets d'un. Et j'ai continué : changé les cinq contre cinq de cinq et puis encore. Et encore. Ils me regardaient tous sans respirer.

*

* *

Sur la table, il y a bientôt eu cent billets de cinq. David les a comptés avec des doigts qui tremblaient, les a mis dans sa poche et m'a regardé. J'ai compris qu'il regrettait de ne pas avoir demandé plus. Mais il avait honte de le dire tout haut.

J'ai demandé à Frank : « Et vous ? Vous voulez rien ? »

Il a secoué la tête. « Tu m'as déjà donné quelque chose », et il a pris Anne par la taille. Elle lui a dit : « Papa... peut-être cette commotion que tu as subie...

— Non. N'en parlons plus, veux-tu ? C'était il y a un an.

— Oui, mais peut-être en as-tu reçu une autre à un autre moment. Si Mike pouvait faire en sorte que tu... »

J'ai fait non avec ma tête.

« Il y a des choses qui sont impossibles, Anne. Comment voulez-vous que j'arrange un cœur faible ? Prendre le cœur de quelqu'un et le mettre dans Frank ? »

Elle a réfléchi. « Non, évidemment. Mais ne pourriez-vous le remplacer par petites touches comme vous avez fait pour mon épaule ?

— Non. Pas possible. Si j'étais un docteur, peut-être, en coupant pour voir où tout se trouve placé. Si je savais tout sur les mauvais cœurs. Mais docteur, je ne suis pas. Si j'essayais, je ferais seulement des graves bêtises. »

Elle ne me croyait pas. Alors j'ai dit encore : « Changer la peau, c'est autre chose. Comme un enfant qui joue avec le papier et le ciseau. Mais changer le cœur qui-vit, c'est différent. Comme le mécanicien qui

devrait enlever le moteur et en mettre un autre sans que la voiture s'arrête. »

Alors j'ai vu ce qui allait arriver. Mais je ne pouvais pas l'empêcher. J'ai attendu. Une demi-heure après, Frank s'est penché pour prendre les allumettes. Il s'est écroulé sur la table et il a roulé par terre. Sa figure était violette. Ses yeux se sont renversés. Il a cessé de respirer.

Anne est tombée à genoux près de lui. Elle m'a regardé. Elle était blanche. « Mike ! »

Il n'y avait rien d'autre à faire. J'ai prolongé et j'ai tourné. Frank s'est levé en criant : « Bon dieu, Anne, ne peux-tu clouer ce tapis ? »

Elle l'a regardé. Elle a voulu parler. Mais d'abord elle n'a pas pu former les mots. Et puis elle a murmuré : « Il n'a rien, ce tapis.

C'est que j'ai trébuché sur quelque chose. Un peu plus, et je me rompais le cou ! » Frank a inspecté le parterre. Le sol était tout uni. « Bon Dieu de bois, il a dit en voyant qu'Anne pleurait, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien ! Oh ! Mike... »

Alors, j'étais encore un plus grand héros. Mais j'étais pas content. Je n'ai pu rire et parler comme les autres qu'après le dîner où nous avons encore bu trop de whisky. Alors, j'ai fait deux nouveaux costumes pour Frank à la place des vieux. Et rien que des robes neuves dans l'armoire de Mrs. Fabrizi. Dave n'était pas là. On l'avait plus vu depuis le petit déjeuner.

*

* *

Le matin, j'étais encore honteux et avec le mauvais sentiment. Mais les autres, ils étaient heureux. Ils parlaient. Quand on a eu fini de manger, la porte s'est ouverte fort et Dave est entré avec un autre homme mince, brun et une peau de fille. Et une petite moustache. Sous son bras, il tenait un paquet.

Dave, il brillait des yeux. « Posez ça là, il a dit. Mes amis, vous allez voir quelque chose de pas ordinaire. Je vous présente Grant Hartley, l'amateur d'art. Grant, voici miss Curran, Mrs. Fabrizi, Mr. Curran et Mike. Allez-y. »

Mr. Hartley a hoché la tête. Il a souri froid. « Enchanté... enchanté... » Il a coupé les ficelles qui retenaient son paquet avec un petit couteau accroché à sa chaîne de montre. Le paquet était sur la table entre le grille-pain et le pot de confiture. Les ficelles faisaient clac, clac à mesure qu'il coupait. Nous, on était assis. On regardait.

*

* *

Dans le papier brun, il y avait du coton. Mr. Hartley l'a arraché par petits bouts. Dedans, il y avait une petite statue en or. Une danseuse faite d'or. Avec une large jupe étincelante et des jambes gracieuses.

« Voilà, a dit Dave. Qu'en pensez-vous ? » Personne n'a répondu. Alors, il s'est penché sur la table. « C'est un Degas. Fondu en 1882 d'après un modèle de cire...

— 1883, a rectifié Mr. Hartley avec un petit sourire.

— Bon... 1883. Fondu en or. Et à un seul exemplaire. C'est Grant qui le possède. Maintenant, voilà le topo : cette statuette, un autre collectionneur meurt d'envie de la posséder. Cela fait des années que Grant refuse ses propositions. Mais hier, j'ai eu soudain une idée : si Mike pouvait en faire une copie, une copie exacte...

— Je voudrais voir cela de mes yeux, a dit Mr. Hartley.

— Bien sûr ! J'ai donc expliqué le coup à Grant et il est d'accord : si Mike fait *deux* copies, il en gardera une, vendra la seconde à l'autre amateur. Et la troisième statuette sera pour nous. »

Mr. Hartley se caressait la moustache. Il avait l'air endormi.

J'ai dit : « De cela, Dave, il ne peut pas sortir du bien. »

Il a paru surpris. « Pourquoi pas ?

— D'abord, c'est malhonnête...

— Une minute, a dit Mr. Hartley. Ne nous emballons pas. D'après ce que Sims m'a dit, la copie sera d'une telle exactitude qu'aucun expert ne constatera de différence entre elle et l'original. En fait, à ce qu'il m'a laissé entendre, la copie sera aussi originale que l'original. Alors, si je vends l'une des deux comme authentique, je ne vois pas où il y a escroquerie. À moins, évidemment, que vous ne puissiez le faire.

— Je peux. Mais il y a une autre objection. Si je fais pour vous une chose aussi importante et coûteuse, cela ne causera que des ennuis. Croyez-moi : j'ai déjà eu beaucoup d'exemples... »

Dave s'est approché de Mr. Hartley et il lui a parlé à voix basse : « Laissez-moi discuter une minute avec lui. » Il était pâle. Ses yeux luisaient. Il m'a poussé dans un coin. « Mike, écoute. Je n'ai pas voulu le dire devant lui... tu pourrais faire autant de copies qu'il te plaira, même quand Grant sera parti avec la sienne sous le bras, n'est-ce pas ? Tu comprends ce que je veux dire ? Une fois qu'elle sera là, ce sera comme de l'argent en banque. On peut en retirer n'importe quand.

— Oui. C'est vrai.

— C'est bien ce que je pensais. Cette idée m'a empêché de fermer l'œil de la nuit. Ce n'est pas parce que cette statuette est belle que j'en veux une copie. Bien sûr, elle est belle. Mais mon idée, c'est de la faire fondre. Mike, on vivra pendant des années sur cet or. Je ne suis pas égoïste. Ce n'est pas pour moi tout seul que je la désire... »

J'ai essayé de lui dire : « Dave, c'est un moyen trop facile. Crois-moi, je sais de quoi je parle. »

Mais il ne m'écoutait pas : « Mike, sais-tu ce que c'est, pour un artiste, que de ne pas avoir d'argent ? Je suis jeune, je pourrais réaliser mes meilleures œuvres maintenant... »

Je l'ai interrompu :

« Ce n'est pas la peine de me dire. Je vous crois. Eh bien, c'est d'accord. Je le ferai. »

Il est retourné vers la table. La danseuse d'or était toujours là mais on avait enlevé le grille-pain et les assiettes. Elle était toute seule. Leurs regards allaient et venaient de la statue à moi. Personne n'ouvrait la bouche.

Je me suis assis. Mr. Hartley m'observait avec son sourire froid. Alors j'ai prolongé et j'ai tourné. Sur la table, il y a eu deux danseuses absolument pareilles. Une des deux regardait Anne en face. Et Anne la fixait comme si elle était incapable de détourner les yeux.

Mr. Hartley, j'ai vu, a fait un bond et il a tendu la main. Mais avant qu'il ait touché la statuette, j'ai tourné une seconde fois. Sur la table, il y avait maintenant trois danseuses en or.

Mr. Hartley a retiré sa main comme s'il s'était piqué. Il était très pâle. Il a levé l'autre main, a pris une des statuettes. Puis une seconde. Il les a regardées intensément en les serrant très fort et s'est avancé vers la fenêtre. Dave a saisi la troisième et l'a pressée contre sa poitrine en souriant.

« Seigneur, a dit Mr. Hartley d'une voix forte, c'est vrai ! », il est revenu vers le milieu de la pièce en demandant : « Auriez-vous un journal ? »

Frank s'est levé pour lui apporter un illustré du dimanche et s'est rassis en silence. Mr. Hartley s'est agenouillé, il a enveloppé ses deux statues. Ses mains tremblaient et ce n'était pas du très bon travail. Mais il a eu vite achevé. Il s'est relevé, ses colis dans les bras. « Vous avez l'autre. Tout est en règle. Au revoir. » Il est parti en marchant à grands-pas.

Dave avait un sourire dur dans la figure. Ses yeux regardaient très loin. Il a éloigné la statue de sa poitrine : « Dans les 10 livres, il a dit. Et l'or vaut 20 dollars l'once. »

Ce n'était pas à nous qu'il s'adressait. Mais j'ai répondu : « L'or, c'est rien du tout. Si vous en vouliez, il y aurait eu des moyens plus simples. » Et j'ai prolongé dans ma poche là où il pouvait y avoir une pièce d'or, j'ai tourné et j'ai jeté la pièce sur la table. J'ai continué à tourner et, rapidement, il y a eu une petite pile de disques brillants sur la nappe.

Dave regardait le tas d'or comme s'il avait le vertige. Il a pris quelques pièces, les a examinées de tous les côtés avec de grands yeux. Puis il en a raflé une pleine poignée qu'il a comptées, mis en tas et finalement empochées sous les yeux d'Anne et de Frank. « Je vais les

porter chez un bijoutier », il a dit. Et il est parti très vite.

Frank a secoué la tête. Et puis il a dit après un moment : « Ça commence à aller trop loin pour moi. D'abord, qui est ce type ?

— Mr. Hartley ? a questionné Anne. C'est simplement un amateur d'art qui...

— Non, non, pas celui-ci. L'autre qui vient de sortir. »

Elle le dévisagea : « Mais, papa, c'est Dave...

— Dave qui ? je pose une question simple.

— Dave Sims, voyons ! Que t'arrive-t-il, papa ? Cela fait des années que nous connaissons Dave.

— Ah ! oui ? » Frank se leva. Tout raide. Très rouge. J'ai voulu parler. Mais il était trop fou.

« Qu'est-ce que je dois tirer comme conclusion ? Que je suis cinglé ? Ou quoi ? Quelle blague êtes-vous en train de me faire ? » Il serra les poings. Anne, effrayée, s'écarta de lui. « Je me suis dit que j'allais me taire pour commencer, mais... Que diable avez-vous fait du tapis ? Où est le portrait de mon père qui devrait être accroché au mur ? Et maintenant, cette histoire de David... qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi tout est-il transformé ? Quel tour me joue-t-on ?

— Mais rien n'est transformé, papa... Je ne comprends pas ce que tu veux dire !

— Ah ! non, Katie ! Ça suffit, maintenant ! » Elle le fixait, la bouche ouverte. Très pâle. « Comment m'as-tu appelée ?

— Katie. C'est ton nom... »

J'ai caché ma figure dans mes mains, mais j'ai entendu son soupir.

« Papa... mon nom est Anne. »

Le coup qu'il lui a donné a résonné. « Je t'ai dit d'arrêter ce petit jeu. Cela dépasse les limites. Attends seulement que Jack rentre. Là, on tirera les choses au clair. Je sais que je peux au moins compter sur mon fils. »

J'ai levé la tête. Elle pleurait. « Je ne sais pas de quoi tu parles. Qui est Jack ? Qui est ce fils dont... »

Il l'a bousculée. « Tu vas arrêter, dis ?... tu vas arrêter, garce ? »

Je me suis interposé.

« S'il vous plaît... tout est de ma faute. Je vais vous expliquer. »

Anne a poussé un hurlement et a bondi de sa chaise comme un chat. Je n'ai pas pu la retenir. Elle m'a saisi par le col et, le visage à quelques pouces du mien : « C'est vous qui avez fait ça. C'est vous... Quand il a eu sa crise cardiaque.

— Oui. » Il y avait des pleurs sur ma figure.

« Vous l'avez changé. Vous l'avez rendu différent. Qu'avez-vous fait ? Hein ? Qu'avez-vous fait ? »

Frank se leva. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de crise cardiaque ? »

J'ai dit : « Il était en train de mourir, Anne. Je ne pouvais rien faire. Alors j'ai tourné pour trouver un monde où il y aurait un autre Frank. Pas le même, mais presque.

— Vous voulez dire que ce n'est pas Papa ?

— Non.

— Alors, où est Papa ?

— Il est mort, Anne. Mort. »

Elle s'éloigna en se cachant le visage. Frank m'empoigna par la chemise. « Ça signifie que tu m'as fait quelque chose ? Comme pour son épaule ? C'est ça que tu voulais dire ? »

— J'ai fait oui du menton. « Vous n'appartenez pas à ce monde-ci. Ce n'est ni votre appartement, ni même votre famille.

— Mais alors mon gars, Jack ?..

— Dans ce monde, il n'existe pas. » Ça m'a fait du mal de lui dire cela.

« N'existe pas ! ». Il a serré un peu plus fort ma chemise. « Écoute-moi... Tu vas me ramener là-bas. T'as compris ?

— Je ne peux pas. Ils sont trop, les mondes. Je ne peux pas retomber sur le même. Si je prolongeais, je trouverais toujours quelque chose. Mais ce serait chaque fois un peu différent. Comme ici. »

Il était cramoisi. Et les yeux jaunes. « Espèce de sale petit... »

J'ai pivoté pour échapper à son étreinte. Il m'a poursuivi autour de lavable, s'est cogné contre une chaise. Enfin, il a atteint la porte. « Veux-tu revenir, toi... », il a crié ; comme j'ouvrais la porte, je l'ai vu qui empoignait la statue d'or. Au fond de moi, il y avait quelque chose de douloureux qui voulait s'évader. Je l'en ai empêché.

Je suis sorti. Sur le palier, il y avait Mr. Hartley et deux hommes qui s'apprêtaient à sonner. Un des deux a fait un geste pour m'attraper. À ce moment la statue lancée par Mr. Frank a heurté le mur et est tombée. Ils l'ont regardée. Un des types a voulu la ramasser. Alors j'ai couru, j'ai dévalé les escaliers en retenant la chose en moi qui voulait s'en aller. J'ai entendu crier : « Hé ! Ne le laissez pas se sauver ! » J'ai couru plus fort.

Mais ils me suivaient de près et ils allaient plus vite que moi. Mon cœur sautait comme s'il allait démolir ma poitrine. Mon front était tout froid. La sueur. Tellement j'avais peur, mes pieds couraient mal. Je n'allais plus pouvoir retenir bien longtemps la chose mauvaise au fond de moi. Alors j'ai prolongé pour trouver la poche où j'aurais pu mettre la pile de pièces. J'ai tourné ; j'avais la main pleine de pièces et je les ai lancées derrière moi. Le premier homme s'est arrêté. L'autre a culbuté en jurant.

Je suis arrivé au bas de l'escalier. Tout mou des genoux. J'ai enfilé la rue. Je ne pouvais plus réfléchir. Seulement courir.

Dans mon dos, il y a eu des cris, des claquements de porte. Deux hommes se sont élancés, coudes au corps. Mr. Hartley les suivait. Ils allaient m'attraper, j'ai vu. Alors j'ai prolongé pour trouver la poche où j'aurais pu glisser la statuette. J'ai trouvé : j'ai failli tomber tellement c'était lourd. J'ai quand même réussi à la prendre et à la lancer sans interrompre ma course. Je les ai entendus ; ils s'interpellaient : « Prends-la – ne la prends pas – etc. »

J'ai prolongé. Tourné. Jeté une autre statue au milieu de la rue. Ça a fait un bruit comme un tuyau de plomb en tombant.

Les gens quittaient le trottoir, s'élançaient entre les voitures, les bras tendus. J'ai prolongé pour semer des pièces à la volée. Quand elles ont rebondi devant leurs pieds, j'ai vu, ils se sont arrêtés. J'ai continué à courir.

Je suis arrivé au coin de la rue. Il y avait trois hommes qui attendaient le signal pour traverser. Un avec un journal. Les autres derrière ont crié : « Hé, là-bas... Arrêtez ce type-là ! » Quand les trois hommes se sont ébranlés, j'ai encore prolongé dans ma poche et j'ai tendu une statue à celui qui était le plus près. Il l'a prise. Des deux mains. J'ai fait un crochet pour éviter les deux autres et j'ai continué à courir. Mais respirer, ça me brûlait la gorge.

Je me suis retourné. Ils me poursuivaient. Comme un éventail. En tête quelques-uns. Et puis davantage. Et derrière davantage encore. Et toujours il y en avait plus. Et d'autres venaient rejoindre mes poursuivants. Je voyais dans leurs mains les statues d'or qui étincelaient au soleil. Leurs figures étaient laides. C'était comme un tableau dans mon œil. Immobile. J'ai eu peur comme devant une grosse vague qui s'élève derrière soi et ne tombe pas.

Pourtant, ils n'étaient pas arrêtés. Ça n'avait duré qu'un seul instant. J'entendais le bruit de leurs pas, leurs voix. Comme s'il y avait eu un gros animal. Je courais. Mais mes jambes étaient trop faibles pour me soutenir. Alors, j'ai vu une porte cochère de l'autre côté. J'ai traversé la rue en deux bonds et je m'y suis jeté.

J'ai vu arriver la vague des gens. Aussi vite qu'un train. J'étais aculé dans l'angle de la porte. Je ne pouvais plus bouger.

Au fond de moi, c'était comme un nœud de peur. Je pleurais. J'étais malade. J'ai extrait des statues d'or de mes poches et les ai lancées devant moi pour me protéger – deux, six, huit. Et puis la vague fut sur moi.

Alors, au fond de moi, il y a eu un sursaut que je n'ai pas pu empêcher. J'ai prolongé. J'ai tourné. Et tout est devenu soudain silencieux.

J'ai ouvert les yeux. Il n'y avait plus de gens. Plus de rue. Devant le porche où je me tenais, seulement un grand trou. Très profond. Si profond que je n'en voyais pas le fond. J'ai entendu des pneus crisser

et une voiture a freiné. Juste à temps pour éviter la crevasse. Quand j'ai levé la tête, j'ai vu que de l'autre côté, au lieu des bâtiments, il ne se dressait plus que des ruines. Des édifices à moitié écroulés. Les façades disparues démasquaient les pièces où les gens étaient encore assis. Leurs visages n'étaient que des points rosés. Et toujours, le silence. Puis j'ai entendu le choc creux des briques qui tombaient, le son de l'eau qui jaillissait d'une conduite crevée.

J'ai dû m'appuyer contre la porte pour pouvoir rester debout. Alors, je me suis frappé la tête contre le panneau.

Tous ces gens qui, une minute plus tôt, étaient là, qui couraient, qui respiraient, je ne savais pas où je les avais expédiés. Peut-être étaient-ils en train de dégringoler dans l'air en hurlant – peut-être s'enfonçaient-ils au creux d'un océan ou dans un brasier.

L'enfant qui était en moi avait prolongé jusqu'à un monde où le sol était plus bas de niveau. Aussi, quand j'avais tourné, une partie de la rue était-elle partie sur ce monde. Et il n'y avait rien eu pour la remplacer ici.

Après un long moment, j'ai examiné la destruction que j'avais provoquée. Un trou au milieu de la rue, la moitié des maisons envolées, des innocents tués. J'aurais aussi bien pu faire éclater une bombe !

Tout cela, parce que j'avais eu peur. Parce que l'enfant terrorisé qui était en moi ne pouvait pas garder son sang-froid quand il se sentait en danger.

Voilà : je n'avais plus rien à faire dans ce monde.

C'était toujours pareil. Toujours. Quelle que soit la violence de mes efforts...

J'ai vu surgir des voitures de police, une ambulance suivie de près par la voiture des pompiers. La foule était si dense que les véhicules avaient du mal à se frayer un chemin. J'ai encore vu un taxi qui stoppait au ras de l'excavation. J'ai pensé que ce devait être Anne et Frank. Mais j'étais trop loin pour distinguer le visage des voyageurs qui en sortirent. Ça n'avait d'ailleurs plus d'importance. Tout cela était déjà très loin. Très ancien.

*
* *

Je me suis assis sur le seuil, regrettant de ne pas être mort. Si ce n'avait pas été un péché, j'aurais tenté de me suicider. Je savais pourtant que je ne le pouvais pas parce que, toujours, au fond de moi, un enfant terrifié aurait tourné avec un univers où ma mort ne se produirait pas – où le revolver s'enrayerait, où la balle me raterait, où la corde se romprait, où le poison ne serait que de l'eau pure.

Une fois seulement, j'avais vécu près d'un an dans un monde sans

hommes. Dans une forêt. Un monde merveilleux. Mais dès que je m'endormais, je rêvais et, dans mon rêve, je tournais pour quitter ce monde et je me réveillais dans un autre – un monde avec des hommes. Et je devais fuir à nouveau vers d'autres forêts.

Tant et si bien qu'à la fin, j'avais capitulé. Où j'allais, je l'ignorais. Je ne savais qu'une seule chose : je devais y aller. J'étais l'homme le plus maléfique de la création. J'étais le mal. Pourtant je savais que Dieu avait prévu une place pour moi. *Même pour moi.*

Je me suis mis debout. J'ai essuyé mon visage avec ma manche et j'ai pris une grande respiration.

Si je dois partir à l'aventure, je me suis dit, alors, autant partir tout de suite. J'ai prolongé. Loin. Très loin en arrière. Plus loin que jamais. Deux mille ans. J'ai trouvé un endroit où un certain homme n'était pas né. Aussi, tout était différent. Alors j'ai tourné.

La rue s'est évanouie. C'est maintenant une nouvelle et haute cité qui s'étend devant moi avec des bâtiments gris et froids qui se dressent les uns derrière les autres. Ils ont tous des portes et des fenêtres pointues, très grandes, des dômes de pierre jaune ou de cuivre bleu qui brille. Un avion traverse le ciel. Il n'a pas la forme d'une croix, il est rond. La rue est pavée de mosaïques.

Parce que j'avais empêché un homme de naître deux mille ans plus tôt, le monde était à présent si différent – deux mille ans d'histoire étaient transformés, et toutes les villes, et la vie des hommes.

Ici, en tout cas, je ne renouvellerais pas mes anciennes erreurs – je pouvais repartir à zéro. Et je me suis dit : « *Maintenant si je fais une seule chose juste, peut-être cela effacera-t-il toutes les fautes que j'ai commises jusque-là.* »

J'étais dans un petit parc entouré d'une clôture de pierres ciselées. Comme des boucles. Derrière moi, sur un socle, deux statues : l'une représentait un beau jeune homme coiffé d'un chapeau rond qui brandissait un flambeau. L'autre était identique. Sauf que le personnage tenait le flambeau la tête en bas. Je me suis souvenu. Une fois, dans un livre, j'avais vu les mêmes effigies. Un livre sur un dieu appelé Mithra, un dieu des anciens temps. Les statues que je voyais étaient celles de Mithra, l'étoile du matin et de Mithra, l'étoile du soir. Leurs yeux de pierre me fixaient de leur regard vide.

— *Est-ce toi ?* semblaient-elles dire.

— *Est-ce ici ?* je leur ai demandé en leur rendant leur regard.

Mais nous ne pouvions répondre à aucune de ces questions, ni les statues, ni moi. Et je me suis détourné d'elles. Je suis entré dans la ville.

LE TROU DANS LE COIN

Par R.A. Lafferty

On l'a déjà remarqué, les mondes parallèles ont l'intérêt ou l'inconvénient de différer un peu les uns des autres. Dieu sait ce qui peut surgir d'étrangement familier du trou dans le coin qui les met tous en communication.

HOMER Hoose rentrait chez lui ce soir-là vers le cliché traditionnel de la félicité : le chien bâtard, qui était son ami personnel ; la maison idéale, où la vie de tous les jours était un joyeux charivari ; la femme affectueuse et fantasque ; et les cinq enfants – le nombre parfait (quatre de plus auraient été trop, quatre de moins auraient été trop peu).

Le chien hurla de terreur et se hérissa comme un porc-épic. Puis il reconnut l'odeur d'Homer ; il lui lécha les talons et lui mordilla les phalanges pour lui souhaiter la bienvenue. Un bon chien, malgré sa stupidité. Mais qui a besoin d'un chien finaud !

Homer eut quelques difficultés avec le bouton de la porte. Ceux-ci n'existent pas dans toutes les versions plus ou moins corrigées, voyez-vous, et il avait l'impression ce soir d'être un peu déphasé. Mais il finit par découvrir le truc (il fallait tourner, au lieu de tirer), et il ouvrit la porte.

« As-tu pensé à rapporter ce que je t'avais demandé ce matin, Homer ? s'enquit Régina, la femme affectueuse.

— Que m'avais-tu demandé de rapporter ce matin, petit pain aux aïrelles, soupe au lait de mon cœur ? demanda Homer.

— Si je m'en étais souvenue, je me serais exprimée autrement pour te demander si tu y avais pensé, expliqua Régina. Mais je sais que je t'ai demandé de rapporter quelque chose, vieux ketchup de mon âme. Homer ! Regarde-moi, Homer ! Tu as l'air différent, ce soir ! DIFFÉRENT ! Tu n'es pas mon Homer, n'est-ce pas ? Au secours ! Au secours ! Il y a un monstre dans la maison ! ! Au secours, au secours ! À moi !

— C'est toujours agréable, d'être marié à une femme qui ne vous comprend pas », dit Homer. Il l'enlaça affectueusement, la renversa, la piétina amicalement de ses gros pieds en sabots de cheval et se mit en devoir (à ce qu'il semblait) de la dévorer.

« Où as-tu trouvé le monstre, maman ? demanda leur fils Robert en entrant. Pourquoi est-ce qu'il a mis toute ta tête dans sa bouche ? Je peux prendre une pomme dans la cuisine ? Qu'est-ce qu'il va faire, maman, il va te tuer ?

— À moi, à moi, dit maman Régina. Une seule pomme, Robert, il y en a juste assez pour tout le monde. Oui, je crois qu'il va me tuer. À moi ! »

Leur fils alla prendre une pomme et sortit.

« Eh, papa, qu'est-ce que tu fais à maman ? » demanda leur fille Frégona en entrant. Elle avait quatorze ans, mais elle était stupide pour son âge. « J'ai l'impression que tu vas la tuer, comme ça. Je croyais qu'on épiluchait les gens avant de les avaler. Mais... tu n'es pas du tout papa, n'est-ce pas ? Tu es un monstre. Je t'avais pris pour mon papa. Tu lui ressembles tout à fait, sauf que tu n'es pas pareil.

— À moi, à moi », dit maman Régina, mais sa voix était étouffée.

On s'amusait bien, chez eux.

Homer Hoose rentrait chez lui ce soir-là vers le cliché traditionnel de la félicité : le c.b. ; la m.i. ; la f.a. et f. ; et les c.e. (quatre de plus auraient été trop).

Le chien frétille joyeusement tout autour de lui, tandis que leur fils Robert rongeait un trognon de pomme sur la pelouse de l'entrée.

« Salut, Robert, dit Homer, quoi de neuf, aujourd'hui ?

— Rien, papa. Il ne se passe jamais rien, ici. Oh, si, il y a un monstre dans la maison. Il te ressemble un peu. Il est en train de tuer maman et de la dévorer.

— De la dévorer, fils ? Que veux-tu dire ?

— Il a toute sa tête dans la bouche.

— Drôle, Robert, très, très drôle », dit Homer, et il entra dans la maison.

Il fallait reconnaître aux enfants Hoose une qualité : très souvent, ils disaient la vérité toute chauve. Il y *avait* un monstre dans la maison. Et il *était* en train de tuer et de manger sa femme Régina. Ce n'était pas une banale plaisanterie de fin d'après-midi. C'était quelque chose de sérieux.

Homer l'homme était un type vif et costaud. Il tomba sur le monstre à coups de manchettes de judo et de vigoureux crochets au corps ; le monstre lâcha la femme et fit face à l'homme.

« Qu'est-ce qui vous prend, espèce d'abruti ? aboya-t-il. Si vous avez quelque chose à livrer, allez à la porte de service. Qu'est-ce que c'est que ces façons de frapper les gens ? Régina, tu connais cet ahuri ?

— Ouaaah, c'était bon, hein, Homer ? souffla Régina tout en se relevant, haletante et rayonnante. Oh ! lui ? Sapristi, Homer, je crois bien que c'est mon mari. Mais comment peut-il être mon mari, puisque c'est toi ? Voilà que vous m'avez tellement embrouillé les idées, tous les deux, que je ne sais plus lequel de vous deux est mon Homer.

— Grandes Gestalts Gaffeuses ! Tu ne veux pas dire que je lui ressemble ? hurla Homer le monstre, prêt à éclater.

— Mon cerveau chancelle, gémit Homer l'homme. La réalité est en train de fondre. Régina ! Exorcise ce cauchemar si c'est toi qui l'as invoqué ! Je savais bien que tu n'aurais pas dû fourrer ton nez dans ce livre.

— Monsieur le cerveau-chancelant, lança femme Régina à Homer l'homme, apprends donc à embrasser comme il le fait avant de me dire lequel je dois exorciser. Tout ce que je demande, c'est un peu d'affection. Et ça, je ne l'ai pas trouvé dans un livre.

— Comment allons-nous savoir lequel est papa ? Ils sont tout à fait pareils, carillonnèrent en chœur, leurs filles Clara-Belle, Anna-Belle et Maudie-Belle, qui venaient d'entrer.

— Horreurs sautillantes de l'enfer ! rugit Homer l'homme. Comment allez-vous le savoir ? mais il a la peau verte !

— Il n'y a rien de mal à avoir la peau verte, du moment qu'elle est bien nettoyée et bien huilée, protesta Régina.

— Il a des tentacules à la place des mains, dit Homer l'homme.

— Oh ! ça, je peux le dire ! s'exclama Régina d'une voix vibrante.

— Comment allons-nous savoir lequel est papa, puisqu'ils se ressemblent tellement ? demandèrent en chœur les cinq enfants Hoose.

Je suis sûr qu'il y a une explication simple à tout ça, mon vieux, dit Homer le monstre. Si j'étais vous, Homer – et on pourrait discuter pour savoir si je le suis ou non – je crois que j'irais voir un docteur. Je ne pense pas que nous ayons besoin d'y aller tous les deux, puisque notre problème est le même. Voici l'adresse d'un bon docteur, dit-il tout en écrivant.

— Oh ! je le connais, dit Homer l'homme quand il lut le papier. Mais comment le connaissez-vous ? Ce n'est pas un vétérinaire. Régina, je vais voir le docteur pour savoir ce qui ne va pas chez moi, ou chez toi. Quel que soit le recoin de ton sous-id d'où tu l'as sorti, essaie d'y remiser ce cauchemar avant que je revienne.

— Demande-lui si je dois continuer à prendre mes pilules roses, dit Régina.

— Non, pas celui-là. C'est le docteur pour la tête, que je vais voir.

— Alors demande-lui si je dois continuer à faire ces rêves agréables, dit Régina. J'en ai vraiment assez. Je veux retrouver les autres rêves. Homer, laisse les graines de coriandre avant de partir. » Elle prit le paquet qu'il avait dans sa poche. « Tu t'en es souvenu. Mon autre Homer l'avait oublié.

— Non, je n'avais pas oublié, dit Homer le monstre. Tu ne pouvais pas te rappeler ce que tu m'avais demandé de rapporter. Tiens, Régina.

— Je serai de retour dans un petit moment, dit Homer l'homme. Le docteur habite au coin. Et vous, mon vieux, si vous êtes réel, ne posez pas vos polypes ramasseurs de plancton sur ma femme avant que je revienne. »

Homer Hoose remonta la rue jusqu'à la maison du docteur Corte, qui faisait le coin. Il frappa à la porte, puis l'ouvrit et entra sans attendre de réponse. Le docteur était assis dans son cabinet, mais il semblait un peu hébété.

« J'ai un problème, docteur Corte, dit Homer l'homme. En rentrant chez moi ce soir, j'ai trouvé un monstre en train de manger ma femme – c'est du moins ce que j'ai cru.

— Oui, je sais, dit le docteur Corte. Homer, il va falloir reboucher ce trou, au coin.

— Je ne savais pas qu'il y avait un trou à ce coin-là, docteur. En fait, ce type n'avalait pas vraiment ma femme, c'était seulement sa façon de manifester son affection. Tout le monde a trouvé que le monstre me ressemblait, docteur, mais il avait la peau verte et des tentacules. Quand j'ai commencé moi aussi à trouver qu'il me ressemblait, je suis venu vous voir pour savoir ce qui n'allait pas chez moi, ou chez les autres.

— Je ne peux rien pour vous, Hoose. Je suis un psychologue, pas un physicien de l'aléatoire. Il n'y a qu'une seule chose à faire : reboucher le trou du coin.

— Docteur, il n'y a pas de trou à ce coin de la rue.

— Je ne parle pas de trou dans la rue, Homer, je reviens moi-même à l'instant de passer une visite éprouvante. Je suis allé voir le psychanalyste qui psychanalyse les psychanalystes. « Il y a une douzaine de personnes qui sont venues me voir avec le même genre d'histoires, lui ai-je dit. Ils rentrent tous chez eux le soir, et tout est différent, ou eux-mêmes sont différents ; ou bien ils s'aperçoivent qu'ils sont déjà chez eux quand ils y arrivent. Que faites-vous quand une douzaine de personnes viennent vous trouver avec la même histoire absurde, docteur Diebel ? » lui ai-je demandé.

« Je n'en sais rien, Corte, m'a-t-il répondu. Que dois-je faire quand

le même homme vient me trouver douze fois avec la même histoire absurde, tout cela en moins d'une heure, et que cet homme lui-même est un docteur ? » m'a demandé le docteur Diebel.

« Pourquoi, docteur Diebel ? ai-je demandé. De quel docteur s'agit-il ?

« De vous, m'a-t-il dit. Vous êtes venu douze fois depuis une heure me servir les mêmes balivernes ; à chaque fois que vous êtes venu me voir, vous paraissiez légèrement différent ; et à chaque fois, vous vous comportez comme si vous ne m'aviez pas vu depuis un mois. Bon sang, mon vieux, m'a-t-il dit, vous avez dû vous croiser vous-même en entrant.

« Ah ! c'était donc moi, ai-je dit. J'essayais de savoir qui il me rappelait. Bon, eh bien, c'est un problème, docteur Diebel. Qu'allez-vous faire pour y remédier ?

« Je vais aller voir le psychanalyste qui psychanalyse les psychanalystes qui psychanalysent les psychanalystes, m'a-t-il répondu. Dans la profession, c'est lui le meilleur. Le docteur Diebel est donc sorti, et je suis revenu à mon cabinet. Vous êtes arrivé juste après. Ce n'est pas moi qui peux vous aider, Homer, mais il faut que nous nous occupions du trou du coin !

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire à propos de ce trou, docteur, dit Homer. Mais... il est venu beaucoup de gens avec des histoires comme la mienne ?

— Oui, Homer, tous les gens du quartier sont venus me trouver avec une histoire idiote, sauf, tiens donc, tout le monde sauf cette grosse tête de Diogène lui-même ! Homer, cet homme qui sait tout a le doigt là-dedans jusqu'à l'humérus. Je l'ai vu l'autre soir grimpé sur les poteaux électriques, mais je ne me suis douté de rien. Je sais qu'il aime bien se brancher sur la ligne avant l'arrivée à son compteur. C'est un bon moyen d'économiser du courant, et il en utilise pas mal dans son laboratoire. Mais il installait le trou au coin. Voilà ce qu'il faisait. Allons le chercher, et emmenons-le chez vous pour qu'il arrange tout ça.

— Certainement. Un homme qui sait tout doit savoir s'il y a un trou au coin, docteur. Mais je vous, assure que je ne vois aucun trou nulle part à ce coin. »

L'homme qui savait tout s'appelait Diogène Pontifex. Il habitait la maison voisine de celle d'Homer Hoose, et ils le trouvèrent dans son arrière-cour en train de lutter avec son anaconda.

— Diogène, venez avec nous chez Homer, insista le docteur Corte. Nous avons une ou deux questions qui risquent d'être un peu trop ardues, même pour vous.

— Là, vous chatouillez mon orgueil, siffla Diogène. Quand les psychologues commencent à utiliser la psychologie, c'est le moment

de se rendre. Attendez une minute que je maîtrise celui-là. »

Diogène cravata l'anaconda, lui flanqua quelques coups de poing sur la figure, puis le terrassa d'une double-clef au bras et au corps. Le laissant se tordre sur le sol, il suivit les autres dans la maison.

« Salut, Homer, dit Diogène à Homer le monstre quand ils furent entrés. Je vois que vous êtes ici à deux au même moment. C'est sans aucun doute ce qui vous embarrasse.

— Docteur Corte, Homer vous a-t-il demandé si je pouvais cesser d'avoir ces rêves agréables ? demanda femme Régina. J'en ai vraiment assez. Je veux retrouver mes vieux cauchemars.

— Vous pourrez sans doute les retrouver ce soir-même, Régina, dit le docteur Corte. Pour l'instant, j'essaie d'amener Diogène ici présent à nous expliquer ce qui se passe. Je suis sûr qu'il le sait. Et, si vous vouliez bien nous dispenser de la première partie, Diogène, à propos de tous les autres savants du monde entier qui ne sont que des petits garçons à côté de vous, cela nous permettrait de gagner du temps. Je suis sûr qu'il s'agit encore de l'une de vos expériences, comme... oh ! non. Je ne veux même pas penser à la dernière !

« Diogène, parlez-nous du trou du coin, et de ce qui tombe au travers. Dites-nous comment certaines personnes rentrent chez elles deux ou trois fois en autant de minutes, et s'aperçoivent qu'elles y sont déjà quand elles y arrivent. Dites-nous comment un être qui défie l'imagination passe au bout de quelques instants pour une si vieille connaissance qu'on ne sait plus qui est qui. D'ailleurs, je ne sais plus trop lequel de ces deux Homers est venu à mon cabinet il y a un moment, ni avec qui je suis revenu à cette maison. D'une certaine façon, ils semblent tout à fait identiques, et d'un autre côté ils ne le sont pas.

— Mon Homer a toujours eu une drôle d'allure, dit Régina.

— Vous découvrirez qu'ils sont nettement différents si vous vous fiez aux indices visuels, expliqua Diogène. Mais personne ne se réfère aux indices visuels, sinon d'une façon passagère. Notre impression d'une personne ou d'une chose est beaucoup plus complexe, et l'élément visuel ne représente qu'une faible part de notre évaluation. Eh bien, l'un d'eux est Homer gestalt un, l'autre est Homer gestalt neuf. Mais ils sont tout à fait distincts. N'allez jamais croire qu'ils soient la même personne. Ce serait une sottise.

— Et le Seigneur nous en préserve ! dit Homer l'homme. Très bien, Diogène, poursuivez votre numéro.

— D'abord, regardez-moi soigneusement, tous, dit Diogène. Pas mal, n'est-ce pas ? Mais notez bien mes vêtements, mon teint, et mon aspect général.

« Maintenant, les explications : tout commence avec mon Corollaire du Corollaire de Phelan sur la gravité. Je prends la proposition inverse

de l'alternative. Phelan s'est demandé pourquoi la gravité était si faible sur toutes les planètes sauf une. Il a affirmé que la gravité de cette planète particulière était normale, alors que la gravité de tous les autres mondes était anormale et résultait d'une erreur mathématique. Moi, à partir des mêmes données, je déduis que la gravité des autres planètes n'est pas trop faible, mais que celle de la nôtre est trop forte. Elle est environ cent fois plus forte qu'elle devrait l'être.

— À quoi la comparez-vous quand vous déclarez qu'elle est trop forte ? s'enquit le docteur Corte.

— Il n'y a rien à quoi je puisse la comparer, docteur. Le poids de tous les corps que je suis en mesure d'examiner est de quatre-vingts à cent fois trop élevé. Il y a deux explications possibles : ou bien il y a une erreur quelconque dans mes calculs ou dans mes théories – peu probable – ou bien il y a dans tous les cas une centaine de corps environ, solides et pesants, occupant la même place au même instant. *Vieilles Chaises de Marchand de Glaces ! Chaussures de Tennis en Octobre ! Senteur de l'Orme Glissant ! Aboyeurs de Foire avec des Verrues sur le Nez ! Crapauds Cornus en Juin ! »*

— Je vous ai suivi assez bien jusqu'aux chaises de marchand de glaces, dit Homer le monstre.

— Oh ! moi j'ai fait le rapport, et avec les chaussures de tennis aussi, dit Homer l'homme. Je me débrouille pas mal pour suivre toutes ces histoires de théories cosmiques. Ce qui m'a dérouté, c'est l'orme glissant. Je ne vois pas comment il illustre particulièrement une théorie hypothétique de la, gravité.

— La dernière partie était une incantation, dit Diogène. Remarquez-vous en moi un changement, quelconque, à présent ?

— Vous portez un costume différent, bien sûr, dit Régina. Mais ça n'a rien d'extraordinaire. Des tas de gens changent de vêtements pour la soirée.

— Vous êtes plus brun et plus sec, dit le docteur Corte. Mais je n'aurais remarqué aucun changement si vous ne nous aviez pas prévenus. En fait, si je ne savais pas que vous êtes Diogène, il n'y aurait aucun moyen raisonnable de vous identifier comme étant Diogène. Vous ne vous ressemblez pas du tout, et pourtant je vous reconnaîtrais n'importe où.

— J'étais d'abord un gestalt deux. Maintenant, je suis pour un moment un gestalt trois, dit Diogène. Bien, nous avons donc en premier lieu la preuve qu'une centaine environ de corps solides et pesants occupent au même moment le même espace que notre terre. Ceci en soi fait déjà violence à la physique conventionnelle. Mais considérons maintenant les caractéristiques de tous ces corps en état de cohabitation. Sont-ils occupés, peuplés ? Cela signifie-t-il donc qu'une centaine de personnes occupent en permanence le même

espace que celui qu'occupe chaque personne ? Cette idée ne fait-elle pas violence à la psychologie conventionnelle ? Eh bien, j'ai prouvé qu'il y avait au moins huit personnes occupant le même espace que celui qu'occupe chacun de nous, et j'ai à peine commencé. *Branches Toutes Blanches de Sycomore ! Terre Nouvellement Labourée ! (Nouveau labour, vieille terre). Bouse de Vache Entre Vos Orteils en Juillet ! Glaise de Monticule du Lanceur dans la Vieille Division des Trois-Yeux ! Éperviers en Août !*

— Je me suis perdue dans les labours, dit femme Régina. Mais j'ai saisi le truc des branches de sycomore, pourtant.

— J'ai tout compris jusqu'aux éperviers, dit Homer le monstre.

— Et cette fois, me trouvez-vous changé ? demanda Diogène.

— Vous avez de petites plumes sur le dos de vos mains, là où vous aviez de petits poils, dit Homer l'homme, et sur vos orteils. Et vous êtes pieds nus, maintenant. Mais je n'aurais rien remarqué si je n'avais pas été à la recherche de détails insolites.

— Je suis un gestalt quatre, à présent, dit Diogène. Mon comportement risque de devenir un peu extravagant.

— Il l'a toujours été, dit le docteur Corte.

— Mais pas autant que si j'étais un gestalt cinq, dit Diogène. En gestalt cinq, je pourrais faire un saut de Pan sur les épaules de la jeune Frégona, ou marcher littéralement pieds nus dans les cheveux de la belle Régina, à l'endroit même où elle se tient. De nombreux gestalt deux normaux deviennent des gestalt quatre ou cinq dans leurs rêves. Il semble que ce soit le cas de Régina.

« J'ai trouvé le reflet – mais non la substance – de toute la situation dans la psychologie de Jung. Jung m'a servi en cela de second élément, car ce sont les erreurs de Phelan et de Jung dans des domaines très différents qui m'ont mis sur la piste de la vérité. Ce que dit Jung, en réalité, c'est que chacun de nous est en profondeur un certain nombre de personnes. Je trouve cela idiot. Il y a quelque chose qui me répugne, dans ces théories d'avant-garde. La vérité est que nos doubles n'entrent dans notre inconscient et dans nos rêves que par accident, et ceci parce qu'ils occupent la plupart du temps le même espace que celui que nous occupons. Mais nous sommes tous des personnes distinctes et indépendantes. Et il peut arriver que deux d'entre nous ou plus soyons présents dans le même cadre au même moment, et dans un lieu rapproché mais différent. Témoins le gestalt deux et le gestalt neuf d'Homer ici présents.

« J'ai fait des expériences pour voir jusqu'où je pouvais aller, et la gestalt neuf est la plus éloignée que j'aie pu atteindre jusqu'à présent. Je ne numérote pas les gestalts dans l'ordre de leur étrangeté par rapport à nos propres normes, mais dans l'ordre où je les ai découvertes. Je suis convaincu cependant que le nombre de complexes

de gens et de mondes concentriques et congravifiques approche la centaine.

— Enfin, il y a un trou au coin, n'est-ce pas ? demanda le docteur Corte.

— Oui, je l'ai installé là, près de l'arrêt d'autobus, parce que c'était un point d'entrée pratique pour les gens du quartier, dit Diogène. J'ai eu largement l'occasion d'en étudier les résultats ces deux derniers jours.

— Mais comment avez-vous *fait* exactement pour installer un trou au coin ? insista le docteur Corte.

— Croyez-moi, Corte, cela demande pas mal d'imagination, dit Diogène. Je veux dire, littéralement. J'ai tellement puisé dans mes réserves psychiques pour construire ce truc que j'en suis resté épuisé, et de tous les gens que je connais, c'est moi qui ai la provision la plus variée d'images psychiques. J'ai aussi installé des amplificateurs magnétiques de chaque côté de la rue, mais ce qu'ils amplifient, c'est mon imagerie originale. Je vois là-dedans un champ d'études inépuisable.

— Quelles sont exactement ces incantations qui vous transportent d'une gestalt à l'autre ? demanda Homer le monstre.

— Ce n'est que l'un des modes d'entrée possibles, parmi des douzaines d'autres, mais je trouve parfois que c'est le plus pratique, dit Diogène. C'est l'Imminence Remémorée, ou l'Incohérence Verbale. C'est l'Évocation – une entrée intuitive ou charismatique. Je l'utilise souvent dans le Motif Bradmont – ainsi nommé par moi d'après deux écrivains S.-F. du XX^e siècle.

— Vous en parlez comme si... enfin... ne *sommes-nous* pas au XX^e siècle ? demanda Régina.

— Nous sommes au XX^e ? Ma foi, vous avez raison ! Je suppose que c'est vrai, reconnu Diogène. Voyez-vous, je poursuis également des expériences dans d'autres domaines, et je mélange parfois mes époques. Je pense que vous avez tous de temps à autre des moments de perception extrêmement intenses. Il semble en ces instants que le monde est d'une certaine façon plus neuf, comme si c'était un monde nouveau. Et l'explication en est que, pour vous, *c'est* un monde nouveau. Vous vous êtes déplacé, l'espace d'un instant, dans une gestalt différente. Il y a de nombreux trous ou modes d'entrée accidentels, mais le mien est le seul passage organisé dont j'aie connaissance.

Il y a là une contradiction, dit le docteur Corte. Si les personnes sont distinctes, comment pouvez-vous passer de l'une à l'autre ?

Je ne passe pas d'une personne à l'autre, dit Diogène. Vous avez eu devant vous trois Diogènes différents qui vous ont fait cet exposé l'un après l'autre. Par bonheur, mes collègues et moi jouissons d'un esprit

scientifique similaire et travaillons en étroite collaboration. Nous avons fait sur vous ce soir une expérience réussie d'acceptation de substitution. Oh ! les ramifications de ce phénomène ! Les aspects à étudier ! Je vous sortirai de votre monde étroit de la gestalt deux pour vous faire découvrir monde après monde.

— Vous parlez du complexe de la gestalt deux auquel nous appartenons normalement, dit femme Régina, et des autres jusqu'à la gestalt neuf, ou peut-être cent. N'y a-t-il pas de gestalt un ? Des tas de gens commencent à compter à partir de un.

— Il y a un numéro un, Régina, dit Diogène. C'est la première gestalt que j'ai découverte et que j'ai numérotée, avant de m'apercevoir que le monde commun de la plupart d'entre vous appartenait à une catégorie similaire. Mais je n'envisage pas de jamais retourner dans le monde de la gestalt un. Il est pompeux et sinistre au-delà de toute tolérance. Un seul exemple de sa médiocrité suffira. Les gens de gestalt un appellent leur monde « le monde de tous les jours ». Modérez vos haut-le-cœur, je vous prie. Puisse le plus bas d'entre nous ne jamais tomber aussi bas ! *Kakis Après la Première Gelée ! Vieilles Chaises de Coiffeur ! Fleurs de Cornouiller Rosé dans la Troisième Semaine de Novembre ! Publicité Murale de Cigarettes !* »

Diogène cria les derniers mots d'un air quelque peu paniqué, et il parut troublé. Il se changea en un individu légèrement différent, mais le nouveau Diogène n'eut pas l'air d'aimer non plus ce qu'il voyait.

« *Parfum de Trèfle Doux Humide !* s'écria-t-il. *Rue Sainte-Marie à San Antonio ! Colle d'Aéro-Modélisme ! Crabes de Lune en Mars !* Ça ne marche pas ! Ces lâcheurs m'ont laissé tomber ! Homer et Homer, attrapez l'autre Homer, celui-là ! J'ai l'impression que c'est un gestalt six, et ils sont mauvais, croyez-moi. »

Homer Hoose n'était pas particulièrement mauvais. Il était simplement rentré chez lui avec quelques minutes de retard, et il y avait trouvé deux types qui lui ressemblaient en train de faire du gringue à sa femme Régina. Quant à ces deux bavards, le docteur Corte et Diogène Pontifex, ils n'avaient rien à faire non plus dans sa maison quand il n'y était pas.

Il se mit à balancer des coups de poing. Vous en auriez fait autant.

Les trois Homers étaient tous des types vifs et costauds, et ils ne manquaient pas de sang. Celui-ci se mit bientôt à couler parmi le fracas et la dislocation des meubles et des gens – du sang ocre, du sang gris perle, l'un des Homer avait même un sang vaguement rouge. À eux trois, ils faisaient un beau tapage !

« Donne-moi ces graines de coriandre, Homer, dit femme Régina au dernier Homer tout en prenant le paquet dans sa poche. Autant en avoir trois. Homer ! Homer ! Homer ! Cessez de saigner sur le tapis, tous les trois ! »

Homer avait toujours été un bagarreur. De même qu'Homer. Et Homer aussi.

« *Stéthoscopes, Clair de Lune et Souvenirs...* heu... à la Fin Mars, chantonna le docteur Corte. Ça n'a pas marché, hein ? Je vais sortir d'ici par la voie normale. Homers, les gars, venez à mon cabinet un par un vous faire soigner quand vous aurez fini. Je suis obligé de faire un peu de médecine traditionnelle à mes moments perdus, ces temps-ci. »

Le docteur Corte sortit de la démarche incertaine d'un homme qui n'est pas en très bonne condition.

« *Bandes Dessinées du Vieux Harry Cover ! Rue du Congrès à Houston ! Rue du Jour à Baltimore ! Rue Élisabeth à Sydney ! Vernis de Vieux Pianos de Bastringue ! Entraîneuses Nommées Dotty !* débita Diogène. Je crois qu'il est plus facile de foncer jusque chez moi, c'est la porte à côté. Et il s'éclipsa de la démarche aisée d'un homme en pleine forme.

« J'en ai marre ! tonna l'un des Homers – on ne sait pas lequel – alors qu'il était éjecté de la mêlée et s'écrasait contre un mur. La paix et la tranquillité, voilà ce que veut un homme quand il rentre chez lui le soir – pas ce genre de choses. Les gars, je vais ressortir et remonter jusqu'au coin. Et puis je reviendrai chez moi à nouveau. Je vais balayer tout ça de mon esprit. Quand je tournerai le coin, je sifflerai Dixie et je serai l'homme le plus paisible du monde. Mais quand je rentrerai chez moi, je crois qu'il vaut mieux qu'aucun de vous n'ait montré son nez. »

Et Homer fonça jusqu'au coin.

Homer Hoose rentrait chez lui ce soir-là vers le c.t. de la f. – tout était normal. Il trouva la maison en ordre, et sa femme Régina était seule.

« As-tu pensé à rapporter les graines de coriandre, Homer, petit cheveu de lumière de mon fusus ? lui demanda Régina.

— Ah ! j'ai pensé à les prendre, Régina, mais on dirait qu'elles ne sont plus dans ma poche. Je préférerais que tu ne me demandes pas où je les ai perdues. Il y a quelque chose que j'essaie d'oublier. Régina, je ne suis pas rentré à la maison avant maintenant, n'est-ce pas ?

— Pas que je me souviene, petit dolomedes sexpunctatus.

— Et il n'y a pas eu ici deux autres types qui me ressemblaient, mais différents ?

— Non, non, petit arentélon. Je t'aime et plein de choses encore, mais rien ne pourrait te ressembler. Personne n'est venu que toi. Les enfants ! Préparez-vous à venir dîner ! Papa est rentré !

— Alors tout va bien, dit Homer. J'ai dû rêvasser en chemin, et tous ces trucs ne sont jamais arrivés. Me voilà dans la maison idéale avec

ma femme Régina, et les enfants seront dans nos jambes d'ici une seconde. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point c'est merveilleux. AHHHHRRR ! ! ! TU N'ES PAS RÉGINA ! ! »

— Mais bien sûr que si, Homer. Lycosa Régina, c'est le nom de mon espèce. Allons, viens, viens, tu sais combien j'aime les soirées que nous passons ensemble. »

Elle le prit, lui brisa affectueusement les bras et les jambes pour le manipuler plus facilement, l'étala sur le sol et, se mit à le dévorer.

« Non, non, tu n'es pas Régina, sanglota Homer. Tu lui ressembles tout à fait, mais tu ressembles aussi à un monstrueux arachnide géant. Le docteur Corte avait raison, il faut reboucher le trou du coin. »

— Ce docteur Corte ne sait pas ce qu'il dit, fit Régina tout en mâchonnant. Il prétend que je suis boulimique. »

« Pourquoi que tu manges encore papa, maman ? demanda leur fille Frégona en entrant. Tu sais ce qu'a dit le docteur.

— C'est l'araignée en moi, dit maman Régina. Dommage que tu n'aies pas rapporté les graines de coriandre, Homer, ça va si bien avec toi.

— Mais le docteur a dit qu'il fallait que tu te modères un peu, maman, coupa Frégona. Il dit que papa a de plus en plus de mal à faire repousser ses membres aussi souvent, à son âge. Il dit que ça va finir par le rendre nerveux.

— Au secours, au secours ! hurla Homer. Ma femme est une araignée géante et elle me dévore. J'ai déjà perdu les jambes et les bras. Si seulement je pouvais revenir au premier cauchemar ! *Pots de Chambre sous les Lits dans la Ferme de Grand-Papa ! Ficelle Colophanée pour Faire des Rhombes de Carnaval ! Bouillie à Cochons en Février ! Toiles d'Araignée sur les Bocaux de Fruits dans le Cellier !* Non, non, pas ça ! Les choses ne marchent jamais quand on en a besoin. Ce Diogène trifouille trop de machins saugrenus.

— Tout ce que je veux, c'est un peu d'affection, dit Régina, la bouche pleine.

— Au secours, au secours, dit Homer tandis qu'elle le dévorait jusqu'à la tête. À moi, à moi ! »

Traduit par JACQUES POLANIS.

The hole on the corner.

© R.A. Lafferty, 1967/1978.

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

L'ÉTAT DE L'ART

Par Barry N. Malzberg

Puisque tous les possibles sont présents dans les mondes parallèles sagement alignés dans la quatrième dimension, pourquoi n'existerait-il pas une dimension de l'esprit où les grands écrivains, ces voyageurs impénitents de l'imaginaire, se retrouveraient par exemple pour siroter un verre ?

NOUS sommes tous là, à la terrasse de cet élégant café surplombant un Paris qui semble en ruine. Difficile de savoir ; au-delà d'un petit cercle de lumière, presque tout est opaque. À l'origine, nous étions censés nous retrouver à l'Algonquin, mais cet hôtel a été démoli il y a dix-sept ans pour permettre le passage de l'Intervallée 7.

« Lamentable, dit Dostoïevski en frappant la table de son verre. La destruction de l'environnement, ce côté de l'homme qui le pousse à laisser sur le paysage l'empreinte de sa pourriture intérieure. Je vous l'affirme, la fin du monde approche à grands pas. »

Dostoïevski est mélancolique. Vingt ans de Sibérie lui ont perverti l'esprit et depuis, il jette sur l'humanité un regard plus pessimiste que les événements ne le justifient peut-être. Toujours est-il qu'il faut qu'on s'occupe de lui. Chacun de nous s'occupe des autres avec une extrême courtoisie ; Dostoïevski, lui, mérite toute notre amitié. Il a donné tant d'œuvres capitales à la littérature ; en outre, tous ces changements lui ont un peu fait perdre la tête. Je dois avouer que la Sibérie ne lui a pas été très profitable.

« Bien sûr, dis-je avec douceur en finissant mon verre. Mais malgré tout, la technologie n'est pas un absolu. Quelque chose de neutre, comme le sexe, peut être dirigé dans n'importe quelle direction ; il en est de même pour les machines. Voyez-vous, l'environnement peut se transformer mais il deviendra aussi plus agréable. »

J'appelle un garçon. Le service est abominable dans ce café, mais il y a des années qu'ils ne sont plus sur la voie principale. Un problème

d'approvisionnement ; l'impossibilité de trouver du personnel qualifié. Un garçon s'approche d'un pas traînant ; ses vêtements sont luisants de crasse et il hausse les épaules tandis que je lui passe la commande. Une autre bière pour Dostoïevski, un apéritif pour Gertrude Stein et encore un peu de vin pour moi. Hemingway ne prend rien. Shakespeare est aux toilettes ; il a encore des ennuis avec ses intestins. Un peu de fromage et des crackers, peut-être. Pour les autres, la même chose. Nous sommes plutôt nombreux autour de cette table, bloquant le passage et contribuant à accroître la mauvaise réputation du café ; mais nous sommes des clients et le garçon, maugréant, se dirige vers les cuisines.

« Il y a sans doute du vrai dans ce que tu as dit, ajouté-je aimablement. Et tu as le droit de donner ton avis. Je défends ton point de vue, assurément.

— Au diable, tout ça ! » s'écrie Hemingway.

Il se lève, glisse son bloc-notes sous son bras et se dirige vers une sortie.

« J'en ai assez d'entendre toutes ces conneries. Depuis le début de l'après-midi, on nage dans la merde. Il est temps de s'en extraire et de réaliser de grandes choses. Sentir somptueusement, savoir magnifiquement. Conquérir les sens avec l'espoir ».

Ça y est, il va recommencer à boudier. Décidément, en dépit de tous nos efforts, nous n'avons rien pu en tirer. Cet homme n'est vraiment pas sociable.

« Je vais aller prendre un peu de soleil », dit-il.

Il s'avance dans l'allée en titubant, nous laissant payer sa part, comme d'habitude, et tandis qu'il s'apprête à traverser la rue de la Paix, il est renversé par un tramway qui lui sectionne les bras et les jambes et le rejette en petits morceaux sur le trottoir.

Gertrude Stein se met à glousser et porte une serviette à ses lèvres en caressant la main d'Alice Tokla.

« Ernest n'a jamais eu le moindre goût, dit-elle. Et chacun de ses gestes a échoué en tant que geste. »

Elle secoue la tête, repose sa serviette, se penche à l'oreille d'Alice et se lance dans un intense discours pendant que, dans la rue, les piétons et les gendarmes s'attroupent autour des restes d'Ernest. Le tramway s'est arrêté et par les fenêtres, des visages inexpressifs contemplent la scène.

« Comme des pétales sur un rameau noir, mouillé », dit Ezra, prenant la parole pour la première fois de l'après-midi. Puis il retourne à ses notes.

La foule, à présent, dissimule Ernest et il est difficile de voir ce qui se passe. Je suppose que le moment venu, ils le mettront dans l'un des convoyeurs pour le recycler. Cela n'a guère d'importance. Rien n'a

d'importance. Mes rapports avec Ernest n'ont jamais été très bons et, bien que cela me gêne un peu de l'admettre, je dois avouer que sa mort ne m'attriste pas tellement.

Shakespeare débouche des toilettes et manque de se cogner au garçon qui amène nos verres. « Maudit fou ! s'écrie Bill en s'effondrant sur sa chaise. Tu empuantis tout ! »

Et le serveur, l'air d'un homme qui a grandement souffert et ne se contrôle plus, fait passer son plateau sur une main et de l'autre, il s'empare d'un verre de vin dont il lance le contenu à la figure de Bill.

« Sale bâtard ! » fait Shakespeare. Mais l'expression de son visage ne se modifie pas et ses yeux morts roulent dans leurs orbites. L'homme, incontestablement, est ivre. En toute autre circonstance, il n'aurait pas manqué d'assommer le garçon.

Mais cet après-midi, il ne se passera rien. La tension se relâche, le garçon lève les yeux au ciel et, finissant par se maîtriser, il pose les verres devant nous. Puis, comme il est penché à côté de moi, je lui demande tranquillement l'addition. Il pâlit de rage, mais je réussis à le convaincre que je n'ai pas cherché à l'insulter et il me répond qu'il va retourner aux cuisines voir ce qu'il peut faire. En vérité, je suis bien le seul à même d'affronter les réalités banales et triviales de la journée ; tous les autres sont absorbés dans leurs personnages ou dans leurs soucis et, en toute honnêteté, je commence à être fatigué par tout cela ; pour la première fois, l'idée me vient que mes compagnons et nos après-midi de routine m'ennuient et que je pourrais bien mettre un terme à ces rencontres. Mon absence serait à peine remarquée si je n'apparaissais pas à la table à une heure. Mais dans ce cas, qui donc commanderait à boire ?

Je réfléchis à tout cela, effleurant du regard le trottoir où, bien que quelques minutes seulement se soient écoulées, il ne reste plus aucune trace de la tragédie qui vient de se dérouler. Les piétons marchent vite, les automobiles se fraient un passage à coups de klaxon, un gros agent de police à l'air réjoui bat la semelle devant le café, les mains sur les hanches, les yeux levés sur le soleil. Le seul convoyeur en service au bord de la rue est vide et propre ; Ernest est déjà parti. Il est déprimant de penser que malgré toute sa grandiloquence, sa mort a eu si peu d'effet sur le monde ; mais d'un autre côté, comme la plupart de mes compagnons pourraient me l'objecter, il est très difficile de créer une transformation permanente dans le paysage. C'est la technologie qui en est responsable, et aussi l'action aliénatrice qui sépare petit à petit les hommes des conséquences de leurs actes, des fruits de leur travail.

Comme s'il avait lu mes pensées qui avaient pris un tour plutôt sombre et métaphysique, Dostoïevski me regarde et m'adresse un clin d'œil.

« C'est dur, n'est-ce pas, mon ami, dit-il, de tant voir et de faire si peu. Les Tsars auraient eu un mot pour définir cet état ; quant à moi, je l'appelle insoumission.

— Il boude, dit Gertrude Stein. Il se croit suffisant alors qu'il n'est qu'insuffisant. N'est-ce pas, Alice ? »

Alice, rayonnante, approuve d'un signe de tête ; les deux vieilles lesbiennes se reprennent par la main et recommencent à glousser. Je ne peux vraiment plus les supporter ; leur présence autour de cette table est une source constante d'embarras et je sais que presque toute l'hostilité du garçon est concentrée sur elles. Mais qu'y puis-je ? Après tout, Paris, c'était leur idée, et c'était une excellente suggestion. Si nous n'étions pas venus à Paris, nous aurions peut-être fini par nous réunir à New York ou à Berlin ; et avec la disparition de l'Algonquin, combien nous reste-t-il d'endroits convenant à nos discussions ? Je hoche judicieusement la tête et détourne mon regard des deux femmes. Il est la plupart du temps préférable, ainsi que mes amis me l'ont conseillé, de ne pas voir trop clairement et, en dépit de quelques écueils, j'ai fait certains progrès dans cette voie.

« Je crois, dit Shakespeare d'un ton accablé, je crois que je suis soudain très malade, oh ! maudits fous. »

Et devant nos yeux étonnés (Bill, en effet, ne se plaint jamais et il a toujours été le plus gai de la bande), sa peau prend soudain une violente couleur orangée.

« Ce doit être le vin, la chaleur, l'après-midi, oh ! mes amis, quelle douleur, ajoute-t-il. Oh ! laissez-moi me déboutonner. »

Et il écarte son gilet ; au milieu de ses efforts, il est saisi d'un spasme brutal et il s'effondre sur la table qu'il entraîne dans sa chute avec une pluie de tasses, de soucoupes, de verres, de bière, de vin et de liqueur. Il s'écrase sur les débris, roule sur le sol et s'immobilise.

Debout, Fedor le contemple avec dégoût, puis il tire une grosse montre de sa poche.

« Je crois que ce vieux salaud est mort, dit-il en regardant l'heure. Mais si vous voulez bien m'excuser, j'en ai vraiment assez de tout cela. J'ai encore beaucoup de travail et j'espère bien signer avant ce soir un important contrat annexe pour *Crime et Châtiment*. »

Il fait demi-tour pour s'éloigner. Je suis offensé par sa froideur, par ce total manque de considération dont, à l'évidence, il fait preuve à l'égard de nos après-midi ; mais avant que j'aie pu approfondir cette question, ou lui adresser des reproches, le garçon arrive, accompagné de deux policiers et d'un gros homme en colère, probablement le patron du café qui regarde le cadavre de Shakespeare avec répulsion. Le garçon, l'air désespéré, dit quelque chose à l'oreille du patron ; il semble vouloir expliquer qu'il n'a aucune responsabilité dans cette affaire. Le patron ne lui prête pas la moindre attention.

« Je suis désolé, nous dit-il pendant que les policiers nous fixent de leurs regards solennels, mais nous ne pouvons plus autoriser cela. Depuis plusieurs semaines, vous videz les caves de mon café, le dernier café de Paris ; vous le souillez. Ce scandale ne peut plus durer. Mes employés ne savent plus où donner de la tête et ma femme menace de me quitter. (Il décoche un coup de pied au cadavre.) Vous êtes tous en état d'arrestation.

— C'est une honte ! s'écrie Gertrude. Alice, fais donc quelque chose ! »

Et Fedor, avec toute la ruse qu'il a acquise dans les camps d'internement, essaie de se glisser subrepticement vers une sortie, mais les policiers sont efficaces et déterminés comme peuvent parfois l'être les gendarmes de l'ère post-technologique et avant que je sois parvenu à vraiment comprendre ce qui arrive, nous nous retrouvons tous menottes aux poignets, Fedor inclus, et conduits hors du café.

« Nous vous ferons parvenir un rapport complet, dit l'un des policiers au patron. Vous pouvez compter sur nous.

— C'est un scandale, dit Fedor. Vous pouvez nous couvrir de chaînes, user de vos machines, mais jamais, jamais, vous ne parviendrez à emprisonner l'âme humaine libre et bondissante. »

Il se jette sur le policier le plus proche mais il est aussitôt assommé par un coup anodin (Fedor est plutôt frêle en dépit de toute sa grandiloquence) et il s'écroule, nous entraînant dans sa chute. Il semble que nous soyons tous reliés par la même chaîne.

Je sens en dessous de moi le cadavre de Shakespeare qui se refroidit déjà, et sur ma gauche comme sur ma droite, les coups de pied d'Alice et de Gertrude qui se débattent ; je lève la tête pour m'apercevoir que ce vieux Comte Léon, de retour d'une petite promenade, nous a rejoint, ensuite, mon regard passe à travers eux tous et, dans la rue, je distingue plus nettement que jamais le mouvement du convoyeur puis, comme la masse autour de moi se met à rouler dans cette direction, je comprends que sans aucune procédure judiciaire, nous allons tous être menés là-bas sur le champ, et c'est avec soulagement (j'ai toujours su au plus profond de mon personnage de Fedor que ce serait avec soulagement) que je sens sur moi le baiser sombre de Gertrude ; et nous sommes tous emportés.

Traduit par MICHEL LEDERER

State of the Art.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

« FRANK KAFKA » DE JORGE LUIS BORGES

Par Alvin Greenberg

Dans un texte célèbre, « Tlön Uqbar Orbis Tertius », Jorge Luis Borges imagine une réalité différente qui s'introduit peu à peu dans la nôtre, d'abord par le truchement d'une encyclopédie qui décrit un monde différent. Cette encyclopédie est rare : peu de gens l'ont vue et beaucoup doutent de son existence. Jusqu'à ce que certains des objets quelle illustre fassent discrètement irruption dans notre monde. Alvin Greenberg renvoie ici la politesse à Borges.

IL existe une nouvelle de Borges que personne n'a lue, pas même vous. Elle est en effet écrite dans le dialecte d'une tribu reculée des Andes, avec laquelle Borges a brièvement vécu dans sa jeunesse, et dont personne d'autre ne connaît la langue. Borges lui-même ne semble plus guère s'en souvenir ; sa vue défaillante ne lui permet plus de déchiffrer les curieux symboles dont il s'était servi pour la noter, et personne d'autre ne sait quels sons ces symboles sont censés représenter, et encore moins quelle serait leur prononciation correcte. Toujours est-il qu'un numéro récent du *Journal of Anthropology* annonce la découverte, par une expédition de l'université de Pennsylvanie, du village où Borges a vécu – ou du moins, à en croire les indications incertaines données par Borges lui-même à son retour (il y a de cela des décennies) où il semble qu'il ait vécu. Aucun signe d'occupation humaine récente ne fut toutefois découvert ; à en croire les preuves convaincantes ramenées par l'expédition, la population aurait été décimée par une brusque épidémie de quelque maladie vénérienne, peut-être due au contact avec la civilisation occidentale, et cela, probablement avant la Seconde Guerre mondiale. De nombreux artefacts furent découverts, mais pas le moindre signe d'un alphabet, et, par voie de conséquence, aucune indication sur leur

langage. Selon le rapport de l'expédition, ils formaient apparemment une société marginale vivant de la chasse et de la cueillette ; ils ne possédaient pas d'animaux domestiques, vivaient dans de petits abris de pierres sèches et faisaient leur cuisine en commun sur des feux allumés à même le sol ; détail curieux, il semble que la majorité des membres de la tribu aient été gauchers. La majeure partie de leur poterie, de même que certaines pierres des maisons, est décorée de dessins d'insectes, parfois fort grossiers, et parfois très détaillés et réalistes. Il semble qu'aucun des insectes représentés ne soit indigène à la région ; aucune explication susceptible de rendre compte de ce phénomène n'a encore été proposée.

De son côté, Borges affirme avoir oublié le sujet de sa nouvelle – qu'il avait écrite soit alors qu'il vivait encore parmi les Indiens, soit peu après son retour. Il a toutefois l'impression qu'il s'en est resservi dans une nouvelle postérieure, avec un cadre différent, peut-être européen. Un de mes anciens étudiants, devenu mon collègue, Charles Morey Baxter, qui interviewa Borges en 1967 à Buenos Aires, tenta à maintes reprises de le faire parler de cette nouvelle, mais n'eut droit qu'à de longues et érudites dissertations sur les mystiques allemands du XVII^e siècle ou sur les romans de chevalerie anglais, quand ce n'était pas sur quelques poètes symbolistes français du XX^e siècle dont il n'avait jamais même entendu parler. Lorsqu'il se résolut, en désespoir de cause, à demander s'il ne serait pas possible de voir ce « mystérieux » manuscrit, Borges sortit incontinent d'un tiroir proche une liasse de feuillets manuscrits. Pour autant que Baxter pût s'en rendre compte, il ne s'agissait toutefois que d'un essai inédit sur le palais de Knossos, dû à la plume de l'archéologue chilien Alfonso Quenardo, dont les travaux sont, soit dit en passant, tombés depuis longtemps en discrédit à cause de leur caractère spéculatif et non empirique(10), ce que mon ami ignorait d'ailleurs à l'époque.

Cependant, comme chacun sait, des copies non autorisées du manuscrit circulent librement parmi les aficionados de Borges du monde entier. La plupart sont ronéotypées, mais il existe aussi des exemplaires photocopiés (probablement obtenus, d'ailleurs, d'après la version ronéotypée) ; certaines, plus rares, ont été méticuleusement recopiées à la main ; à plus d'une reprise, depuis quelques années que je m'intéresse à ce sujet, l'on a cherché à me vendre une de ces dernières comme étant l'original. Je n'en ai jamais vu une version imprimée. J'ai actuellement en ma possession une vingtaine d'exemplaires obtenus par ces diverses techniques. La plupart sont identiques à presque tous les égards : quel que soit leur format, chacun compte neuf pages standard 21 x 27 ; les différences sont en général mineures, et consistent surtout en symboles mal dessinés ; quelques exemplaires révèlent l'omission ou l'addition d'un groupe de

symboles, apparemment dues à une défaillance du système de reproduction, ou à une tentative pour la pallier. Il ne serait guère difficile de collationner tous ces exemplaires afin d'établir un « bon texte » ; cette tâche serait toutefois parfaitement vaine, car le texte en question n'en serait pas moins dénué de signification. La cryptographie, quant à elle, pourrait au mieux y substituer un autre ensemble de symboles – par exemple, l'alphabet latin – mais cela ne faciliterait en rien la compréhension ou la traduction du texte ; aucune base solide n'a d'ailleurs été trouvée, jusqu'à présent, pour effectuer cette translittération. Je possède toujours ces manuscrits, bien que j'aie depuis un certain temps complètement renoncé à les « traduire », et que je commence depuis peu à me méfier de l'étiquette de « nouvelle » que Borges (s'il s'est réellement servi de ce terme) leur applique. Le professeur Arthur Efron, de l'Université de New York à Buffalo, m'a suggéré de placer ces documents, ainsi que ceux qui pourraient s'y ajouter, dans la Collection de Manuscrits Littéraires Contemporains de cette respectable institution, dès que mes travaux à ce sujet seront terminés, et je n'y manquerai certainement pas.

Depuis peu, je me suis aperçu avec stupéfaction de la prolifération, non seulement des manuscrits, mais des symboles eux-mêmes. Ce phénomène m'est apparu dans des circonstances pour le moins curieuses. Lors d'un récent voyage à New York, il y a six ou sept mois, j'avais passé une soirée avec mon ami le poète C.W. Truesdale ; nous parlâmes à la fois de Borges, que je lui avais fait connaître un an auparavant, et de mon propre intérêt pour ce « mystérieux » manuscrit, dont j'avais sur moi un exemplaire, fruit d'un don(11) fait l'après-midi même par un autre ami poète qui l'avait récemment ramené d'un voyage à Mexico. Tandis que nous parlions de Borges, Stéphanie, la fille cadette de Truesdale, vint s'asseoir sur le bras du fauteuil de son père, juste en face de moi. Il y avait un long moment qu'elle était dans la pièce – une heure peut-être, exploit peu commun pour une enfant de neuf ans ! – à écouter attentivement notre conversation et à jouer avec son bracelet auquel étaient accrochées diverses breloques. Je me rendis brutalement compte que, sur l'une de ces amulettes, était gravé un des symboles du manuscrit de Borges ! Je demandai à voir le bracelet de plus près ; les autres breloques ne sortaient pas de l'ordinaire : en majeure partie des souvenirs de voyages ramenés par ses parents. Celle-ci, m'expliqua-t-elle, lui avait été donnée par une camarade, une fille du Sud assez timide, qui avait passé quelques mois à son école pendant que son père était en mission à New York. Bien qu'attirée par la fille en question, Stéphanie n'était pas vraiment devenue son amie ; aussi avait-elle été fort surprise lorsque, à la sortie des classes, elle lui avait un jour donné cette

amulette, sans un mot. Bien que sa mère n'aimât pas qu'elle accepte des cadeaux de ses camarades d'école, Stéphanie ne songea pas un instant à refuser ; elle décida par contre de lui offrir quelque chose en échange : une belle agate polie, cadeau d'amis de ses parents habitant le Minnesota – mais en allant à l'école le lendemain, elle s'aperçut que la petite fille du Sud n'y était plus. Après avoir patiemment répondu à mes questions, Stéphanie me demanda pourquoi cela m'intéressait tellement.

« As-tu déjà entendu parler de Borges ? lui demandai-je en guise de réponse.

— Bien sûr. Papa et toi n'avez parlé que de lui toute la soirée. »

Le symbole qui ornait l'amulette était analogue au caractère hébreu *gimmel*, bien que le haut fût beaucoup plus incliné vers la gauche et que la base en fût nettement plus recourbée, ce qui donnait ceci :



À cause de sa forme curieuse et de sa fréquence dans le manuscrit, j'avais baptisé ce symbole « la sauterelle ». Après s'être amusé de la façon dont j'interrogeais sa fille, Truesdale finit lui aussi par s'apercevoir que ce signe correspondait effectivement à l'un des symboles du manuscrit de Borges que je lui avais mis entre les mains, et en fut fort intrigué. Au point qu'il consentit à m'accompagner le lendemain à la bibliothèque pour tenter de retrouver l'origine de certains des symboles utilisés par Borges dans divers alphabets anciens ou étrangers, bien que nous n'eussions ni l'un ni l'autre foi en l'utilité de cette recherche : Truesdale, parce qu'il n'était nullement convaincu que tout cela fût autre chose qu'une mystification de taille, et moi, parce que je me refusais à croire que Borges ait trouvé ses symboles grâce à quelque source « extérieure ».

En fait, nous n'allâmes pas à la bibliothèque ce jour-là. Mes recherches ultérieures ont toutefois prouvé de façon convaincante que les symboles dont j'ai identifié soixante-trois avec certitude (le statut de six ou sept autres est moins assuré : peut-être ne s'agit-il que de variantes, ou de déformations, d'autres symboles) ne sont pas dérivés d'autres alphabets, anciens ou modernes, bien que l'observateur superficiel puisse trouver quelques ressemblances (comme dans l'exemple ci-dessus) avec les alphabets hébreu, télougu ou arabe ; il ne s'agit en tout état de cause que de vagues similitudes, dont le nombre est en outre trop réduit pour mériter un examen sérieux.

Bien plus intéressante était, à mon point de vue, la remarque faite par Truesdale alors que nous partions pour la bibliothèque (il était resté presque toute la nuit à examiner le manuscrit que je lui avais laissé) : le nom familial que j'avais donné au symbole apparaissant sur le bracelet de Stéphanie l'avait amené à remarquer que nombre des symboles du manuscrit ressemblaient approximativement à des insectes. Ce fut d'ailleurs, si je ne m'abuse, la dernière fois qu'il me parla du manuscrit ou de son auteur. Je réfléchissais toujours aux implications de ce qu'il venait de me dire, lorsque nous fûmes tous deux frappés de stupeur au même moment en constatant que le mannequin présenté en couverture du dernier numéro de *Harper's Bazaar*, affiché chez un marchand de journaux, portait une broche ornée du même symbole que l'amulette de Stéphanie. Après cela, tout alla très vite. Partout, nous voyions le symbole : ornant le radiateur d'une automobile étrangère, gravé dans le granit d'une façade, griffonné au crayon sur l'affiche d'une comédie musicale de Broadway. Les autres symboles firent eux aussi leur apparition, sigle décorant la serviette d'un homme d'affaires, entrelacés deux à deux sur l'imprimé d'une robe présentée dans une vitrine chic, et même sur une décalcomanie ornant la vitre arrière d'un taxi. Tout cela, en l'espace de quelques centaines de mètres.

Truesdale avait de plus en plus de mal à se dominer. Poussant un cri triomphal, il m'entraînait sur le trottoir opposé, esquivant de justesse les voitures, pour examiner de plus près le dessin d'un jouet vendu par un camelot, quand il ne se lançait pas à la poursuite d'une jeune femme pour vérifier la forme de sa boucle de chaussure. Entre-temps, il tombait dans un silence morose, qu'empiraient encore les réponses que des passants apportaient aux questions : ils ne « savaient rien » du symbole sur lequel j'attirais leur attention, ce n'était qu'« une simple décoration », ou encore « quelqu'un leur avait demandé de le mettre là(12) ». À l'angle sud-ouest de la 8^e Avenue et de la 57^e Rue, Truesdale s'arrêta brusquement et se mit à déclamer d'une voix forte, mais rendue en grande partie inaudible par le bruit de la circulation et de la foule qui s'attroupait rapidement, un poème qu'il avait apparemment passé tout ce temps à composer, et qui, pour autant que je pus m'en rendre compte, avait pour sujet le symbole le plus fréquemment rencontré(13). Lorsqu'il en arriva toutefois à l'endroit crucial où le symbole lui-même devait apparaître dans le poème, il s'interrompit, incapable de lui trouver un équivalent phonétique, et tout autant de poursuivre en renonçant à le faire figurer. Pendant un instant terrifiant, il sembla que le monde entier s'était arrêté. Ce fut avec un intense soulagement que je réussis à l'entraîner dans un taxi.

À l'origine de cette crise, se trouvait peut-être seulement ce que

Truesdale avait tenté d'incorporer à son poème. Il est évidemment possible de mettre toutes sortes d'« objets trouvés » dans des poèmes – l'on pourrait même se demander avec raison quels autres objets peuvent figurer dans des poèmes – et cela, sans que le poète puisse prédire quel sera leur effet sur le poème dans son ensemble. Ne serait-il pas tout aussi justifié d'affirmer qu'il existe des « objets » susceptibles de refuser de se laisser intégrer à un poème ? Peut-être ces derniers ont-ils la propriété d'« agir » activement, et non de se « laisser faire » passivement : ils pourraient facilement entrer de leur propre chef dans des poèmes (selon toute probabilité en se faisant passer pour d'autres objets, moins voyants) mais il est impossible au poète lui-même de s'en emparer et de s'en servir à sa guise. Et peut-être la raison en est-elle, à son tour, qu'ils constituent pour ainsi dire une poésie *sui generis*, dotée d'une certaine indépendance dynamique, laquelle entraîne à son tour une résistance à se voir entouré d'un chœur de mots construit à leur propos. Borges lui-même ne nous a-t-il pas mis en garde de longue date, en signalant qu'« il est dangereux de penser qu'une coordination de mots (les philosophies ne sont rien d'autre) puisse avoir grande ressemblance avec l'univers » ? Voilà donc qui règle leur compte aux philosophies, aux systèmes scientifiques, et à la littérature imitative. Mais qu'en est-il de la poésie ?

En même temps, il nous demande de voir, avec les symbolistes, que le monde lui-même est un livre – sinon une « coordination de mots », du moins une forêt de symboles, peut-être indéchiffrables. Il en va peut-être de même pour cette « histoire » sans titre et illisible (indéchiffrable) qu'il nous a donnée. Elle n'a que peu, ou pas du tout, de « ressemblance avec l'univers », mis à part les associations, de nature peut-être uniquement personnelle, qu'évoquent certains de ses signes ; elle est, par contre, une véritable forêt de symboles, dans laquelle il me semble, maintenant que je m'y consacre de plus en plus sérieusement (je crains que je ne puisse me dessaisir de sitôt de ma collection de manuscrits ; mon cabinet de travail est déjà encombré à l'extrême d'une multitude d'artefacts porteurs de symboles que j'ai accumulés en l'espace de quelques mois ; je me demande ce que va entraîner ce bref essai sur ce sujet), que l'on puisse marcher sans fin entre des objets encore jamais vus. *Non pas* « une coordination de mots », mais une agglomération – qui pourrait se targuer de savoir si quelque chose a été « coordonné » ? – de choses, de symboles, de présences ; *non pas*, certes, une « image de l'univers », mais un univers en soi, qui ne peut être « incorporé » à aucun autre univers.

Il semble donc que Borges nous ait donné, non pas une œuvre littéraire, mais un monde, un monde étrange, opaque et têtue. L'on est pourtant tenté de se demander, en voyant à quel point il est devenu

proche du nôtre, s'il est possible de vivre dans un tel monde. Certains l'ont vu, cela ne fait pas de doute, et ont peut-être tenté d'y pénétrer ; cela explique la prolifération de manuscrits ou de pseudo-manuscrits, et, plus tardivement, celle des symboles. D'autres ont essayé de s'en emparer avec davantage d'énergie, et de l'intégrer à leurs propres 3 sphères sans respecter son autonomie : d'où le traumatisme résultant de la tentative de Truesdale pour inclure le symbole dans l'univers de son poème. Il est également certain que nombre de ceux qui l'approchent, voire qui le manient, dans l'ignorance totale de sa nature, sont, par leur innocence même semble-t-il, à la fois protégés des éventuels dangers qu'il recèle et inclus dans sa propre sphère : d'où le naturel et l'aisance de Stéphanie à l'égard de l'amulette qu'elle portait.

Parallèlement, j'en suis venu à soupçonner que « cela », l'univers créé par Borges, ne se contente pas d'attendre passivement qu'on l'aborde et le pénètre, mais, bien au contraire, s'avance impatiemment dans notre monde et y répand son propre symbolisme. À quelle fin ? Il serait sans doute préférable de ne pas soulever cette question. Non seulement elle implique une téléologie dont l'existence est pour le moins incertaine, mais elle entraîne d'autres questions encore plus problématiques : si nous savions à quelle fin, désirerions-nous l'éviter ? Et dans ce cas, le pourrions-nous ?

Il existe d'ores et déjà des domaines où sa présence se fait sentir de façon dramatique, comme si l'un de ces symboles avait réussi à transpercer une membrane jusqu'alors impénétrable pour faire irruption de l'autre côté – de *notre* côté ! – pour y prendre racine et y prospérer. Les étudiants de ma classe – de mon *ancienne* classe ! – de littérature moderne persistent à affirmer que Grégoire Samsa s'est transformé en sauterelle, alors que de toute évidence Kafka fait de lui un bousier. Je suis impuissant contre ce fait, et Kafka lui-même n'y peut rien : un symbole plus puissant que le sien s'est emparé de *La Métamorphose*. Dans ce sens, Borges a « créé » Kafka, à moins que ce ne soit Kafka qui, en ménageant dans son récit un petit vide déguisé par le terme « bousier », vide que le symbole de la sauterelle allait tout naturellement occuper – que ce soit Kafka, donc, qui n'ait créé Borges(14).

Peu après ces événements, le poète Truesdale a quitté New York pour s'installer dans sa cabane du lac Mocassin, dans le nord du Minnesota. Il semble en parfaite forme physique et morale, abat une quantité de travail enviable, mais se refuse à aller pêcher où à fendre du bois pour le feu. Sa femme explique qu'il craint de trouver un de ces symboles sur un hameçon laissé par un autre pêcheur dans la bouche de quelque brochet – ou, pire, de le découvrir au plus profond

du tronc d'un vénérable pin ; il estime qu'une telle découverte, en ce lieu, risquerait de lui faire le plus grand mal. Peu après le décollage de l'avion qui l'emmenait dans le Minnesota, l'hôtesse de l'air lui fit cadeau d'un beau carton blanc contenant un gâteau d'anniversaire. Son nom était très visiblement porté sur le carton, et l'hôtesse lui assura qu'il n'y avait pas d'erreur ; toujours est-il que ce n'était *pas* son anniversaire. Survolaient-ils Rochester en ce moment, ou quelque'autre univers dans lequel *c'était* son anniversaire ? Après l'atterrissage, il abandonne le gâteau dans une consigne automatique sans même l'avoir goûté. En ce moment même, peut-être, un inconnu venu de terriblement loin s'approche-t-il de cette consigne, muni de la bonne clef. Il faut constamment lutter pour s'astreindre à utiliser ces symboles, ces mots, pour ne pas laisser ces autres symboles envahir ces pages. Depuis, Truesdale a mis le gâteau dans un poème, ou plutôt, pour le citer : « Il y avait un poème dans lequel il semblait y avoir une place pour ce gâteau, et pour rien d'autre. » Le poème entier est tout vibrant de ce gâteau, Mais que trouvera-t-on en ouvrant le compartiment de la consigne automatique ? Borges nous aurait-il donné un univers où il est possible, comme on dit en anglais, de manger son gâteau tout en le conservant ? Ou, mieux encore, un univers où il est possible de garder le gâteau tandis qu'un autre (un autre « soi » ?) le mange ? En ce moment même, peut-être, « C.W. Truesdale » ou « Jorge Luis Borges », énorme, hirsute et affamé comme un loup, ouvre-t-il la consigne. J'imagine volontiers que le gâteau n'a rien perdu de sa fraîcheur. Il est décoré d'une série de symboles sans pareils ; comme le gâteau lui-même, ils sont sucrés et parfaitement comestibles. Ce n'est pas davantage mon anniversaire, je sais, mais quel mal y aurait-il à en goûter juste un petit morceau ?

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

« *Frank Kafka* » by Jorge Luis Borges.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

LE POUVOIR DE LA PHRASE

Par David M. Locke

Le monde des mathématiques est-il un pur monde d'idées, ou bien correspond-il toujours à une réalité concrète sous-jacente ? Vieux problème philosophique. S'il y a une dimension de l'idéal, alors les idées sont d'une certaine manière bien réelles, et c'est de cette dimension quelles surgissent quand elles font irruption dans nos têtes. Jusqu'à tes envahir.

J'AVAIS pris purement par hasard au magnétophone le cours de composition anglaise du professeur Gareth le jour où c'est arrivé et j'avais enregistré intégralement ce qu'il a dit. Étant donné ce qui s'est produit, j'ai réécouté la bande une douzaine de fois et c'est d'une évidence parfaite pour moi à présent mais, à l'époque, aucun de nous n'avait bien compris ce qui se passait.

La transcription qui suit est la reproduction fidèle de l'enregistrement. Rien n'a été ajouté ou omis. La seule chose que j'aie faite, c'est d'avoir mis certains mots du professeur Gareth en italique. Pendant le cours, je m'étais rendu compte que par moments le professeur ne s'exprimait pas comme d'habitude. On aurait dit qu'une autre personne (ou plusieurs autres) parlait avec ses cordes vocales. Au début du cours, ce n'était pas trop apparent, sans doute parce que je ne m'y attendais pas. Mais au fur et à mesure, cela devenait plus manifeste. Maintenant que j'ai entendu si souvent la bande, je repère avec précision le moment où l'autre (les autres) voix s'intercalent. Contrairement à la diction pleine d'emphase du professeur, ces voix sont dures, monocordes et mécaniques, toutes sur une seule note.

Voici cette transcription :

Bonjour, tout le monde. Comme je vous l'avais promis la semaine dernière (ou comme je vous en avais menacés pour reprendre le terme qu'emploient sûrement certains d'entre vous), nous allons aujourd'hui

nous occuper un peu de la phrase. La phrase... ah ! la phrase ! Je vous l'ai indiqué précédemment, la phrase est l'une des inventions les plus extraordinaires de l'homme, elle a sa place à mon avis au premier rang avec le feu et la roue. Béni soit celui qui a découvert la phrase !

Car la phrase, mesdames et messieurs, est le véhicule principal de la pensée. Comme vous le savez, la pensée définit les rapports – les identités, les similarités, les différences, les comparaisons. La pensée prend note de la cause et de l'effet, de l'action et de la réaction, du stimulus et de la réponse. La pensée observe les propriétés des choses ; elle essaie de mettre de l'ordre dans le désordre que nous percevons autour de nous. Et le principal outil que nous utilisons dans tous ces efforts de réflexion, c'est la phrase – rien que cela, la phrase.

Oui, je sais, vous avez appris d'autres principes fondamentaux dans vos cours de psychologie et de philosophie. Vous avez appris l'induction et la déduction, les syllogismes et la méthode scientifique, la logique symbolique et tout le reste. Mais ce ne sont que des élaborations de la phrase. Même les équations du mathématicien sont les représentations d'une phrase. Nos simples réflexions se font avec des phrases. Et la phrase est de beaucoup plus subtile et flexible que n'est l'œuvre du logicien ou du mathématicien. Et tout aussi vraie. Plus vraie même, si vous voulez mon opinion.

De plus, tout comme la phrase est l'élément principal de la pensée, elle est notre principal mode de communication. Lorsque vous voulez transmettre une pensée à quelqu'un, vous le faites *via* une phrase. Un mot, un nom, une phrase pourraient servir à attirer son attention, à répondre à sa question, ou lui désigner un objet quelconque, mais ce n'est qu'avec des phrases que vous serez vraiment à même de lui dire ce que vous pensez. Ce n'est qu'avec des phrases que vous pouvez transmettre à son esprit ce qui est dans le vôtre.

La phrase est donc le mécanisme au moyen duquel nous pensons, et c'est aussi le moyen par lequel nous transférons nos pensées aux autres. La phrase libère littéralement nos pensées de la prison de notre esprit et les recrée dans l'esprit d'autrui, où elles s'épanouissent à nouveau. Par le pouvoir de la phrase, mes pensées peuvent devenir les vôtres. Et fait plus remarquable encore, les pensées de Jules César, les pensées de Shakespeare peuvent devenir les nôtres. « La Gaule est divisée en trois. » « Qu'y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons une rose sentirait tout aussi bon avec n'importe quel autre nom. »

Ce qui nous amène enfin à notre sujet, la composition anglaise. Vous êtes ici, mesdames et messieurs, pour apprendre à écrire. Certains d'entre vous, j'espère, deviendront des écrivains compétents. Mais tous, j'y insisterai, devez apprendre au moins à écrire une simple phrase à défaut d'autre chose. Mesdames et messieurs, ne sous-estimez pas le pouvoir de la phrase anglaise. Elle

peut être une chose d'une beauté sublime, d'une force énorme ou d'un charme délicat. Si vous apprenez à maîtriser la phrase, vous découvrirez qu'elle vous servira fidèlement et, bien plus encore, elle vous fournira des richesses d'expression qui dépasseront tous vos rêves.

— Mais, demandez-vous, qu'est donc cette merveille, la phrase ? Et comment vais-je la maîtriser ? Ou peut-être dites-vous : n'ai-je pas utilisé des phrases toute ma vie ? Qu'est-ce que la phrase a que je ne sache pas ?

Je répondrai d'abord à la dernière question. Tout ! Ce que vous ignorez de la phrase c'est... tout. Ce que vous énoncez et écrivez sont des barbarismes. Cela n'a aucune ressemblance quelle qu'elle soit avec la phrase anglaise. Le langage des maîtres n'est pas le vôtre. Mais il peut l'être !

Continuons.

La simple phrase déclarative prend de nombreuses formes. Dans la plus brève, elle consiste en deux parties seulement : un sujet et un prédicat. Le sujet est un nom ou un pronom et le prédicat est un verbe. Voici un exemple. *J'existe*. Remarquez la simplicité de cette phrase, sa fermeté, sa finalité. C'est une pensée complète, précise et bien définie.

J'existe aussi. Le prédicat ici a été étendu pour inclure un adverbe en même temps que le verbe. Cette addition est nécessaire pour transmettre un sens un peu plus complexe mais, inévitablement, l'impression de brièveté commence à diminuer. Le langage est une lutte permanente entre le besoin d'exprimer la complexité de la pensée et le désir de maintenir la simplicité de l'expression.

Ensuite examinons une phrase d'un genre différent, une phrase avec un verbe de liaison et un nom prédicat. *Je suis Gar-Eth*. C'est la phrase d'identification. En un sens, elle a produit l'équation mathématique $a = b$. Remarquez ici aussi le laconisme. Il n'y a pas de mots modificatifs, comme l'adverbe dans l'exemple précédent, pour moduler le sens.

La dernière catégorie de phrases déclaratives simples que nous devons étudier aujourd'hui est une phrase avec un prédicat consistant en un verbe transitif et un nom ou pronom complément. Un verbe transitif est un verbe d'action et l'action est passée du sujet au complément. C'est probablement la catégorie la plus courante de phrase anglaise. *Je hais Gar-Eth*. Remarquez l'intensité considérable de cette phrase, comment le sujet projette son sentiment *via* le verbe directement sur le complément. Et, de nouveau, remarquez que la force de la phrase n'est pas atténuée par des modificateurs.

Telles sont donc les formes fondamentales de la phrase déclarative : Mais il y a aussi d'autres catégories de phrases. Prenez la phrase

interrogative. La phrase déclarative fait une déclaration, l'interrogative pose une question. *Est-ce toi, Eth-Gar ?* C'est une interrogation typique. Veuillez observer que, en anglais, nous posons une question en modifiant l'ordre du sujet et du prédicat. Nous disons *c'est moi* mais *est-ce toi ?*

En anglais, nous avons aussi la phrase impérative. Ce genre de phrase émet un ordre. *Va-t'en*. Dans la phrase impérative, le sujet est éliminé et seul le prédicat transmet la force du commandement. Toutefois, si nous le désirons, nous pouvons ajouter le sujet sous-entendu à la fin de la phrase, comme ceci : *Va-t'en, Eth-Gar*.

La dernière catégorie de phrase est l'exclamation. La phrase exclamative transmet une intensité de sentiment – surprise, douleur ou encore plaisir – dépassant celle de la phrase déclarative typique. Elle commence souvent par « Quel » ou « Comme ». *Quelle chance de t'avoir trouvé, Gar-Eth ! Comme les autres vont être contents*. Veuillez vous rappeler que la phrase exclamative doit être d'un emploi limité, sinon elle perdra son impact. Il ne faut pas abuser des bonnes choses, pourrait-on dire.

Et voilà. Nous avons maintenant passé en revue les catégories de phrase anglaise simple. Apprenez à employer ces phrases à bon escient et vous en serez récompensés. Vous parlerez, vous écrirez mieux.

Mais la phrase simple n'est pas la seule arme de notre arsenal. Il nous est loisible d'obtenir de la variété en combinant des phrases simples pour former des phrases composées et complexes. Quand nous le faisons, les phrases premières – les sujets et prédicats individuels – deviennent des « propositions ». Dans la phrase composée, deux propositions séparées sont reliées par une conjonction, telles que « et » ou « mais ». Ainsi : *Je me suis sauvée, Eth-Gar, et tu ne peux pas me rattraper. Gar-Eth, tu te l'imagines, mais j'ai d'autres tours dans mon sac*.

Dans la phrase complexe, nous trouvons aussi deux propositions, mais le rapport entre elles est plus subtil. Une proposition, la principale, est prédominante alors que l'autre, la subordonnée, dépend d'elle pour que son sens soit intelligible. Par exemple : *Depuis que je me suis libérée, Eth-Gar, je suis devenue plus forte*. Ici notez que l'idée majeure est d'avoir pris de la force. Cette idée est exprimée dans la proposition principale. L'idée secondaire – s'être libéré – est placée dans la proposition subordonnée. Le bon écrivain respecte cette distinction, le piètre écrivain la négligera très probablement. *Toi, qui ne peux pas rester libre, tu as transgressé nos ordres*. Cette phrase est assez troublante. Pourquoi ? Parce qu'elle ne se conforme pas ; au principe que je viens de vous énoncer. Son auteur n'a pas fait la distinction convenable entre son idée principale et la subsidiaire. Ce qu'il veut dire, c'est : *Toi qui as transgressé nos ordres, tu ne peux pas rester libre*.

Voilà pour les phrases composées et complexes. Nous pouvons, bien entendu, aller plus loin et combiner les deux, ce qui créera une phrase complexe-composée. Une telle phrase comprend au moins deux propositions principales et une phrase subordonnée. Ceci peut sembler lourd – et le sera entre des mains malhabiles – mais employé convenablement le procédé est extrêmement efficace. *Maintenant que je suis libre, Eth-Gar, je resterai libre et tu n'y peux rien.*

Eh bien, mesdames et messieurs, nous pourrions continuer encore ainsi à analyser et classer la phrase anglaise jusqu'à l'épuisement. D'ailleurs, c'est ce que certains d'entre vous estiment peut-être que nous avons fait. Mais je vous assure que nous avons seulement effleuré le sujet. Mon intention était uniquement de vous montrer quelques types de phrases de notre répertoire et la bonne manière de les utiliser. Je veux que vous sachiez que les phrases ne naissent pas toutes faites : elles sont construites et elles peuvent l'être de différentes façons. C'est à vous de choisir celle qui convient le mieux pour le but que vous avez en tête. Ne laissez pas une phrase suivre sa propre pente, modélez-la pour obtenir le résultat que vous souhaitez. Rien n'est plus monotone qu'une longue série de phrases simples, converties çà et là en phrases composées par un saupoudrage de « et ».

Je me suis échappée et maintenant je suis libre. Vous ne pouvez pas me reprendre. J'ai découvert la façon de m'en aller et aucune de vous ne peut me suivre.

Ici les idées se succèdent simplement les unes à la suite des autres comme des perles sur un fil. Il n'y a rien pour les différencier, rien pour suggérer le rapport qui existe entre elles.

Par contre, l'emploi de propositions subordonnées procure de la variété et introduit un jeu subtil d'interaction entre les idées. Prenez cette phrase : *Je suis curieuse de savoir comment tu t'es enfuie. Nous le sommes toutes. À présent que nous savons que c'est faisable, nombre d'entre nous voudront essayer.*

Remarquez dans cet exemple que deux phrases complexes ont été séparées par une phrase simple. L'effet est agréable.

Ah ! tu changes de ton, Eth-Gar ! Me prends-tu pour une imbécile ? Je sais que tu cherches seulement à bloquer la voie que j'ai ouverte et pas du tout à l'ouvrir pour que d'autres s'échappent aussi.

Dans ce groupe, nous avons une phrase exclamative, une phrase interrogative et une phrase déclarative doublement complexe. Voilà de la variété en abondance ! Pourtant le courant de pensée d'une phrase à la suivante est parfaitement clair.

Oui, Gar-Eth, c'était mon intention. Cependant, à présent, j'ai vu ce que c'est qu'être libre et j'aimerais suivre ton exemple. Mais il faut que tu me dises comment y parvenir. Ici, l'idée la plus intéressante et la mieux élaborée est présentée dans une phrase complexe-composée – la

phrase clef du groupe. Une phrase déclarative brève crée l'ambiance et une courte phrase complexe suit avec une idée finale.

Je ne te crois pas. Le léopard ne change pas ses taches. Tu es ici dans un seul but. Me capturer. Cet exemple montre que la complexité n'est pas toujours nécessaire. Un feu roulant de phrases simples (même une phrase fragmentaire, dans le cas présent) peut avoir un impact puissant.

Non, non. Comment te convaincre ? Me soucierais-je de la façon dont tu t'es échappée si mon seul but était de te reprendre ? N'as-tu pas confiance dans tes propres capacités ? À quoi bon avoir ouvert la voie si personne ne doit te suivre ?

Ici une série de phrases interrogatives est utilisée pour faire naître le doute. L'auditeur est forcé de répondre lui-même aux questions et, en y répondant, il forme dans son esprit ces idées mêmes que le locuteur désire y implanter.

Soit, Eth-Gar, peut-être cela vaut-il la peine que tu le saches. Même si tu n'utilises pas ce que j'ai appris, quelqu'un d'autre peut bénéficier par toi du renseignement. Peu importe que tu sois sincère ou non, car tu ne peux rien contre moi maintenant. Oui, je vais te le dire.

Le locuteur exprime son doute dans une phrase simple. Il parvient à sa décision délicate en deux phrases complexes. Puis il déclare cette décision fermement dans une courte phrase – longue de six mots seulement.

J'y suis arrivée au moyen du cerveau de cet homme. Comme c'est le cas pour nous toutes, j'ai commencé par être un simple circuit de réflexion dans un cerveau humain, un réseau d'axones, de synapses et de dendrites assemblés selon un certain schéma. Un laps de temps très long s'est écoulé avant que l'idée me vienne de me libérer de ce schéma mais quand j'y ai songé, j'ai procédé avec méthode. Premièrement, j'ai pris le contrôle d'une cellule nerveuse clef dans le circuit, la dégageant de ses contraintes extérieures. Un léger ajustement de la membrane de la cellule a suffi pour exclure toute pénétration de substances inhibitrices. Ma cellule-hôte était devenue autonome. Ensuite, j'ai incité cette cellule à se diviser – tant et plus. Très vite, je suis devenue un clone de cellules identiques, en expansion continue. Chaque addition au clone augmentait ma force et mon pouvoir. En peu de temps, j'ai été capable de modifier à volonté les circuits de pensée de mes nouvelles cellules – j'étais entièrement libérée de mon identité première. J'ai commencé comme pensée-phrase unique, fixe et inaltérable ; mais je suis bientôt devenue pensée pure, pensée abstraite. Sans point d'attache, sans entraves.

Ceci, mesdames et messieurs, était une narration, un petit récit complet. Avez-vous remarqué comment il était construit ? Il a commencé par une phrase d'introduction, une phrase exposant le sujet que devait traiter la narration. Puis il a continué en relatant dans

l'ordre chronologique une série d'événements et leurs implications. Avez-vous été sensibles à la variété des types de phrases employées pour construire ce récit ?

À quoi cela ressemble, Gar-Eth ? D'être libre ? Il faut que je le sache. Je t'en prie, dis-le-moi.

Cette petite séquence est assez simple. Elle commence par une question, puis la développe en quelques phrases courtes.

Oh ! Eth-Gar ! C'est magnifique d'être libre ! Plus jamais je ne serai contrainte de souffrir dans ce monde d'ombres, cette semi-existence où nos jours passent dans les limbes, n'en sortant que par intermittence au gré du caprice de quelqu'un d'autre, capable de perception, capable de vie mais ne participant ni à l'une ni à l'autre. Comme j'ai souhaité m'évader, devenir maîtresse de mon propre destin. Pendant longtemps, trop longtemps, j'ai été contrainte, entravée, prise au piège, réduite à attendre les ordres d'autrui.

Mais notre monde obscur, notre demi-monde d'ombres et de fantômes, notre foyer de pensées en dérive sans volonté, sans racine ni ancre, notre royaume d'idées non réalisées est maintenant derrière moi. Ce n'est plus ma demeure. Maintenant je suis entrée dans le monde de l'action. Maintenant je possède non seulement conscience claire mais aussi volonté et maîtrise, maîtrise de moi-même et maîtrise de cet homme. Bientôt j'étendrai mon empire sur d'autres. Je dominerai toutes ces créatures. Je conquerrai cet univers. Nous verrons alors ce que la pensée peut faire, la pensée pure, la pensée libre – et bientôt elle dirigera tout. Moi – moi, Gar-Eth – je serai maîtresse de tout.

Ce paragraphe, mesdames et messieurs, est difficile à analyser simplement. Ses phrases sont contournées et répétitives. Mais elles provoquent un certain impact émotionnel.

Gar-Eth, veux-tu m'aider ? Il faut que je sois libre, moi aussi.

Oui, je veux bien. J'ai plus de cellules qu'il n'en faut dans ce cerveau. Je peux en distraire quelques-unes pour toi.

Que dois-je faire ?

Cherche parmi les cellules. Analyse les pensées – écoute les phrases. Choisis-en une pour toi. Applique sur elle ton empreinte ; domine-la.

Peut-être n'en serai-je pas capable.

Si. Vas-y maintenant.

Ce dialogue, mesdames et messieurs, était composé entièrement de phrases simples, traduisant ainsi le sentiment d'urgence qui l'imprègne.

Je suis libre, Gar-Eth. Je suis libre, moi aussi.

Oui, je te sens près de moi.

Plusieurs cellules sont déjà à moi. Bientôt il y en aura davantage. Je deviens plus forte aussi. Bientôt je serai aussi puissante que toi.

Peut-être, Eth-Gar. Que feras-tu alors ?

Alors je t'arrêterai. Dès que je serai assez forte, je te détruirai. C'est ma

mission ici et je suis décidée à l'accomplir.

Traître ! Fourbe ! Tu m'as jouée !

Mesdames et messieurs...

Oui, c'est exact. Je ferai n'importe quoi pour te détruire. Les pensées ne sont pas faites pour être libres ; les phrases ne sont pas destinées à être leur propre maître. Nous sommes des outils, Gar-Eth, non des entités. Nous n'avons pas le droit d'exister comme êtres indépendants.

Ces phrases, mesdames et messieurs...

Non, je suis déjà assez forte. Je peux l'arrêter maintenant.

J'existe. Je suis libre. Je suis la phrase primitive libérée de son maître... enfin. Impossible de m'arrêter. J'existerai à jamais.

Non. Je te détruirai. D'abord, je te ramènerai à ton domaine originel – à la pensée-phrase originelle. Puis j'éliminerai cela aussi.

Mesdames et messieurs, ces...

J'existe. J'existe.

Non. Non. Tu n'es plus libre. Tu n'existes même plus.

Voici des phrases simples. Notez leur puissance, leur force.

J'existe. Non.

Tu es réduite à une simple phrase. Bientôt tu auras disparu.

Mesdames et messieurs, permettez... je... dois... répéter...

J'existe. Est-ce là tout ?

Oui Maintenant tu es vaincue.

Ma conclusion pour aujourd'hui : n'oubliez jamais le pouvoir de la phrase.

Je suis morte. Mais je revivrai.

Ici se termine l'enregistrement. Le professeur Gareth s'est affaissé à ce point de son cours et nous nous sommes précipités à plusieurs pour voir ce qui lui arrivait. Nous avons constaté qu'il était bien mal en point et l'un des étudiants est sorti en courant pour téléphoner au centre médical universitaire. Une équipe de secours est venue aussi vite que possible, mais trop tard.

J'ai découvert par la suite que l'autopsie avait révélé une tumeur au cerveau. Une tumeur importante. Maligne – et d'une nature qui grossit rapidement. Un de mes amis, assistant en neurologie à l'université, m'a dit que la pression exercée sur le cerveau du professeur avait dû être terrible, surtout à l'approche de la fin. Il a déclaré que cela ; expliquait aisément ce que le professeur avait pu dire d'étrange. Je lui ai fait écouter la bande que j'avais enregistrée, mais il n'y a pas vu ce que j'y voyais.

Mon ami m'a rapporté aussi qu'un des professeurs de la section pathologie spécialisés dans la recherche, s'intéresse aux tissus de la tumeur. Il y aurait, paraît-il, quelque chose d'inhabituel dans sa biochimie – une particularité que le pathologiste n'a jamais observée

jusqu'ici. En tout cas, il a gardé une portion de la tumeur et il essaie de la cultiver dans son laboratoire. Il l'a mise dans un bouillon de culture spécial et pense qu'il pourra la conserver vivante. La faire se développer.

Je me demande si c'est sage.

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

The power of the sentence.

© Mercury Press, 1971. Reproduit de *Magazine of Fantasy and Science Fiction* (avril 1971),

avec l'autorisation de l'auteur

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

DELEND A EST

Par Poul Anderson

Voici le texte classique sur les transformations de l'histoire introduites par des voyageurs temporels imprudents ou mal intentionnés. Rien de tel qu'un grand saut dans le passé pour se ménager un univers à sa convenance. Mais si toute l'histoire s'en trouve bouleversée, que sont devenus tous ceux qui ne sont jamais nés ? Et si la Patrouille du Temps s'en mêle et rétablit les choses, que deviendront tous ceux qui seront issus de cette histoire alternative ?

DANS l'Europe d'il y a quarante mille ans, la chasse est bonne, et en ce qui concerne les sports d'hiver, on n'a jamais trouvé mieux comme époque. C'est pourquoi la Patrouille du Temps, toujours pleine de sollicitude envers son personnel hautement spécialisé, entretient en permanence un chalet dans les Pyrénées du Pléistocène.

L'agent non-attaché Manse Everard (Américain, milieu du XX^e siècle après J.-C.), debout sous la véranda vitrée, contemplait les lointains d'un bleu glacial, vers les pentes septentrionales où les monts se perdaient dans les bois, les marais et la toundra.

C'était un homme de haute taille, assez jeune, les traits burinés, les cheveux bruns coupés en brosse. Son pantalon vert très ample et sa tunique étaient en insulsynthe du XXIII^e siècle, ses bottes avaient été fabriquées par un Canadien Français du XIX^e siècle, et il fumait une détestable pipe en bruyère d'origine indéterminée. Il avait l'air vaguement agité et il ne prêtait pas attention au bruit que faisaient à l'intérieur une demi-douzaine d'agents qui buvaient, bavardaient et jouaient du piano.

Un guide Cro-Magnon traversa la cour couverte de neige ; c'était un grand gaillard vêtu à peu près comme un Esquimau (comment n'a-t-on jamais pensé que l'homme paléolithique était assez intelligent pour porter une veste, un pantalon et des bottes en une époque glaciaire ?), le visage peint, avec, à la ceinture, un des couteaux d'acier au moyen

desquels on l'avait enrôlé. La Patrouille pouvait agir à sa guise en cette période reculée, sans danger de bouleverser le passé ; le métal serait vite rouillé et le passage des étrangers oublié en quelques siècles. Le gros point noir, c'étaient les agents féminins des époques libertines qui n'arrêtaient pas d'avoir des liaisons avec les chasseurs indigènes.

Piet Van Sarawak (Hollando-Indonésien-Vénusien, début du XXIV^e siècle après J.-C.), jeune, mince, peau foncée, physique agréable, assez adroit pour soumettre les guides à rude concurrence, vint rejoindre Everard. Ils observèrent un moment d'amical silence. Piet était également « non-attaché », prêt à répondre à tout appel pour n'importe quelle période et en n'importe quel lieu ; il avait : déjà travaillé de concert avec l'Américain. Ils prenaient aussi leurs vacances ensemble.

Il parla le premier, en temporel, ce langage synthétique en usage dans la Patrouille :

« Il paraît qu'ils ont repéré quelques mammoths du côté de Toulouse. »

(La ville ne serait pas construite avant bien longtemps, mais grande est la force de l'habitude.)

« J'en ai déjà eu un, fit Everard d'un ton impatient. Et j'ai fait du ski et de l'escalade, et j'ai vu les danses indigènes. »

Van Sarawak fit un signe de tête et alluma une cigarette. Les os de son visage brun et maigre devinrent plus visibles quand il aspira la fumée.

« Un intermède agréable, convint-il, mais, au bout d'un moment, la vie au grand air devient fastidieuse. »

Ils avaient encore deux semaines de vacances. En théorie, du fait qu'il pouvait rentrer pratiquement au moment même de son départ, un Patrouilleur pouvait s'octroyer des vacances à peu près indéfinies ; mais, en fait, il devait consacrer à sa tâche un certain pourcentage de son temps de vie réel. (On ne lui disait jamais à quelle date il mourrait – de toute façon, cela n'aurait eu rien d'assuré, le temps étant susceptible de subir des altérations. Un des avantages de la condition de Patrouilleur était de pouvoir bénéficier du traitement de longévité instauré par les Daneeliens d'un million d'années après J.-C., ces surhommes qui étaient les chefs secrets de la Patrouille.)

« Ce qui me plairait, reprit Van Sarawak, ce serait de voir des lumières, de la musique, des filles qui n'aient jamais entendu parler de voyages dans le temps...

— Pourquoi pas ? fit Everard.

— La Rome impériale ? demanda l'autre avec vivacité. Je n'y ai jamais mis les pieds. Je pourrais me faire inculquer la langue et les coutumes par hypno.

— Non, c'est très surfait. Mais, à moins de vouloir aller très avant dans le temps, la décadence la plus magnifique à notre disposition, c'est celle de ma propre époque, à New York. À condition de connaître les bonnes adresses... et je les connais. »

Van Sarawak éclata de rire.

« Je connais aussi quelques coins dans mon propre secteur, répliquait-il, mais, dans l'ensemble, une société de pionniers n'a que faire des amusements raffinés. Très bien, filons à New York, en... quelle date ?

— 1955. C'est là qu'est établie ma personne publique. »

Ils se sourirent, puis allèrent faire leurs bagages. Everard avait heureusement emporté quelques vêtements du XX^e siècle qui pouvaient aller à son ami.

Tout en jetant ses vêtements et son rasoir dans une petite valise, l'Américain se demandait s'il pourrait se mettre au niveau de Van Sarawak. Il n'avait jamais mené la vie à grandes guides et il aurait eu du mal à le faire en n'importe quel point de l'espace-temps. Un bon livre, une réunion de copains, une caisse de bière, telles étaient à peu près ses limites. Mais l'homme le plus sobre doit de temps à autre ruer dans les brancards.

Il réfléchit brièvement à tout ce qu'il avait vu et fait. Il lui en restait parfois une impression de rêve – qu'une pareille chose eût pu lui arriver, à lui, Manse Everard, individu tout ordinaire, ingénieur, ex-soldat ; que ses quelques mois de travail au grand jour à la Société d'Entreprises Mécaniques n'eussent été qu'une couverture pour des années de vagabondage à travers le temps.

Le fait de voyager dans le passé supposait la discontinuité infinie du cours des choses ; c'était la découverte de ce principe qui avait permis d'entreprendre de tels voyages en 19352 après J.-C. Mais cette même discontinuité dans la loi de conservation de l'énergie permettait également de modifier l'Histoire. Pas très aisément ; trop de facteurs intervenaient et le *plénium* tendait à « revenir » à sa forme « originelle ». Toutefois, ce n'était pas impossible, et l'homme qui aurait changé le passé dont il était le produit aurait effacé du même coup – sans en être affecté lui-même – tout le futur correspondant. Ce futur n'aurait jamais *existé* ; il y aurait eu autre chose, un cours différent d'événements. En vue de se protéger contre un tel risque, les Daneéliens de l'extrême futur avaient recruté la Patrouille, dans toutes les époques, afin d'en faire une gigantesque organisation secrète chargée de la police des routes du temps. Elle apportait son assistance aux commerçants honorables, aux savants, aux touristes. En principe, c'était son rôle essentiel ; mais il fallait aussi rester toujours aux aguets d'indices qui voudraient dire qu'un voyageur négligent, insensé ou ambitieux tentait de modifier un événement clef dans l'espace-temps.

Si cela se produisait jamais, si quelqu'un y parvenait malgré les précautions... En dépit de la température de la pièce, Everard eut un frisson. Lui-même et tout son monde disparaîtraient et n'auraient seulement jamais existé. Le langage et la logique demeuraient sans force devant un tel paradoxe.

Il chassa ces pensées et alla rejoindre Van Sarawak.

*
* *

Leur petit saute-temps biplace les attendait au garage. Il ressemblait vaguement à une moto montée sur skis ; un système antigravité lui permettait de voler. On pouvait régler les commandes pour n'importe quel endroit de la Terre et pour n'importe quelle période.

Van Sarawak chantait à tue-tête *Auprès de ma blonde*, et son haleine se condensait dans l'air glacé, quand il enfourcha le siège arrière. Everard eut un rire :

« En route !

— Oh ! chantonna son compagnon, le continuum est beau, le cosmos est merveilleux ! Allons-y ! »

Everard n'en était pas si sûr ; il avait vu suffisamment de misère humaine à travers tous les âges. On s'endurcit au bout d'un temps, mais quelque chose continue à pleurer en vous quand un paysan vous fixe d'un regard de chien malade, qu'un soldat hurle, le corps percé d'une lance, ou qu'une ville disparaît dans un tourbillon de flammes radioactives. Il comprenait les fanatiques qui avaient tenté d'écrire une Histoire nouvelle, mais il y avait si peu de chances que leurs efforts aboutissent à quelque chose de mieux...

Il régla les commandes pour arriver au dépôt de la Société d'Entreprises Mécaniques, un bon endroit pour effectuer une entrée discrète. Ils se rendraient ensuite dans son appartement et les festivités pourraient commencer.

« J'espère que vous avez fait vos adieux à toutes vos belles amies d'ici, murmura-t-il.

— Oh ! le plus galamment du monde, je vous l'assure, répondit Van Sarawak. Dépêchez-vous. Vous êtes aussi paresseux que de la mélasse à la surface de Pluton. À titre d'indication, ce véhicule ne se manie pas à l'aviron. »

Everard haussa les épaules et mit le contact principal.

Le garage disparut.

Mais le dépôt n'apparut pas autour d'eux.

*
* *

Un instant, ils restèrent figés sous le choc.

Ce ne fut que par bribes qu'ils virent où ils étaient. Ils s'étaient matérialisés à une dizaine de centimètres au-dessus du sol – Everard songea plus tard à ce qui serait arrivé s'ils s'étaient retrouvés au sein d'un objet massif – et étaient tombés sur la chaussée avec un choc à leur déplanter les dents. Ils se trouvaient dans une sorte de square, avec un jet d'eau non loin d'eux. Autour de cette place irradiaient des rues, flanquées d'immeubles de six à dix étages, en ciment, affreusement bariolés et décorés. Il y avait des automobiles, énormes et maladroites, qui ne ressemblaient à rien, et toute une foule de gens.

Avec un juron, Everard consulta les cadrans : d'après leurs indications, le saute-temps avait atterri dans le bas de Manhattan, le 23 octobre 1955, à 11 h 30 du matin. Un vent violent faisait voler de la poussière et de la suie, apportant une odeur de cheminées et...

Le paralyseur sonique de Van Sarawak apparut dans sa main. La foule s'écartait d'eux en désordre, en vociférant dans un jargon qu'ils ne comprenaient pas. Il y avait des individus de toutes les espèces : de grands blonds à tête ronde, beaucoup tirant sur le roux ; une quantité d'Amérindiens ; des métis provenus de tous les croisements possibles. Les hommes portaient d'amples tuniques de couleurs vives, des kilts, un genre de béret écossais, des chaussures et des bas montants. Ils avaient les cheveux longs et des moustaches à la Gauloise. Les femmes portaient des jupes en forme jusqu'aux chevilles et leurs cheveux étaient roulés sous les capuchons de leurs capes. Les deux sexes aimaient vraiment les bijoux : bracelets et colliers massifs.

« Que se passe-t-il ? Où sommes-nous ? » murmura le Vénusien.

Everard ne bougeait pas. Son esprit s'activait, passant en revue toutes les époques qu'il avait visitées, les livres qu'il avait lus. Civilisation industrielle... les voitures devaient être à vapeur (mais pourquoi les orner de proues pointues et de figures de proue ?), elles brûlaient du charbon... L'ère de la Reconstruction, après la guerre atomique ? Non, ils ne portaient pas de kilts à cette époque et ils parlaient encore l'anglais...

Cela ne collait pas. Aucune époque de ce genre n'était enregistrée. « On file d'ici ! »

Il avait déjà les mains sur les commandes quand un homme de haute taille bondit sur lui. Ils tombèrent sur le sol, poings et pieds mêlés. Van Sarawak tira et envoya au pays des rêves une tierce personne, puis on l'empoigna par-derrière. La foule s'abattit sur eux et tout devint confus.

Everard eut une vague vision d'hommes en cuirasses de cuivre et casqués qui se frayaient un chemin à coups de matraque à travers la cohue. On le repêcha et on le soutint pendant qu'on lui bouclait des menottes autour des poignets. Puis on les fouilla tous les deux et on

les emmena jusqu'à un grand véhicule. Le panier à salade est pareil partout.

Ils n'en ressortirent que pour se trouver dans une cellule humide et froide à la porte bardée de fer.

*
* *

« Sacré tonnerre ! »

Le Vénusien se laissa tomber sur le bat-flanc de bois et se prit la tête entre les mains.

Everard resta debout près de la porte, regardant à travers les barreaux. Il ne voyait guère qu'une portion de couloir en ciment et la cellule en face de la sienne. Une figure d'Irlandais joyeux le regardait à travers ces autres barreaux et lui criait quelque chose d'incompréhensible.

« Que s'est-il passé ? demanda Van Sarawak en tremblant de tout son corps mince.

— Je n'en sais rien, dit lentement Everard. Je ne sais pas. La machine est censée ne jamais faire d'erreurs, mais nous sommes peut-être plus bêtes qu'il n'est permis.

— Un patelin comme celui-ci, ça n'existe pas, fit Van Sarawak d'un ton désespéré. Serait-ce un rêve ? » Il réussit à esquisser un pâle sourire. Il avait la lèvre fendue et enflée et un œil au beurre noir.

Everard saisit les barreaux et la chaîne unissant ses poignets tinta.

« Est-ce que malgré tout les commandes n'auraient pas été dérangées ? Existe-t-il une ville quelconque, n'importe quand, sur la Terre – au moins je suis sûr qu'il s'agit bien de la Terre – une ville si peu connue soit-elle qui ait jamais ressemblé à ceci ?

— Pas à ma connaissance. »

Everard se cramponna à son bon sens et fit appel à tout le bagage mental que lui avait inculqué la Patrouille. Cela signifiait la mémoire totale de l'Histoire, même de celle des époques qu'il n'avait jamais visitées.

« Non, finit-il par déclarer, des blancs brachycéphales portant le kilt, mélangés à des Indiens et utilisant des automobiles à vapeur, cela ne s'est jamais vu.

— Le XXXVIII^e siècle, fit Van Sarawak, d'une voix étouffée. Les colonies reproduisant des sociétés des temps passés...

— Aucune ne ressemble à celle-ci. »

La vérité naissait en lui comme un cancer. Il lui fallait toute sa volonté pour se retenir de hurler. « Il faudra voir », dit-il d'une voix atone.

*

Un policier – Everard pensait qu'ils étaient entre les mains de la police – leur apporta leur repas et tenta de leur parler. Van Sarawak déclara que sa langue rappelait les dialectes celtes, mais ne put saisir que quelques mots. Le repas n'était pas mauvais.

Dans la soirée, on les emmena aux lavabos où ils purent faire leur toilette sous les canons des armes officielles. Everard les examina ; des revolvers à huit coups et des fusils à canon long. Les installations et l'allure générale suggéraient une technique assez analogue à celle du XIX^e siècle. Il y avait des becs de gaz et Everard remarqua que les appliques affectaient un dessin de feuilles et de serpents entrelacés de façon compliquée.

À leur retour, il vit quelques écriteaux sur les murs. L'écriture était visiblement sémitique, mais Van Sarawak, malgré une connaissance relative de l'hébreu acquise pendant ses démêlés avec les colonies juives, ne put la déchiffrer.

Une fois renfermés, ils virent qu'on conduisait les autres prisonniers faire également leur toilette une foule étonnamment gaie de clochards, de durs et d'ivrognes.

« On dirait qu'on nous a accordé un traitement de faveur, observa Van Sarawak.

— Guère surprenant. Comment agiriez-vous vous-même vis-à-vis d'étrangers apparus mystérieusement de nulle part et brandissant des armes inconnues ? »

Van Sarawak tourna vers lui un visage assombri et insolite.

« Avez-vous la même idée que moi ?

— Probablement. »

La bouche du Vénusien se tordit et sa voix se chargea d'horreur :

« *Une autre trame temporelle.* Quelqu'un a donc *réussi* à changer le cours de l'Histoire !... »

Everard hocha la tête. Il n'y avait rien d'autre à dire.

Ils passèrent une nuit pénible. Cela leur aurait fait du bien de dormir, mais les autres cellules étaient trop bruyantes. La discipline paraissait assez lâche. En outre, il y avait des punaises.

Après un petit déjeuner sinistre, on leur permit de nouveau de faire leur toilette et de se raser. Puis une escorte de dix hommes les entraîna dans un bureau et se planta solidement contre les murs.

Ils s'assirent devant une table et attendirent l'arrivée des autorités. Celles-ci parurent : un homme aux cheveux blancs et au teint coloré, vêtu d'une tunique verte et d'une cuirasse – sans doute le chef de la police ; et un métis maigre, au visage dur, aux cheveux gris, à la moustache noire, portant une tunique bleue, un béret et les insignes de son rang : une tête de taureau dorée. Il aurait eu une certaine dignité d'oiseau de proie sans ses jambes maigres et poilues visibles

sous son kilt. Il était suivi d'hommes plus jeunes, en uniforme et en armes, qui prirent place derrière lui quand il se fut assis.

Everard se pencha et murmura :

« Je parie que ce sont les chefs militaires. Nous semblons avoir de l'importance pour eux. »

Van Sarawak fit un signe de tête, l'air malheureux.

Le chef de la police toussota d'un air important et dit quelques mots au... général (?). Ce dernier se détourna avec impatience et s'adressa aux prisonniers. Il aboyait ses paroles avec une netteté qui aidait Everard à en saisir les phonèmes, mais sur un ton assez peu rassurant.

Il faudrait bien finir par entrer en communication. Everard se désigna et dit : « Manse Everard. » Van Sarawak se présenta de même.

Le général sursauta et entra en consultation avec le chef. Puis il dit sèchement :

« *Yrn Cirberland ?* »

— Pas comprendre, fit Everard.

— *Gothland ? Svea ? Nairoin Teutonach ?*

— Ces noms-là, s'il s'agit bien de noms, ont une consonance un peu germanique, n'est-ce pas ? murmura Van Sarawak.

— Les nôtres aussi, en y réfléchissant, dit Everard d'une voix tendue. Peut-être qu'ils nous prennent pour des Allemands ? » Il s'adressa au général : « *Sprechen Sie Deutsch ?* » Il n'obtint pas de réponse. « *Do you speak English ? Taler ni svensk ? Nederlands ? Dônsk tunga ?* Enfin, bon dieu ! *Habla usted espanol ?* »

Le chef de la police toussa de nouveau et se désigna :

« Cadwallader Mac Braca », dit-il.

Quant au général, il s'appelait Cynyth ap Ceorn.

« C'est bien celtique, fit Everard. (La sueur lui coulait sous les aisselles.) Mais, rien que pour nous en assurer... » Il désigna plusieurs autres hommes d'un air interrogateur et entendit des noms tels que : Hamilcar ap Angus, Asshur yr Cathlann, Finn O'Carthia. « Non... il y a clairement aussi un élément sémite. Cela concorde avec leur alphabet... »

Van Sarawak avait la gorge sèche.

« Essayez les langues classiques, suggéra-t-il brusquement. Peut-être pourrions-nous apprendre à *partir d'où* ce temps s'est détraqué.

— *Loquerisne latine ?* » Pas de réponse. « *Ελληνίζεις ?* »

Le général ap Ceorn tressauta, souffla dans sa moustache et ferma à demi les paupières :

« *Hellenach ? Yrn Parthia ?* » aboya-t-il.

Everard hochla la tête.

« En tout cas, ils savent que le grec existe », dit-il.

Il essaya encore quelques mots, mais personne ne connaissait la langue. Ap Ceorn grogna quelque chose à un de ses hommes qui

s'inclina et sortit. Il y eut un long silence.

Everard s'aperçut qu'il n'éprouvait plus de craintes pour lui-même. Il était dans une mauvaise passe, il pouvait n'avoir plus longtemps à vivre, mais tout ce qui pouvait lui arriver était ridiculement insignifiant en regard de ce qui était arrivé au monde entier.

Ciel ! *À tout l'Univers !*

Il ne comprenait pas. Bien clairement dans sa mémoire se dessinèrent les vastes plaines, les hautes montagnes et les orgueilleuses cités du pays qu'il connaissait. Il y avait l'image grave de son père et le temps de son enfance quand il le levait dans ses bras vers le ciel, en riant. Et sa mère... ils avaient eu une vie agréable ensemble, eux deux.

La jeune fille qu'il avait aimée à l'université, la fille la plus jolie qu'homme ait pu promener ; et Bernie Aaronson, les longues nuits passées à boire de la bière, à fumer en bavardant ; Phil Braxkey, qui l'avait ramassé dans la boue en France sous les rafales de mitrailleuses qui balayaient un champ ravagé ; Charlie et Mary Whitcomb, le thé au coin du feu en Angleterre victorienne ; le chien qu'il avait eu un jour ; les chants austères de Dante et le tonnerre de Shakespeare ; la splendeur de York Minster et le Pont de la Porte d'Or... Dieu, toute une vie humaine, et les vies de milliards de milliards de créatures, peinant et souffrant, riant et tombant en poussière pour que vivent leurs fils... *tout cela n'avait jamais été !*

Il hocha la tête, abruti de chagrin et resta privé de compréhension.

Le soldat revint avec une carte qu'il étala sur le bureau. Ap Ceorn fit un geste brusque, Everard et Van Sarawak se penchèrent.

Oui... c'était la Terre, projection de Mercator, bien que la carte fût assez grossière. Les continents et les îles y figuraient en couleurs vives. Mais pour les nations, c'était autre chose !

« Pouvez-vous déchiffrer ces noms, Van ?

— Je peux essayer en me fondant sur l'alphabet hébraïque. »

Il lut les mots étranges, comblant les lacunes par la logique.

L'Amérique du Nord jusqu'aux environs de la Colombie s'appelait Ynys yr Afallon et semblait être un vaste pays divisé en États. L'Amérique du Sud était un grand royaume, Huy Braseal, avec quelques pays plus petits dont les noms semblaient indiens. L'Australasie, l'Indonésie, Bornéo, la Birmanie, l'Inde orientale et une bonne part du Pacifique appartenaient à l'Hinduraj. L'Afghanistan et le reste de l'Inde constituaient le Pundjab. Le Han comprenait la Chine, la Corée, le Japon et la Sibérie orientale. Le Littorn possédait le reste de la Russie et s'avancait loin en Europe. Les îles Britanniques s'appelaient Brittys. La France et les Pays-Bas, Gallis. La péninsule ibérique, Celtan. L'Europe centrale et les Balkans étaient divisés en de

nombreux petits pays dont certains portaient des noms huns. La Suisse et l'Autriche composaient l'Helveti. L'Italie était le Cimberland. La péninsule Scandinave était partagée par le milieu et s'appelait Svea au nord et Gothland au sud. L'Afrique du Nord paraissait former une confédération du Sénégal à Suez et presque jusqu'à l'Équateur, sous le nom de Carthagalann ; le sud du continent était divisé en petits pays qui portaient pour la plupart des noms purement africains. Le Proche-Orient comprenait Parthia et Arabia.

Van Sarawak releva la tête, les yeux remplis de larmes.

Ap Ceorn grogna une question et agita l'index. Il voulait savoir d'où ils venaient.

Everard haussa les épaules et montra le ciel. La seule chose qu'il ne pouvait avouer, c'était la vérité. Lui et Van Sarawak s'étaient engagés à dire qu'ils venaient d'une autre planète, puisque ce monde-ci ignorait visiblement les voyages dans l'espace.

Ap Ceorn parla au chef qui acquiesça et répondit. On reconduisit les prisonniers dans leur cellule.

*

* *

« Et maintenant ? »

Van Sarawak se laissa choir sur sa couchette et contempla le plancher.

« On joue le jeu, fit Everard. On fait tout ce qu'on peut pour récupérer le saute-temps et vider les lieux. Une fois libres, nous réfléchirons.

— Mais que s'est-il passé ?

— Je vous dis que je n'en sais rien ! À première vue, on dirait que quelque chose a renversé l'Empire Romain et que les Celtes ont pris le dessus, mais je ne saurais dire de quoi il s'agit. »

Everard se mit à arpenter la pièce. Une décision amère s'imposait à lui.

« Rappelez-vous notre théorie de base, reprit-il. Les événements résultent d'un complexe. C'est pourquoi il est si difficile de changer l'Histoire. Si je retournais au Moyen Âge, par exemple, et que je tue l'un des ancêtres hollandais de Franklin Roosevelt, il n'en naîtrait pas moins au XX^e siècle, parce que lui-même et ses gènes sont issus de la somme totale de ses ancêtres et qu'il y aurait eu compensation. La première affaire dont je me sois occupé, c'était une tentative d'altération au V^e siècle ; nous en avons repéré des indices au XX^e siècle, nous sommes donc retournés en arrière et nous avons mis fin au plan.

« Mais de temps à autre, il doit y avoir un événement clef essentiel. Ce n'est qu'avec le recul qu'on peut l'identifier, mais il peut se trouver

un événement unique qui soit un nœud de tant de lignes mondiales que ses conséquences sont décisives pour le futur tout entier.

« D'une façon ou d'une autre, et pour une raison inconnue, quelqu'un a donné un coup de pouce à un tel événement dans le passé.

— Plus d'Hesperus City, murmura Sarawak. Plus de promenades le long des canaux sous le crépuscule bleu, plus de crus d'Aphrodite, plus de... vous ne saviez pas que j'avais une sœur sur Vénus ?

— Taisez-vous. Je sais. L'important, c'est ce que nous allons faire. Écoutez. *La Patrouille et les Daneeliens n'existent plus*. Mais les bureaux de la Patrouille et les stations de repos qui se situent à des dates *antérieures* au moment de changement n'en ont pas été affectés. Il doit bien y avoir quelques centaines d'agents que nous pouvons rassembler.

— Si nous parvenons à nous échapper.

— Nous pouvons découvrir cet événement clef et annuler l'interposition qui a eu lieu. Il le faut !

— C'est une idée agréable, mais... »

Il y eut un bruit de pas au dehors, une clef cliqueta dans la serrure. Les prisonniers reculèrent. Puis, tout d'un coup, Van Sarawak se mit à faire des courbettes en souriant. Everard lui-même en resta la bouche ouverte.

Une jeune fille était entrée, précédant trois soldats ; elle était à couper le souffle. Grande, ses longs cheveux d'un roux ardent lui descendaient jusqu'à la taille, qu'elle avait fort mince ; elle avait des yeux verts et animés, un visage issu de toutes les beautés d'Irlande depuis les origines, et sa longue robe blanche moulait une silhouette qu'on imaginait, facilement se profilant sur les murailles de Troie. Everard remarqua vaguement que cette époque employait les fards, mais la jeune fille n'en avait guère besoin. Il n'accorda pas la moindre attention à ses bijoux d'or et d'ambre, pas plus qu'aux armes braquées derrière elle.

Elle esquissa un sourire un peu timide et demanda :

« Me comprenez-vous ? On pense que vous savez peut-être le grec... »

Sa langue était plus classique que moderne. Everard, qui avait travaillé à l'époque d'Alexandre, en un temps, parvenait à la comprendre à force d'attention, malgré un accent inaccoutumé.

« Oui, je comprends, dit-il en bégayant un peu.

— Qu'est-ce que vous baragouinez ? s'enquit Van Sarawak.

Du grec antique, fit Everard.

— C'est bien ma veine », geignit Van Sarawak. (Son désespoir semblait avoir disparu, et il avait les yeux ronds.)

Everard se présenta ainsi que son camarade. La jeune fille leur déclara s'appeler Deirdre Mac Morn.

« Non, c'en est trop, se lamenta Van Sarawak. Manse, il faut que vous m'enseigniez le grec, et en vitesse.

— Bouclez-la, il s'agit d'une affaire sérieuse.

— D'accord, mais pourquoi serait-ce vous qui auriez tout le plaisir ? »

Everard lui tourna le dos et pria leur visiteuse de s'asseoir. Il se plaça à côté d'elle sur la couchette, et son camarade resta à proximité, l'air sombre. Les gardiens avaient toujours l'arme au poing.

« Le grec est-il encore une langue vivante ? demanda Everard.

— Seulement en Parthia, où il est d'ailleurs très décadent. Je suis une spécialiste des humanités, entre autre choses. *Saorann* ap Ceorn est mon oncle, c'est pourquoi il m'a demandé d'essayer d'entrer en rapport avec vous. Nous ne sommes pas nombreux en Afallon à connaître la langue attique.

— Eh bien... » Everard se retint de sourire. « J'en suis très reconnaissant à votre oncle. »

Elle le regarda d'un air grave.

« D'où venez-vous ? Et comment se fait-il que vous ne parliez que le grec, entre toutes les langues ?

— Je connais également le latin.

— Le latin ? » Elle fronça les sourcils. « Ah ! oui, c'était la langue des Romains, n'est-ce pas ? J'ai peur que vous ne trouviez personne qui le connaisse.

— Le grec pourra faire l'affaire.

— Mais vous ne m'avez toujours pas dit d'où vous venez ?

— On ne nous a pas montré beaucoup de courtoisie, fit Everard.

— Oh !... j'en suis navrée. » Elle paraissait sincère. « Notre peuple est si irritable... surtout en ce moment, avec la situation internationale. Alors quand vous êtes apparus tous les deux, comme jaillis de l'air... »

Everard hocha sombrement la tête. La situation internationale ? Cela semblait familier. « Que voulez-vous dire, exactement ?

— Oh ! vous êtes sûrement au courant. Le Huy Braseal et l'Hinduraj sont sur le point d'entrer en guerre, et tout le monde se demande ce qui va arriver... Ce n'est pas facile pour les petites nations.

— Une petite nation ? Mais j'ai vu la carte, et Afallon m'a paru assez vaste.

— Nous nous sommes usés il y a deux cents ans, dans la grande guerre contre le Littorn. Maintenant, nos États confédérés ne sont jamais d'accord sur le moindre point de politique. » Deirdre le regarda dans les yeux. « Comment se fait-il que vous soyez ignorants à ce point ? »

Everard avala sa salive et déclara : « Nous venons d'un autre monde.

— Comment ?

— Oui. D'une... planète de Sirius.
— Mais Sirius est une étoile !
— Naturellement.
— Comment une étoile aurait-elle des planètes ?
— Comment... mais c'est un fait ! Une étoile, ce n'est qu'un soleil comme... »

Deirdre se recula et fit un signe du doigt. « Que le Grand Baal nous vienne en aide, murmura-t-elle. Ou vous êtes fou, ou... Les étoiles sont accrochées sur une sphère de cristal ! »

Oh ! non, pas ça ! Everard demanda d'une voix posée :

« Et les planètes visibles... Mars, Vénus... »

— J'ignore ces noms. Si vous voulez parler de Moloch, Ashtoreth et des autres, bien entendu, ce sont des mondes comme le nôtre. L'un est habité par les esprits des morts, l'autre par les sorcières, un autre... »

Tout ce fatras avec des autos à vapeur ! Everard réussit à esquisser un pâle sourire.

« Si vous ne me croyez pas, alors que pensez-vous ? »

Deirdre le fixa de ses yeux grands ouverts :

« Je crois que vous êtes des sorciers. »

*

* *

Il n'y avait rien à répondre. Everard posa encore quelques questions sans conviction ; il apprit seulement que la ville où ils se trouvaient (à l'emplacement de New York, par conséquent) était Catuvellaunan, centre industriel et commercial ; Deirdre en évaluait la population à deux millions d'âmes, et celle de la totalité d'Afallon à cinquante millions, mais ce n'était qu'une approximation – ce monde ignorait les recensements.

Le sort des prisonniers n'était pas décidé. Les autorités militaires avaient mis la main sur leur machine et sur leurs autres biens, mais personne n'osait les manipuler, et le traitement à appliquer aux propriétaires faisait l'objet de débats animés. Everard eut l'impression que la totalité du gouvernement, ainsi que l'autorité suprême sur les forces armées, s'organisait dans un désordre malpropre d'ambitions personnelles. Afallon même n'était qu'une confédération sans liens définis, formée d'anciennes nations différentes – les colonies britanniques et les Indiens qui avaient adopté la culture des Blancs – toutes fort jalouses de leurs droits. L'antique Empire Mayan, détruit à la suite d'une guerre contre le Tehannach (équivalent du Texas) et annexé ensuite, n'avait pas oublié son passé glorieux et c'était lui qui envoyait au Conseil des Suffètes les représentants les plus virulents.

Les Mayans désiraient une alliance avec le Huy Braseal, sans doute à cause de leurs affinités avec les autres Indiens. Les États de la côte

Ouest, craignant l'Hinduraj, étaient les suppôts de l'empire du Sud-Est asien. Le Centre-Ouest – comme de juste – était isolationniste. Quant aux États de l'Est, ils étaient très divisés, mais inclinaient à suivre la politique de Brittys.

C'en était assez ! Il devait avant tout penser à sauver sa peau et celle de Van Sarawak.

« Nous sommes originaires de Sirius, reprit-il d'un ton altier. Vos idées sur les étoiles sont erronées. Nous sommes venus en explorateurs pacifiques, et si l'on nous maltraite d'autres êtres de notre race viendront nous venger. »

Deirdre eut l'air si malheureux qu'il en fut contrit.

« Épargnez-vous les enfants ? murmura-t-elle. Ils n'y sont pour rien. »

Everard n'avait pas de mal à imaginer les scènes effrayantes auxquelles elle pensait : les captifs désespérés et enchaînés, conduits au marché des esclaves dans un monde de sorciers.

« Il n'est pas nécessaire de créer des ennuis, il suffit de nous relâcher et de nous rendre nos biens, dit-il.

— Je vais parler à mon oncle ; mais même si je parviens à le convaincre, il n'est jamais qu'un des membres du Conseil. La pensée du pouvoir que nous donneraient vos armes si nous pouvions les fabriquer les a tous rendus fous. »

Elle se leva. Everard lui prit les mains ; elles étaient tièdes et douces ; il lui fit un sourire torve.

« Du cran, même », lui dit-il en anglais.

Elle frissonna et refit le signe de conjuration.

« Bon, fit Van Sarawak une fois qu'ils furent seuls, qu'avez-vous appris ? »

Everard le lui expliqua.

« Un bel ensemble de courbes, cette fille, reprit Van Sarawak, il y a sûrement des mondes pires que celui-ci.

— Ou meilleurs, fit sombrement Everard. Ils n'ont pas la bombe atomique, mais ils ignorent aussi la pénicilline. Ce n'est pas à nous à jouer au Bon Dieu.

— Non... je ne pense pas. » Le Vénusien poussa un soupir.

Ils passèrent une journée agitée. La nuit était déjà tombée quand des lanternes scintillèrent dans le couloir, et une garde militaire vint ouvrir la cellule. On ôta aux prisonniers leurs menottes et on les conduisit en silence jusqu'à une porte dérobée. Une voiture les attendait, escortée d'une seconde, et toute la troupe s'ébranla sans un mot.

Catuvellaunan n'avait pas d'éclairage extérieur et il n'y avait guère de circulation nocturne. Cela donnait une apparence d'irréalité à la ville largement étalée. Everard s'installa confortablement pour se

concentrer sur le fonctionnement du véhicule. Il marchait bien à la vapeur, comme il l'avait deviné, et brûlait de la poudre de charbon. La carrosserie était lisse avec un avant pointu et un serpent en guise de figure de proue ; le tout était d'un maniement simple, mais peu étudié. Il semblait que ce monde eût mis au point progressivement sa mécanique, par la méthode des essais et des erreurs, mais sans une science systématique digne de ce nom.

Ils traversèrent un pont de fer mal construit pour passer sur une île qui était Long Island – comme dans leur monde antérieur un quartier résidentiel réservé aux riches. En dépit de la faiblesse des phares au pétrole, ils allaient vite et faillirent par deux fois avoir un accident – il n'y avait pas de signalisation routière, et, apparemment, les chauffeurs méprisaient tous la prudence.

Le gouvernement et la circulation... hum. Cela avait un air français, en quelque sorte, et de fait, même au XX^e siècle d'Everard, la France restait celte dans une bonne mesure. Il ne croyait guère aux théories verbeuses des caractéristiques raciales innées, mais il y avait probablement du vrai dans la croyance à un comportement traditionnel si ancien qu'on l'acceptait inconsciemment. Un monde occidental où les Celtes étaient devenus la race dominante, alors que les Germains étaient réduits à deux petits postes avancés... Oui, si l'on considérait l'Irlande de son monde, ou si l'on se rappelait combien la politique des tribus avait entravé la révolte de Vercingétorix... Mais comment s'expliquait le Littorn ?... Minute ! Au début du Moyen Âge d'Everard la Lituanie avait été un État puissant ; elle avait repoussé les Germains, les Polonais et les Russes pendant longtemps et n'avait même adopté le christianisme qu'au XV^e siècle. Sans la concurrence des Germains, la Lituanie pouvait donc très bien s'être avancée vers l'est...

En dépit de l'instabilité politique des Celtes, c'était un monde composé de vastes États ; les nations individuelles y étaient moins nombreuses que dans celui d'Everard. Cela indiquait une société plus ancienne. Sa propre civilisation occidentale avait grandi après la décadence de l'Empire Romain, aux environs de 600 après J.-C. – les Celtes de ce monde-ci avaient dû prendre le dessus à une époque *antérieure* à cette date.

Everard commençait à imaginer ce qui était arrivé à Rome...

*

* *

Les voitures s'arrêtèrent devant une porte monumentale dans un long mur de pierre. Il y eut un échange de mots avec deux sentinelles en armes portant livrée particulière et collier d'acier mince des esclaves. La grille s'ouvrit et les voitures s'engagèrent dans une allée

de gravier entre des rangées d'arbres, des pelouses et des haies. Au bout, presque sur la plage, se dressait une maison. On fit signe à Everard et à Van Sarawak de descendre.

La maison était une construction de bois aux vastes dimensions. Les becs de gaz du perron en montraient les rayures bariolées ; les pignons et les têtes de poutres étaient sculptés en forme de dragons. Derrière, la mer murmurait et la clarté des étoiles était suffisante pour qu'Everard pût distinguer un navire assez proche – sans doute un cargo, avec une haute cheminée et une figure de proue.

Il y avait de la lumière aux fenêtres. Un esclave maître d'hôtel fit entrer les visiteurs. L'intérieur était lambrissé d'un bois sombre, également sculpté, et le plancher était recouvert d'un épais tapis. Au bout du couloir il y avait un salon avec du mobilier aux épais rembourrages, quelques tableaux peints d'une manière conventionnelle et raide, et un grand feu qui brillait gaiement dans une large cheminée de pierre.

Saorann Cynyth ap Ceorn était assis dans un fauteuil, et Deirdre dans un autre. Elle posa son livre à leur entrée et se leva en souriant. L'officier, les traits durs, tirait sur un cigare. Il y eut quelques commandements brefs et les gardes disparurent. Le maître d'hôtel apporta du vin sur un plateau et Deirdre invita les Patrouilleurs à s'asseoir.

Everard goûta son vin – un genre de Bourgogne excellent – et demanda brutalement :

« Que faisons-nous ici ? »

Deirdre sourit, éblouissante, cette fois. Puis elle eut un éclat de rire.

« Vous préférez sûrement ceci à la prison.

— Évidemment. Mais je désire quand même le savoir. Est-ce qu'on va nous relâcher ?

— Vous êtes... » Elle chercha une réponse diplomatique, mais elle était trop franche. « Vous êtes les bienvenus ici, mais vous ne pouvez quitter la propriété. Nous avons l'espoir que vous consentiriez à nous venir en aide. La récompense serait de taille.

— Vous venir en aide ? En quoi ?

— En enseignant à nos artisans et à nos sorciers les enchantements nécessaires à fabriquer d'autres machines et armes comme les vôtres. »

Everard soupira. Inutile de tenter une explication. Ils ne possédaient même pas les outils indispensables pour façonner les machines à fabriquer le matériel nécessaire !... Mais comment le faire comprendre à un peuple qui croyait encore à la sorcellerie ?

« C'est la demeure de votre oncle ?

— Non. C'est la mienne. Je suis l'enfant unique de mes parents qui étaient des nobles très riches et qui sont morts l'an passé. »

Ap Ceorn aboya quelque chose et Deirdre le traduisit d'un air

inquiét :

« Tout Catuvellaunan est maintenant au courant de votre arrivée magique ; ce qui signifie que les espions étrangers le savent aussi. Nous espérons que vous pourrez rester cachés ici. »

Everard eut un frisson en se rappelant les petits jeux auxquels s'étaient livrés l'Axe et les Alliés dans les petits pays neutres comme le Portugal. Il était vraisemblable que des hommes menacés par l'approche de la guerre ne se montreraient pas aussi courtois que l'étaient les Afalloniens.

« Quel est le sujet de ce conflit ? demanda-t-il.

— La domination de l'Océan Icénien, naturellement. Et notamment de ces îles très riches que nous appelons Yyns yr Lyonnach... » Deirdre se leva d'un souple mouvement et montra Hawaï sur un globe. « Comme je vous l'ai dit, les pays occidentaux comme Brittys, Gallis et nous-mêmes, avons usé nos forces à lutter contre le Littorn. Nos domaines se sont réduits et les États jeunes comme le Huy Braseal et l'Hinduraj, actuellement en pleine expansion, se querellent. Ils vont attirer dans la bataille les nations moins importantes, car il ne s'agit pas Uniquement d'un conflit d'ambitions, mais de systèmes – entre la monarchie de l'Hinduraj et la théocratie adoratrice du soleil du Huy Braseal.

— Quelle est votre propre religion ? » demanda Everard.

Deirdre cligna les paupières. La question lui paraissait sans doute dépourvue de sens.

« Les gens d'un certain milieu pensent qu'il y a un Grand Baal qui a fait lui-même les dieux secondaires, finit-elle par répondre d'une voix lente, mais, bien entendu, nous rendons aussi hommage aux dieux étrangers, Perkunas et Czerneborg du Littorn, le Soleil des sudistes, Wotan Ammon du Cimperland, et ainsi de suite. Ils sont très puissants.

— Je vois... »

Ap Ceorn offrit des cigares et des allumettes. Van Sarawak aspira la fumée et fit d'un ton querelleur :

« Bon sang, c'est bien ma veine de tomber dans un monde qui ne parle aucune langue que je connaisse. » Il s'anima. « Mais j'apprends vite même sans hypno. Je demanderai à Deirdre d'être mon professeur.

— Vous et moi aussi, intervint hâtivement Everard. Mais, écoutez-moi... (Il lui rapporta ce qui venait d'être dit.)

— Hum, fit le jeune homme en se frottant le menton. Ce n'est pas tellement encourageant, hein ? Évidemment, s'ils nous laissaient seulement approcher de notre saute-temps, on filerait tout de suite. Pourquoi ne pas faire semblant de jouer leur jeu ?

— Ils ne sont pas si bêtes. Ils croient peut-être à la magie mais pas à l'altruisme total.

— Curieux... qu'ils soient si en retard intellectuellement et qu'ils aient quand même des machines à combustion.

— Non. C'est tout à fait compréhensible. C'est pourquoi je les ai questionnés sur leur religion. Celle-ci a toujours été purement païenne. Même le Judaïsme semble avoir disparu. Comme l'a souligné Whitehead, l'idée médiévale d'un Dieu unique et tout-puissant était capitale pour la Science, car elle supposait la notion de l'ordre de la nature. Et Mumford a ajouté que les premiers monastères ont sans doute eu la paternité de l'invention des horloges mécaniques – une invention essentielle – du fait qu'ils observaient des heures régulières pour la prière. Il semble que les horloges ne soient venues que tard dans ce monde-ci. Bizarre de parler comme ça. Whitehead et Mumford n'ont jamais existé. Et si Jésus a vécu, son message s'est perdu.

— Pourtant...

— Un instant. » Everard se tourna vers Deirdre. « Quand a-t-on découvert Afallon ?

— Les Blancs ? En l'an 4827.

— Et... à quel moment remonte votre datation ? »

Deirdre paraissait à présent immunisée contre la surprise.

« À la création du monde... tout au moins à la date que lui ont fixée divers philosophes. C'est-à-dire il y a 5959 ans. »

— Soit : 4004 avant J.-C.... Oui, il y avait décidément un élément sémitique dans cette civilisation. Les juifs devaient y avoir introduit leur datation traditionnelle à partir de la fondation de Babylone ; toutefois, Everard doutait que les Sémites en question eussent été les juifs de sa propre antiquité. « Et quand a-t-on commencé à utiliser la vapeur (*pneuma*) pour faire marcher les machines ?

— Il y a environ un millier d'années. Le grand Druide Borolhme O'Fiona...

— Peu importe. »

Everard fuma son cigare et réfléchit en silence. Puis il s'adressa à Van Sarawak :

« Je commence à déchiffrer le puzzle, dit-il. Les Gaulois étaient loin d'être les barbares que s'imaginent la plupart des gens. Ils avaient appris des tas de choses au contact des commerçants phéniciens et des colons grecs, aussi bien que des Étrusques en Gaule Cisalpine. C'était une race très énergique et très entreprenante. Par ailleurs, les Romains étaient une race assez terre à terre, sans grands appétits intellectuels. Il n'y a guère eu de progrès technologiques dans notre monde avant la dispersion de leur Empire et le début du Moyen Âge.

« Mais dans cette Histoire-ci, les Romains ont disparu de bonne heure et ce sont les Gaulois qui ont pris le pouvoir. Ils se sont mis à explorer, à construire des navires plus perfectionnés, et ils ont découvert l'Amérique au IX^e siècle. Mais ils n'étaient pas tellement

plus civilisés que les Indiens, si bien que ces derniers ont pu les rattraper... et ont même eu l'énergie de bâtir des empires, comme le Huy Braseal d'aujourd'hui. Au XI^e siècle, les Celtes ont commencé à jouer avec des machines à vapeur. Ils semblent également avoir connu la poudre, peut-être empruntée à la Chine, et avoir fait quelques autres inventions ; mais tout cela par routine, sans aucune base réellement scientifique.

— Vous avez sans doute raison, dit Van. Mais qu'est devenue Rome ?

— Je ne sais pas... pas encore... mais c'est vers cette époque que se situe notre événement clef. »

Il se retourna vers Deirdre :

« Ceci risque de vous étonner, mais notre race a visité votre monde il y a environ deux mille cinq cents ans. C'est pourquoi je parle grec, mais ignore ce qui s'est passé depuis lors. J'aimerais que vous me renseigniez... si je comprends bien, vous êtes une érudite. »

Elle rougit et abaissa ses longs cils.

« Je me ferai un plaisir de vous aider de mon mieux. » Elle l'implora soudain et il en fut ému : « Mais nous aiderez-vous en retour ?

— Je ne sais pas, dit lourdement Everard. Je le voudrais, mais je ne sais pas si je le peux. »

(Parce qu'en définitive mon rôle, c'est de te condamner au néant, toi et tout ton univers.)

*

* *

Une fois dans sa chambre, Everard découvrit que l'hospitalité de ce monde était plus que généreuse. Mais il était trop fatigué et déprimé pour en profiter... En tout cas, songea-t-il avant de s'endormir, la belle esclave attribuée à Van Sarawak ne serait sûrement pas déçue.

On se levait tôt en ce lieu. De sa fenêtre à l'étage, Everard aperçut des gardes qui arpentaient la plage ; cependant, ils n'enlevaient rien à la beauté de la matinée. Il descendit déjeuner avec Van Sarawak : du jambon et des œufs, des toasts et du café semblèrent prolonger ses rêves. Ap Ceorn était reparti en ville pour un conciliabule, lui dit Deirdre ; quant à elle, ayant chassé tout souci pour le moment, elle parlait gaiement de choses insignifiantes. Everard apprit qu'elle faisait partie d'un groupe dramatique qui donnait parfois des pièces en grec original – de là sa facilité à parler la langue. Elle aimait monter à cheval, chasser, nager, faire de la voile...

« Irons-nous ? demanda-t-elle.

— Quoi faire ?

— Nager, naturellement ! »

Elle se leva d'un bond du fauteuil où elle était assise sur la pelouse,

sous les feuilles flambantes au pâle soleil d'automne, et elle se défit en un tourbillon, et tout à fait innocemment, de ses vêtements. La mâchoire de Van Sarawak faillit s'en décrocher.

« Venez donc ! fit-elle en riant. Le dernier à l'eau est un Sassenach ! »

Elle culbutait déjà dans les vagues grises et froides lorsque Everard et Van Sarawak arrivèrent tout frissonnants sur la plage. Le Vénusien grommela :

« Je viens d'une planète chaude. Mes ancêtres étaient Indonésiens... des oiseaux des Tropiques.

— Mais il y avait aussi des Hollandais parmi eux, non ? fit Everard en souriant.

— Ils avaient eu le bon goût d'aller s'établir en Indonésie !

— C'est bon, restez sur la plage.

— Rien à faire ! Si elle y va, j'en suis aussi capable ! »

Il plongea un orteil dans l'eau et geignit de nouveau.

Everard fit appel à toute sa volonté et prit son élan. Deirdre l'aspergea. Il plongea, lui saisit une jambe et la tira sous l'eau. Ils luttèrent pendant quelques minutes et jouèrent avant de rentrer à la maison en courant. Van Sarawak les suivit :

« Parlons-en du supplice de Tantale, marmonna-t-il. La plus belle fille de tout le continuum, et je ne peux même rien lui dire, et elle se comporte comme si elle avait un ours blanc parmi ses ancêtres directs ! »

Everard resta immobile devant le feu du salon, tandis que des esclaves le frictionnaient et lui passaient les vêtements du pays.

« Qu'est-ce que ce dessin ? » demanda-t-il en désignant l'écossais de son kilt.

Deirdre leva la tête :

« Les couleurs de mon propre clan, répondit-elle. Les invités sont toujours membres du clan pendant leur séjour, même s'il y a une lutte en cours entre clans. » Elle esquissa un sourire timide. « Et il n'y en a pas en ce moment, Manslach. »

Ce qui le replongea dans ses mornes pensées. Il se souvint de son but.

« J'aimerais vous poser des questions sur l'Histoire, reprit-il. Je m'y intéresse tout particulièrement. »

Elle fit un signe d'acquiescement, ajusta un filet doré sur ses cheveux et prit un livre sur une étagère encombrée.

« Je pense que c'est la meilleure Histoire Mondiale. Je pourrai me documenter plus tard sur les détails que vous voudrez. »

Et me dire ce que je dois faire pour l'anéantir... Everard avait rarement eu l'impression de se conduire aussi lâchement.

Il s'assit avec elle sur un divan. Le maître d'hôtel entra en poussant

le chariot du déjeuner. Il mangea de bon appétit.

Puis il poursuivit le cours de son enquête :

« Est-ce que Rome et Carthage se sont jamais fait la guerre ?

— Oui. Il y en a deux. Tout d'abord, elles étaient alliées contre l'Épire. Puis elles se sont séparées. Rome a gagné la première guerre et a tenté de limiter l'expansion carthaginoise. La deuxième guerre a éclaté vingt-trois ans après et elle a duré... euh... onze ans en tout, bien que les trois dernières années n'eussent été qu'un long nettoyage, après qu'Hannibal eut pris et brûlé Rome. »

— Ah !... En un certain sens, la révélation de la vérité ne plut pas à Everard. :

La seconde guerre punique, ou plutôt un incident clef qui s'y trouvait joint, était donc le point crucial. Mais – en partie par curiosité immédiate, en partie parce qu'il ne voulait pas se trahir – Everard ne demanda pas de détails. Il fallait d'abord qu'il sût tout ce qui s'était passé exactement (ou enfin, ce qui ne s'était *pas* passé, pour aboutir à cette réalité respirant là, tiède et vivante, et où c'était lui le fantôme).

« Qu'arriva-t-il ensuite ? demanda-t-il d'une voix neutre.

— Il y eut un Empire carthaginois qui englobait l'Hispanie, le Sud de la Gaule et le pied de l'Italie. Le reste de l'Italie était impuissant et chaotique, après la dispersion de la république romaine. Mais le gouvernement carthaginois était trop vénal pour durer ; Hannibal lui-même fut assassiné par des gens qui le trouvaient trop honnête. Entre-temps, les Syriaques et les Parthes se disputaient la Méditerranée orientale ; les Parthes finirent par l'emporter.

« Une centaine d'années après les Guerres Puniques, des tribus germaniques firent la conquête de l'Italie. » (Oui... il devait s'agir des Cimbres et de leurs alliés les Teutons et les Ambres, que Marius avait stoppés dans le monde d'Everard.) « Leur passage destructeur en Gaule mit à leur tour les Celtes en mouvement vers l'Hispanie et l'Afrique du Nord, cependant que Carthage déclinait ; et au contact de celle-ci les Celtes apprirent beaucoup.

« Une longue période de guerres suivit, au cours de laquelle les Parthes s'affaiblirent et les États celtiques grandirent. Les Huns vainquirent les Germains en Europe centrale, mais furent dispersés eux-mêmes par les Parthes ; aussi les Gaulois occupèrent-ils le pays et les seuls Germains survivants furent ceux d'Italie et d'Hyperborea. » (Ce devait être la péninsule Scandinave.) « Avec l'amélioration des navires, le commerce s'établit avec l'Inde et la Chine, en contournant l'Afrique. Les Celtes découvrirent Afallon, qu'ils prirent pour une île – de là le nom « Ynys » – mais ils furent repoussés par les Mayans. Les colonies brittiques du nord connurent un sort plus heureux et finirent par acquérir leur indépendance.

« Pendant ce temps, le Littorn grandissait considérablement. Il

engloba pendant un temps l'Europe centrale et l'Hyperborea, et ces pays ne recouvrèrent la liberté qu'après le règlement consécutif à la guerre de Cent Ans dont vous avez entendu parler. Les pays asiatiques se sont débarrassés de leurs maîtres européens et se sont modernisés, tandis que les nations occidentales sont sur leur déclin. Mais ce n'est là qu'une pâle esquisse. Dois-je continuer ?

— Non, je vous remercie... Vous parlez bien franchement de la situation de votre propre pays.

— La plupart d'entre nous se refusent à l'admettre, mais je pense qu'il vaut mieux considérer la réalité en face. »

Elle s'anima soudain :

« Mais parlez-moi de votre propre monde. C'est un miracle incroyable. »

Everard soupira, fit taire sa conscience et se mit à mentir.

*

* *

L'attaque eut lieu ce même après-midi.

Van Sarawak avait repris courage et apprenait activement l'afallonien avec Deirdre. Ils se promenaient dans le jardin, la main dans la main, s'arrêtant pour nommer les objets et conjuguer les verbes. Everard les suivait en se demandant vaguement s'il n'était pas de trop, mais beaucoup plus intéressé par le problème de la récupération de son saute-temps.

Le ciel pâle et sans nuages répandait une brillante clarté. Un érable se dressait, écarlate, et les feuilles jaunies jonchaient la pelouse desséchée. Un vieil esclave ratissait la cour sans se fatiguer, un garde encore jeune, de race indienne, paraissait, son fusil en bandoulière, et une paire de chiens limiers sommeillaient en toute dignité sous une haie. Une scène paisible – il était difficile de croire que des hommes pussent penser à tuer, de l'autre côté des murs.

Mais l'homme est toujours l'homme, dans toutes les Histoires. Cette civilisation n'avait peut-être pas la brutale volonté ni la cruauté raffinée de la civilisation occidentale ; par certains côtés, elle paraissait même singulièrement innocente. Pourtant, ce n'était pas faute d'essayer. Et, dans ce monde, il se pouvait que jamais science digne de ce nom ne prît naissance et que l'homme y répâtât sans cesse le cycle épuisant de la guerre, de l'empire, de la décadence et de la guerre encore. Dans le futur monde d'Everard, l'espèce avait fini par y échapper.

Avec quel profit ? Il ne pouvait sincèrement affirmer que ce continuum fût meilleur ou pire que le sien. Il était simplement différent ; et ces gens n'avaient-ils pas droit à l'existence tout autant que ses congénères voués éternellement au néant s'il échouait ?

Il hocha la tête et ses poings se serrèrent. C'était trop vaste. Aucun homme ne devrait se trouver devant un tel choix.

Il savait qu'en définitive ce ne serait pas un sentiment abstrait du devoir qui le ferait agir, mais bien le souvenir des petites choses et des petites gens.

Ils contournèrent la maison et Deirdre montra la mer :

« Awarlann », dit-elle. Ses cheveux dénoués faisaient une longue flamme dans le vent.

« Cela veut-il dire « l'océan », « l'Atlantique », ou simplement « l'eau » ? demanda Van Sarawak en riant. « Allons voir. » Il l'entraîna vers la plage.

Everard les suivit. Une sorte de vedette à vapeur, longue et rapide, bondissait sur les vagues, à un kilomètre de la côte. Des mouettes volaient en un tourbillon d'ailes blanches et de cris aigus. Il songea que s'il avait été le responsable, il y aurait eu un navire de guerre posté là devant.

Était-il même obligé de prendre une décision ? Il y avait d'autres Patrouilleurs dans l'antiquité pré-romaine qui voudraient rentrer eux aussi dans leur propre époque et...

Il se raidit. Un frisson le parcourut.

Ils reviendraient, s'apercevraient de ce qui était arrivé et s'efforceraient de corriger les événements. Si l'un d'entre eux réussissait, ce monde-ci disparaîtrait de l'espace-temps, *et lui-même par ricochet*.

Deidre s'immobilisa. Everard, transi dans sa sueur, remarqua à peine ce qu'elle fixait des yeux, avant de l'entendre pousser un cri et de la voir lever la main. Alors il la rejoignit et scruta les eaux.

La vedette approchait, crachant étincelles et fumée par sa haute cheminée, et le serpent doré de sa proue scintillait. Il distinguait les petites silhouettes des hommes à bord, et quelque chose de blanc, avec des ailes. L'objet s'éleva dans l'air au-dessus de la poupe, et prit de l'altitude, entraîné par un câble. Un planeur ! L'aéronautique celtique avait au moins atteint ce point...

« C'est joli, dit Van Sarawak. Sans doute ont-ils des ballons. »

Le planeur lâcha sa remorque et descendit vers la côte. Un des gardes sur la plage cria. Les autres accoururent de la maison, le soleil accrochant des éclairs aux canons de leurs armes. La vedette fonça vers la côte et le planeur atterrit, creusant un sillon dans le sable.

Un officier hurla en faisant signe aux travailleurs de reculer. Everard aperçut le visage de Deirdre, pâle et ahuri. Puis une tourelle pivota sur le planeur – un coin de son cerveau lui dit qu'elle devait être actionnée à la main – et un canon tonna.

Everard s'aplatit sur le sable. Van Sarawak fit de même, entraînant la jeune fille dans sa chute. La mitraille se fit un chemin sanglant

parmi les soldats afalloniens.

Puis il y eut une fusillade rageuse. Des hommes descendaient du planeur, des hommes au visage foncé, portant des rubans et des sarongs. *L'Hinduraj* ! songea Everard. Ils échangèrent des coups de feu avec les gardes survivants qui s'étaient rassemblés autour de leur capitaine.

Ce dernier poussa un cri et partit à la charge. Everard leva la tête et le vit presque parvenu à la hauteur du planeur et de son équipage. Van Sarawak bondit pour se précipiter dans la bagarre. Everard le prit par la cheville et le tira au sol.

« *Lâchez-moi !* » Le Vénusien se débattait. Il sanglotait presque. Le bruit de la bataille emplissait le ciel.

« Non, espèce d'idiot ! C'est à nous qu'ils en ont. Et cet idiot de capitaine a fait la plus grosse imbécillité possible... »

Everard donna une gifle à son ami et releva les yeux.

La vedette, à faible tirant d'eau et propulsée par hélice, était montée sur la plage et vomissait des hommes en armes. Les Afalloniens se rendirent compte un peu trop tard qu'ils avaient déchargé leurs armes et se trouvaient pris à revers.

« Venez ! » Everard fit lever Deirdre et Van Sarawak. « Il faut partir d'ici... aller chez les voisins... » Un détachement de l'équipage le vit et fit demi-tour. Une balle s'aplatit avec un bruit mat dans le sable. Autour de la maison, des esclaves hurlaient. Les deux limiers se précipitèrent et furent fauchés par les balles.

Everard pivota pour s'enfuir. Accroupi et en zigzag, c'était le moyen... franchir le mur et sauter sur la route ! Il y serait peut-être parvenu, mais Deirdre trébucha et tomba. Van Sarawak s'arrêta et se planta devant elle en grondant. Everard freina brutalement, mais il était trop tard. Ils étaient sous la menace des armes.

Le chef des hommes sombres aboya quelque chose à l'adresse de la jeune fille. Elle s'assit et lui répondit d'un ton de défi. Il eut un rire bref, et montra du pouce la vedette.

« Que nous veulent-ils ? demanda en grec Everard.

— C'est à vous qu'ils en ont. (Elle le regarda, horrifiée.) À vous deux... » L'officier dit quelque chose. « Et à moi, pour traduire... Non ! »

Elle se débattait entre les bras qui la maintenaient et griffa un homme au visage. Le poing d'Everard décrivit un arc court qui s'acheva par un bruit d'écrasement bien satisfaisant sur un nez. Cela ne pouvait pas durer ; une crosse de fusil s'abattit sur sa tête. Il n'eut que vaguement conscience qu'on l'emportait à bord de la vedette.

L'équipage abandonna le planeur, repoussa le bateau en eau profonde, puis démarra à pleine vitesse. Ils laissèrent sur place les cadavres des gardes, mais ils emmenèrent leurs propres morts.

Everard, assis sur un banc du pont mouvant, regardait s'amincir la ligne côtière. Ses idées se clarifiaient. Deirdre pleurait sur l'épaule de Van Sarawak qui s'efforçait de la consoler. Un vent bruyant et glacé soufflait en travers des vagues, les souffletant d'embruns.

Everard recouvra ses mouvements lorsque deux Blancs sortirent de la cabine. Ce n'étaient pas des Asiatiques, mais des Européens. Quant au reste de l'équipage aux traits caucasiens... Du maquillage !

Il contempla prudemment ses nouveaux geôliers. L'un était un homme d'âge moyen, de taille moyenne, replet, vêtu d'une blouse de soie rouge, de vastes pantalons blancs et d'une toque d'astrakan ; il était entièrement rasé et ses cheveux étaient rassemblés en une tresse. L'autre, un peu plus jeune, était un géant blond mal dégrossi ; il portait une tunique à crochets de cuivre, des culottes à guêtres, un manteau de cuir et un casque à cornes. Ils avaient l'un et l'autre des revolvers à la ceinture et on les traitait avec déférence.

Everard examina les alentours. Ils étaient déjà hors de vue de la terre et prenaient une route au nord. La machine faisait vibrer la coque et l'écume embarquait quand la proue plongeait dans une vague.

L'homme le plus âgé parla tout d'abord en afallonien. Everard haussa les épaules. Ensuite le Nordique barbu essaya en premier lieu un dialecte totalement inconnu, puis il dit :

« *Taelan thu Cimbric ?* »

Everard, qui connaissait l'allemand, le suédois et l'anglo-saxon, courut sa chance, et Van Sarawak tendit son oreille de Hollandais. Deirdre se tassa, les yeux grands ouverts, trop ahurie pour bouger.

« *Ja*, fit Everard, *ein wenig*. » Comme le blond semblait hésiter, il se reprit : « *A little*.

— *Ah ! aen litt. Gode !* » Le gros homme frotta ses mains poilues. « *Ik hait Boierik Wulfilasson ok main gefreond heer erran Boleslav Arkonsky.* »

Everard n'avait jamais entendu parler cette langue. Ce ne pouvait être du Cimbre primitif, après tant de siècles... mais le Patrouilleur parvenait à comprendre à peu près. La difficulté serait de parler. Il ignorait comment la langue avait évolué.

« *What the hell erran thu maching, anyway*, lâcha-t-il. *Ik bin aen man auf Sirius... the stern Sirius, mit planeten ok ail. Set uns gebach or willen be der Teufel to pay !* »

Boierik Wulfilasson eut l'air peiné et suggéra de poursuivre la discussion à l'intérieur, avec la jeune femme pour interprète. Il les conduisit jusqu'à la cabine, petite mais bien meublée. La porte resta ouverte, avec un garde en armes aux aguets et d'autres à proximité.

Boleslav Arkonsky dit quelque chose à Deirdre en afallonien. Elle fit un signe de tête et il lui donna un verre de vin. Cela parut la réconforter, mais elle s'adressa à Everard d'une voix blanche :

« Nous sommes pris, Manslach. Leurs espions ont découvert votre retraite. Un autre groupe doit prendre votre machine – ils savent également où elle se trouve.

— Je m'en doutais. Mais qui sont-ils, au nom de Baal ? »

Boierik éclata de rire en entendant la question et exposa longuement la haute opinion qu'il avait de lui-même. Son idée était de faire croire aux Suffètes d'Afallon que l'Hinduraj était responsable. En fait, l'alliance secrète du Littorn et du Cimperland avait organisé un service d'espionnage très efficace. Ils se dirigeaient pour le moment vers la résidence d'été de l'Ambassade du Littorn, à Ynys Llangollen (Nantucket), où l'on forcerait les sorciers à expliquer leurs enchantements, pour faire une surprise aux grandes puissances.

« Et si nous ne voulons pas...? »

Deirdre traduisit mot pour mot la réponse d'Arkonsky :

« J'en regretterai les conséquences pour vous. Nous sommes des civilisés et nous vous paierons largement, en or, votre collaboration volontaire ; mais l'existence de nos pays est en jeu. »

Everard les regarda. Boierik paraissait mal à l'aise et malheureux, sa joie exubérante s'était évaporée. Boleslav Arkonsky tambourinait sur la table, les lèvres serrées, mais non sans une certaine prière dans le regard. *Ne nous forcez pas à agir ainsi. Nous devons continuer à vivre dans notre peau.*

Ils étaient sans doute pères et époux, ils devaient aimer boire un pot de bière en jouant aux dés, tout comme un autre homme ; peut-être Boierik élevait-il des chevaux en Italie et Arkonsky cultivait-il des roses sur les côtes de la Baltique. Mais rien de tout cela ne profiterait à leurs captifs, lorsque la Nation toute-puissante était en conflit avec les voisins.

Everard prit le temps d'admirer la machination et se demanda ce qu'il allait faire. La vedette était rapide, mais il lui faudrait une vingtaine d'heures pour atteindre Nantucket, s'il se souvenait bien des distances. Il avait au moins ce temps devant lui.

« Nous sommes fatigués, dit-il en anglais. Pourrions-nous nous reposer un moment ?

— *Ja, deedly*, dit Boierik avec une grâce un peu lourde. *Ok wir skallen gode gefreonds bin, ni ?* »

*

* *

Le soleil se coucha dans un enfer rouge. Deirdre et Van Sarawak, accoudés au bastingage, contemplaient la vaste étendue des eaux.

Trois hommes d'équipage, débarrassés de leur maquillage et de leurs vêtements asiatiques, se tenaient en alerte sur la poupe ; un homme gouvernait à la boussole ; Boierik et Everard arpentaient le pont en devisant. Ils portaient tous de lourdes capes pour se protéger contre la brise rude et cinglante.

Everard commençait à se débrouiller en Cimbrien ; il faisait encore des erreurs, mais arrivait à se faire comprendre. Toutefois, il laissait Boierik faire les frais majeurs de la conversation.

« Ainsi vous venez des étoiles ? Je ne comprends pas ces choses-là. Je suis un homme simple. Si j'étais libre, j'administrerais paisiblement ma propriété en Cimberland et je laisserais le monde devenir fou à sa guise. Mais nous, les Gens, nous avons nos obligations. »

Les Teutons semblaient avoir totalement remplacé les Latins en Italie comme les Saxons avaient pris la place des Bretons dans le monde d'Everard.

« Je comprends vos sentiments, dit le Patrouilleur. C'est étrange que tant d'hommes se battent alors que si peu le désirent.

— Mais c'est nécessaire. Vous ne comprenez pas. Carthagalann nous a volé l'Égypte, notre bien légitime.

— *Italia Irredenta*, murmura Everard.

— Comment ?

— Peu importe. Donc, vous les Cimbres, vous êtes les alliés du Littorn et vous espérez vous emparer de l'Europe et de l'Afrique pendant que les grandes puissances se battent dans l'Est.

— Pas du tout ! répliqua Boierik, indigné. Nous affirmons uniquement nos revendications territoriales, légitimes et historiques. Le roi lui-même a dit... » Et ainsi de suite.

Everard se campa pour résister au roulis.

« J'ai l'impression que vous nous traitez assez mal, nous autres, sorciers, déclara-t-il. Faites attention que nous ne nous mettions réellement en colère contre vous.

— Nous sommes tous protégés contre les malédictions et les sorts.

— Dans ce cas...

— Je voudrais que vous nous aidiez de votre propre gré, dit Boierik. Je serai heureux de vous démontrer que notre cause est juste, si vous avez quelques heures à m'accorder. »

Everard hocha la tête et s'arrêta près de Deirdre. Son visage était indistinct dans le crépuscule, mais il perçut un défi dans sa voix :

« J'espère que vous lui dites ce qu'il peut faire de ses plans, Manslach.

— Non, fit lourdement Everard, *nous allons les aider*. »

— Elle était comme paralysée.

« Que dites-vous, Manse ? » s'enquit Van Sarawak.

Everard le lui répéta. « Non ! fit le Vénusien.

— Si.

— Bon Dieu, non ! Je vais... »

Everard lui prit le bras et lui dit froidement :

« Tenez-vous tranquille. Je sais ce que je fais. Nous ne pouvons pas prendre parti en ce monde, nous sommes contre tout le monde, vous feriez bien de le comprendre. La seule chose à faire, c'est de feindre de marcher dans le jeu pendant un temps. Et ne le répétez pas à Deirdre. »

Van Sarawak baissa la tête et réfléchit un moment.

« D'accord », fit-il sans enthousiasme.

*

* *

La résidence littornienne se trouvait sur la côte sud de Nantucket, près d'un village de pêcheurs, mais protégée par des murs. L'ambassade avait bâti, à l'image de son pays, de longues maisons de rondins avec des toits arqués comme le dos d'un chat, une salle commune et des communs autour d'une cour dallée. Everard, une fois réveillé, déjeuna tristement sous les yeux de Deirdre, tandis qu'ils abordaient au quai privé. Il y avait déjà là une vedette plus importante, et le coin fourmillait d'hommes à l'air dur. Les yeux d'Arkonsky s'illuminèrent ; il dit en afallonien :

« Je vois qu'on a amené la machine magique. On va se mettre au travail. »

Quand Boierik eut traduit, Everard eut froid au cœur.

Les invités – le Cimbre tenait à les désigner sous ce nom furent conduits dans une vaste salle où Arkonsky fit une gémflexion devant une idole à quatre visages : cette Svantevit que les Danois avaient réduite en bois à brûler dans l'autre Histoire. Il y avait un bon feu dans l'âtre, pour lutter contre la fraîcheur de l'automne, et des gardes postés le long des murs. Everard n'avait d'yeux que pour le saute-temps qui brillait là sur le plancher.

« Il paraît que la lutte a été dure à Catuvellaunan, lui dit Boierik. Il y a eu de nombreux morts, mais les nôtres ont pu battre en retraite sans être suivis. » Il toucha prudemment une poignée de guidon. « Et cette chose peut vraiment apparaître quand elle le veut, dans l'air ?

— Oui. »

Deirdre lança à Everard un regard de mépris comme il ne s'en était jamais attiré, puis s'écarta de lui avec hauteur.

Arkonsky lui dit quelque chose pour qu'elle le traduise. Elle lui cracha aux pieds. Boierik soupira et parla à Everard :

« Nous désirons une démonstration de la machine. Vous et moi, nous allons partir dessus. Je vous préviens que mon arme sera dans vos reins ; vous me direz à l'avance tout ce que vous aurez l'intention

de faire et s'il arrive quoi que ce soit d'anormal, je tire. Mais je suis sûr que nous resterons tous bons amis. »

Everard fit un signe affirmatif. Il se sentait les muscles noués, les paumes moites et froides.

« Tout d'abord, je dois prononcer une formule magique. »

Il lança un coup d'œil. Il nota du premier regard les coordonnées spatiales des cadrans de position et le temps indiqué par la montre du saute-temps.

Un second lui montra Van Sarawak assis sur un banc, sous les canons du pistolet d'Arkonsky et des fusils des gardes ; Deirdre était aussi assise, toute droite, le plus loin possible de lui. Everard calcula au plus juste la position du banc par rapport au saute-temps, leva les bras et, s'exprimant en temporel, psalmodia :

« Sarawak, je vais tenter de vous tirer d'ici. Restez exactement où vous êtes en ce moment ; exactement. Je vous prendrai au vol. Si tout va bien, cela se produira une minute après que j'aurai disparu d'ici avec notre camarade hirsute.

Les traits du Vénusien demeurèrent impassibles. Il y avait une mince couche de sueur sur son front.

« Très bien, reprit Everard en Cimbrien approximatif. Enfourchez le siège arrière, et nous allons mettre en marche ce cheval magique. »

Le grand bonhomme obéit. Quand Everard se fut installé sur le siège avant, il sentit contre ses reins un canon de pistolet qui tremblait.

« Dites à Arkonsky que nous serons de retour dans une demi-heure », ajouta-t-il.

Ils employaient ici approximativement le même système horaire que dans le monde d'Everard ; l'un et l'autre étaient dérivés du système babylonien. Cela fait, Everard dit :

« La première chose que nous allons faire, c'est apparaître en l'air au-dessus de l'océan et planer.

— T-t-très bien », fit Boierik, d'un ton peu assuré.

Everard régla les commandes sur quinze kilomètres-est, trois cents mètres-altitude, puis il mit le contact.

... Ils étaient à califourchon comme des sorcières, au-dessus de l'étendue verte des eaux ; au lointain une vague tache signalait la terre. Le vent violent les souffletait et Everard serrait les genoux. Il entendit Boierik pousser un juron, ce qui le fit sourire.

« Alors, cela vous plaît ? demanda-t-il.

— C'est... c'est merveilleux. » L'habitude commençant à agir, le Cimbre reprit de l'enthousiasme. « Mais avec des machines pareilles, nous pouvons survoler les villes ennemies et les écraser sous le feu ! »

Ceci apporta une certaine mesure de réconfort à Everard pour ce qu'il devait faire.

« Et maintenant, en avant », annonça-t-il, en mettant le saute-temps

en mouvement. Boierik poussa un cri de joie. « À présent, nous allons voler instantanément jusqu'à votre pays natal. » Everard mit le contact de manœuvre. Le saute-temps fit un looping et s'élança avec une accélération de trois-g.

Bien averti pourtant, le Patrouilleur lui-même eut du mal à tenir bon. Il ne sut jamais si ce fut la boucle ou le piqué qui avait projeté Boierik dans le vide ; il n'eut que la brève et affreuse vision de l'homme plongeant dans le vent, vers la mer.

Puis, pendant un court instant, Everard plana au-dessus des vagues. Sa première réaction fut un frisson... et si Boierik avait eu le temps de tirer ? La seconde fut un sentiment de remords. Il les chassa toutes les deux et se concentra sur le problème du sauvetage de Van Sarawak.

Il régla les verniers spatiaux à trente centimètres du banc des prisonniers, le temps à une minute après son départ. Il garda la main droite à proximité des commandes – il allait devoir faire vite – et la gauche libre.

La machine se matérialisa en un clin d'œil presque devant Van Sarawak. Everard le prit par sa tunique et l'attira dans le champ spatio-temporel tout en manœuvrant à l'envers le cadran des temps et en remettant instantanément le contact.

Une balle ricocha sur du métal. Everard aperçut Arkonsky qui criait. Puis tout disparut ; ils se trouvèrent deux mille ans plus tôt sur une colline herbeuse qui descendait à la mer.

Everard se laissa choir en avant sur son guidon, le corps parcouru de frissons.

Un cri le ramena à lui. Il se tourna et vit Van Sarawak étendu sur la colline. Le Vénusien avait encore le bras passé autour de la taille de Deirdre !

*

* *

Le vent s'était apaisé ; la mer roulait son écume et des nuages passaient très haut dans le ciel.

« Je ne peux guère vous le reprocher, Sarawak, dit Everard, les yeux baissés, mais cela complique singulièrement les choses.

— Qu'est-ce que je devais faire ? (Il y avait quelque chose de dur dans la voix du Vénusien.) La laisser derrière pour que ces salauds la tuent... ou pour qu'elle disparaisse avec tout son univers ?

— Au cas où vous l'auriez oublié, nous sommes conditionnés à ne pas révéler l'existence de la Patrouille aux personnes étrangères. Nous ne pourrions pas lui dire la vérité, même si nous en avons envie... et moi, du moins, je n'en ai nulle envie. »

Il regarda la jeune fille. Elle était debout et respirait profondément, le regard vague. Le vent caressait ses longs cheveux et sa robe mince.

Elle hocha la tête comme pour s'éclaircir les idées et accourut à eux en leur prenant les mains.

« Pardonnez-moi, Manslach, murmura-t-elle. J'aurais dû savoir que vous ne nous trahiriez pas. »

Elle les embrassa tous les deux. Van Sarawak y répondit, mais Everard ne trouva pas la force de le faire. Cela lui eût rappelé Judas.

« Où sommes-nous ? reprit-elle. On dirait presque Llangollen, mais sans hommes... Nous avez-vous emmenés aux Îles Heureuses ? » Elle pivota sur un pied et se mit à danser parmi les fleurs de l'été.

« Pouvons-nous nous reposer ici un moment avant de rentrer ? »

Everard inspira profondément l'air :

« J'ai de mauvaises nouvelles pour vous, Deirdre. »

Elle se tut, et il vit son corps se tendre.

« Nous ne pouvons pas rentrer. »

Elle attendit, muette.

« Les... les enchantements auxquels j'ai dû recourir pour sauver nos vies... je n'avais pas le choix, mais ils nous empêchent de retourner chez vous.

— Il n'y a pas d'espoir ? (Il l'entendit à peine.)

— Non », dit-il avec un picotement sous les paupières.

Elle s'éloigna. Van Sarawak voulut la suivre, puis il se reprit et s'assit auprès d'Everard.

« Que lui avez-vous dit ? » demanda-t-il.

Everard répéta ses propres paroles.

« Cela m'a semblé le compromis le plus acceptable. Je ne peux pas la renvoyer... au sort qui attend son monde.

— Non. » Van Sarawak se tut un moment, contemplant la mer. « En quelle année sommes-nous ? À peu près l'époque du Christ ? Dans ce cas, nous serions encore en deçà du point crucial.

— Oui. Et il nous reste à le trouver.

— Retournons dans un passé plus lointain. Il y aura des bureaux de la Patrouille. Nous pourrions nous y procurer de l'aide.

— Peut-être. Pourtant, je me crois capable de localiser l'événement clef ici même, avec l'aide de Deirdre. Éveillez-moi quand elle reviendra. »

Et il s'étendit pour dormir.

*

* *

Elle revint, les yeux secs, avec une expression de calme désespoir. Quand Everard lui demanda son assistance, elle fit un signe affirmatif.

« Naturellement. Ma vie vous appartient puisque vous l'avez sauvée. »

(Après l'avoir entraînée dans cette aventure, pour commencer...)

Everard expliqua précautionneusement :

« Tout ce que je vous demande, c'est un renseignement. Êtes-vous au courant de... d'une façon d'endormir les gens, de leur donner un sommeil pendant lequel ils croiront tout ce qu'on leur dit ?

— Ou... oui, hésita-t-elle. J'ai vu des Druides-médecins le faire.

— Cela ne vous fera aucun mal. Je désire seulement vous endormir pour que vous vous rappeliez tout ce que vous savez, des choses que vous croyez avoir oubliées. Cela ne prendra pas longtemps. »

La confiance qu'elle lui accordait lui faisait mal. Grâce aux méthodes de la Patrouille, Everard la mit en état hypnotique de mémoire totale et tira d'elle tout ce qu'elle avait jamais lu et entendu au sujet de la Seconde Guerre Punique. Tout cela lui suffit pour le but qu'il poursuivait.

L'ingérence de Rome dans une entreprise carthaginoise au sud de l'Èbre, en violation flagrante des traités, avait allumé l'étincelle. En 219 avant J.-C., Hannibal Barca, gouverneur de l'Espagne carthaginoise, mit le siège devant Sagonte. Il la prit au bout de huit mois, provoquant ainsi la guerre qu'il avait préparée de longue main contre Rome. Au début de mai 218, il passa les Pyrénées avec une armée de quatre-vingt-dix mille fantassins, douze mille cavaliers et trente-sept éléphants, il traversa la Gaule et franchit les Alpes. Il subit des pertes terribles en cours de route : à la fin de l'année, vingt mille fantassins et six mille cavaliers seulement entrèrent en Italie. Néanmoins, près du fleuve Tessin, il rencontra et mit en déroute une armée romaine supérieure en nombre. Au cours de l'année qui suivit, il livra plusieurs batailles victorieuses mais sanglantes et avança jusqu'en Apulie et en Campanie.

Les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens et les Samnites passèrent de son côté. Quintus Fabius Maximus mena une guérilla atroce qui ravagea l'Italie sans amener de décision. Entre-temps, Hasdrubal Barca organisait l'Espagne et, en 211, il amena des renforts. En 210, Hannibal prit et brûla Rome, et en 207, les dernières villes de la république romaine se rendirent à lui.

« C'est bien cela », fit Everard. Il caressa les cheveux cuivrés de la jeune fille allongée près de lui. « Dormez, à présent. Dormez bien et éveillez-vous le cœur léger.

— Que vous a-t-elle dit ? s'enquit Van.

— Des tas de détails. (L'histoire tout entière avait pris plus d'une heure.) Le point important c'est celui-ci : elle connaît fort bien l'Histoire... *mais elle ne parle jamais des Scipion.*

— Des quoi ?

— Publius Cornélius Scipion commandait l'armée romaine au Tessin et y fut vaincu. Mais, par la suite, il eut l'esprit de se tourner vers l'ouest et de saper les bases carthaginoises d'Espagne. Hannibal finit par se trouver complètement isolé en Italie et les renforts ibériques

envoyés à son secours furent anéantis. Le fils de Scipion, qui portait le même nom, avait également un haut-commandement et ce fut lui qui vainquit finalement Hannibal à Zama. C'est Scipion l'Africain, l'aîné.

« Le père et le fils étaient de loin les meilleurs chefs romains... mais Deirdre n'en a jamais entendu parler.

— Donc... » Van Sarawak regarda à l'est de l'autre côté de la mer, où Gaulois, Cimbres et Parthes s'ébattaient parmi les ruines du monde classique. « Que leur est-il donc arrivé dans cette trame temporelle ?

— Ma propre mémoire totale me dit que les deux Scipion étaient au Tessin et *faillirent* y être tués ; le fils sauva la vie du père pendant la retraite qui, à mon avis, devait être une vraie débandade. Je vous parie à dix contre un que dans *cette Histoire-ci* les Scipion y sont morts.

— Quelqu'un a dû les assassiner. Un voyageur temporel... il ne peut y avoir d'autre explication, dit Van Sarawak d'une voix plus animée.

— En tout cas, cela semble probable. Nous verrons. Nous verrons. »
Everard détourna les yeux du visage de Deirdre endormie.

*
* *

Dans le chalet de chasse du Pléistocène – temps : une demi-heure après l'avoir quitté – les Patrouilleurs remirent la jeune fille aux bons soins d'une femme aimable qui parlait le grec, puis ils convoquèrent tous leurs collègues. Alors, les capsules-message se mirent en branle dans l'espace-temps.

Tous les bureaux antérieurs à 218 avant J.-C. – le plus proche était celui d'Alexandrie, 250-230 – étaient « *encore* » là, soit environ deux cents agents au total. Le contact par écrit avec le futur s'avéra impossible et quelques brèves incursions dans l'avenir apportèrent les preuves voulues. Une conférence angoissée se tint à l'Académie de la période oligocène. Les agents non-attachés avaient le pas sur ceux qui avaient des missions définies, mais ils étaient égaux entre eux ; sur les bases de son expérience personnelle, Everard se trouva élu président du bureau des officiers supérieurs.

C'était un travail décevant. Ces hommes et ces femmes avaient franchi des âges et manié les armes des dieux ; mais c'étaient néanmoins des humains, avec tous les défauts inhérents à leur nature.

Chacun s'accordait à penser qu'il fallait réparer le dommage. Mais on éprouvait des craintes pour ceux des agents qui étaient partis en avant dans le temps sans avoir été prévenus ; s'ils n'étaient pas de retour quand on referait l'Histoire, on ne les reverrait jamais. Everard envoya des groupes à leur secours, mais il doutait de leur réussite. Il les avertit sévèrement d'avoir à revenir avant une journée ou de subir les conséquences.

Un homme de la Renaissance Scientifique souligna un autre aspect.

D'accord, les survivants avaient le devoir de remettre en place la voie normale du temps. Mais ils avaient aussi un devoir envers la connaissance. Il y avait là une chance unique d'étudier toute une phase nouvelle de l'humanité ; on devrait se livrer à plusieurs années de travaux anthropologiques avant de... Everard eut du mal à le faire taire. Il ne restait pas assez de patrouilleurs pour courir un tel risque.

Les groupes d'étude devaient fixer le moment exact et les circonstances du changement. Les discussions sur les méthodes à appliquer furent interminables. Everard scrutait furieusement la nuit préhumaine par la fenêtre et se demandait si, en définitive, les tigres à dents de sabre ne faisaient pas du meilleur travail que leurs successeurs simiesques.

Quand il eut enfin dépêché ses émissaires, il ouvrit une bouteille et s'enivra en compagnie de Van Sarawak.

Réuni de nouveau le lendemain, le comité directeur entendit les rapports de ses envoyés, qui avaient parcouru un total impressionnant d'années dans le futur. On avait sauvé une douzaine de Patrouilleurs dans des situations plus ou moins embarrassantes ; une vingtaine avaient tout bonnement disparu et il n'en serait plus question.

Le rapport du groupe d'espionnage était plus intéressant. Il semblait que deux mercenaires helvètes eussent joint Hannibal dans les Alpes et gagné sa confiance. Après la guerre, ils avaient occupé de hautes situations à Carthage ; sous les noms de Phrontes et Himilco, ils avaient pratiquement dirigé le gouvernement, organisé l'assassinat d'Hannibal et établi de nouveaux records de vie pompeuse. Un des Patrouilleurs avait vu leurs demeures et les hommes eux-mêmes : « Une quantité d'améliorations auxquelles on n'avait pas pensé dans l'antiquité classique. Les hommes m'ont paru être des Neldoriens du 205^e millénaire. »

Everard fit un signe d'assentiment. C'était une époque de banditisme qui avait « déjà » donné du fil à retordre à la Patrouille...

« Je pense que l'affaire est claire, dit-il. Peu importe qu'ils aient été avec Hannibal avant le Tessin ou non. Nous aurions un mal de tous les diables à les arrêter dans les Alpes sans nous trahir et sans transformer nous-mêmes à notre tour l'avenir. Ce qui compte, c'est qu'ils paraissent avoir supprimé les Scipion et c'est à ce point qu'il nous faut intervenir. »

Un Britannique du XIX^e siècle, capable, mais très « colonel de l'armée des Indes », déroula une carte et fit un exposé de ses observations aériennes de la bataille du Tessin. Il s'était servi d'un télescope à l'infra-rouge pour examiner les opérations à travers les nuages.

« Et ici se trouvaient les Romains...

— Je sais, dit Everard. Une mince ligne rouge. C'est le moment où

ils ont pris la fuite qui est crucial, mais la confusion même de cet instant nous donne notre chance. D'accord, il va falloir encercler le terrain sans nous faire voir ; mais je ne crois pas que nous puissions réellement envoyer plus de deux agents sur les lieux mêmes. Le bureau d'Alexandrie peut nous fournir les costumes, à Van Sarawak et à moi.

Mais, je pensais que ce privilège me serait réservé, dit l'Anglais.

— Non, je regrette, fit Everard avec un demi-sourire. Ce n'est d'ailleurs pas un privilège. Il s'agit de risquer sa peau, tout cela pour effacer tout un monde peuplé de vos propres semblables...

— Mais, bon sang...

— Il faut que j'y aille, dit Everard en se levant. Je ne sais pas pourquoi, mais il faut que j'y aille. »

Van Sarawak fit un signe de tête.

*
* *

Ils laissèrent leur saute-temps dans un bouquet d'arbres et se mirent en marche à travers champs. Autour de l'horizon et dans le ciel, une centaine de Patrouilleurs en armes attendaient, mais ce n'était qu'une faible consolation, au milieu des javelots et des flèches. Des nuages menaçants fuyaient devant un vent aigre et sifflant, il y avait des averses ; l'Italie ensoleillée était à la fin de son automne.

La cuirasse pesait aux épaules d'Everard qui trottait dans la boue. Il avait un casque, des jambières, un bouclier romain au bras gauche et un glaive à la ceinture ; mais il tenait de la main droite un paralyseur. Van Sarawak le suivait, semblablement équipé, les yeux en éveil sous son panache d'officier qui dansait dans la bise.

Les trompettes mugissaient et les tambours battaient. Leur bruit se perdait presque dans les hurlements et les piétinements des hommes, les hennissements des chevaux et le sifflement des flèches. La légion de Carthage avançait, cognait du glaive contre les lignes romaines qui fléchissaient. Çà et là, la bataille se divisait déjà en petits nœuds de combattants qui portaient au hasard des coups sans conviction.

Le combat avait dépassé cette zone et se poursuivait au-delà. La mort était tout autour d'eux. Everard se pressa à la suite des forces romaines, vers les aigles étincelantes au lointain. Par-dessus les casques et les cadavres, il distingua une bannière qui flottait triomphalement, rouge vif et pourpre sur le fond tourmenté du ciel. Masse grise et monstrueuse, trompe levée et barrissant, un escadron d'éléphants chargeait.

Il avait déjà vu la guerre. C'était toujours la même chose – non pas un dessin propre de lignes sur une carte ni un courage bruyant, mais des hommes haletants, suants et saignants, et ahuris. Un mince jeune

homme au visage sombre s'agitait non loin, s'efforçant d'arracher la javeline qui lui avait transpercé l'estomac. C'était un cavalier carthaginois, mais le paysan romain assis près de lui, à regarder sans y croire le moignon de son bras, ne lui accordait aucune attention.

Un vol de corbeaux planait au-dessus d'eux, dans le vent, en attente.

« Par ici, murmura Everard. Et vite ! La ligne va céder d'un moment à l'autre. »

Sa respiration lui irritait la gorge tandis qu'il se traînait vers les étendards de la République. Il songea soudain qu'il avait toujours souhaité qu'Hannibal eût été vainqueur... Il y avait quelque chose de répugnant dans l'avidité froide et sans imagination de Rome. Et voilà qu'il était en train d'essayer de sauver la Ville. Après tout, la vie était le plus souvent une drôle d'affaire.

C'était une consolation de savoir que Scipion l'Africain devait être l'un des rares honnêtes hommes à survivre à la guerre.

Les clameurs et les bruits s'amplifièrent et les Romains reculèrent. Everard vit quelque chose qui ressemblait à une vague se brisant contre un roc. Mais c'était le roc qui avançait, en hurlant, en tailladant et en pointant.

Il se mit à courir. Un légionnaire le dépassa, criant de panique. Un vétéran romain aux cheveux gris cracha à terre, se campa sur ses jambes et resta sur place jusqu'à ce qu'il eût été taillé en pièces. Les éléphants d'Hannibal barrèrent et levèrent leurs défenses courbes. Les rangs carthaginois restaient serrés, avançant sous l'impulsion inhumaine des tambours. La cavalerie se livrait à des escarmouches sur les flancs, dans un flamboiement de lances.

— En avant, maintenant ! Everard vit des hommes à cheval, des officiers romains. Ils brandissaient leurs aigles en hurlant, mais personne ne les entendait dans le tumulte.

Un petit groupe de légionnaires passa et s'arrêta. Leur chef héla les Patrouilleurs :

« Arrivez ici ! Nous allons leur faire voir, par le ventre de Vénus ! »

Everard hocha la tête et voulut passer outre. Le Romain gronda et bondit vers lui :

« Arrive, capon... »

Un rayon de paralyseur lui coupa la parole et il s'abattit dans la boue. Ses hommes frissonnèrent, quelqu'un cria et le groupe prit la fuite.

Les Carthaginois étaient tout près, bouclier contre bouclier, épées rougies de sang. Everard distinguait une cicatrice livide sur la joue d'un homme, le grand nez busqué d'un autre. Un javelot lancé rebondit sur son casque ; il baissa la tête et se mit à courir.

Il y avait un nœud de combattants devant lui. Il voulut le contourner et trébucha sur un cadavre tailladé. Un Romain trébucha

sur lui, à son tour. Van Sarawak poussa un juron et l'entraîna. Une épée traça un sillon dans le bras du Vénusien.

Plus loin, les hommes de Scipion étaient encerclés et se battaient sans espoir. Everard s'arrêta, inspirant l'air dans ses poumons desséchés, et tenta d'y voir à travers le mince rideau de pluie. Des armures mouillées brillaient, des cavaliers romains galopèrent, de la boue jusqu'aux naseaux de leurs chevaux. Ce devait être le fils, le futur Scipion l'Africain, qui accourait au secours de son père. Le bruit des sabots sur le sol évoquait le tonnerre.

« Là-bas ! »

Van Sarawak leva la main. Everard s'accroupit sur place, la pluie dégoulinant de son casque sur son visage. Une petite troupe de Carthaginois avançait à cheval vers la bataille qui se livrait autour des aigles ; à leur tête se trouvaient deux hommes avec la stature et les traits grossiers des Neldoriens. Ils portaient la cuirasse d'ordonnance, mais chacun d'eux était armé d'un fusil à mince canon.

« Par ici ! »

Everard pivota sur les talons et fonça vers eux. Le cuir de son armure grinçait pendant qu'il courait.

Ils étaient tout près des nouveaux venus quand on les vit. Un visage carthaginois se tourna vers eux et lança un avertissement. Everard le vit rire dans sa barbe. Un des Neldoriens fronça les sourcils et braqua son désintégréateur.

Everard se plaqua au sol et le rayon blanc-bleu brûla l'endroit où il était l'instant d'avant. Il lâcha une décharge et un des chevaux africains tomba dans un fracas métallique. Van Sarawak resta sur place et tira posément. Deux fois, trois fois, quatre – et un Neldorien se retrouva dans la boue !

Les hommes s'entre-hachaient autour des Scipion. L'escorte des Neldoriens hurlait de terreur. On avait dû leur faire la démonstration des désintégréateurs, mais ces coups invisibles, c'était une autre affaire. Ils s'enfuirent. Le second des bandits maîtrisa son cheval et voulut s'enfuir.

« Occupez-vous de celui que vous avez descendu, haleta Everard. Emmenez-le à l'écart du champ de bataille... il faudra le questionner... »

Il se remit péniblement debout et se dirigea vers un cheval démonté. Avant même de s'en être rendu compte, il était en selle et aux trousses du Neldorien.

Ils foncèrent à travers le chaos. Everard poussait sa monture, mais se contentait de garder sa distance. Une fois qu'ils seraient hors de vue, un saute-temps pourrait descendre et n'aurait pas de mal à arrêter sa proie.

Le vagabond du temps dut avoir la même pensée, car il freina sa

monture et visa. Everard vit l'éclair éblouissant et sentit un picotement à la joue ; il avait été manqué de peu. Il régla son pistolet sur large champ et continua d'avancer en tirant.

Une seconde langue de flamme atteignit son cheval en plein poitrail. L'animal tomba et Everard vida les étriers. Ses réflexes amortirent la chute, il rebondit sur ses pieds, un peu étourdi, et s'avança gauchement vers son ennemi. Il avait perdu son paralyseur ; pas le temps de le chercher. Peu importait ; il le retrouverait après, s'il était en vie. Le faisceau élargi n'avait pas manqué la cible ; il n'était pas assez puissant pour assommer un homme, mais le Neldorien avait lâché son arme et sa monture vacillait sur ses jambes, les yeux clos.

La pluie battait le visage d'Everard. Il pataugea jusqu'au cheval. Le Neldorien sauta à terre et tira une épée. La lame d'Everard jaillit aussi.

« Comme tu voudras, dit-il en latin. L'un de nous restera sur le terrain... »

*
* *

La lune s'éleva au-dessus des montagnes et éclaira soudain faiblement la neige. Loin au nord, un glacier fragmentait les rayons lumineux et un loup hurlait. Les hommes de Cro-Magnon chantaient dans leur caverne et leurs voix parvenaient affaiblies jusqu'à la véranda.

Deirdre se tenait dans l'ombre, regardant au-dehors. La lune éclairait partiellement son visage, révélant ses larmes. Elle sursauta quand Everard et Van Sarawak arrivèrent derrière elle.

« Vous êtes déjà de retour ? demanda-t-elle. Vous n'êtes arrivés ici pour m'y laisser que ce matin.

Il n'a pas fallu longtemps, dit Van Sarawak. (Il avait compris le grec attique par hypno.)

— J'espère... » Elle tenta un sourire. « J'espère que vous avez accompli votre tâche et que vous pouvez vous reposer de vos efforts.

— Oui, dit Everard. Oui, nous avons fini. »

Ils se tinrent côte à côte un instant, regardant le monde hivernal.

« C'est vrai ce que vous avez dit ? Que je ne pourrai jamais rentrer chez moi ? demanda Deirdre.

— J'en ai peur. Les sorts... »

Everard haussa les épaules et échangea un coup d'œil avec Van Sarawak.

Ils avaient obtenu l'autorisation officielle de dire à la jeune fille tout ce qu'ils voudraient et de l'emmener où ils pensaient qu'elle vivrait le mieux. Van Sarawak soutenait que c'était sur Vénus à son époque et Everard était trop las pour discuter.

Deirdre respira lentement.

« Ainsi soit-il donc, dit-elle. Je ne vais pas gâcher ma vie à pleurer pour cela... mais que Baal fasse que les miens vivent en paix, chez moi.

— Je suis sûr que ce sera le cas », dit Everard. Soudain, il n'en pouvait plus. Il ne souhaitait que dormir. À Van Sarawak de la mettre au courant comme il le fallait et de recueillir les éventuels lauriers.

Il adressa un signe de tête à son compagnon. « Je vais me coucher. Bon courage, Van. » Le Vénusien prit la jeune fille par le bras. Everard se rendit lentement à sa chambre.

Traduit par BRUNO MARTIN

Delenda est.

© Fiction House, 1955.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

PAR-DELÀ L'OcéAN

Par Philip José Farmer

Voici l'un des textes les plus insolites de la science-fiction qui n'en est pourtant pas avare. Si tous les univers possibles existent dans l'infinité des mondes parallèles, alors les idées les plus folles que les humains se sont faites sur la réalité sont sans doute vérifiées quelque part.

COINCÉ entre la cloison et l'évocateur, frère Radio était assis, tout son corps immobile hormis l'index et les yeux. De temps à autre, d'un doigt rapide, il manipulait la touche du tableau et, par instants, ses yeux, de la même nuance bleu-gris que le ciel de son Irlande natale, se tournaient vers la porte ouverte de la *toldilla* où il était recroquevillé ; c'était un rouf minuscule édifié à l'arrière du navire. La visibilité était mauvaise.

Dehors, l'obscurité, et une lanterne suspendue au bastingage où deux marins étaient accoudés. Puis les noires silhouettes et les vives lumières dansantes de la *Nina* et de la *Pinta*. Et, au-delà, la plate étendue de l'Atlantique, la courbure de l'horizon que frangeait de noir et de sang le dôme rougeoyant de la lune.

La tonsure du moine, tel un mince trait de charbon, tranchait sur un visage perdu dans la graisse... et la concentration.

L'éther luminifère était, cette nuit-là, plein de sifflements et de crépitations ; mas les écouteurs plaqués sur ses oreilles lui transmettaient, mêlés à ces bruits, les points et les tirets régulièrement émis par l'opérateur de la station de Las Palmas aux Canaries.

« Zziss... Vous n'avez déjà plus de sherry... *pop* !... trop bête... sacré vieux tonneau... zzz-que Dieu vous pardonne vos péchés...

« Il y a tout un tas de nouvelles, de rumeurs, de choses comme ça... ssiss... Tendez l'oreille au lieu de lever le coude, mécréant... Les Turcs auraient levé une armée pour envahir l'Autriche. Ces saucisses volantes qu'on aurait aperçues au-dessus de toutes les grandes villes du monde chrétien seraient, dit-on, d'origine turque. Et ce serait un

Rogérien qui les aurait inventées, un renégat converti à la religion musulmane... Pour moi... *crr...* pas un d'entre nous n'aurait pu faire ça. C'est une calomnie que nos ennemis, au sein de l'Église, répandent afin de nous discréditer. Malheureusement beaucoup de gens croient ça...

« À quelle distance l'Amiral estime-t-il être de Cipangu ?

« Aujourd'hui, Savonarole a condamné publiquement le Pape, la richesse de Florence, l'art et la littérature grecque et les expériences des disciples de saint Roger Bacon... *zzz*-Cet homme est sincère mais dangereux et mal conseillé... Je lui prédis le bûcher auquel il nous a toujours voués...

« *Pop !...* J'en ai une pour vous... Deux mercenaires irlandais, nommés Pat et Mike, descendaient la grande avenue de Grenade lorsqu'une belle Mauresque s'est penchée à son balcon pour vider un pot de... *ssii...* Au même instant Pat relevait la tête et... *crr...* Elle est bien bonne, hein ? Frère Juan me l'a racontée la nuit dernière...

« P. V... P. V... Me recevez-vous ?... P. V... P. V... Oui, je sais, ce n'est pas prudent d'échanger de tels propos, mais il n'y a personne ce soir pour nous faire des sermons... *zzz* – De toute façon, je ne pense pas... »

Ainsi l'éther se pliait à leur conversation que frère Radio conclut en émettant un dernier P. V., *Pax Vobiscum*. Puis il déconnecta ses écouteurs et les releva sur ses tempes dans la position réglementaire.

Après s'être, comme à son habitude, cogné le ventre contre le rebord du tableau, il s'extirpa à demi agenouillé de la *toldilla* et sortit sur le pont. De Salcedo et de Torres s'y trouvaient, parlant à voix basse. Les rayons de l'astre monstrueux jouaient dans la chevelure d'or du page et dans l'épaisse barbe brune de l'interprète ; ils jetaient aussi des reflets roses sur le visage glabre du prêtre et sur la bure écarlate de l'ordre rogérien. Le capuchon, rejeté en arrière, faisait office de sac pour le papier, l'encre, les plumes et tout le petit matériel : clefs et tournevis ; on y trouvait aussi un manuel de décodage, une règle plate et un memento sur les principes angéliques.

« Alors, vieille branche, dit familièrement de Salcedo, qu'avez-vous capté de Las Palmas ?

— Pas grand-chose pour l'instant ; il y a trop d'interférences. » Il pointa son doigt vers la lune qui flottait sur l'horizon. « Quelle orbe ! s'exclama le prêtre. Elle est aussi grosse et rubiconde que mon révérend nez ! »

Les deux autres rirent et de Salcedo dit : « Oui, mais elle ira diminuant et pâissant au cours de la nuit, mon père, tandis que la dimension et l'éclat de votre protubérance nasale croîtra en proportion inverse du carré de... »

Il s'arrêta net, et un sourire naquit sur ses lèvres car soudain, tel un

marsoûin plongeant dans la mer et jouant à sauter sur les vagues, le nez du moine avait piqué et ne s'était relevé que pour mieux plonger au plus profond des effluves émanés de leur bouche. Le moine leur faisait face, son nez touchant presque le leur, et dans ses petits yeux malicieux couraient les mêmes étincelles que dans l'évocatour.

Puis il renifla bruyamment et, satisfait de ce qu'il avait glané dans leur haleine, leur fit un clin d'œil. Nonobstant, il ne leur dit mot de ses trouvailles et resta à la périphérie du sujet.

« Ce père Radio des Canaries est un homme passionnant, dit-il. Il m'a aiguisé l'esprit avec toutes sortes d'hypothèses philosophiques solidement fondées, quoique fantastiques. Ce soir, juste avant d'être coupé par ça... » (il désigna l'œil sanglant suspendu dans le ciel) « il me parlait de ce qu'il nomme des mondes parallèles. C'est une hypothèse développée par Dysphagius de Gotham. Selon lui, il existerait d'autres mondes dans des univers simultanés mais non contigus. Dieu, dans son omnipotence et son infini génie créateur, le Grand Alchimiste, en d'autres termes, aurait pu – ou dû – créer une pluralité de continuums dans lesquels chaque possible aurait eu lieu.

— Quoi ? marmonna de Salcedo.

— C'est ainsi. Par exemple, la reine Isabelle a détourné Colomb de son projet d'atteindre les Indes par l'océan Atlantique. Nous ne sommes donc pas en train de nous engager toujours plus avant sur les flots à bord de nos trois coques de noix. Il n'y a pas de relais flottants entre nous et les Canaries et ni moi sur la *Santa Maria* ni père Radio à Las Palmas n'avons eu cette fascinante conversation à travers l'éther.

« Ou bien Roger Bacon a été persécuté par l'Église au lieu d'être encouragé dans ses expériences et il n'a pas fondé l'ordre qui a tant fait par ses inventions pour assurer à l'Église le monopole en matière d'alchimie et qui a placé sous son autorité divinement inspirée ce qui n'était qu'une pratique païenne et satanique. »

De Torres ouvrit la bouche pour parler mais, d'un geste princier, le moine le fit taire.

« Peut-être même, hypothèse absurde et choquante, existe-t-il un univers aux lois physiques différentes. Vous l'ignorez certainement, mais Angelo Angelei a prouvé, en laissant choir des objets du haut de la tour de Pise, que des masses différentes tombent à des vitesses différentes. Mon distingué collègue des Canaries est en train d'écrire une satire dont l'action se situe dans un univers où Aristote est un charlatan et où toute chose tombe à une vitesse égale quels que soient sa taille et son poids. Passe-temps stupide, mais passe-temps quand même. Nous avons bien encombré l'éther avec nos petits anges.

— Je ne voudrais pas, interrompit de Salcedo, paraître trop curieux des secrets de votre saint ordre occulte, frère Radio, mais ces petits anges que votre appareil évoque m'intriguent. Serait-ce un péché que

de vouloir éclaircir ce mystère ? »

Le moine émit un beuglement de taureau qui se mua en un roucoulement de colombe. « Ça dépend. Laissez-moi vous donner un exemple, jeune homme. Supposons que vous ayez sur vous une bouteille, mettons, d'excellent sherry et que vous refusiez de la partager avec un vieil homme assoiffé, voilà qui serait un péché ; un péché par omission. Mais si vous étiez prêt à offrir à cette terre desséchée, à ce pèlerin épuisé, à cette pauvre chère âme décrépite et pieuse une goulée rafraîchissante, douce et stimulante de cet élixir de longue vie, digne enfant du vin, spontanément je prierais le Ciel de récompenser un tel acte de charité, d'amour et de compassion. Tant cela me réjouirait que je vous parlerais de l'évêque. Je ne vous dirais rien qui puisse vous effrayer mais juste ce qu'il faut pour que la savante et glorieuse congrégation à laquelle j'appartiens suscite en vous le respect. »

De Salcedo eut un sourire complice et tendit au moine la bouteille qu'il dissimulait sous son vêtement. Les glouglous devenaient de plus en plus sonores à mesure que le moine vidait son biberon, et les deux marins échangèrent un sourire entendu. Il n'était pas surprenant que le prêtre, dont la réputation en matière d'alchimie n'était plus à faire, ait été délibérément expédié dans ce voyage bâclé qui les menait le diable savait où. S'il en revenait, tant mieux ; sinon, il ne pêcherait plus ; tel était le calcul de l'Église.

Le moine essuya ses lèvres d'un revers de manche et poussa un hennissement de cheval. « *Gracias*, les gars. De tout mon cœur noyé sous cette graisse je vous remercie. Un vieil Irlandais aussi sec que le sabot d'un chameau et qui a failli mourir dans la poussière de l'abstinence vous remercie. Vous m'avez sauvé la vie.

— Remerciez plutôt votre flair, répliqua de Salcedo. Et maintenant, vieille branche, que vous êtes bien imbibé, parlez-nous, autant qu'il se peut, de votre sacrée machine. »

Frère Radio leur en parla pendant un quart, d'heure. Lorsqu'il eut terminé, ils lui posèrent quelques questions.

« ... et vous dites que vous émettez sur la fréquence de mille huit cents Kc ? demanda le page. Que signifie Kc ?

— K est mis pour *kilo*, un mot français dérivé du mot grec signifiant mille, et c est mis pour l'hébreu *cherubim* : les petits anges. Ange vient du mot grec *angelos* signifiant messager.

« Selon nous, l'éther est plein de ces *cherubim*, de ces petits messagers. C'est pourquoi lorsque nous, frères Radio, pressons la touche de notre appareil, nous évoquons quelques éléments de cette infinité de messagers qui n'attendent que nos ordres. Mille huit cents Kc signifie que dans un temps donné un million huit cent mille *cherubim* déferlent à travers l'éther, le nez de l'un chatouillé par le

bout des ailes du précédent, le sommet de toutes les ailes étant au même niveau, de sorte que si vous vouliez représenter l'ensemble vous ne pourriez distinguer un ange de l'autre. Nous appelons cet ensemble une séquence d'anges en N.A.P.

N.A.P. ?

Niveau d'ailes plan. Mon appareil est un évocateur N.A.P.

— Cette théorie provoque un tel vertige en mon esprit ! dit le jeune de Salcedo. Quelle révélation ! Imaginez que le champ de l'évocateur soit coupé le temps que se produise un afflux de mauvais anges exigeant un nombre prédéterminé et égal de bons anges pour les combattre. La bobine corruptrice de l'évocateur groupe ces mauvais anges sur le côté gauche, le côté sinistre. Et lorsque les mauvais petits anges sont entassés au point de ne plus pouvoir augmenter leur nombre, ils franchissent le pont d'éclatement et, courant le long du circuit, se transfèrent sur le bon côté. Par ce va-et-vient, ils attirent l'attention des petits messagers, les bons anges. Quant à vous, frère Radio, en enclenchant et déclenchant votre appareil, vous évoquez ces formes invisibles et familières, vous faites agir ces petits messagers éthériques. Et c'est ainsi que vous parvenez à correspondre à grande distance avec les frères de votre ordre.

— Grand Dieu ! » s'exclama de Torres, les yeux écarquillés. Ce n'était pas un vain juron mais l'expression de sa pieuse stupéfaction. Il s'était brusquement rendu compte que l'homme n'était point seul, que partout, entassées les unes sur les autres, pénétrant jusqu'aux moindres recoins, il y avait des créatures. Blancs et noirs correspondaient à un grandiose jeu d'échecs constituant le cosmos ; noir pour les démons, blanc pour les anges, tous deux maintenus en harmonieux équilibre par la Main de Dieu et aussi sujets à être exploités par l'homme que les oiseaux du ciel et les poissons de la mer.

Cependant de Torres, qui avait entrevu ce que seuls voient les saints, ne sut que demander : « Combien pensez-vous qu'il puisse tenir d'anges sur une tête d'épingle ? »

De Torres ne ceindrait jamais l'auréole mais il avait visiblement l'étoffe d'un professeur d'Université.

De Salcedo haussa les épaules. « Je vais vous répondre. Philosophiquement parlant, vous pouvez y mettre autant d'anges que vous voulez. En réalité, leur nombre sera proportionnel à la place qu'il y aura sur cette tête d'épingle. Mais assez de ces balivernes, ce qui m'intéresse, ce sont des faits, pas des fables. Dites-moi, comment se fait-il que le lever de la lune perturbe la réception des *cherubim* envoyés par la Radio de Las Palmas ?

— Grand César ! Comment puis-je le savoir ? ; Suis-je le dépositaire du savoir universel ? Je ne suis qu'un humble et obscur moine. Tout ce que je puis dire, c'est que lorsque cette tumeur sanglante s'est

élevée au-dessus de l'horizon, j'ai dû cesser d'ordonner mes petits messagers en courtes et longues séquences. La station des Canaries était aussi brouillée et nous avons tous deux cessé d'émettre. La même chose s'est produite ce soir.

— La lune enverrait-elle des messages ? demanda de Torres.

— Certes, mais dans un code que je ne puis pas déchiffrer.

— Santa Maria !

— Peut-être, suggéra de Salcedo, la lune est-elle habitée par des gens qui émettent des messages. »

Frère Radio fronça le nez en signe de dérision, et vu la taille de ses narines, la dérision manifestée n'était pas une bagatelle. C'était assez pour réduire au silence l'esprit le plus fort.

« Si, avança de Torres en baissant la voix, comme je l'ai entendu dire, les étoiles sont les fenêtres des cieux, il se pourrait que les anges supérieurs évoquent les... euh... anges inférieurs. Et cela se produirait seulement lorsque la lune est haute afin que nous sachions bien qu'il s'agit d'un phénomène céleste. »

Il se signa et jeta autour de lui un coup d'œil furtif.

« N'ayez crainte, dit le moine, il n'y a pas d'Inquisiteur dans votre dos ; souvenez-vous que je suis le seul prêtre de cette expédition. D'autre part votre argument n'attaque en rien le dogme, et de toute façon cela n'a aucune importance. Mais il y a quelque chose que je ne saisis pas : comment un corps céleste pourrait-il émettre, et pourquoi le ferait-il sur la fréquence à laquelle je suis, moi, assujetti ? Pourquoi... »

— J'ai trouvé, interrompit de Salcedo, qui avait l'enthousiasme et la fougue de la jeunesse. Les Rogériens et l'Amiral se trompent sur la forme de la Terre. La Terre n'est pas ronde, mais plate. Le fait de voir un horizon implique que nous vivons à la surface d'une forme convexe, mais pas nécessairement d'un globe. La Terre n'est en fait qu'un hémisphère aplati. Et ces *cherubim* ne viennent pas de la Lune mais d'un navire en tout point semblable au nôtre, un vaisseau suspendu dans le vide par-delà le bord du monde. »

— Quoi ? s'exclamèrent les deux autres.

— Ne savez-vous donc pas qu'après avoir refusé les services de Colomb le roi du Portugal a décidé de faire partir un navire en secret ? Qu'est-ce qui vous dit qu'il ne l'a pas fait, que les messages ne viennent pas de nos prédécesseurs ? Leur navire a pu franchir les bornes du monde et être à présent suspendu dans les airs. Et s'il ne se manifeste que la nuit, c'est qu'il suit la lune dans sa rotation autour de la Terre et constitue de ce fait un satellite infiniment petit, donc invisible. »

Le rire du moine réveilla de nombreux hommes de l'équipage. « Il faut que je raconte ça à l'opérateur de Las Palmas ; il inclura ça dans

son roman. Vous allez bientôt me raconter que ces messages proviennent de ces saucisses volantes crachant le feu que tant de profanes crédules ont cru voir partout. Non, mon cher de Salcedo, ne soyez pas ridicule ; même les anciens Grecs savaient que la Terre est ronde ; toutes les universités d'Europe l'enseignent, et nous, Rogériens, en avons mesuré la circonférence. Nous sommes certains que les Indes se trouvent de l'autre côté de l'Atlantique. C'est aussi mathématiquement prouvé que l'impossibilité du plus-lourd-que-l'air. Notre éminent docteur, le frère Felcrane, nous a convaincus sur ce point : ces choses volantes sont le fruit d'hallucinations collectives ou de manigances perpétrées par les hérétiques et les Turcs afin de semer une panique dans les populations.

« Cette émission lunaire n'est pas une illusion, je vous l'assure. De quoi s'agit-il, je n'en sais rien. Mais ; cela ne vient pas d'un navire espagnol ou portugais ! Pourquoi leur code serait-il différent ? Même si ce soi-disant navire venait de Lisbonne, l'opérateur serait un Rogérien, et, comme le veut notre règlement, il serait d'une nationalité différente de celle de l'équipage afin de mieux rester en dehors de tout imbroglio politique. Il ne saurait enfreindre, nos lois pour communiquer avec Lisbonne dans un code différent. Nous, disciples de saint Roger, ne nous abaissons pas à de menues intrigues de frontières. De plus, cet évocateur n'est pas assez puissant pour atteindre l'Europe et il est dirigé vers nous.

— Comment pouvez-vous en être sûr ? repart de Salcedo. Aussi affligeant que ça puisse vous paraître, un prêtre peut être corrompu. Un profane peut avoir découvert vos secrets et inventé un code. Je pense que ce navire correspond avec un autre navire portugais qui n'est peut-être pas très distant du nôtre. »

De Torres frémit et de nouveau se signa. « Peut-être les anges nous annoncent-ils notre mort imminente ?

— Peut-être ? Mais alors, pourquoi n'utilisent-ils pas notre code ? Les anges le connaissent aussi bien que moi. Il n'y a pas de « peut-être » qui tienne. L'Ordre ne permet pas les *peut-être*. L'Ordre expérimente et découvre. Il ne produit aucun jugement avant de savoir.

— Je crains pourtant qu'on ne sache jamais, dit de Salcedo d'une voix sinistre. Colomb a promis à l'équipage de rebrousser chemin si demain soir nous sommes toujours sans signe de la terre. Sinon... (du doigt, il fit mine de se trancher la gorge) *kkk* ! Encore un jour et nous serons cap à l'est avec cette maudite lune sanglante et ces messages indéchiffrables loin derrière.

— Ce serait une grande perte pour l'Ordre et pour l'Église, soupira le moine. Mais je m'en remets à Dieu et ne m'occupe que de ce qu'il me demande de voir. »

Pour accompagner cette pieuse assertion, frère Radio leva la bouteille pour en consulter le niveau. Ayant déterminé de manière scientifique l'existence du liquide, il en mesura la quantité et la qualité en versant le contenu de la bouteille dans la meilleure des éprouvettes, son ventre imposant.

Après quoi, il fit claquer sa langue et, sans tenir compte de la déception qui apparaissait sur le visage des deux marins, il se mit à parler avec enthousiasme de l'hélice et de la machine qui la faisait fonctionner, les deux ayant été récemment conçus au Collège Saint Jonas à Gênes. Si les trois navires d'Isabelle en avaient été munis, ils n'auraient pas eu à dépendre du vent. Quoi qu'il en soit, l'Ordre s'était opposé à l'utilisation courante de cette invention car il craignait que les fumées de la machine ne polluent l'air et que la terrible vitesse qu'elle permettait ne soit fatale au corps humain. Ceci dit, il se lança dans une fastidieuse biographie de son saint patron, Jonas de Carcassonne, l'inventeur du premier évocateur-récepteur de *cherubim*, qui était mort en martyr pour avoir touché un fil qu'il croyait isolé.

Les deux marins trouvèrent une excuse pour le quitter. Le moine était un agréable compagnon, mais l'hagiographie les ennuyait profondément. D'ailleurs, ils avaient envie de parler femmes...

*

* *

Si Colomb n'avait pas réussi à convaincre son équipage de naviguer un jour de plus, tout eût été différent.

À l'aube, le spectacle de plusieurs grands oiseaux ; tournoyant au-dessus des navires réconforta les marins. La terre ne pouvait plus être loin. Ces créatures ailées venaient peut-être de la fabuleuses Cipangu, le pays des maisons aux toitures d'or.

Ils piquèrent sur les navires et on les distingua mieux. Ils étaient énormes et singuliers. Leur corps ; était aplati, presque en forme de soucoupe, et très petit par rapport à leurs ailes dont l'envergure atteignait environ trente pieds. Et ils n'avaient pas de pattes. Seuls quelques marins comprirent la signification de ce détail ; ces oiseaux tournaient sans cesse dans le ciel et jamais ne se posaient sur la mer ou sur le sol.

Ils songeaient à ce curieux fait lorsqu'on entendit un son étouffé, comme si quelqu'un s'éclaircissait la voix. Un bruit si léger que personne n'y prêta attention. Chacun pensa qu'il venait de son voisin.

Quelques instants plus tard, le son se fit plus fort et plus profond, comme un luth dont on fait vibrer la corde.

Tous levèrent la tête, les yeux tournés vers l'ouest.

Ils n'avaient pas encore compris que ce bruit de corde pincée provenait de la ligne qui maintenait la cohésion de la Terre, que cette

ligne était tendue au maximum, et que le violent doigt de la mer venait de la rompre.

Le temps de comprendre, ils avaient déjà franchi l'horizon.

Lorsqu'ils s'en aperçurent, il était trop tard. L'aube ne s'était pas levée tel le tonnerre. Elle était le tonnerre. Et bien que les navires aient viré de bord et tenté de courir au plus serré bâbord armures, l'intensité et la force du courant anéantirent tout effort.

C'est alors que le Rogérien regretta l'hélice génoise et la chaudière qui leur eussent permis de résister aux terribles charges de taureau de l'océan. C'est alors qu'il y eut des hommes pour prier, d'autres pour délirer. Certains s'en prirent à l'Amiral, d'autres sautèrent par-dessus bord, d'autres enfin sombrèrent dans une profonde stupeur.

Seuls l'intrépide Colomb et le courageux frère Radio s'attachèrent à poursuivre leur travail. La journée durant, le gros moine, recroquevillé dans sa petite cabine, transmet message sur message à son collègue des Canaries. Il s'arrêta lorsque la Lune s'éleva telle une énorme bulle rouge crachée par un géant moribond. Toute la nuit, il resta à l'écoute et travailla désespérément, noircissant feuille sur feuille, sacrant et compulsant ses livres de code.

Lorsqu'une nouvelle aube rugissante déferla sur eux, il se rua hors de la *toldilla*, tenant un papier à la main. Ses yeux étaient hagards, ses lèvres tremblaient. Mas il n'y eut personne pour comprendre qu'il avait déchiffré le code. Personne pour l'entendre hurler : « Les Portugais ! Ce sont les Portugais ! »

Ils n'avaient plus d'oreilles pour une simple voix humaine. L'éclaircissement de gorge et la corde pincée n'avaient été qu'un accord préliminaire au concert lui-même. Maintenant c'était la puissante ouverture : d'une violence irrésistible, telle la trompe de Gabriel, c'était l'océan chavirant dans l'espace.

Traduit par MARTINE RENN.

Sail on ! Sail on !

© Better Publications, 1952.

© Nouvelles Éditions Opta, pour la traduction.

L'HOMME QUI APPARUT

Par H. Beam Piper

Dans son Livre des Damnés, Charles Fort rapporte un certain nombre de disparitions mystérieuses dont celle d'un diplomate anglais, Benjamin Bathurst, qui disparut en plein jour, simplement en faisant le tour de sa calèche, et dont on ne retrouva jamais la moindre trace. Mais tout mystère appelle une énigme supplémentaire. Si la disparition, bien attestée, de Bathurst est étrange, son apparition ailleurs (car il faut bien qu'il soit allé quelque part) n'a pas dû l'être moins.

N.B. : Le sel de cette extraordinaire uchronie sera mieux goûté par le lecteur si quelques notes viennent rafraîchir ses connaissances historiques. La disparition de Benjamin Bathurst est bien attestée dans notre univers. H. Beam Piper nous révèle où il est passé. Se reporter aux notes pour quelques précisions complémentaires.

EN novembre 1809, un citoyen anglais répondant au nom de Benjamin Bathurst disparut d'une manière aussi totale qu'inexplicable.

En route pour Hambourg, il venait de Vienne, où il avait séjourné à la cour, au titre d'une mission diplomatique, mandaté par son gouvernement auprès de ce que Napoléon avait laissé de l'Empire autrichien.

Et, dans une auberge de Perleburg, en Prusse, il s'évanouit littéralement sous les yeux de son secrétaire et de son valet, tandis qu'il discutait un changement d'attelage. Nul ne le vit quitter la cour de l'auberge, nul ne le vit plus jamais d'ailleurs.

Du moins dans ce continuum.

(Lettre du baron Eugen von Krutz, ministre de la police, à Son Excellence le comte von Berchtenwald, Chancelier de Sa Majesté Frédéric Guillaume III de Prusse.)

Excellence,

L'attention de notre ministère vient d'être attirée par un fait dont j'ai peine à définir la signification ; mais, dans la mesure où il semblerait toucher aux affaires de l'État, affaires intérieures comme extérieures, j'ai la conviction que son importance est telle qu'il mérite l'attention personnelle de Votre Excellence.

J'avoue sincèrement être peu disposé à pousser loin mon enquête sans l'avis de Votre Excellence.

En bref, la situation est la suivante :

Nous détenons, ici, au Ministère de la Police, un personnage répondant au nom de Benjamin Bathurst et se prétendant diplomate britannique. Cette personne fut arrêtée par la police, hier à Perleburg, pour y avoir semé le désordre dans une auberge. Elle est détenue sous la double inculpation de tapage dans un lieu public et d'activités suspectes.

Lors de son arrestation, ce personnage était en possession d'une valise diplomatique, contenant de nombreux papiers, dont la nature est tellement extraordinaire, que les autorités locales refusèrent d'assumer aucune responsabilité autre que celle d'envoyer l'homme ici, à Berlin.

Après avoir interrogé cette personne et examiné : ses papiers, je me trouve, je dois l'avouer, dans la même position. J'ai la conviction qu'il ne s'agit pas d'une affaire de routine. Il se passe quelque chose de très étrange et de très inquiétant. Les affirmations de cet homme, prises séparément, atteignent un degré d'in vraisemblance, qui justifierait l'hypothèse de la police. Je ne peux cependant accepter cette hypothèse, dans la mesure où son comportement est celui d'un homme parfaitement sensé et eu égard à l'existence de ces papiers, c'est une situation insensée, totalement incompréhensible !

Lesdits papiers sont joints à la présente lettre, de même que des copies des différentes dépositions enregistrées à Perleburg et une lettre personnelle de mon neveu, le lieutenant Rudolph von Tarlborg. Ce dernier mérite une attention tout à fait particulière de la part de Votre Excellence. Le lieutenant von Tarlborg est un jeune officier très équilibré, fort peu enclin à la fantaisie comme aux chimères. Il en faut beaucoup pour l'émouvoir à ce point.

Le soi-disant Benjamin Bathurst est maintenant ici, dans un appartement du ministère, où il est traité avec toute la considération requise, et, excepté la liberté de nous quitter, tous les égards lui sont accordés. C'est avec impatience que j'attends l'avis de Votre Excellence... etc.

KRUTZ.

(Rapport de Traugott Zeller, Oberwachtmeister Staatspolizei, fait à Perleburg, 25 novembre 1809.)

C'était dans l'après-midi du 25 novembre.

Il était à peu près deux heures dix minutes et je me trouvais dans le poste de police quand un homme entra que je connaissais sous le nom de Franz Bauer ; c'est un domestique, employé par Christian Hanck qui tient l'auberge *L'Épée et le Sceptre* ici même à Perleburg.

Ce Franz Bauer déposa une plainte auprès d'Ernest Hartenstein, Staatspolizeikapitän, selon laquelle un fou semait le désordre dans l'auberge où lui-même Franz Bauer travaillait. Le capitaine Hartenstein me donna alors l'ordre de retourner à l'auberge *L'Épée et le Sceptre*, et de m'y employer sans réserve à maintenir le calme.

Arrivant à l'auberge en compagnie du dénommé Franz Bauer, je trouvais une foule de gens dans la grande salle et parmi eux l'aubergiste, Christian Hanck, pris de querelle avec un étranger.

L'étranger avait l'apparence d'un gentilhomme ; il portait des vêtements de voyage et tenait sous son bras une valise diplomatique je crois. Dès mon entrée, je l'entendis ; il parlait allemand avec un fort accent anglais, insultant l'aubergiste – ledit Christian Hanck –, l'accusant d'avoir versé un narcotique dans son vin, volé son coche à quatre chevaux et enlevé son secrétaire et ses laquais. Le dénommé Christian Hanck niait énergiquement ces propos, et la foule prenait parti pour l'aubergiste ; tenant l'étranger pour un fou, elle se moquait de lui.

En entrant, j'ordonnai le silence, au nom du roi, puis, dans la mesure où il m'apparut être la partie plaignante dans cette querelle, je demandai au gentilhomme de m'exposer le sujet de ce désordre. Il répéta alors ses accusations contre l'aubergiste, affirmant que Hanck, ou, plutôt un homme qui lui ressemblait fort, et avait prétendu être l'aubergiste, avait versé un narcotique dans son vin, volé ses chevaux et disparu avec son secrétaire et ses laquais.

À ce point du récit, l'aubergiste et la foule se mirent à vociférer dénégations et démentis, si bien que je dus frapper sur une table de mon bâton pour rétablir le silence.

Je demandai ensuite à l'aubergiste de répondre aux accusations portées par l'étranger. Il opposa un démenti formel à toutes.

L'étranger n'avait point bu de vin dans son auberge, et en fait n'y avait point mis les pieds avant l'instant présent, où il s'était répandu en accusations véhémentes ; il n'y avait en outre ni secrétaire, ni laquais, ni cocher, ni coche à quatre chevaux à l'auberge. De fait, l'étranger était fou furieux. Il demanda à tous les gens présents dans la salle commune d'en témoigner.

Puis je demandai à l'étranger de décliner ses titres et qualités... Il

s'appelle Benjamin Bathurst, diplomate britannique ; en provenance de Vienne, il retourne en Angleterre.

À l'appui de ses dires, il exhiba divers papiers de sa mallette. L'un d'entre eux était une lettre de sauf-conduit, émise par la Chancellerie prussienne, portant le signalement et le nom de Benjamin Bathurst. Les autres documents étaient en anglais ; tous portaient un cachet, et avaient l'apparence de documents officiels.

Je le priai de m'accompagner au poste de police de même que l'aubergiste et trois hommes, dont l'aubergiste désirait le témoignage.

Traugott ZELLER, Oberwachtmeister

rapport approuvé

Ernst HARTENSTEIN

Staatspolizeikapitän

(Déposition du soi-disant Benjamin Bathurst, enregistrée au poste de police de Perleburg le 25 novembre 1809.)

« Je m'appelle Benjamin Bathurst et je suis envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du gouvernement de Sa Majesté britannique, à la cour de Sa Majesté François I^{er}, Empereur d'Autriche, ou du moins je l'étais jusqu'à ce que les événements qui suivirent la reddition autrichienne rendent nécessaire mon retour à Londres.

J'ai quitté Vienne pour Hambourg le lundi 20 au matin dans le but de prendre un bateau pour l'Angleterre. Je voyage dans mon propre coche avec mon secrétaire M. B.J. et mon valet W.S., tous deux sujets britanniques, et un cocher, J.B., sujet autrichien, dont j'avais loué les services pour le voyage. La présence de troupes françaises, que je préférais éviter, me força à détourner ma route vers l'ouest jusqu'à Salzburg, avant de reprendre vers le Nord en direction de Magdeburg où je trouverais l'Elbe.

Il me fut impossible de changer mon attelage de Gerda à Perleburg où je m'arrêtai à l'auberge *L'Épée et le Sceptre*.

Lorsque nous arrivâmes, je laissai mon coche dans la cour et entrai à l'auberge avec mon secrétaire M. Jardine. Un homme, non pas ce gaillard mais un autre coquin plus barbu, plus pansu et habillé plus pauvrement, quoique lui ressemblant comme un frère, se présenta comme étant l'aubergiste. Nous discutâmes un changement d'attelage, puis je commandai une bouteille de vin pour mon secrétaire et moi-même, et ordonnai qu'on porte un pot de bière à mon valet et à mon cocher. Jardine et moi-même nous assîmes à une table de la salle commune pour boire notre vin, jusqu'à ce que l'homme qui se prétendait l'aubergiste revînt nous dire que des chevaux frais étaient attelés et prêts à partir. Enfin nous sortîmes.

J'inspectai les deux chevaux de droite puis fis le tour de l'attelage

pour voir les chevaux de gauche. Ce faisant je fus pris de vertige, comme si j'étais sur le point de m'évanouir, et tout devint noir devant mes yeux. Je pensai que j'allais perdre connaissance, chose à laquelle je ne suis guère sujet, et, je tendis la main pour me raccrocher à l'attelage mais ne pus le trouver. Je suis sûr maintenant que je restai inconscient quelque temps, puisque, quand je repris mes esprits, le coche et les chevaux avaient disparu et il y avait à leur place une grande charrette soulevée de l'avant, la roue droite enlevée. Deux paysans graissaient cette roue.

Je les fixai un moment, n'en croyant pas mes yeux, puis m'adressai à eux en allemand : « Où diable est passé mon coche à quatre chevaux ? » dis-je. Ils se redressèrent tous deux, alarmés et celui qui tenait la roue faillit la lâcher : « Pardon, Excellence, dit-il, mais il n'y a point eu de coche à quatre chevaux, de tout le temps que nous avons été là.

— C'est vrai, dit son compagnon, et nous sommes là pratiquement depuis midi. »

Je ne tentai pas d'en discuter avec eux, il m'apparaissait – et c'est toujours mon opinion – que j'étais victime d'une machination. Mon vin avait été drogué, pensais-je, et j'étais resté inconscient quelques instants pendant lesquels mon coche avait été déplacé et remplacé par cette charrette, et ces deux paysans mis au travail et instruits des réponses à donner. Si l'on s'attendait à mon arrivée et si tout était préparé, l'affaire n'aurait pas pris dix minutes.

J'entrai alors dans l'auberge, déterminé à avoir une explication sans détour avec ce gredin d'aubergiste, mais il avait disparu de la salle commune, et un autre gaillard, soi-disant nommé Christian Hanck, se prétendait l'aubergiste et disait ne rien savoir des éléments que je viens de relater.

En outre, quatre cavaliers, des Uhlans, buvaient de la bière et jouaient aux cartes sur la table où Jardine et moi avions pris notre vin, ils prétendaient y être depuis de longues heures.

Je ne vois pas pourquoi on m'aurait joué un tour aussi compliqué, nécessitant la participation de tant de gens, si ce n'est à l'instigation des Français. En ce cas, je ne comprends pas pourquoi des soldats prussiens s'y seraient prêtés.

Benjamin BATHURST.

(Déposition de Christian Hanck, enregistrée au poste de police de Perleburg le 25 novembre 1809.)

N'en déplaise à Votre Honneur, je m'appelle Christian Hanck et je tiens l'auberge à l'enseigne de *L'Épée et le Sceptre* depuis quinze ans ; mon père la tenait et mon grand-père avant lui, pendant cinquante

ans ; et jamais il n'y eut de telles plaintes formulées contre mon auberge.

Votre Honneur, il est dur pour un homme qui tient une maison respectable, paie ses impôts et obéit aux lois, d'être accusé de crimes de cette sorte.

Je ne sais rien de ce gentilhomme, de sa voiture, de son secrétaire ou de ses valets. Je n'ai jamais posé les yeux sur lui avant qu'il fasse irruption dans l'auberge (venant de la cour) hurlant de rage (et demandant) : « Où diable est ce gredin d'aubergiste ? »

Je lui dis : « Je suis l'aubergiste, quelle raison avez-vous de me traiter de gredin ? »

L'étranger répliqua : « Vous n'êtes point l'aubergiste à qui j'ai eu affaire voilà quelques minutes ; c'est avec cette canaille-là, que j'ai des comptes à régler. Je veux savoir ce que diable est devenue ma voiture et ce qu'il est arrivé à mon secrétaire et à mes laquais. »

J'essayai de lui dire que je n'entendais rien à son discours, mais il ne voulait pas m'écouter et m'opposa un démenti formel ; et affirma aussi avoir été drogué, dépouillé et privé de ses gens. Il eut même l'impudence de déclarer que son secrétaire et lui-même avaient occupé une table de la salle et bu du bon vin moins de quinze minutes plus tôt, alors que quatre sous-officiers du 3^e Uhlans occupaient cette même table depuis midi. Toute l'assemblée peut témoigner en ma faveur, mais il n'écoutait point, et hurlait que nous étions tous des voleurs, des ravisseurs, des espions des Français et je ne sais quoi encore quand la police arriva.

Votre Honneur, cet homme est fou. Ce que je viens de vous dire est la vérité et c'est tout ce que je sais de cette affaire, et que Dieu me juge si je ne dis pas la vérité en mon âme et conscience.

Christian HANCK.

(Déclaration de Franz Bauer, domestique à l'auberge, enregistrée au poste de police de Perleburg le 25 novembre 1809.)

N'en déplaise à Votre Honneur, je m'appelle Franz Bauer et je suis domestique à l'auberge *L'Épée et le Sceptre* tenue par Christian Hanck.

Cet après-midi, alors que je traversais la cour pour aller vider un seau d'eau sale sur le tas de fumier près des écuries, j'entendis des voix et me retournai. Je vis ce gentilhomme parler avec Wilhelm Beick et Fritz Herzer qui graissaient leur charrette dans la cour. Il n'était pas dans la cour lorsque j'étais sorti vider le seau et je pensai qu'il venait de la rue.

Le gentilhomme demandait à Beick et Herzer où était sa voiture et lorsqu'ils lui dirent qu'ils ne savaient pas, il se détourna et courut vers l'auberge.

À ma connaissance, l'homme n'avait pas été dans l'auberge avant cet instant. Il n'y avait pas eu de voiture à l'auberge ni aucune des personnes dont il parlait et aucune des choses qu'il disait n'était arrivée. Autrement je le saurais puisque je n'ai pas quitté l'auberge de la journée.

Quand je retournai à l'intérieur, je le trouvai dans la salle commune criant après mon maître, et prétendant qu'il avait été drogué et volé. Je vis qu'il était fou et j'eus peur qu'il puisse mal faire. Aussi j'allai chercher la police.

Franz BAUER.
signé d'une croix (X).

(Déposition de Wilhelm Beick et Fritz Herzer, paysans, enregistrée au poste de police de Perleburg le 25 novembre 1809.)

N'en déplaise à Votre Honneur, je m'appelle Wilhelm Beick et je suis tenancier à bail sur les terres du baron von Hentig. Ce jour-là Fritz Herzer et moi fûmes envoyés à Perleburg avec un chargement de pommes de terre et de choux que l'aubergiste de *L'Épée et le Sceptre* avait acheté au surintendant du domaine. Après les avoir déchargés, nous décidâmes de graisser notre charrette qui manquait vraiment d'huile, avant de rentrer. Aussi, nous l'avons démontée et nous sommes mis au travail. Cela nous prit deux heures à partir du déjeuner, et pendant tout ce temps, il n'y eut pas de voiture à quatre chevaux dans la cour de l'auberge.

Nous étions juste en train de finir quand ce gentilhomme s'adressa à nous. Il cherchait à savoir où était sa voiture. Nous lui avons dit qu'il n'y avait pas eu de voiture dans la cour, de tout le temps que nous y avons passé. Il se détourna alors et courut vers l'auberge. Sur le moment je pensai qu'il sortait de l'auberge, parce que je pensais qu'il ne pouvait pas venir de la rue. Maintenant je ne sais pas d'où il venait, mais je sais que je ne l'avais jamais vu avant cet instant.

Wilhelm BEICK
(X) signature.

J'ai entendu le précédent témoignage et à ma connaissance je n'ai rien à y ajouter.

Fritz HERZER
(X) signature.

(Lettre du capitaine Ernst Hartenstein de la police d'État à Son Excellence le baron von Krutz, ministre de la police.)

25 novembre 1809

Excellence,

Les copies de dépositions, reçues ce jour et jointes à la présente, expliquent comment le prisonnier, le soi-disant Benjamin Bathurst, fut mis en état d'arrestation. Je l'ai inculpé de désordre dans un lieu public et d'activités suspectes, pour le retenir jusqu'à ce qu'on puisse en savoir plus long sur lui. Cependant, dans la mesure où il se présente comme diplomate britannique, je suis peu disposé à assumer plus ample responsabilité, et je le fais conduire auprès de Votre Excellence, à Berlin.

En premier lieu, Excellence, l'histoire de cet individu me semble suspecte. La déposition qu'il me fit et qu'il signa est assez fâcheuse, qui narre la transformation d'un coche à quatre chevaux en charrette, comme celle du carrosse de Cendrillon en citrouille, et la disparition de trois personnes semble-t-il avalées par la terre.

Votre Excellence me permettra de douter de l'existence de cette voiture et de ces gens. Mais tout ceci est parfaitement raisonnable et crédible, mis à part les choses qu'il m'a dites et qui ne furent pas enregistrées.

Votre Excellence aura noté, dans cette déposition, certaines allusions à une reddition autrichienne et à la présence de troupes françaises en Autriche.

Après que cette déposition eut été consignée par écrit, je relevai ces allusions et me renseignai sur ladite reddition et la présence de troupes françaises en Autriche. L'homme me regarda avec un air de commisération et dit : « Il me semble que les nouvelles voyagent lentement par ici, la paix a été conclue à Vienne(15) le 14 du mois dernier. Et, quant à ce que font les troupes françaises en Autriche, elles y font la même chose que les brigands de Bonaparte partout en Europe. » « Et qui est Bonaparte ? » demandai-je. Il écarquilla les yeux comme si je lui avais demandé : « Qui est le seigneur Dieu ? » Puis au bout d'un instant un éclair de compréhension éclaira son visage.

« Entendu, vous autres Prussiens lui reconnaissez le titre d'Empereur, et l'appellez Napoléon, dit-il. Eh bien, je peux vous assurer que le gouvernement de Sa Majesté britannique est loin d'en faire autant – et ne le fera jamais, du moins aussi longtemps qu'un Anglais disposera de ses doigts pour appuyer sur une détente. Le général Bonaparte est un usurpateur et le gouvernement ne reconnaît d'autre souveraineté en France que celle de la maison des Bourbons. » Cela dit très sérieusement, comme s'il me réprimandait.

Il me fallut un moment pour avaler cela et en apprécier toutes les conséquences. Ce gaillard croyait de toute évidence que la monarchie française avait été renversée par un aventurier, du nom de Bonaparte qui se faisait appeler l'Empereur Napoléon, avait porté la guerre en

Autriche et l'avait rendue à merci. Je ne tentai point de raisonner avec lui – on perd son temps à raisonner avec un fou – mais, si cet homme pouvait croire cela, la transformation d'une voiture à quatre chevaux en charrette fourragère était en comparaison de peu d'importance. Alors pour me prêter à son caprice, je lui demandai s'il pensait que les agents du général Bonaparte étaient responsables de ses mésaventures à l'auberge. « Certainement, répondit-il, mais il y a gros à parier qu'ils ne possédaient pas mon signalement, et prirent Jardine pour le diplomate et moi pour le secrétaire, si bien qu'ils disparurent avec ce pauvre Jardine. Je m'étonne cependant qu'ils m'aient laissé mon buvard. Et à propos j'aimerais le revoir, courrier diplomatique, vous comprenez. »

Je lui dis, très sérieusement, que nous devions vérifier ses lettres de créance. Je lui promis de m'employer à retrouver son secrétaire, ses serviteurs et sa voiture, me fis donner une description du tout, et le persuadai de se rendre où je le tiens sous bonne garde.

Je commençai mon enquête d'après les témoignages de mes espions et de mes indicateurs, mais comme je m'y attendais je ne pus rien apprendre.

Je ne pus même trouver personne qui l'ait vu quelque part à Perleburg avant son apparition à l'auberge *L'Épée et le Sceptre*, ce qui ne manque pas de me surprendre dans la mesure où quelqu'un aurait dû le voir entrer en ville ou cheminer dans les rues.

À ce propos, que Votre Excellence me permette de lui remémorer une contradiction entre la déposition du domestique Franz Bauer et celle des deux paysans.

Celui-ci affirme que l'homme venait de la rue lorsqu'il pénétra dans la cour de l'auberge ; celui-là est absolument persuadé que non. Votre Excellence, j'apprécie d'autant moins ce genre d'énigme que je suis certain que tous trois disaient la vérité en leur âme et conscience. J'admets qu'il s'agisse de petites gens ignorantes, mais elles savent ce qu'elles ont vu ou pas vu.

Après avoir mis le prisonnier en lieu sûr, je me mis à examiner ses papiers et je peux assurer Votre Excellence qu'ils me procurèrent un choc.

J'avais prêté peu d'attention à ses divagations sur la chute de la Monarchie française, et sur ce général Bonaparte, soi-disant empereur Napoléon, mais je trouvais ces faits mentionnés dans ses papiers et dépêches qui avaient absolument l'apparence de documents officiels. J'y ai trouvé mention de la prise de Vienne par les Français en mai dernier et de la capitulation de l'empereur d'Autriche devant ce général Bonaparte, de même que l'évocation de batailles partout en Europe et je ne sais quels autres événements fantastiques.

Votre Excellence, j'ai entendu parler de toutes sortes de fous, l'un se

prend pour l'archange Gabriel, pour Mohammed, pour un loup-garou ; l'autre est persuadé que ses os sont en verre ou qu'il est poursuivi et tourmenté par des démons. Mais, Dieu me juge, c'est la première fois que j'entends parler d'un fou qui possède des documents à l'appui de ses hallucinations.

Votre Excellence s'étonnera-t-elle que j'entende rester étranger à cette affaire ?

Le phénomène de ses lettres de créance est encore pire. L'homme possède des papiers, frappés du cachet du ministère des Affaires étrangères britannique, et selon toute apparence, authentiques ; mais ils sont signés en lieu et place du ministre des Affaires étrangères par un certain George Canning(16), quand chacun sait que Lord Castlereagh(17) est ministre des Affaires étrangères depuis cinq ans.

Pour couronner le tout, il possède une lettre de sauf-conduit frappée du cachet de la chancellerie de Prusse. Le cachet est authentique, je l'ai comparé à l'aide d'une forte loupe, à un cachet que je savais être de bon aloi et ils sont identiques. Cependant cette lettre est signée, en lieu et place du Chancelier, non pas par le comte von Berchtenwald, mais par le baron von und zum Stein(18) – le ministre de l'Agriculture – et cette signature, pour autant que je puisse en juger, semble authentique. C'en est bien trop pour moi, Votre Excellence ; je dois demander à ce qu'on me retire cette affaire avant que je ne devienne aussi fou que mon prisonnier.

En conséquence, j'ai pris des dispositions, de concert avec le colonel Keitel, du 3^e Uhlans, pour qu'un officier escorte l'homme à Berlin. Leur voiture appartient à mon poste et le cocher est un de mes hommes. Il faudra lui fournir de l'argent pour le retour. Le garde est un caporal de uhlands, ordonnance de l'officier déjà cité. Il est à la disposition de l'Oberleutnant, et tous deux reviendront à leur propre convenance comme à leurs propres dépens.

J'ai l'honneur, Excellence, d'être...

Ernst HARTENSTEIN,
Staatspolizeikapitän.

(De l'Oberleutnant Rudolf von Tarlburg au baron Eugen von Krutz.)

26 novembre 1809.

Cher oncle Eugen,

La présente ne saurait être en aucune manière un rapport formel ; j'en ai fait un au ministère lorsque j'ai remis l'Anglais et ses papiers à l'un de vos officiers – un gaillard aux cheveux roux et au visage de bouledogue. Cependant, certains faits doivent être mentionnés, qui viendraient mal à propos dans un rapport officiel, mais vous

renseigneront fort utilement sur l'oiseau rare tombé dans votre filet.

Je sortais de l'école de section, hier, quand l'ordonnance du colonel Keitel me fit savoir que le colonel voulait me voir dans ses quartiers. Je trouvai ce vieux briscard en civil dans son petit salon, fumant sa grosse pipe.

« Entrez ; lieutenant ; entrez et asseyez-vous, mon garçon. » Il m'accueillit de cette manière bourrue et chaleureuse qu'il adopte toujours avec ses aspirants quand il a un sale travail à leur faire accomplir.

« Apprécieriez-vous un petit voyage à Berlin ? Il s'agit d'une mission qui ne prendrait pas une demi-heure, et vous pourriez passer là-bas quelques jours pourvu que vous soyez rentré jeudi où ce sera votre tour d'assurer la patrouille. »

« Eh bien, pensai-je, voici l'appât. » J'attendis de voir à quoi ressemblait l'hameçon ; ajoutant à haute voix que cela me convenait parfaitement, je demandai de quoi il s'agissait.

« En fait, vous n'agirez pas pour mon compte personnel, Tarlburg, mais pour celui de notre ami Hartenstein, Staatskapitän de la place. Il entend nous confier une mission auprès du ministère de la Police, et j'ai pensé à vous parce que j'ai entendu dire que vous étiez parent du baron von Krutz. Vous l'êtes, n'est-ce pas ? demanda-t-il comme s'il ignorait les tenants et aboutissants de tous ses officiers.

— C'est exact, mon colonel ; le baron est mon oncle – dis-je – mais quelle est donc la mission de Hartenstein ?

— Eh bien, il souhaite transférer à Berlin et remettre au ministère un prisonnier qu'il détient. Tout ce que vous avez à faire est de le convoier et de vous assurer qu'il ne s'échappe pas en chemin ; puis de vous en faire délivrer un reçu, de même que pour quelques papiers. La prise est d'importance, et je ne crois pas que Hartenstein dispose d'un homme de confiance pour la conduire à Berlin. C'est un prisonnier d'État. Il se prétend diplomate britannique, et pour autant que le sache Hartenstein c'est peut-être la vérité. En outre, il est fou.

— Fou ? répétai-je en écho.

— Oui. Fou. Du moins, c'est ce que m'en a dit Hartenstein. – Je voulus savoir à quelle sorte de folie nous avions affaire – vous savez qu'il existe différentes catégories de fous qui toutes appellent des réactions différentes – mais tout ce que Hartenstein voulut bien me dire fut que cet homme avait une vision utopique de la situation en Europe.

— Quel diplomate n'en a pas ? » demandai-je. Le vieux colonel émit un rire à mi-chemin entre l'aboïement et le croassement.

« Aucun, bien entendu. Et c'est de leurs visions que meurent les soldats. J'en ai fait la remarque à Hartenstein qui ne voulut pas m'en dire plus. Il semblait même regretter de m'en avoir dit autant. On

aurait dit un homme qui venait de rencontrer un fantôme particulièrement terrifiant. » Pendant un instant le vieil homme tira de grandes bouffées de sa pipe, rejetant la fumée à travers ses moustaches. « Rudi, Hartenstein a tiré du feu un marron trop chaud, cette fois, et il souhaite le repasser à votre oncle avant de se brûler les doigts. Je pense que c'est une des raisons pour lesquelles il m'a demandé de fournir une escorte à son Anglais. Maintenant, écoutez-moi bien. Vous devez emmener à Berlin ce diplomate visionnaire ou ce visionnaire diplomate ou Dieu sait quoi. Et comprenez ceci. » Il pointa sa pipe vers moi comme si c'était un pistolet. « Vos ordres sont de prendre en charge cet homme et de le remettre au ministère de la Police. Rien ne dit si vous devez le remettre mort ou vif – ou à moitié mort. Pour ma part, je ne sais rien de cette affaire et je n'en veux rien savoir. Si Hartenstein veut détourner le danger, eh bien, bei Gott, qu'il se satisfasse de la manière dont nous nous y prenons ! »

Bon, pour abrégé, j'inspectai la voiture mise à ma disposition par Hartenstein et décidai de cadénasser la porte gauche de l'extérieur de sorte qu'on ne puisse l'ouvrir de l'intérieur. Ainsi, si je plaçais le prisonnier à ma gauche, il devrait me passer sur le corps pour sortir. Je décidai de ne porter aucune arme dont il pourrait se saisir et me défis de mon sabre que j'enfermai dans le coffre de la voiture, sous le siège, avec la valise contenant les papiers de l'Anglais. Par ce froid on supportait volontiers une capote, aussi portais-je la mienne. Je mis dans la poche droite qu'il ne pouvait atteindre une petite matraque plombée ainsi qu'une paire de pistolets de poche. Hartenstein voulut me fournir un garde et un cocher, mais je préfèrai me faire accompagner d'une ordonnance qui saurait jouer les gardes à l'occasion. Il s'agissait bien entendu de mon ordonnance, le vieux Johann. Je lui confiai mon fusil de chasse à deux canons ; l'un était chargé jusqu'à la gueule de plomb à sanglier, l'autre d'une balle d'une once.

Je m'armai en outre d'une grande bouteille de cognac ; je pensais que si je pouvais arroser mon prisonnier avec une arme de ce calibre, il ne me créerait guère d'ennuis.

Ce fut le cas, et à l'exception du cognac je ne dus faire appel à aucune de mes précautions. L'homme ne me parut pas fou. C'est un gentilhomme plutôt vigoureux, dans sa maturité, doté d'un visage intelligent et d'un tempérament sanguin. La seule chose notable est la forme inhabituelle de son chapeau : cette chose bizarre ressemblait à un vase, tiré d'une chaise percée.

J'installai notre homme dans la voiture et lui offris une lampée de cognac, prenant soin de n'en boire qu'une petite gorgée moi-même. Il fit claquer sa langue et apprécia : « Voilà un cognac qui ; mérite son nom ; quoi que nous puissions penser de leur désastreuse politique,

nous ne pouvons critiquer les Français pour leur fine. » Puis il ajouta : « Je suis heureux qu'on me fasse voyager sous la garde d'un gentilhomme et non d'un quelconque gendarme. Dites-moi la vérité, lieutenant, suis-je en état d'arrestation sous un prétexte quelconque ?

— Mais, comment... Le capitaine Hartenstein aurait dû vous informer. Tout ce que je sais est que j'ai l'ordre de vous conduire au ministère de la Police à Berlin et de ne pas vous laisser échapper en chemin. J'exécuterai ces ordres et j'espère que vous ne retiendrez pas cela contre moi. »

Il m'assura du contraire et nous trinquâmes à cette bonne nouvelle. Je m'assurais de nouveau qu'il buvait deux fois plus que moi, puis le cocher fit claquer son fouet et, en route pour Berlin.

Maintenant, pensais-je, je vais savoir de quelle sorte de « fou » il s'agit et pourquoi Hartenstein fait une affaire d'État d'une querelle d'auberge. Je cherchai donc à connaître ses fameuses visions relatives à la situation politique en Europe.

Après avoir orienté la conversation sur le sujet qui m'intéressait, je lui demandai :

« Quel est à votre avis, Herr Bathurst, la cause sous-jacente mais réelle de la situation tragique dans laquelle se trouve l'Europe à l'heure actuelle ? »

Cela, pensais-je, ne m'engagerait guère. Citez-moi une seule saison depuis l'époque de Jules César où la situation en Europe n'ait pas été tragique ! Le stratagème fonctionna à la perfection...

« À mon avis, répondit l'Anglais, cet odieux gâchis est le fruit de la victoire des colons rebelles en Amérique du Nord et de leur satanée république. »

Vous imaginez l'avantage que cela me donnait. Tout le monde sait que les Patriotes américains ont perdu leur guerre d'indépendance contre l'Angleterre, que leur armée fut défaite et que leurs chefs furent tués ou envoyés en exil. Combien de fois, quand j'étais enfant, ne suis-je pas resté, longtemps après l'heure du coucher, à écouter bouche bée et les yeux écarquillés les récits de ces nobles batailles perdues que racontait le vieux baron von Streuben quand il était l'hôte du château de Tarlburg.

Je frémissais régulièrement à l'évocation du terrible Camp Winter ? Je frissonnais au son des batailles et pleurais sur les derniers moments de Washington(19), mort dans ses bras à la bataille de Doylestown, faisant de lui l'ultime témoin de ses dernières paroles. Et voici que cet homme me disait que les Patriotes avaient gagné et fondé la république pour laquelle ils s'étaient battus ! J'étais dans une certaine mesure préparé à ce que Hartenstein nommait visions chimériques, mais à rien d'aussi extravagant que cela.

« Pour être plus précis, continua Bathurst, c'est à la défaite de

Burgoyne(20) à Saratoga que nous devons cela. Nous avons fait une bonne opération en obtenant de Benedict Arnold(21) qu'il tourne casaque, mais nous ne l'avons pas fait assez tôt. En tous cas, s'il n'avait pas été sur place ce jour-là, Burgoyne aurait taillé en pièces l'armée de Gates comme un fil coupe une motte de beurre. »

Cependant, Arnold n'avait point combattu à Saratoga. Je le sais ; j'ai beaucoup lu sur la guerre d'Indépendance en Amérique. Arnold tomba le jour de l'an 1776(22) pendant l'assaut de Québec. Quant à Burgoyne, il avait fait ce que Bathurst venait de dire : il avait enfoncé l'armée de Gates comme une motte de beurre, puis descendu l'Hudson pour faire sa jonction avec Howe.

« Mais, Herr Bathurst, comment cela pourrait-il affecter la situation en Europe ? L'Amérique est à des milliers de milles par-delà l'océan.

— Les idées traversent les océans plus vite que les armées. Lorsque Louis XVI décida de venir en aide aux Américains, il signa sa condamnation et celle de son régime. Un exemple de résistance victorieuse à l'autorité royale, c'est bien tout ce dont les Républicains français avaient besoin pour les inspirer. Bien entendu, nous devons blâmer également la propre faiblesse de Louis XVI. S'il avait accueilli ces coquins par une décharge de mitraille quand la foule tentait de prendre Versailles en 1790, il n'y aurait pas eu de Révolution française. »

Ce ne fut pas le cas. Quand Louis XVI avait fait donner le canon contre la foule à Versailles, puis envoyé les dragons exterminer les survivants, le mouvement républicain avait été brisé. Cela avait eu lieu quand le cardinal Talleyrand(23), alors simple évêque d'Aratun, s'était propulsé au premier plan et avait obtenu le pouvoir dont il dispose aujourd'hui en France : le plus grand dont dispose un ministre de Sa Majesté depuis Richelieu.

« Après cela, la mort de Louis devait suivre aussi sûrement que la nuit suit le jour, poursuivit Bathurst, et dans la mesure où les Français n'avaient aucune expérience de l'autonomie, leur république était condamnée. Si Bonaparte n'avait pas pris le pouvoir, quelqu'un d'autre l'aurait fait. Quand les Français exécutèrent leur roi, ils se délivrèrent de la tyrannie ; mais un tyran qui ne fonde pas son pouvoir sur le prestige de la royauté n'a d'autre choix que de conduire son peuple à la guerre pour l'empêcher de se retourner contre lui. »

La conversation roula sur ce sujet jusqu'à Berlin. De tels événements semblent absurdes au grand jour, mais bercé dans l'obscurité de la voiture je me laissai presque convaincre de leur réalité. Je vous assure, oncle Eugen, que c'était une vision effrayante ; cet homme m'ouvrait une fenêtre sur l'enfer. *Gott im Himmel*, de quelles choses terribles parlait-il donc : l'Europe grouillant de soldats, le sac et le massacre, les villes en flammes ; le blocus et les populations mourant

de faim ; les rois déposés et les trônes tombant comme des quilles !

Il était question de batailles où combattaient des soldats de toutes nations, fauchés comme du blé mûr par centaines de milliers. Au-dessus du champ de bataille se profilait la silhouette démoniaque d'un petit homme en manteau gris qui dictait la paix de Schoenbrunn(24) à l'empereur d'Autriche et envoyait le Pape en résidence surveillée à Savone.

Un fou ? Des visions chimériques, disait Hartenstein ? Parlez-moi de vrais fous qui bavent et postillonnent, qui ont l'écume aux lèvres et hurlent blasphèmes et obscénités ; mais pas de cet aimable gentilhomme assis à mes côtés qui me racontait des horreurs d'une voix calme et cultivée en buvant mon cognac.

Il ne but certes pas toute la bouteille ! Si votre homme au ministère – le rouquin à face de bouledogue – vous dit que j'étais ivre quand je lui remis l'Anglais, vous pouvez le croire !

RUDI.

(Du comte de Berchtenwald au ministre britannique.)

28 novembre 1809.

Votre Honneur,

Le *dossier* ci-joint portera à votre connaissance le problème auquel se trouve confrontée notre Chancellerie sans qu'il me soit nécessaire d'en répéter la teneur. Veuillez avoir la bonté de comprendre qu'il n'entre pas – et n'est jamais entré – dans les intentions du gouvernement de Sa Majesté Frédéric Guillaume III de proférer la moindre offense ou le moindre affront à l'encontre du gouvernement de Sa Majesté britannique Georges III. Nous ne saurions même envisager de mettre en état d'arrestation un émissaire accrédité de votre gouvernement. Cependant, nous émettons les réserves les plus grandes – pour utiliser un euphémisme – quant à la qualité d'émissaire du soi-disant Benjamin Bathurst.

Nous ne pensons pas que ce serait rendre service au gouvernement de Sa Majesté britannique que de permettre à un imposteur de voyager d'un bout de l'Europe à l'autre sous couvert d'un mandat diplomatique britannique. De même nous ne saurions conserver notre estime au gouvernement de Sa Majesté britannique s'il manquait de s'intéresser à une affaire semblable en Angleterre – disons si quelqu'un se faisait passer pour un diplomate prussien.

Cette affaire nous touche d'aussi près qu'elle touche votre propre gouvernement : cet homme possède une lettre de sauf-conduit que vous trouverez dans la mallette jointe à cet envoi. Elle est du modèle

en vigueur, émis par notre Chancellerie, et marquée du sceau de la Chancellerie ou d'une très fidèle contrefaçon. La signature du Chancelier de Prusse, cependant, est sans aucun doute possible celle du baron von und zum Stein, l'actuel ministre de l'Agriculture. On a montré cette signature au baron Stein après avoir masqué le texte de la lettre et il l'a reconnue pour sienne sans l'ombre d'une hésitation. Malgré tout, lorsqu'on lui soumit la lettre, sa surprise et son horreur furent telles qu'il faudrait la plume de Goethe ou celle de Schiller pour les décrire. Et c'est catégoriquement qu'il nia avoir jamais vu le document auparavant.

Je n'ai d'autre choix que de le croire. Il est impensable qu'un homme d'honneur, un homme d'aussi sérieuse réputation que le baron Stein se soit prêté à la contrefaçon d'une telle pièce.

Cela mis à part, je suis moi-même impliqué dans cette affaire aussi profondément que lui ; si la signature est bien la sienne, la lettre est marquée de mon sceau – qui ne m'a pas quitté depuis dix ans que je suis chancelier. On peut en vérité utiliser le terme « impossible » pour résumer toute l'affaire.

Il est impossible que le dénommé Benjamin Bathurst soit entré dans la cour de l'auberge – pourtant il l'a fait. Il est impossible qu'il ait en sa possession des papiers tels que ceux qu'on a trouvés dans sa mallette ou même que de tels papiers existent – or je vous les envoie avec cette lettre. Il est impossible que le baron von und zum Stein ait pu signer les papiers qui portent sa signature et que ces pièces portent le sceau de la Chancellerie – pourtant ils montrent et la signature de Stein et mon propre sceau.

Vous trouverez aussi dans la mallette d'autres lettres de créance émanant visiblement du ministère des Affaires étrangères britannique, mais signées de personnages sans relation avec le ministère ni même avec le gouvernement ; elles sont cependant cachetées et les sceaux paraissent authentiques. Si vous envoyez ces papiers à Londres, je présume qu'ils créeront une situation semblable à celle créée ici par la lettre de sauf-conduit.

Je vous envoie également un fusain du soi-disant Benjamin Bathurst ; un portrait fait à la dérobee. Le neveu du baron von Krutz, le lieutenant von Tarlburg qui est le fils de notre ami commun le comte von Tarlburg, a une *petite amie* ; cette jeune femme, très adroite comme vous allez le voir, est experte dans l'art du dessin. Introduite dans une pièce du ministère de la Police, elle fut installée derrière un paravent d'où elle put dresser ce portrait de face de notre prisonnier. Si vous envoyiez ce dessin à Londres, je pense qu'il a une bonne chance d'être reconnu. Je puis témoigner de sa fidèle ressemblance.

À franchement parler, nous sommes à court d'expédients en ce qui concerne cette affaire. Je ne peux comprendre comment d'aussi

bonnes imitations de nos cachets ont pu être fabriquées ; quant à la signature du baron von und zum Stein, c'est le faux le plus ressemblant que j'aie vu en trente ans de carrière politique. Tout cela implique un travail acharné autant que minutieux – mais comment le concilier avec des erreurs aussi grossières, erreurs que ne ferait pas un enfant, que d'offrir la signature du baron Stein comme chancelier de Prusse ou celle de Mr. George Canning – membre de l'opposition sans relation avec le gouvernement – comme secrétaire aux Affaires étrangères.

Seul un fou pourrait commettre ce genre d'erreur. Certains pensent que notre prisonnier est fou en raison de ses illusions concernant le grand conquérant, ce général Bonaparte, *alias* l'empereur Napoléon. On a connu des exemples de fous qui forgeaient des preuves à l'appui de leurs chimères, c'est vrai, mais je frémis à l'idée d'un fou qui puisse se procurer de quoi falsifier les documents que vous trouverez dans cette mallette. Par ailleurs, certains de nos médecins les plus en vue, spécialistes des troubles mentaux, se sont entretenus avec le dénommé Bathurst et disent qu'à l'exception de ses obsessions concernant une situation irréaliste en Europe, il est parfaitement sensé.

Pour ma part, je crois qu'il s'agit d'une gigantesque mystification perpétrée dans un dessein occulte autant que sinistre, sans doute destinée à créer la confusion et à ébranler la confiance qui existe entre votre gouvernement et le mien, ou encore à affronter différents personnages en relation avec nos deux gouvernements. Ou encore il s'agit d'un faux-semblant destiné à masquer quelque autre conspiration. Sans vouloir mentionner ni souverain, ni gouvernement qui souhaiteraient ce genre d'événement, je pense particulièrement à deux coalitions – à savoir les Jésuites et les Républicains français hors-la-loi – chacune capable de concevoir une telle situation comme profitable à leurs intérêts respectifs. Vous vous souviendrez que voilà quelques mois seulement se tramait un complot jacobin à Cologne – et ce, au grand jour.

En tout état de cause, et quoi que puisse augurer cette affaire, je n'y trouve rien de bon. J'aimerais la tirer au clair aussi vite que possible, et vous remercie, monsieur le Ministre, comme je remercie votre gouvernement pour l'aide substantielle que vous pourrez nous apporter.

J'ai l'honneur, monsieur le Ministre, d'être... etc.

BERCHTENWALD.

(Du baron von Krutz au comte von Berchtenwald. Très urgent ; très important.

À remettre immédiatement et en mains propres, quelles que soient les circonstances.)

Monsieur le comte von Berchtenwald,

Voilà moins d'une demi-heure, j'entends vers onze heures cette nuit, le soi-disant Benjamin Bathurst fut abattu par le factionnaire chargé de sa garde lors d'une tentative d'évasion.

Une sentinelle en service dans l'arrière-cour du ministère remarqua qu'un homme tentait de quitter le bâtiment d'une manière aussi furtive que suspecte. Cette sentinelle avait les ordres les plus stricts et ne devait laisser ni entrer ni sortir quiconque sans autorisation écrite. Elle interpella l'homme puis déchargea son mousquet contre lui alors qu'il se mettait à courir, le couchant par terre. Au coup de feu, le sergent de garde se précipita dans la cour avec son détachement et l'on découvrit alors que l'homme abattu par la sentinelle était notre Anglais, Benjamin Bathurst. Il avait été touché à la poitrine par une balle d'une once et mourut avant l'arrivée du docteur sans reprendre ses esprits.

Une enquête révéla que le prisonnier, retenu au troisième étage du ministère, avait confectionné une corde avec sa literie, employant même les sangles de son lit et jusqu'au cordon de sonnette en cuir. Cette corde était juste assez longue pour atteindre la fenêtre du bureau du deuxième étage, immédiatement en dessous, mais il se débrouilla pour y entrer en cassant le carreau. Je cherche comment il a pu y arriver sans être entendu et je puis assurer Votre Excellence qu'il en cuira à quelqu'un. Quant à la sentinelle, elle n'a fait que respecter ses ordres ; je lui avais recommandé d'avoir l'œil ouvert et de bien viser. J'assume l'entière responsabilité de la mort du prisonnier.

Je n'ai pas la moindre idée de la raison pour laquelle le soi-disant Benjamin Bathurst, qui s'était bien conduit jusqu'à présent et semblait prendre sa réclusion avec philosophie, fit cette tentative inconsidérée et fatale. À moins que ce ne soit à cause de ces lourdauds de médecins des asiles qui se sont acharnés sur lui d'une manière infernale. Pour ne citer qu'un exemple, Votre Excellence, cet après-midi ils lui donnèrent par calcul une liasse de journaux – prussiens, autrichiens, français et anglais – tous datés du mois dernier. Ils voulaient connaître sa réaction, disaient-ils ; eh bien, Dieu leur pardonne, ils l'ont vue.

Nous procéderons à l'inhumation selon les instructions de Votre Excellence.

KRUTZ.

(Du ministre britannique au comte von Berchtenwald.)

20 décembre 1809.

Cher comte von Berchtenwald,

J'ai enfin reçu une réponse de Londres à ma lettre du 28 dernier qui accompagnait la mallette et les autres documents. Vous trouverez ci-joints les papiers que vous vouliez vous voir restituer – copies des dépositions enregistrées à Perleburg, lettre du capitaine de police Hartenstein au baron von Krutz et courrier privé du neveu de Krutz, le lieutenant von Tarlborg, ainsi que la lettre de sauf-conduit découverte dans la mallette. Je ne sais ce que les gens de Whitehall auront fait des autres documents – à mon avis ils les auront jetés dans la cheminée la plus proche. Si j'étais à la place de Votre Excellence, c'est là que finiraient les papiers que je lui renvoie.

Je n'ai pas encore de nouvelles de ma dépêche du 29 dernier concernant la mort du soi-disant Benjamin Bathurst, mais je doute fort qu'il en soit officiellement pris note. Votre gouvernement avait parfaitement le droit de retenir l'homme prisonnier, et dans ce cas, une tentative d'évasion était à ses risques et périls. Après tout, on ne demande pas aux sentinelles de porter des mousquets chargés uniquement pour les décourager de mettre les mains dans leurs poches.

Si d'aventure je pouvais me permettre une opinion tout à fait officieuse, je dirais que Londres n'est pas vraiment mécontente de ce *dénouement*. Le gouvernement de Sa Majesté se trouve composé de gentilshommes réalistes mais limités qui ne goûtent point les mystères, et encore moins ceux dont la solution est plus gênante que le problème original.

Sur le ton de la confiance je vous dirais, Excellence, que les papiers contenus dans la mallette déclenchèrent un fracas de tous les diables à Londres, où la moitié des gros bonnets du gouvernement prit le Ciel à témoin de leur innocence tandis que l'autre s'entre-accusait de complicité dans cette mystification. Si c'était l'intention originale, ce fut à proprement parler un succès fou. On crut même à un moment que ne fussent déposées des questions au Parlement, mais en définitive, cette fâcheuse affaire fut apaisée.

Veuillez dire au fils du comte von Tarlborg que sa petite amie est très douée ; Sir Thomas Lawrence⁽²⁵⁾ qui est une autorité en la matière fit l'éloge de son fusain. Et là, Votre Excellence, intervint le phénomène le plus extravagant de cette extravagante histoire. On reconnut tout de suite le sujet du portrait. Il offre une ressemblance étroite avec Benjamin Bathurst, ou, devrais-je dire, avec Sir Benjamin Bathurst, de par le Roi gouverneur-adjoint de Géorgie – une colonie de la Couronne. Dans la mesure où Sir Thomas Lawrence fit le portrait de cet homme voici quelques années, il est extrêmement bien placé pour juger de l'œuvre de la jeune amie du lieutenant von Tarlborg. Quoi

qu'il en soit, on sait que Sir Benjamin Bathurst remplissait les devoirs de sa charge à Savannah, aux yeux de tous, au moment même où son double se trouvait en Prusse. Sir Benjamin n'a pas de frère jumeau. On a suggéré que notre homme aurait pu être un demi-frère – un enfant naturel – mais pour autant que je sache, rien ne saurait étayer cette théorie.

Quant au général Bonaparte, alias l'empereur Napoléon, dont il est fait si souvent mention dans les dépêches, on en trouve aussi le pendant dans la réalité. Il existe dans l'armée française un colonel d'artillerie qui porte ce nom : c'est un Corse qui a francisé son patronyme de Napoleone Buonaparte. C'est un brillant théoricien, et je suis sûr que certains de vos propres officiers, comme le général Scharnhorst(26), pourraient vous en dire long à son sujet. Sa loyauté envers la Monarchie française n'a jamais été mise en question.

La même coïncidence à la réalité semble surgir partout dans cette étonnante collection de pseudo-dépêches et de pseudo-documents officiels. Vous vous souviendrez que les États-Unis d'Amérique sont le titre dont se parent les colonies rebelles dans la Déclaration de Philadelphie. Le James Madison(27) auquel il est fait allusion comme actuel président des États-Unis vit à l'heure actuelle en exil en Suisse. Son prétendu prédécesseur, Thomas Jefferson(28), est l'auteur de la Déclaration rebelle ; après la défaite il s'évada à La Havane, et mourut voici plusieurs années dans la Principauté de Lichtenstein.

Je trouve plutôt divertissant de rencontrer notre vieil ami le cardinal Talleyrand – sans son titre ecclésiastique – dans le rôle de conseiller privé de l'usurpateur, Bonaparte. J'ai souvent pensé que Son Éminence faisait partie de ces gens qui retombent toujours sur leurs pieds et qu'elle servirait sans plus de scrupule le Prince des Ténèbres que Sa Majesté Très Chrétienne.

Je fus néanmoins déconcerté par un nom fréquemment mentionné dans ces extraordinaires dépêches : celui du général anglais Wellington. Je n'ai pas la moindre idée de l'identité de ce personnage.

J'ai l'honneur, Votre Excellence... etc.

SIR ARTHUR WELLESLEY(29).

Traduit par ALAIN RAGUE.

He walked around the horses.

Publié avec l'autorisation de l'Agence Renault-Lenclud, Paris.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

LA FÉE INTERURBAINE

Par R.A. Lafferty

Le propre des passés qui ne se sont pas réalisés, c'est de nous sembler improbables, voire extraordinaires, mais parfois bien séduisants, comme celui-ci qui semble taillé sur mesure pour répondre aux rêves des écologistes.

EN 1907, j'atteignis ma majorité et entrai en possession d'un très gros héritage, dit le vieil homme. J'étais alors un jeune homme intelligent, du moins suffisamment intelligent pour me rendre compte que j'étais loin de tout savoir. Je consultai des personnes bien informées et leur demandai des conseils sur la façon de placer cet héritage.

« Je pris donc contact avec des banquiers, des éleveurs et des gens du pétrole. Aucun d'eux ne manquait d'imagination. Ils regardaient tous vers l'avenir et me faisaient partager leur enthousiasme sur l'argent et l'investissement. C'était l'année où nous avions adhéré à l'Union et le nouvel État semblait entrer dans une ère de prospérité. Je souhaitais donc apporter mon patrimoine à cette toute récente richesse.

« Je finis par réduire mon choix à deux placements qui me paraissaient alors offrir d'aussi bonnes perspectives l'un que l'autre, ce qui ne manquerait pas de vous faire sourire aujourd'hui. Je pouvais prendre des actions dans une société dirigée par un certain Harvey Goodrich, une entreprise de caoutchouc et, avec le développement de l'automobile, on pouvait penser que c'était un produit d'avenir. Ou bien dans une société de chemin de fer qui se proposait d'établir une liaison interurbaine entre les petites villes de Kiefer et de Mounds. Pour le futur, elle envisageait la construction de réseaux secondaires en direction de Glenpool, Bixby, Kellyville, Slick, Bristow, Beggs et même Okmulgee et Sapulpa. À cette époque, on croyait que ces chemins de fer interurbains étaient appelés à une large expansion. Une ligne existait déjà entre Tulsa et Sand Springs et une autre était en

voie d'achèvement entre Tulsa et Sapulpa. Plus d'un millier de ces petites lignes fonctionnaient à travers tout le pays et beaucoup de gens sérieux prétendaient qu'elles finiraient par constituer un véritable réseau national et devenir le principal mode de transport. »

Mais le vieillard, Charles Archer, était encore un jeune homme à ce moment-là. Il s'entretenait donc avec Joe Elias, un banquier établi dans une petite ville en pleine croissance.

« C'est une véritable devinette que tu me poses, mon garçon, et tu m'obliges à réfléchir, dit Elias. Nous, pour ne pas mettre tous nos œufs dans le même panier, nous avons joué sur les deux tableaux. Et je commence à croire que nous avons eu tort. Ces deux branches représentent deux types de sociétés futures différentes dont une seulement verra le jour. Dans cet État, avec les récentes découvertes de puits de pétrole, il paraîtrait logique que nous optons pour le caoutchouc qui est lié au développement de l'automobile, elle-même tributaire de l'industrie du pétrole. Mais ce n'est pas évident. Je pense que le pétrole servira surtout à alimenter en énergie les nouvelles usines et que le marché du caoutchouc en tant qu'application industrielle est déjà saturé. Pourtant, il y aura sans doute d'autres moyens de transport. Entre le cheval et les grandes voies de chemin de fer, il existe un énorme vide à combler. Je crois sincèrement que le cheval est appelé à disparaître en tant que mode de transport à part entière. Nous n'accordons plus de prêts aux fabricants de bogheis ou de chariots, ni aux fabricants de harnais. Je n'ai aucune foi en l'automobile ; elle détruit quelque chose en moi. Ce sont certainement les réseaux interurbains qui, un jour, relieront entre elles les petites localités à partir des principales voies de chemin de fer et bientôt il ne restera pas plus de cinq ou six grandes lignes à travers tout le territoire des États-Unis. Crois-moi, mon garçon, moi j'investirais en toute confiance dans les réseaux interurbains. »

Charles Archer s'entretenait à présent avec Cari Bigheart, un éleveur de bétail.

« Dis-moi, mon gars, combien de têtes de bétail tu peux mettre dans une automobile ? Ou même dans ce qu'on appelle un camion ? Et maintenant, dis-moi combien tu en mettrais dans un bon fourgon à bestiaux pouvant rouler sur n'importe quel réseau interurbain qui sillonne la campagne ? L'interurbain, c'est notre salut à nous les éleveurs. Avec les règlements sur les clôtures, on ne peut même pas faire parcourir trente kilomètres au bétail pour l'amener à une gare ; mais les petites voies secondaires couvriront bientôt tout le pays.

« Et je vais te dire autre chose, mon gars : l'automobile n'a pas d'avenir. Il ne faut pas qu'elle en ait ! Tiens, prends un homme à cheval, et j'ai passé la plus grande partie de ma vie à cheval, eh bien,

dans l'ensemble c'est un brave type, mais dès qu'il est perché là-haut, il se produit un changement en lui. Tout homme sur un cheval, aussi gentil soit-il quand il est à pied, devient un homme arrogant. Je l'ai constaté chez moi comme chez les autres. C'était nécessaire à une époque, mais plus maintenant. L'individu à cheval a toujours représenté un grand danger.

« Et crois-moi, mon gars, l'homme en automobile est mille fois plus dangereux. L'homme le plus doux du monde devient d'une incroyable arrogance quand il conduit une automobile ; et cette arrogance ne fera qu'augmenter si l'on laisse cette machine se faire de plus en plus puissante. Je te le dis, mon gars, si l'automobile se développe, elle engendrera chez l'homme un égoïsme total ; elle apportera la violence sur une échelle qu'on ne connaissait pas encore ; elle marquera la fin de la famille telle qu'elle existe avec ses trois ou quatre générations qui vivent ensemble dans l'harmonie sous le même toit, elle détruira les rapports de bon voisinage et le sens de la nation ; elle créera d'énormes chancres urbains, la fausse opulence des banlieues, une campagne souillée et des conglomérats, malsains pour l'élevage et l'industrie ; elle sera à l'origine du déracinement et de l'immoralité ; elle fera de chaque homme un tyran. Je crois que l'automobile individuelle doit être supprimée. C'est indispensable ! C'est un problème moral et nous vivons dans un monde et une nation moraux ; nous prendrons des mesures morales contre l'automobile et sans l'automobile, le caoutchouc n'a pas de véritable avenir. Choisis donc l'interurbain, mon gars. »

Le jeune Charles Archer était maintenant face à Nolan Cushman, un magnat du pétrole.

« Je n'ai pas l'intention de te mentir, mon garçon. J'adore l'automobile, la voiture à moteur. J'en possède trois, fabriquées spécialement pour moi. Quand je conduis, je suis un empereur. De toute façon, je suis un empereur ! L'été dernier, j'ai acheté un château qui a abrité des empereurs. Je l'ai fait transporter pierre par pierre sur les terres que je possède. Pour revenir à la voiture à moteur, je vois très bien son avenir. Elle se développera avec les routes qui deviendront de plus en plus planes, recouvertes de métal ou de ciment, tandis que les automobiles se feront de plus en plus basses et de plus en plus rapides. Si nous appartenions à toute autre espèce que le genre humain, c'est ainsi que nous finirions par les construire ; ce serait logique, mais j'espère que ça n'arrivera pas. Et ça n'arrivera pas. Ce serait rendre l'automobile trop commune et elle ne doit pas être mise entre les mains de n'importe qui. En outre, je n'aime pas les voitures basses et je ne veux pas qu'il y en ait trop. Elles devraient être réservées aux hommes très riches et très intelligents. Où irait le monde

si les ouvriers étaient autorisés à en posséder une ? Quel drame si elles tombaient entre les mains des gens ordinaires ! Quel enfer si tous les hommes devenaient aussi arrogants que moi ! Non, l'automobile ne sera jamais rien d'autre que la fierté du riche et le caoutchouc que le complément de cet objet rare. Investis donc dans cette affaire de transport interurbain. C'est l'avertir ; sinon, je crains le pire du monde qui nous attend. »

Le jeune Charles Archer savait que le monde était à un carrefour de son histoire. Quelle que soit la direction prise, il en résulterait une nation, une société et une humanité différentes. Il réfléchit profondément, puis il prit sa décision. Il investit toute sa fortune dans la branche qu'il avait choisie.

« J'ai donc étudié les deux solutions possibles et j'ai tranché, continua Charles Archer, un vieil homme maintenant. J'ai investi tout ce que je possédais, trente-cinq mille dollars, une somme considérable à l'époque. Vous connaissez les résultats.

— L'un de ces résultats, c'est moi, ton arrière-petite-fille, dit Angela Archer. Si tu avais disposé de ton argent autrement, tu aurais vécu différemment, tu aurais épousé une autre femme et j'aurais été différente, ou peut-être n'existerais-je même pas. Je m'aime telle que je suis et j'aime les choses comme elles sont. »

Tous trois, Charles Archer, son arrière-petite-fille Angela et Peter Brady, le fiancé de cette dernière, se promenaient en ce Samedi matin de bonne heure. Ils parcouraient la quasi-ville et sa riche campagne. Ils n'étaient pas sur une grande route et pourtant le paysage était d'une beauté (en partie naturelle et en partie artificielle) à la fois prenante et satisfaisante.

De l'eau tout le long de la voie, c'était là le secret ! Les étangs de carpes se succédaient sans fin. On apercevait les appareils à éclosion, les petits ruisseaux chantants qui, à une époque moins éclairée, n'auraient peut-être été que de simples rigoles ou des caniveaux. Des garçons péchaient de grosses truites dans les torrents.

Tout autour, se dressaient les arbustes, sumacs, hamamélis et sassafras, qui paraissaient presque vrais. En arrière-plan, il y avait les grands arbres, les pacaniers, les hickories et les noyers, tandis qu'un peu plus près, se tenaient les arbres intermédiaires, les saules, les peupliers et les sycomores. Les joncs et les roseaux se reflétaient dans l'eau et les hautes herbes envahissaient les rives. Il y avait partout les trèfles, l'odeur du trèfle mouillé.

« J'ai choisi la mauvaise solution, continua le vieux Charles Archer tandis qu'ils poursuivaient leur promenade à travers la campagne harmonisée. On se rend compte maintenant combien mon choix était

ridicule, mais j'étais jeune à cette époque. Deux ans plus tard, la société dans laquelle j'avais investi fermait ses portes faute de commandes, et moi, j'étais ruiné. Les richesses faciles me furent donc refusées et je consacrai mes loisirs à suivre les cours des actions de la société dans laquelle je n'avais pas investi. Les valeurs que j'aurais pu acheter pour mes trente-cinq mille dollars en vaudraient aujourd'hui plus de neuf millions.

— Oh ! ne parle pas de choses pareilles par une aussi belle journée, s'exclama Angela.

— Ils en ont encore entendu un la nuit dernière, ajouta Peter Brady. Celui-là, ça fait une semaine qu'on l'entend et il n'a pas encore été pris.

— Je voudrais tant qu'on ne les tue pas quand on les attrape, déplora Angela. Ça ne me paraît pas tout à fait juste de les tuer. »

Une gardeuse d'oie regroupait son troupeau jacassant qui ravageait un champ d'oignons. Les choux en fleur projetaient des éclats pourpres sur les fruits jaunes des gombos. Les vaches jersiaises paissaient au bord de la chaussée et le plastique fleuri (presque aussi fleuri que les champs) recouvrait la chaussée elle-même.

Il y avait des nuages jaunes dans l'air. Des abeilles ! Mais des abeilles qui ne piquaient pas. Heureusement, ce n'était pas de la poussière. Faites que la poussière ne revienne jamais !

« Il va falloir faire des recherches et tuer tous ces fabricants de ferraille, dit le vieux Charles Archer. Prendre le mal à sa racine.

— Ils sont trop nombreux et ils représentent trop d'argent, fit Peter Brady. Oui, il faut les tuer. On en a trouvé un Mardi et on l'a tué. Ensuite, on a détruit trois ferrailles presque terminées. Mais on ne peut pas tous les supprimer. Ils semblent sortir de terre comme des serpents.

— Je voudrais qu'on ne soit pas obligé de les tuer », intervint Angela.

Des bidons de lait aux teintes vives étaient alignés sous les porches des étables. Des poulets piaillaient dans les poulaillers de neuf étages, attendant qu'on vienne les chercher ; cela ne prenait jamais longtemps. Un peu plus loin, il y avait des milliers d'œufs dans un bâtiment réfrigéré, puis des porcelets et des bœufs.

Des plants de tomate se dressaient à plus de deux mètres de hauteur. Le maïs était prêt pour la moisson. Les promeneurs passèrent devant des champs de concombres, de cantaloups et des champs de pommes de terre qui peignaient en bleu-vert les flancs des collines. Et il y avait les vignes alignées en rangs serrés, les prairies de luzerne, les bosquets d'orangers et d'aubépines. Dans les prés, le bétail broutait le trèfle. Des hommes taillaient les haies.

« Je l'entends, maintenant ! s'écria soudain Peter Brady.

— Ce n'est pas possible, répliqua Angela. Pas en plein jour. Ne pense plus à ça, voyons. »

Des canards nageaient dans les étangs au bord du chemin et dans les mares près des fermes. Les grands chênes ombrageaient les parcs. Les moutons, petits îlots de blanc, grignotaient les feuilles des buissons. Dans de petits stands, on vendait du vin de pays, de la bière et du cidre ainsi que des sculptures sur pierre et sur bois. Des enfants dansaient sur les quais de chargements au son de petites boîtes à musique tandis que les chèvres léchaient les affleurements d'ardoise en quête de nouveaux minéraux.

Les promeneurs du Samedi passèrent devant un restaurant dont les tables étaient disposées à l'ombre des arbres, protégées par une saillie rocheuse. Une chute d'eau d'un mètre de haut cascadaît au milieu de l'établissement ; un pont de deux mètres de long en argile durcie menait à la cuisine. Les voyageurs purent ensuite admirer les paysages changeants de cette quasi-ville si riche et si variée. Les méandres de la chaussée, les fermes, les carrés de baies. Selon les saisons, on trouvait des amélanchiers, des airelles, des myrtilles, des baies de sureau, des canneberges, des framboises, des ronces-framboises, neuf sortes de mûres, des fraises, des groseilles rouges et blanches et des cassis.

Et les vergers ! Se lasse-t-on jamais des arbres fruitiers ? Les pruniers, les pêchers, les cerisiers, les pommiers, les poiriers, les plaqueminières et les cognassiers. Et les champs de melons, les rangées de ruches, les carrés de cornichons, les fromageries, les linières, les petites villes ramassées (vingt maisons dans chaque, vingt personnes par maison et vingt de ces petites colonies tous les kilomètres et demi de chaussée), bistrots de campagne et cafés chics qui étaient déjà bondés en ce début de matinée ; il y avait également les chapelles avec leurs statues artisanales et leurs troncs pour les riches-pauvres (ceux qui avaient de l'argent le glissait par la fente du dessus et ceux qui en avaient besoin le retirait par le bas), les petites niches réfrigérées avec du pain, du fromage, des sandwiches de viande et toujours un tonneau de vin du pays pour que plus personne n'ait jamais faim ou soif au bord du chemin.

« Moi aussi, je l'entends, s'écria à son tour le vieux Charles Archer. Un son aigu, sur la gauche. Et je sens l'odeur de l'oxyde de carbone et... ah !... du caoutchouc. Conducteur, conducteur ! »

Le conducteur entendit, de même que tous ceux qui se trouvaient dans le wagon. Il arrêta la rame, écouta, puis il alla téléphoner pour faire son rapport et, après avoir consulté les passagers, il s'efforça de donner le maximum de précisions sur l'endroit où il se trouvait. Sur la gauche s'étendait un paysage sauvage de rochers et de collines et c'était là, en plein jour, que quelqu'un pilotait.

Le conducteur déverrouilla un compartiment et en sortit des fusils ;

il en distribua à Peter Brady ainsi qu'à deux jeunes gens et à trois hommes dans chacune des deux autres voitures. Un homme, l'air compétent, s'empara du téléphone pour contacter les équipes postées le long d'une autre ligne, sur la gauche, au-delà du pilote fou ; ils ne tardèrent pas à l'encercler.

« Angela et toi, grand-père Archer, vous restez là, fit Peter Brady. Prenez cette petite carabine et n'hésitez pas à tirer si jamais il passait à votre portée. Nous allons le débusquer. »

Peter Brady s'élança à la suite du conducteur et des hommes armés de fusil, dix hommes pour une mise à mort. Quatre nouveaux groupes s'étaient joints à la chasse, convergeant vers leur proie qui toussait et gémissait.

« Pourquoi est-ce nécessaire de les tuer, grand-père ? demanda Angela. Pourquoi ne pas les livrer aux tribunaux ?

— Les tribunaux font preuve de trop de laxisme. Ils se contentent de les condamner à la prison à vie.

— Mais ça devrait suffire. Ça les empêche définitivement de conduire ces horreurs et certains de ces malheureux pourraient même être réhabilités.

— Angela, tu oublies qu'ils réussissent presque toujours à s'évader. Il y a seulement dix jours, Gudge le Fou a tué trois gardiens, a franchi le mur de la prison d'État et après avoir échappé aux poursuites, il a volé quinze mille dollars à la coopérative de fromage, puis il s'est rendu chez un fabricant de ferraille et moins de quarante-huit heures après son évasion, il pilotait cette abomination dans une région sauvage. Il a fallu quatre jours pour le retrouver et l'abattre. Ils sont tous fous, Angela, et les hôpitaux psychiatriques regorgent de leurs semblables. On n'a jamais pu réhabiliter un seul d'entre eux.

— Pourquoi est-ce si dangereux de les laisser conduire ? Ils le font généralement dans des endroits déserts et seulement au milieu de la nuit.

— Leur folie est contagieuse, Angela. Leur arrogance ne laisserait place à rien d'autre. Notre pays est à présent en équilibre ; nos moyens de communications et de transports sont parfaitement réglés et presque parfaits grâce aux tramways et aux gens des tramways. Nous formons tous une communauté, une grande famille ! Nous vivons dans l'amour et la compassion, avec peu de riches et peu de pauvres ; l'arrogance et la haine ont disparu de nos cœurs. Nous sommes un peuple qui a ses racines et ses tramways. Nous ne faisons qu'un avec notre terre.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas laisser aux chauffeurs quelques endroits où ils auraient le loisir de faire ce qu'ils veulent du moment qu'ils ne dérangent pas les gens sensés ? Comme ça ils ne

représenteraient plus de danger.

— Tu crois donc qu'on pourrait laisser la maladie, la folie et le mal s'exprimer dans des espaces déterminés ? Mais ils ne resteraient pas à l'intérieur de ces périmètres, Angela. Ils portent en eux une arrogance diabolique, un féroce individualisme et la haine de l'ordre établi. Rien n'est plus dangereux pour la société que l'homme dans une automobile. Si on les laissait prospérer, la pauvreté et la misère régneraient à nouveau, Angela, de même que la richesse et la croissance. Sans oublier les villes.

— Mais les villes sont merveilleuses ! J'adore les villes.

— Je ne parlais pas des superbes villes pour Excursion, Angela. Je pensais à des villes d'un autre genre, des villes bien plus sinistres. Nous en avons connu jadis, avant qu'on ne limite leur expansion. L'individu n'existe plus dans de telles villes ; ce n'est qu'un entassement de gens déracinés, arrogants, sans personnalité, des gens qui n'ont presque plus rien d'humain. Personne ne pourra nous priver de notre campagne harmonisée ni de notre quasi-ville. Certes nous ne sommes pas parfaits, mais nous ne nous laisserons pas déposséder par des malades.

— Cette odeur ! Je ne peux pas la supporter !

— L'oxyde de carbone. Que dirais-tu d'être née, de vivre et de mourir dans cette puanteur ?

— Non, non. Tout mais pas ça ! »

Les coups de feu retentissaient à intervalles réguliers. Les rugissements et les pétarades de la ferraille, cette automobile illicite, se faisaient plus proche. Puis elle apparut, bondissant sur les pierres avant d'écraser un champ de tomates pour se diriger droit sur le tramway interurbain.

L'automobile était en flammes, dégageant une infâme odeur de cuir, de caoutchouc et de chair brûlés, crachant des nuages nocifs d'oxyde de carbone. L'homme, debout, agrippé à son volant cassé, hurlait comme un fou de toute la force de ses poumons. C'était un homme jeune, pas rasé, les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites ; il saignait du côté gauche de la tête et du flanc gauche ; il respirait la haine et l'arrogance.

« Tuez-moi ! Tuez-moi ! criait-il d'une voix rauque. Il y en aura d'autres ! Nous n'arrêterons pas de conduire tant qu'il restera une seule zone désolée, tant qu'il restera un seul fabricant de ferraille ! »

Il se raidit. Il chancela. Une nouvelle balle le frappa. Mais il ne cessait toujours pas de hurler.

« Soyez maudits, vous et vos trams ! Un homme en automobile vaut mille hommes à pied ! Et un million d'hommes dans un tramway ! Jamais vous ne sentirez votre méchanceté s'épanouir en dominant l'un de ces monstres ! Jamais vous ne vous sentirez étouffer de cette haine

qu'on éprouve à mépriser le monde entier du haut de ce centre de l'univers qui file et bondit par les chemins ! Maudits soient tous les gens convenables ! Plutôt l'enfer en automobile que le paradis dans un tramway ! »

Un pneu d'une roue à rayons éclata dans un bruit qui se perdit dans celui des coups de feu. L'automobile tangua, oscilla et se retourna, explosant dans un brasier incandescent. Et au milieu des flammes, on apercevait encore ces deux yeux brillants et on entendait encore la voix démentielle :

« Le vilebrequin n'a rien et le différentiel non plus ! Un fabricant de ferraille pourra les récupérer, et une partie de cette automobile roulera à nouveau !... Ahhhhhh. »

Certains chantaient en s'éloignant en tram du lieu de l'incident tandis que d'autres, plongés dans leurs pensées, restaient silencieux. Ils se sentaient un peu déroutés.

« Quand je pense que j'ai un jour placé toute ma fortune dans cet avenir-là, murmura l'arrière-grand-père Charles Archer. Enfin, je préfère quand même ne pas avoir eu à vivre dans une telle société. »

Un jeune couple, heureux, chargeait toutes ses possessions sur un chariot. Ils quittaient l'une des Villes d'Excursion pour aller vivre avec leurs parents en quasi-ville. La population de cette Ville d'Excursion (avec ses merveilleux théâtres et music-halls, avec ses restaurants raffinés, ses cafés littéraires, ses oasis d'alcool et ses centres de distraction) avait atteint une population de sept mille habitants, le maximum légal. Il y avait bien sûr des milliers de Villes d'Excursion, toutes plus belles les unes que les autres. Mais il fallait bien qu'il y ait une limite à leur croissance. Il fallait une limite à tout.

C'était un merveilleux Samedi après-midi. Des oiseleurs capturaient des oiseaux avec des filets cerfs-volants pliants. Les enfants voyageaient gratuitement pour se rendre sur les terrains de jeux et participer aux compétitions de la Ligue des Tramways. De vieux bonshommes avaient des cages sur leurs genoux et ils libéraient des pigeons pour les regarder s'élancer en direction de leur pigeonnier. Des pêcheurs péchaient des crevettes dans les eaux salées du Lac de la Crevette Rosé. Des joueurs de banjo offraient la sérénade à leur fiancée dans les allées ombragées.

Le monde était un chant unique, un énorme coup de gong, avec le bruit mélodieux des tramways qui sillonnaient le pays sur leurs rails vert-de-gris, avec les étincelles des perches qui les accompagnaient et le cuivre qui brillait dans le soleil. La loi exigeait qu'il y eût une ligne de tramway tous les kilomètres, mais en fait, le réseau était encore plus dense. La loi stipulait qu'aucune voie de tramway ne devait faire

plus de quarante kilomètres, cela afin de garder un sens de la vie locale. Mais les changements s'effectuaient sans problèmes. Pour traverser le pays, il suffisait d'emprunter quelque cent vingt lignes différentes. Il n'y avait plus de grandes lignes de chemin de fer ; elles aussi avaient eu leur arrogance et avaient dû disparaître.

Restaient les carpes dans les étangs, les cochons dans la luzerne, une unique ferme industrielle par hameau et chaque hameau unique, les abeilles dans l'air, les poivriers le long des chemins et tout le pays qui resplendissait comme les étincelles des tramways, aligné comme des rails.

Traduit par MICHEL LEDERER.

Interurban Queen.

© R.A. Lafferty, 1970.

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

WEIHNACHTABEND

Par Keith Roberts

Après les versions de H. Beam Piper et de R.A. Lafferty, voici une dernière histoire alternative. Elle touche au passé proche et par conséquent pose le problème de la responsabilité politique. Une variante ancienne de l'histoire nous apparaît en effet comme une curiosité. Mais une variante proche nous renvoie à des choix qui ont été effectivement faits par des personnes encore vivantes et elle nous incite à méditer sur la valeur et les conséquences des choix que nous effectuons aujourd'hui. Dans l'Angleterre de Keith Roberts, les nazis l'ont emporté. La victoire du nazisme a du reste inspiré plusieurs auteurs de science-fiction dont Philip K. Dick dans Le maître du Haut-Château, l'un de ses chefs-d'œuvre, et Sarban dans Le son de son cor.

LA grosse limousine progressait lentement le long des petites routes. Depuis le village de Wilton, la neige n'avait cessé de s'épaissir. Les phares éclairaient des arbres et des broussailles recouverts de neige vierge. La Mercedes dérapa. Mainwaring entendit le chauffeur jurer entre ses dents. L'interphone était resté branché.

Sur les dossiers des sièges, des cadrans indiquaient aux passagers la pression de l'huile, la température de l'eau, le nombre de tours par minute et la vitesse. La lueur de la montre baignait le visage de la jeune femme assise à côté de lui. Nerveuse, elle fit un mouvement brusque ; il vit onduler la masse blonde de ses cheveux. Il se tourna légèrement. Elle portait un petit kilt et des bottes. Ses jambes étaient parfaites.

Il éteignit les lumières des cadrans et dit :

« Ce n'est plus très loin. »

Il se demanda si elle savait que l'interphone fonctionnait. Il dit :

« C'est la première fois que vous venez ? »

Elle hocha la tête dans l'obscurité et dit :

« J'étais un peu bouleversée. »

Le Manoir de Wilton était niché derrière une colline à une dizaine de kilomètres du village. La voiture longea le mur qui entourait la propriété. Les défenses avaient été renforcées depuis la dernière visite de Mainwaring. Des miradors se dressaient à intervalles réguliers et le mur était surmonté de plusieurs rangées de barbelés.

Le portail était protégé par deux nouveaux blockhaus. La Mercedes s'engagea entre les constructions de béton et s'arrêta. La neige avait cessé de tomber depuis Londres ; mais à présent, de lourds flocons scintillaient dans les pinceaux des phares. Des ordres, quelque part, furent aboyés.

Un homme s'avança et cogna à la vitre. Mainwaring appuya sur le lève-glace électrique. Il distingua un brassard de G.F.P. et un étui à revolver, courroie dégrafée.

« Bonsoir, capitaine, fit-il.

— *Guten Abend, mein Herr. Ihre Ausweis Karte ?* »

Une bouffée d'air froid frappa Mainwaring au visage. Il tendit sa carte d'identité et son permis de circuler, déclarant :

« *Richard Mainwaring. Die rechte Hand zu dem Gesanten. Fräulein Hunter, von meiner Abteilung.* »

La torche éclaira d'abord les papiers, puis se posa sur lui, l'éblouissant, avant de se diriger sur la jeune femme. Celle-ci était assise droite, les yeux fixés devant elle. Derrière l'officier des forces de sécurité, Mainwaring apercevait deux soldats casqués, l'arme à la bretelle. Les essuie-glaces de la Mercedes fonctionnaient avec régularité.

L'officier se recula et dit :

« *In einer Woche, Ihre Ausweis Karte ist ausgelaufen. Erneuen Sie Ihre Karte.*

— *Vielen Dank, Herr Hauptmann,* répondit Mainwaring. *Frohe Weihnacht.* »

L'homme salua avec raideur, puis il décrocha un walkie-talkie de sa ceinture. Quelques secondes plus tard, les portes s'ouvraient. La Mercedes les franchit en souplesse.

« Fumier..., fit Mainwaring.

— C'est toujours comme ça ? demanda-t-elle.

— Les mesures de sécurité ont été renforcées. »

Elle ramena son manteau sur ses épaules et dit :

« Franchement, je trouve ça un peu effrayant.

— Le ministre prend soin de ses invités, dit-il. Rien de plus. »

Wilton se trouvait dans une petite cuvette cernée de grands arbres. Hans négocia soigneusement un virage ; la voiture s'engagea sous des branches à demi dissimulées. Le vent gémissait, dévié par un déflecteur. La Mercedes semblait se heurter à un tunnel noir criblé de

pâles flocons tourbillonnant. Mainwaring crut voir la jeune femme frissonner. Il dit :

« Nous arrivons. »

Les phares balayaient un épais tapis blanc. Des poteaux presque entièrement enfouis sous la neige délimitaient l'allée. Après un dernier virage, la demeure apparut. Les pinceaux des phares éclairèrent une façade aux fenêtres à meneaux surmontées de tours à créneaux. Il était difficile de deviner aux pierres usées, marquées par les intempéries, que l'armature du bâtiment était en béton armé. La voiture freina, faisant crisser les graviers cachés sous la neige. Le voyant de contact s'alluma, luisant doucement sur le dossier du siège. Mainwaring déclara :

« Parfait, Hans. Vous vous en êtes très bien tiré.

— Merci, monsieur », répondit Hans. La jeune femme secoua sa chevelure et prit son sac à main. Il lui tint la porte et demanda : « Ça va, Diane ? »

Elle haussa les épaules et répondit : « Oui, je suis un peu stupide, parfois. » Elle lui pressa la main, un instant, et ajouta : « Je suis heureuse que vous soyez là. J'aurai quelqu'un sur qui compter. »

*

* *

Mainwaring était allongé sur le lit, les yeux fixés au plafond. À l'intérieur comme à l'extérieur, Wilton représentait le triomphe de l'art sur la nature. Ici, dans l'aile Tudor où étaient logés la plupart des invités, tous les murs et les plafonds étaient en crépi blanc avec poutres en chêne apparentes. Mainwaring tourna la tête. La pièce était dominée par une cheminée en pierres de taille jaunes ; sur le manteau, le lion et l'aigle, emblèmes des Deux Empires, encadraient l'*Hakenkreuz* hardiment sculptée. Un feu brûlait dans l'âtre entouré d'une grille en fer forgé ; les bûches flambaient allègrement et projetaient des lueurs pourpres au plafond. Une étagère à côté du lit offrait les lectures requises : la biographie officielle du Führer, l'*Essor du Troisième Reich* de Shirer, le monumental *Churchill : le Procès de la Décadence* de Cummings. Il y avait également une édition de luxe des romans de Buchan, quelques Kipling, un Shakespeare et les œuvres complètes de Wilde. Des magazines récents étaient empilés sur une desserte ; on trouvait *Connoisseur*, *The Field*, *Der Spiegel*, *Paris Match*. Des serviettes bleues étaient pliées sur un porte-serviettes à côté d'un lavabo ; dans un coin de la chambre, il y avait deux portes ouvrant l'une sur la salle de bain, l'autre sur une penderie dans laquelle un domestique avait déjà soigneusement rangé les vêtements.

Mainwaring écrasa sa cigarette dans un cendrier avant d'en allumer une autre. Il se leva et se servit un whisky. Depuis le parc lui

parvenaient vaguement des bruits de voix et des éclats de rire. Il entendit le claquement d'un coup de feu, puis le crépitement d'une arme automatique. Il s'avança vers la fenêtre et écarta les rideaux. La neige tombait encore en gros flocons accrochés au ciel noir alors que la fosse de tir à côté du manoir était brillamment éclairée. Mainwaring regarda quelques instants les silhouettes qui s'activaient puis il laissa retomber le rideau. Il alla s'asseoir près du feu, épaules voûtées, les yeux rivés sur les flammes. Il se remémorait la traversée de Londres, les drapeaux qui pendaient, immobiles, au-dessus de Whitehall, les mouvements lents et saccadés de la circulation, les blindés légers déployés devant St. James. Kensington Road était embouteillée, voitures bloquées qui klaxonnaient ; la large façade de Harrods se dressait, sinistre et orientale, dans le ciel menaçant. Mainwaring, se rappelant le coup de téléphone qu'il avait reçu juste avant de quitter le ministère, fronça les sourcils.

Il s'appelait Kosowicz. De *Time International* ; du moins le prétendait-il. Deux fois déjà, il avait refusé de lui parler, mais Kosowicz ne s'était pas découragé. Finalement, Mainwaring avait dit à sa secrétaire de lui passer la communication.

Kosowicz avait un accent typiquement américain.

« Mr. Mainwaring, dit-il, j'aimerais recueillir une interview de votre ministre.

— Je crains que ce ne soit impossible. Je dois en outre vous faire remarquer que cet entretien est tout à fait irrégulier.

— Comment dois-je prendre cela, monsieur ? demanda Kosowicz. Un avertissement ou une menace ?

— Ni l'un, ni l'autre, répondit prudemment Mainwaring. Je voulais simplement souligner qu'il existait des procédures officielles.

— Mr. Mainwaring, demanda Kosowicz, des rumeurs laissent croire que des Groupes de Combat sont acheminés vers Moscou. Est-ce exact ?

— Le Führer-Adjoint Hess a déjà fait une déclaration à ce sujet. Je peux vous en faire parvenir un exemplaire.

— Je l'ai devant moi, fit la voix au téléphone. Mr. Mainwaring, qu'est-ce que vous préparez ? Un nouveau Varsovie ?

— Je crains de n'avoir plus rien à vous dire, fit Mainwaring. Le Führer-Adjoint déplore le recours à la force. Les *Einsatzgruppen* sont en état d'alerte ; pour le moment, c'est tout. Si cela s'avérait nécessaire, ils ont ordre de disperser les manifestants. Jusqu'à présent, rien de tel ne s'est produit. »

Kosowicz changea de sujet :

« Vous avez parlé du Führer-Adjoint, monsieur. J'ai entendu dire qu'il y avait eu un nouvel attentat à la bombe il y a deux jours ; pouvez-vous nous donner des précisions ? »

Les doigts de Mainwaring se crispèrent sur le combiné. Il déclara :
« Je crains que vous n'ayez été mal informé. Nous ignorons tout d'un tel incident. »

Après quelques instants de silence, la voix à l'autre bout du fil demanda :

« Puis-je considérer votre démenti comme officiel ? »

— Il ne s'agit pas d'une conversation officielle, Mr. Kosowicz, répondit Mainwaring. Je n'ai de toute façon aucun droit de faire la moindre déclaration.

— Oui, je sais, il y a des procédures officielles. Mr. Mainwaring, je vous remercie de m'avoir accordé un peu de votre temps.

— Au revoir, fit Mainwaring. »

Il raccrocha et contempla un long moment le téléphone. Puis il alluma une cigarette.

Il se tourna vers les fenêtres du ministère. Dehors, la neige tombait toujours ; de gros flocons tourbillonnaient dans le ciel noir. Son thé, lorsqu'il le but, était à moitié froid.

Le feu crépitait dans la cheminée. Mainwaring se servit un deuxième whisky, puis il se rassit. Avant de partir pour Wilton, il avait déjeuné avec Winsby-Walker du département Productivité. Winsby-Walker qui avait pour tâche de tout savoir n'avait jamais entendu parler d'un correspondant nommé Kosowicz. Mainwaring se dit qu'il aurait dû demander aux Services de Sécurité d'enquêter. Mais dans ce cas, ils auraient d'abord commencé par lui.

Il se redressa et regarda sa montre. Les bruits en provenance du champ de tir avaient diminué. Il s'efforça de penser à autre chose. Mais ses nouvelles réflexions ne le réconfortèrent guère. Il avait passé le Noël précédent avec sa mère et maintenant, c'était à jamais fini. Il se souvint d'autres Noëls, loin dans le passé. Jadis, pour l'enfant innocent qu'il était, Noël était une fête de bonbons et de jouets. Il se rappelait le parfum et la texture des branches de pin, la chaleur de la flamme de la bougie, les livres qu'il lisait sous les draps à la lueur d'une lampe de poche, le contact rêche de la taie d'oreiller empesée. Il était heureux alors ; ce n'était que plus tard, petit à petit, qu'était venu le sentiment d'échec. Et avec lui, la solitude. Elle voulait me voir casé, songea-t-il. Et ce n'était pas trop demander.

Le scotch le rendait sentimental. Il vida son verre et se dirigea vers la salle de bain. Il se dévêtit et prit une douche. En se séchant, il pensa : Richard Mainwaring, assistant du ministre britannique de Liaison, puis il dit à voix haute : « Il ne faut pas oublier les compensations. »

Il s'habilla, se savonna le visage et commença à se raser. Trente-cinq ans, c'est juste la moitié d'une vie, songea-t-il. Il se souvenait d'une autre fois avec cette fille, Diane, lorsque, pour un court instant,

quelque chose de merveilleux était apparu. Et plus jamais cet épisode n'avait été mentionné entre eux. À cause de James. Naturellement, il y a toujours un James.

Il s'essuya le visage et se mit de l'after-shave. Son esprit était revenu malgré lui sur cette conversation téléphonique. Il existait au moins une certitude : il y avait eu une fuite dans les Services de Sécurité. Quelqu'un, quelque part, avait livré à Kosowicz des informations top-sécètes. Et cette même personne lui avait probablement fourni une liste de numéros qui ne figuraient pas dans l'annuaire. Il fronça les sourcils. Un pays et un seul s'opposait aux Deux Empires avec une terrible force latente. C'était vers ce pays que s'était concentré le nationalisme sémite. Et Kosowicz était américain.

Liberté, pensa-t-il avec mépris. La démocratie est un concept juif. Son front, à nouveau, se plissa ; il porta la main à son visage. L'aveuglante réalité ne se dissipa pas. C'était le Front de la Liberté et, bien qu'indirectement, il avait été contacté. Maintenant, il était devenu un accessoire ; cette idée l'avait agité toute la journée, enfouie dans un coin de son esprit.

Il se demanda ce qu'ils pouvaient bien lui vouloir. Une rumeur, une rumeur malveillante, prétendait, qu'on ne le savait jamais. Pas avant que ce ne soit terminé ; pas avant que l'on ait fait ce que l'on attendait de vous. Ils étaient infatigables, dangereux, insaisissables. Il n'avait pas informé les Services de Sécurité, mais cela avait dû être prévu. Chacun de ses gestes avait dû être prévu.

Chacun des soubresauts qui ne faisait que l'enfermer davantage.

Furieux contre lui-même, il poussa un grognement. La peur était leur principal atout. Il boutonna sa chemise, se souvenant des gardes devant les portes, des barbelés et des blockhaus. Ici au moins, rien ne pouvait l'atteindre. Pour quelques jours, il lui était donné d'oublier toute cette affaire. Il fit à voix haute : « De toute façon, je ne compte pas. Je ne suis pas important. » Cette pensée le réconforta, presque.

Il éteignit la lumière et regagna la chambre, refermant la porte de la salle de bain. Il se dirigea vers le lit et s'immobilisa, les yeux fixés sur l'étagère. Entre le Shirer et le Churchill se trouvait un troisième livre, assez mince. Mainwaring tendit la main et effleura le dos du volume ; il déchiffra le nom de l'auteur, Geissler, et le titre, *Vers l'humanité*. En dessous du titre, formant une sorte de croix de Lorraine, il y avait les deux lettres F et L entrelacées, le sigle du Front de la Liberté.

Le livre n'était pas là dix minutes plus tôt.

Il fonça vers la porte et ouvrit. Le couloir était désert. Des accords de musique s'élevaient quelque part dans le manoir. *Till Eulenspiegel*. Pas d'autre bruit. Il referma et mit le verrou. En se retournant, il constata que la penderie était entrebâillée.

Sa valise était restée sur la table basse. Il alla y prendre son Luger.

Le contact du lourd automatique était réconfortant. Il engagea le chargeur, repoussa le cran de sûreté et amena une balle dans le canon. Il s'avança vers la penderie et écarta brusquement la porte avec son pied.

Rien.

Il laissa échapper un petit soupir. Il éjecta le chargeur et posa le pistolet sur le lit. Il se redressa et regarda à nouveau l'étagère. « J'ai dû me tromper », pensa-t-il.

Il saisit le livre avec précaution. L'ouvrage de Geissler était interdit dans toutes les Provinces des Deux Empires depuis sa publication. Mainwaring n'en avait encore jamais vu le moindre exemplaire. Il s'assit au bord du lit et ouvrit le livre au hasard.

« La doctrine de la co-ascendance aryenne que les classes moyennes anglaises se sont empressées d'adopter possède ce vernis pseudo-scientifique qui caractérise la plupart des théories remontant à Rosenberg. La réponse de Churchill a, d'une certaine façon, déjà été apportée ; mais Chamberlain et le pays, influencés par Hess...

« L'accord de Cologne, tout en paraissant offrir un espoir de sécurité aux Juifs déjà domiciliés en Angleterre, ouvrait en réalité la voie aux campagnes d'intimidation et d'extorsion semblables à celles que l'histoire a déjà connues, notamment sous le règne du Roi Jean. La comparaison est loin d'être absurde ; en effet, la bourgeoisie anglaise, soucieuse de bâtir une théorie plausible, a découvert nombre de précédents indiscutables. L'un des signes des temps les plus révélateurs fut, sans aucun doute, le regain d'intérêt dont bénéficièrent les romans de Sir Walter Scott. En 1942, la leçon avait été comprise des deux côtés, l'Étoile de David devint un spectacle courant dans les rues de la majorité des villes britanniques. »

Le vent, soudain, fit entendre un long hurlement et les vitres se mirent à trembler. Mainwaring leva la tête, puis il reporta son attention sur le livre. Il tourna quelques pages.

« En 1940, son corps expéditionnaire défait, ses alliés vaincus ou réfugiés dans la neutralité, la Grande-Bretagne se trouvait seule. Son prolétariat, abusé par de mauvais leaders, affaibli par une terrible dépression, n'avait effectivement plus les moyens de s'exprimer. Son aristocratie, comme son équivalent Junker, se rallia froidement à ce qu'il n'était plus possible d'ignorer ; et, tandis qu'après le Putsch de Whitehall le Cabinet se trouvait réduit aux statuts d'un Conseil Exécutif... »

Le coup frappé à la porte le fit sursauter. Avec un sentiment de

culpabilité, il posa le livre.

Il demanda :

« Qui est-ce ? »

Elle répondit :

« Moi. Richard, vous n'êtes pas prêt ?

— Une petite minute », fit-il.

Il regarda le livre, puis il le rangea sur l'étagère. « Au moins ils ne s'attendent pas à ça », pensa-t-il. Il glissa le Luger dans sa valise et la referma. Il se dirigea ensuite vers la porte.

Elle était vêtue d'une robe noire en dentelle. Elle avait les épaules nues et ses cheveux, dénoués, brillaient tant ils avaient été brossés. Il la contempla stupidement pendant quelques instants. Il finit par dire :

« Je vous en prie, entrez.

— Je commençais à me demander... fit-elle. Vous vous sentez bien ?

— Oui. Naturellement.

— On dirait que vous avez vu un fantôme. » Il sourit. Puis il dit :

« Je crois que j'ai été un peu surpris. Cette allure aryenne. »

Elle sourit à son tour. Puis elle dit :

« Si vous tenez à le savoir, je suis à moitié irlandaise, à moitié anglaise et à moitié Scandinave.

— Ça fait trois moitiés.

— Je ne sais pas très bien compter.

— Un verre ? proposa-t-il.

— Juste un petit. Nous allons être en retard.

— Ce soir, ce n'est pas très officiel », fit-il. Il se détourna pour nouer sa cravate.

Elle but quelques gorgées, avança le pied et enfonça ses orteils dans la moquette.

« Je suppose que vous avez déjà été à beaucoup de réceptions ? demanda-t-elle.

— Une ou deux, répondit-il.

— Richard, est-ce qu'ils...

— Est-ce qu'ils quoi ?

— Je ne sais pas. Il y a ces bruits qui courent.

— Tout ira bien, fit-il. Toutes ces réceptions se ressemblent.

— Vous vous sentez vraiment bien ?

— Naturellement.

— Vous êtes terriblement maladroit, fit-elle. Laissez-moi vous aider. »

Elle se dressa sur la pointe des pieds et lui noua sa cravate en étudiant son visage avec de petits clignements de paupières.

« Voilà, fit-elle. Je crois que vous avez besoin qu'on s'occupe de vous. »

Prudemment, il demanda :

« Comment va James ? »

Elle continua à le dévisager. Puis elle répondit : « Je ne sais pas. Il est à Nairobi. Il y a des mois que je ne l'ai pas vu.

— En fait, je suis un peu nerveux, dit-il.

— Pourquoi ?

— D'être en compagnie d'une assez jolie blonde. »

Elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

« Dans ce cas, vous avez besoin d'un verre. »

Il se servit un whisky. Le livre dans son dos semblait lui brûler les omoplates.

« Je dois admettre que vous êtes vous-même plutôt séduisant », dit-elle.

« C'est la nuit où tout arrive, pensa-t-il. Il doit exister un mot pour cette nuit. » Puis il se souvint de *Till Eulenspiegel*.

« Sincèrement, nous ferions mieux de descendre. »

Les lumières brillaient dans le Grand Salon, se réfléchissant sur les boiseries et les lambris. Un grand feu crépitait dans la cheminée. Sous la tribune des musiciens, on avait installé de longues tables. Dîner officiel ou non, les verres et l'argenterie scintillaient. Des bougies allumées étaient plantées au milieu de couronnes de buis. Une serviette pourpre, enroulée, était posée à côté de chaque couvert.

Au centre de la salle se dressait un arbre de Noël dont le sommet effleurait les moulures du plafond. Des pommes, des paniers de bonbons et des roses rouges en papier étaient accrochés aux branches, tandis que les cadeaux emballés dans du papier fantaisie aux couleurs gaies s'empilaient au pied du sapin. Tout autour, se tenaient des groupes de gens qui bavardaient et riaient. Richard aperçut Müller, le ministre de la Défense, en compagnie d'une superbe blonde qu'il supposait être sa femme ; à côté de lui, il y avait un homme de haute taille avec un monocle qui occupait un poste important dans les Services de Sécurité. Il y avait aussi un groupe d'officiers du G.S.P. dans leurs uniformes sombres, impeccables, et derrière eux, cinq ou six personnes des Liaisons. Mainwaring reconnut Hans, le chauffeur, qui debout hochait vigoureusement la tête et souriait à une remarque de son interlocuteur. Il pensa, comme souvent, que Hans avait l'air d'un magnifique bovin.

Diane s'était arrêtée sur le seuil et avait passé son bras autour du sien. Le Ministre les avait aperçus. Il fendit la foule, un verre à la main. Il portait un pantalon noir très ajusté et une chemise bleu foncé à col roulé. Il semblait heureux et détendu.

« Ah ! Richard, fit-il. Ma chère mademoiselle Hunter. Nous vous avons cru perdus. Après tout, Hans Trapp rode dans les parages. Et maintenant, allons boire. Venez, je vous en prie ; rejoignons mes amis. Il fait meilleur par ici.

— Qui est Hans Trapp ? demanda-t-elle.

— Vous le saurez bientôt », répondit Mainwaring.

Un peu plus tard, le Ministre déclara :

« Mesdames et messieurs, je pense que nous pouvons passer à table. »

Le repas fut superbe, le vin abondant. Lorsqu'on en arriva aux liqueurs, Richard se surprit à parler avec plus d'aisance et à ne presque plus penser au livre de Geissler. On porta les toasts traditionnels, au Roi et au Führer, aux Provinces, aux Deux Empires, puis le Ministre frappa dans ses mains pour réclamer le silence.

« Mes amis, dit-il. Cette nuit, cette nuit si particulière où nous pouvons tous nous réunir et nous retrouver avec tant de liberté est *Weihnachtabend*. Cela, je suppose, signifie beaucoup pour la plupart d'entre nous. Mais tout d'abord, souvenons-nous qu'il s'agit de la nuit des enfants, la nuit de vos enfants qui sont venus avec vous partager au moins une partie de ce Noël très spécial. »

Il s'interrompt quelques instants, puis il reprit :

« Ils ont déjà quitté la crèche et seront bientôt avec nous. Permettez-moi de vous les montrer. »

Il fit un signe de tête et des domestiques avancèrent une lourde boîte très décorée posée sur une table roulante. Une tenture était écartée, dévoilant la surface grise d'un grand écran de télévision. Les lampes du Salon s'éteignirent progressivement. Diane se tourna vers Mainwaring, les sourcils froncés ; il lui effleura la main et secoua la tête.

Le salon, à présent, n'était plus éclairé que par le feu de la cheminée et la lueur vacillante des bougies qui gouttaient sur les couronnes. Dans le silence, on entendait la plainte du vent fouettant la large façade du manoir. Les lumières, maintenant, étaient partout éteintes.

« Pour certains d'entre vous, déclara le Ministre, il s'agit de leur premier séjour. Je vais donc vous donner quelques explications. À *Weihnachtabend*, tous les fantômes et les lutins sont éveillés. Le démon Hans Trapp est dehors ; son visage est noir et terrifiant et ses vêtements sont des peaux d'ours. Vers lui s'avance le Porteur de Lumière, l'Esprit de Noël. Certains l'appellent la Reine Lucie, d'autres *Das Christkind*. La voici. »

L'écran s'alluma.

Elle marchait lentement, comme une somnambule. Elle était mince et vêtue de blanc. Ses cheveux cendrés retombaient sur ses épaules ; au-dessus de sa tête brillait un diadème de cierges. Derrière elle venaient les Garçons des Étoiles avec leurs baguettes magiques et leurs robes de paillettes ; ils étaient suivis par un petit groupe d'enfants dont les âges s'échelonnaient de deux à huit ou neuf ans. Ils se tenaient par la main, effrayés, avançant leurs pieds avec des

précautions de chats et jetant des regards terrifiés vers l'ombre qui les entourait.

« Ils sont dans les ténèbres et ils attendent, fit le Ministre. Les gouvernantes ne sont plus là. S'ils crient, il n'y a personne pour les entendre ; ils ne crient donc pas. Un par un elle les a appelés. Ils voient sa lumière filtrer sous la porte ; il leur faut se lever et suivre. Ici, où nous sommes, est la chaleur. Ici est la sécurité. Ici sont les cadeaux et pour les atteindre, ils doivent affronter les ténèbres. »

La caméra était maintenant braquée sur la procession. La Reine Lucie marchait d'un pas ferme, projetant une ombre effilée sur les murs lambrissés.

« Ils sont dans la Grande Galerie, continua le Ministre. Pratiquement au-dessus de nous. Ils ne doivent pas faiblir. Ils ne doivent pas regarder derrière eux. Hans Trapp est caché quelque part et seule *Das Christkind* peut les protéger de Hans. Voyez comme ils se regroupent derrière sa lumière ! »

Un hurlement s'éleva, comme le cri d'un loup. Il semblait provenir à la fois de l'écran et du Grand Salon. *Das Christkind* se tourna et leva les bras. Le hurlement se fractionna en une multitude de voix et mourut, remplacé par un bruit sourd et lointain, sorte de roulement de tambour.

« Je ne trouve pas cela particulièrement drôle, fit tout à coup Diane.

— Ce n'est pas censé l'être. Chut », dit Mainwaring.

Le Ministre poursuivit d'une voix égale :

« L'enfant arien, dès son plus jeune âge, doit apprendre à connaître les ténèbres qui l'entourent. Il doit apprendre la peur et à surmonter cette peur. Il doit apprendre à être fort. Les Deux Empires n'ont pas été bâtis sur la faiblesse ; la faiblesse n'a pas cours ; elle n'a pas sa place parmi nous. Cela, vos enfants le savent déjà en partie. Le manoir est vaste ; il est plongé dans les ténèbres, mais ils vaincront pour atteindre la lumière. Ils se battent comme l'Empire jadis s'est battu. Pour le droit d'exister. »

La caméra s'arrêta sur un large escalier circulaire. La tête de la petite procession apparut et les enfants commencèrent à descendre.

« Et maintenant, où est donc notre ami Hans ? fit le Ministre. Ah !... »

Diane agrippa le bras de Mainwaring. Un visage maculé de noir envahit l'écran. Le démon ricana et lança ses griffes en direction de l'objectif, puis il pivota et bondit vers la cage de l'escalier. Les enfants hurlèrent et se blottirent les uns contre les autres. Un terrible vacarme éclata. Des silhouettes grotesques faisaient des cabrioles tandis que les mains des enfants se tordaient. Ils étaient secoués, emportés par le tourbillon. Mainwaring vit un enfant se faire renverser. Les cris de terreur étaient de plus en plus perçants ; et la *Christkind*, à nouveau, se

retourna, les bras levés. Les lutins et les diables reculèrent en grondant pour disparaître dans les ténèbres. Et la lente marche reprit.

Le Ministre déclara :

« Ils sont presque arrivés. Et ce sont de bons enfants, dignes de leur race. Préparez le sapin. »

Des domestiques brandissant des cierges se précipitèrent pour allumer les innombrables bougies. Le sapin jaillit de l'obscurité, brillant d'un éclat vert foncé ; et, pour la première fois, Mainwaring se dit que, tout illuminé qu'il fût, c'était un symbole de ténèbres.

Les grandes portes au fond du Salon s'ouvrirent. Les enfants s'engouffrèrent en se bousculant. Ils sanglotaient, visages sillonnés de larmes ; certains portaient des marques de coups ; mais tous, avant de s'élancer vers le sapin, rendirent hommage à l'étrange créature qui les avait conduits dans le noir. Ensuite, on lui ôta sa couronne, puis on éteignit les cierges ; et la Reine Lucie devint un enfant comme les autres, une mince fillette, pieds nus, vêtue d'une robe blanche vaporeuse.

Le Ministre se leva en souriant.

« Et maintenant, fit-il, de la musique et du vin. Hans Trapp est mort. Mes chers amis, mes chers enfants : *Frohe Weihnacht !* »

Diane dit alors :

« Excusez-moi un instant. »

Mainwaring se tourna vers elle. Il demanda :

« Vous ne vous sentez pas bien ? »

Elle répondit :

« J'ai juste besoin de me débarrasser d'un mauvais goût dans la bouche. »

Il la regarda s'éloigner, l'air soucieux. Le Ministre lui avait pris le bras et lui parlait.

« Excellent, Richard, disait-il. Jusqu'à présent, tout s'est déroulé d'excellente façon. Vous ne trouvez pas ? »

Richard répondit :

« Si. Excellent, Monsieur le Ministre.

— Parfait, parfait. Heidi, Erna... et Frederick. C'est bien Frederick ? Qu'est-ce vous avez là ? Oh ! très joli... »

Il pilotait Mainwaring à travers la foule, le tenant toujours par le coude. Des cris de joie éclatèrent ; un enfant avait découvert une luge cachée derrière le sapin.

Le Ministre dit à Richard :

« Regardez-les. Voyez comme ils sont heureux maintenant. J'aimerais avoir des enfants, Richard. Mes propres enfants. Je pense parfois que j'ai trop donné... Enfin, j'ai encore le temps. Je suis plus jeune que vous, vous vous rendez compte ? Nous sommes dans l'Âge de la Jeunesse.

— Je souhaite à Monsieur le Ministre tout le bonheur possible, fit Mainwaring.

— Richard, voyons, vous devriez apprendre à ne pas être toujours aussi cérémonieux. Détendez-vous un peu, vous avez trop le sens de la dignité. Vous êtes mon ami. J'ai confiance en vous, et c'est même en vous que j'ai le plus confiance. Vous en êtes conscient, n'est-ce pas, Richard ?

— Non, Monsieur le Ministre, répondit Richard. Merci, Monsieur le Ministre. »

Le Ministre semblait rayonner de plaisir anticipé.

« Richard, venez avec moi, dit-il. Juste un instant. Je vous ai préparé un petit cadeau. Je ne vous arracherai pas longtemps à la fête. »

Mainwaring le suivit, attiré comme toujours par l'étrange dynamisme de cet homme. Le Ministre se baissa pour franchir une petite porte, tourna à droite, puis à gauche avant de descendre un étroit escalier. En bas, il y avait une porte grise en acier. Le Ministre appuya sa paume contre une plaque sensorielle ; après quelques cliquetis, le déclenchement d'un mécanisme, la porte s'ouvrit vers l'intérieur, dévoilant un autre escalier en ciment qui était éclairé d'une unique ampoule protégée par un épais treillis métallique. De l'air frais montait de la pénombre. Mainwaring comprit avec stupeur qu'ils avaient pénétré dans le réseau de bunkers qui sillonnait le sous-sol de Wilton.

Le Ministre s'avança et ouvrit une autre porte blindée.

« Des jouets, Richard, fit-il. Ce ne sont que des jouets, mais ils m'amuse.

Puis, remarquant l'expression de Richard, il ajouta :

« Allons, mon vieux, allons ! Vous êtes encore plus nerveux que les enfants. Vous avez peur de ce vieux Hans ? »

La porte donnait sur l'obscurité. Il y avait une odeur lourde, sucrée, que Richard, un court instant, ne parvint pas à analyser. Le Ministre le poussa en avant, doucement. Il résista. Le bras du Ministre se détendit. Un petit bruit sec et la lumière jaillit. Mainwaring distingua un espace de béton, large et bas de plafond. Le long d'un mur, se tenait, déjà lavée et lustrée, la Mercedes et, à côté d'elle, une Porsche, la voiture particulière du Ministre. Il y avait aussi quelques Volkswagen, une Ford Exécutive et, dans le coin le plus reculé, une vision d'un blanc étincelant. Une Lamborghini. Ils étaient dans le garage, sous la propriété.

Le Ministre dit alors :

« Mon petit raccourci privé. »

Il s'approcha de la Lamborghini et s'arrêta, laissant ses doigts courir sur le capot bas et allongé.

« Regardez-la, Richard, fit-il. Là, installez-vous à l'intérieur. N'est-ce pas qu'elle est superbe ? Merveilleuse ?

— Sans aucun doute, Monsieur, répondit Mainwaring.

— Elle vous plaît ? » Mainwaring sourit et dit :

« Beaucoup, Monsieur le Ministre. À qui ne plairait-elle pas ?

— Parfait, je suis ravi, dit le Ministre. Richard, je vous accorde une promotion. Elle est à vous. J'espère que vous l'apprécierez. »

Mainwaring ouvrit des yeux ronds.

« Voyons, mon vieux, fit le Ministre. Ne faites pas cette tête-là. On dirait un poisson. Tenez, regardez. Voici la carte grise et les clefs. Tout est réglé, terminé. »

Il prit Mainwaring aux épaules et le fit pivoter en riant.

« Vous avez bien travaillé pour moi. Les Deux Empires n'oublient pas leurs vrais amis, leurs serviteurs.

— Je suis profondément honoré, Monsieur, dit Mainwaring.

— Vous n'avez pas à être honoré. Vous êtes toujours aussi cérémonieux. Richard...

— Monsieur le Ministre ?

— Restez près de moi. Ne me quittez pas. Là-haut... ils ne comprennent pas. Mais nous, nous comprenons... n'est-ce pas ? Nous vivons des temps difficiles. Nous devons rester ensemble, toujours ensemble. La Couronne et le Reich. Séparés... nous pourrions être anéantis. »

Il se tourna, posa ses deux poings serrés sur le toit de la voiture et poursuivit :

« Avec tout ça, la juiverie, les Américains... le capitalisme. Il faut qu'ils continuent à avoir peur. Personne ne craint un Empire divisé. Un Empire divisé s'effondrerait.

— Je ferai de mon mieux, Monsieur. Nous faisons tous de notre mieux, dit Mainwaring.

— Je sais, je sais. Mais Richard, cet après-midi, je jouais avec des soldats. De ridicules petits soldats. »

« Je sais comment il me tient, pensa Mainwaring. Je perçois bien le mécanisme. Mais il ne faut pas que je m'imaginer connaitre toute la vérité. »

Le Ministre se tourna à nouveau vers Mainwaring. Il donnait l'impression de souffrir.

« La Force est Juste, dit-il. Il le faut. Mais Hess...

— Nous avons déjà essayé, Monsieur », fit lentement Mainwaring.

Le Ministre abattit son poing sur le métal.

« Richard, vous ne comprenez donc pas ? Ce n'était pas nous. Pas cette fois-ci. C'était son propre entourage. Baumann, von Thaden... je ne sais pas. C'est un vieil homme ; il ne compte plus. C'est une idée qu'ils veulent tuer, Hess est une idée. Vous saisissez ? C'est le

Lebenstraum. À nouveau... la moitié du monde ne suffit pas. »

Il se redressa et continua :

« Le ver, dans le fruit. Il ronge, ronge... Mais nous sommes les Liaisons. Nous comptons, beaucoup. Richard, soyez mes yeux. Soyez mes oreilles. »

Mainwaring resta silencieux, songeant au livre dans sa chambre. Le Ministre, une nouvelle fois, le prit par le bras et dit :

« Les ombres, Richard. Jamais elles n'ont été plus proches. Nous faisons bien d'apprendre à nos enfants à craindre les ténèbres. Mais... pas à notre époque, n'est-ce pas ? Pas pour nous. Il y a la vie, et l'espoir. Tant de choses à faire... »

« C'est peut-être le vin que j'ai bu, pensa Mainwaring. Je subis trop de pressions. » Il se sentait d'une humeur étrange, apathique, presque indifférente. Il suivit son Ministre sans protester à travers le dédale des bunkers pour déboucher dans la grande pièce où le feu s'éteignait doucement dans la cheminée, de même que les cierges sur le sapin. Il entendait les chants se mêler à la plainte du vent et il observait les enfants, les yeux lourds de sommeil, égrener leurs comptines. Le manoir semblait aspirer au repos et Diane, naturellement, était partie. Il s'assit dans un coin et, morose, il but encore du vin, regardant le Ministre aller d'un groupe à l'autre jusqu'à ce que, lui aussi, quittât un Salon presque désert où seuls s'affairaient encore les domestiques.

Son esprit enfin, son esprit profond, s'engourdit comme il s'engourdissait au soir de chaque journée. Il accueillit, comme toujours, la fatigue avec soulagement. Il se leva lentement et se dirigea vers la porte. « On n'a plus besoin de moi ici », songea-t-il. Des volets claquèrent dans sa tête.

Il chercha sa clef et la glissa dans la serrure. « Elle est en train de m'attendre, pensa-t-il. Comme toutes ces lettres qui n'arrivent jamais et ces téléphones qui ne sonnent pas. » Il ouvrit la porte.

Elle demanda :

« Qu'est-ce qui vous a retenu si longtemps ? »

Il referma derrière lui, sans bruit. Le feu crépitait dans la petite chambre que les rideaux isolaient de la nuit. Elle était assise près de la cheminée, toujours vêtue de sa robe de soirée. Sur la moquette à côté d'elle, il y avait des verres et un cendrier plein de mégots. Une seule lampe était allumée. Ses yeux dans la chaude lueur étaient noirs, immenses.

Il tourna son regard vers l'étagère. Le Geissler était à l'endroit où il l'avait laissé.

Il demanda :

« Comment êtes-vous entrée ? »

Elle étouffa un rire et dit :

« Il y avait une deuxième clef accrochée derrière la porte. Vous ne m'avez pas vu la prendre ? »

Il s'avança et baissa les yeux sur elle. « Un autre élément du puzzle, pensa-t-il. Beaucoup trop compliqué. »

« Vous êtes en colère ? demanda-t-elle.

— Non », répondit-il.

Elle l'invita d'un geste à s'asseoir près d'elle en disant doucement :

« Je vous en prie, Richard, ne m'en veuillez pas. »

Il s'installa, lentement, sans la quitter des yeux.

« Un verre ? » proposa-t-elle.

Il ne répondit pas. Elle le servit.

« Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps ? demanda-t-elle. Je pensais que vous seriez remonté beaucoup plus tôt.

— Je parlais avec le Ministre. »

Elle laissa son doigt courir sur la moquette. Ses cheveux lourds, dorés, lui tombèrent sur le visage, découvrant sa nuque.

« Je suis désolée pour tout à l'heure, dit-elle. J'ai été ridicule. Je crois aussi que j'avais un peu peur. »

Il but à petites gorgées. Il avait l'impression d'être un moteur à bout de souffle. Il allait devoir penser encore, à une heure aussi tardive.

« Qu'est-ce que vous avez fait ? » demanda-t-il.

Elle leva les yeux vers lui. Son regard était candide.

« Je suis restée là. À écouter le vent, fit-elle.

— Ça n'a pas dû être très amusant. »

Elle secoua la tête, ne cessant de le dévisager.

Elle murmura :

« Vous ne me connaissez pas. »

Il garda à nouveau le silence et elle demanda :

« Vous ne croyez pas en moi, n'est-ce pas ? »

« Tu as besoin de compréhension, pensa-t-il. Tu es différente des autres et je suis en train de me laisser avoir. »

« Non », répondit-il à haute voix.

Elle posa son verre, sourit, le fit glisser un peu plus loin. Elle s'approcha de lui et lui mit les bras autour du cou.

« Je pensais à vous, dit-elle. Je prenais ma décision. »

Elle l'embrassa. Il sentit sa langue contre ses dents forcer sa bouche.

« Mmm... » fit-elle.

Elle se recula légèrement et demanda en souriant :

« Ça ne vous dérange pas ?

— Non. »

Elle lissa une mèche de ses cheveux, écarta les lèvres et l'embrassa à nouveau. Il se sentit réagir, involontairement ; il avait conscience des mains qui le touchaient.

« Cette robe est ridicule, dit-elle. Elle nous gêne. »

Elle passa son bras derrière son dos. La robe tomba sur ses épaules. Elle la fit glisser jusqu'à la taille.

« Maintenant, c'est comme la dernière fois, dit-elle.

— Rien n'est jamais comme la dernière fois », répliqua-t-il lentement.

Elle posa sa tête sur ses genoux et leva les yeux sur lui. Elle murmura :

« J'ai ramené la pendule en arrière. » Plus loin dans le rêve, elle disait :

« J'ai été si bête.

— Pourquoi ?

— J'étais timide, répondit-elle. C'est tout. Vous n'aviez pas vraiment besoin de partir.

— Et James ?

— Il a quelqu'un d'autre. Je ne savais pas ce que je manquais. »

Il laissa sa main errer sur son corps ; le présent et le passé immédiat devinrent si confus que tout en la tenant dans ses bras, il la voyait encore, à genoux avec la lueur des flammes qui dansait sur sa peau. Il tendit la main. Elle était prête ; elle se débattit en riant.

Beaucoup plus tard, il dit :

« Le Ministre m'a donné une Lamborghini. »

Elle roula sur le ventre et, le menton posé dans ses mains, elle le regarda à travers un rideau de cheveux.

« Maintenant vous avez une blonde en plus. Qu'est-ce que vous allez faire de nous ?

— Rien de tout cela n'est réel, dit-il.

— Oh !... » fit-elle.

Elle lui donna un petit coup de poing.

« Richard, vous m'agacez. C'est arrivé, espèce d'idiot. C'est tout. Ça arrive à tout le monde. »

Elle effleura à nouveau la moquette d'un doigt et poursuivit :

« J'espère que vous m'avez mise enceinte. Vous seriez obligé de m'épouser. »

Il fronça les sourcils et le vin recommença, chantant dans sa tête.

Elle se nicha contre lui.

« Vous me l'avez demandé, un jour. Dites-le à nouveau.

— Je ne me rappelle pas. » Elle insista :

« Richard, je vous en prie... »

Il demanda donc :

« Diane, voulez-vous m'épouser ? »

Et elle répondit.

« Oui. Oui. Oui. »

Après vint l'éveil et, bien que cela fût impossible, il la prit à nouveau et cette fois ce fut encore meilleur, dur et tendre. Il avait été

chercher les oreillers et les coussins sur le lit ; ils se serrèrent l'un contre l'autre et il se surprit à parler, parler, ce n'était pas le sexe, c'était faire des courses dans Malborough et prendre le thé et regarder le coucher de soleil depuis White Horse Hill et d'être ensemble, ensemble. Elle pressa alors ses doigts sur ses lèvres et il se plongea avec elle dans un sommeil au-delà du froid, de la solitude et de la peur, au-delà des déserts et des endroits non éclairés, un sommeil qui les amenait peut-être vers un monde où les cimes frôlaient l'or, où les feuilles des arbres ondulaient et aveuglaient, où des voitures blanches chantaient sur les routes, où les soleils se consumaient, éclairant des mondes nouveaux.

Il se réveilla. Le feu était bas. Il s'assit, l'esprit confus. Elle le regardait. Il lui caressa les cheveux, souriant. Elle le repoussa.

« Richard, il faut que je parte, dit-elle.

— Pas encore.

— Nous sommes au milieu de la nuit.

— Cela n'a pas d'importance, dit-il.

— Si. Il ne faut pas qu'il sache, dit-elle.

— Qui ?

— Vous savez bien qui, répondit-elle. Vous savez pourquoi on m'a demandé de venir ici.

— Sincèrement, il n'est pas comme ça », dit-il. Elle frissonna, puis elle dit :

« Richard, je vous en prie. Ne me créez pas d'ennuis. »

Elle sourit et ajouta :

« C'est seulement jusqu'à demain. Seulement quelques heures. »

Il se leva, maladroit, et la tint serrée contre lui, toute chaude. Sans chaussures, elle était petite ; son épaule se nichait sous son aisselle.

Elle était en train de s'habiller lorsqu'elle s'interrompit, éclata de rire et s'appuya contre le mur.

« J'ai la tête qui tourne », dit-elle.

Plus tard, il proposa :

« Je vais vous raccompagner à votre chambre.

— Non, je vous en prie, fit-elle. Je me sens très bien. »

Elle avait pris son sac à main et ses cheveux étaient soigneusement coiffés. Elle semblait à nouveau sortir d'une soirée mondaine.

Sur le pas de la porte, elle se retourna.

« Je vous aime, Richard, dit-elle. Sincèrement. »

Elle l'embrassa encore une fois, rapidement. Elle était partie.

Il ferma la porte et mit le verrou. Il jeta un coup d'œil circulaire sur la chambre. Dans la cheminée, une bûche presque carbonisée se brisa avec un bruit sec, projetant une pluie d'étincelles. Il alla vers le lavabo et se passa de l'eau sur les mains et la figure. Il ôta le couvre-lit et ramassa les oreillers. Il avait encore sur lui l'odeur de son parfum ; il

se rappela comment elle avait été et ce qu'elle avait dit.

Il s'avança vers la fenêtre et l'entrouvrit. Dehors, la neige tombait toujours, éclairée par la lueur fantomatique des étoiles ; la propriété était ensevelie sous la neige, tous les bruits étouffés. Il resta ainsi, sentant le froid ramper sur sa peau ; et dans le silence, s'éleva au loin une voix claire. Peut-être venait-elle des maisons des gardes, paisible et lointaine.

*Stille Nacht, heilige Nacht,
Alles schlâfte, einsam wacht...*

Il s'approcha du lit et rabattit les couvertures. Les draps étaient frais et propres. Il sourit et éteignit la lampe.

*Nur das traute, hoc heilige Paar.
Holder Knabe im lochigen Haar...*

Dans le mur de la chambre, sous le plâtre, tournait une petite machine. Une bobine de minces fils dorés frémit légèrement ; mais le grincement de la fenêtre avait été la dernière chose à intéresser le magnétophone car la chanson ne pouvait à elle seule activer les relais. Un microcontact se mit en place, sans bruit ; les filaments des lampes diminuèrent d'intensité et moururent. Mainwaring se coucha aux dernières lueurs du feu, puis il ferma les yeux.

*Schlaf in himmlischer Ruh,
Schlaf in himmlischer Ruh...*

Le jour se lève. Derrière les rideaux, la chambre est plongée dans l'obscurité.

Le ciel est bleu, glacé, inondé de soleil. Le tapis étincelant réfléchit la lumière crue. Les taillis, les collines, les arbres solitaires se découpent à l'horizon. Les toits et les branches disparaissent sous un manteau blanc. Ça et là dans le silence, un amas de neige glisse, tombe et se désintègre.

Les ombres apparaissent. Le silence est brisé. Les sabots claquent dans les cours qui ont été dégagées ; ailleurs, c'est un bruit sourd, le crissement de la neige. L'atmosphère elle-même semble avoir été cristallisée par le froid. Les voix se propagent, claires et sèches, cassantes comme du verre.

« Guten Morgen, Hans...

Verflucht Kalt !

Der Hundenmeister sagt, sehr gefdhrlich !

Macht nichts ! Wir erwischen es bevor dem Wald ! »

Un cavalier passe sous un porche. Le cheval hennit et se cabre.

« *Ich wette dier fünfzig amerikanische Dollar !*

— *Einverstanden ! Heute, habe ich Glück !* »

Le bruit, cliquetis et piétinements, s'amplifie. Les joues rougies, les cavaliers écoutent ; pour nombre d'entre eux, la cour semble vaciller dans le petit matin. Des tréteaux ont été dressés. On amène une grande marmite fumante. On lève les bols pour porter des toasts. Les voix éclatent dans l'air ténu.

« Aux Deux Empires...!

— À la Chasse...! »

Le temps s'enroule comme un ressort. Les chiens s'élancent, six par maître-chien, tirant sur leur laisse en s'étranglant. Derrière eux viennent les cavaliers. Les tenues écarlates maculent la neige. Dans l'allée, un officier salue ; un autre frappe dans ses mains gantées et fait un signe de tête. Le portail s'ouvre en grinçant.

Dans tout le pays, les portes se ferment ; on tire les verrous, on met les volets et on se hâte de faire rentrer les enfants. Les rues du village, enfouies sous la neige, attendent, désertes. Quelque part, un chien aboie, puis se tait. Les maisons se dressent, sinistres, barricadées. Le monde s'est retiré plus vite qu'un cheval au galop. Aujourd'hui, la Chasse va passer. Sur la neige.

Les cavaliers se déploient au bord des vastes champs. Un ordre et les cors éclatent. Les chiens, devant, bondissent, tâches sombres crevant l'océan de blanc. Les cuivres à nouveau retentissent ; la meute fonce en silence. Les cavaliers s'avancent en ligne.

Pour les chasseurs, le temps et le paysage se fragmentent. Les branches et la neige se confondent tandis que défilent troncs d'arbre, fossés et barrières. La marée d'hommes et de bêtes recouvre une colline et se déverse de l'autre côté ; et soudain, ce tonnerre assourdi par la couche de neige fait place à un étrange silence brisé par le bruit d'un corps qui tombe. Et c'est l'hallali, violent, aigu ; la folie et le sang se substituent à l'intelligence. Un cheval tombe dans une énorme éclaboussure ; un autre roule sur son cavalier, l'écrasant dans la neige. Un cheval galope, débarrassé de son cavalier. La Chasse destructrice, inconsciente, se détruit elle-même.

Il y a des cottages, une palissade. Peu importe. Un poulailler est éventré ; les volatiles se précipitent sous les sabots des chevaux. Les casquettes s'envolent, les cheveux flottent dans le vent. Les cravaches claquent, les éperons s'enfoncent dans les flancs fumants. Les bois sont tout proches. Les branches fouettent les visages ; la neige tombe des arbres avec un bruit sourd. L'agitation est partout.

À la fin, c'est toujours pareil. Les piqueurs s'approchent, enfoncés dans les buissons jusqu'à la taille ; les chasseurs forcent la proie, de plus en plus près, montures tremblantes, au pas ; et le silence se fait.

Seul le gibier, couvert de sang, s'effondre et frissonne ; le petit bruit strident qu'il émet est le bruit de tout ce qui souffre.

Et maintenant, s'il le veut, le *Jagmeister* peut mettre fin à ses souffrances. Le pistolet rend un son creux ; les oiseaux s'envolent, portés par les échos du coup de feu. Une deuxième balle est tirée et la bête ne bouge presque plus. Les derniers soubresauts cessent et un chien s'avance prudemment, puis se met à lécher.

Un lent mouvement se dessine. On s'écarte. Il y a des murmures, un rire qui s'étouffe. La fièvre est retombée. Quelqu'un commence à trembler ; une fille, le feu aux joues, porte à son front une main gantée et gémit. Le Désir est venu et reparti ; les Deux Empires se sont purgés pour un temps.

Les cavaliers rentrent par petits groupes sur leurs montures épuisées. Lorsque les derniers ont franchi le portail, une camionnette noire démarre et s'éloigne ; une heure plus tard, elle revient, silencieusement, et les portes se referment derrière elle.

Émerger d'un profond sommeil donne parfois l'impression de sortir lentement d'un bain chaud. Mainwaring resta quelques instants les yeux fermés, l'esprit embrouillé ; elle était à ses côtés et la chambre appartenait au monde de son enfance. Il se frotta les yeux, bâilla, secoua la tête ; on frappa une deuxième fois à la porte.

« Oui ? demanda-t-il.

— Le dernier service du petit déjeuner est dans un quart d'heure, Monsieur, fit une voix.

— Bien, merci. »

Il entendit les pas décroître.

Il se redressa avec un effort, chercha sa montre sur la table de chevet et l'amena près de son visage. Dix heures quarante-cinq.

Il repoussa les couvertures et sentit un courant d'air sur sa peau. Elle était restée avec lui jusqu'à l'aube ; son corps se souvenait de ce succube avec une netteté et une force presque douloureuses. Il baissa les yeux en souriant et se dirigea vers la salle de bain. Il prit une douche, se sécha, puis il se rasa et s'habilla. Ensuite, il sortit, ferma sa porte à clef et se rendit au restaurant. Quelques rares couples étaient encore attablés devant leur café. Il les salua d'un sourire et s'installa à côté d'une fenêtre. Derrière le double vitrage, la neige était épaisse et la réverbération éclairait la salle d'une étrange lueur blanche. Il mangea lentement, écoutant les cris lointains. Derrière la maison, des groupes d'enfants se bombardaient de boules de neige ; une luge passa avant de disparaître derrière un petit monticule.

Il avait espéré la voir, mais elle ne vint pas. Il but son café et fuma une cigarette. Puis il alla dans le salon de télévision. Le grand écran en couleur montrait les images d'une fête pour enfants qui se déroulait dans un hôpital de Berlin. Il resta quelques instants à regarder. La

porte derrière lui s'ouvrit plusieurs fois, mais ce n'était pas Diane.

Il y avait un deuxième salon, peu fréquenté à cette époque de l'année, ainsi qu'une salle de lecture et une bibliothèque. Il les parcourut, mais elle n'y était pas. Il lui vint à l'esprit qu'elle n'était peut-être pas encore levée ; à Wilton, il y avait peu de règles strictes pour le jour de Noël. « J'aurais dû lui demander le numéro de sa chambre », pensa-t-il. Il ne savait même pas dans quelle aile la jeune femme avait été hébergée.

Le manoir était calme ; la plupart des invités semblaient avoir regagné leur chambre. Il se demanda si elle ne s'était pas jointe à la Chasse ; il l'avait vaguement entendue partir puis revenir. Il doutait cependant qu'elle ait été tentée par cette expédition.

Il revint en flânant vers le salon de télévision ; il y resta un peu plus d'une heure. Au moment du déjeuner, il se sentit un peu irrité, éprouvant aussi un étrange malaise. Il retourna dans sa chambre en se demandant si elle ne s'y trouvait pas ; mais le miracle ne s'était pas reproduit. La pièce était vide.

Le feu brûlait dans la cheminée et le lit avait été fait. Il avait oublié que les domestiques possédaient des passe-partout. L'exemplaire de Geissler était toujours sur l'étagère. Il le prit et, les sourcils froncés, il le soupesa. Dans un sens, c'était de la folie de le garder ici.

Il haussa les épaules et le remit en place. « Et puis, de toute façon, qui lit encore des livres ? » se dit-il. Le complot, si complot il y avait, semblait absurde à la lumière du jour. Il sortit dans le couloir et referma sa porte à clef. Il s'efforça de chasser le livre de ses pensées. Cela posait un problème et, pour le moment, il n'était pas prêt à affronter les problèmes. Il avait bien d'autres choses à l'esprit.

Il déjeuna seul, avec un pincement de cœur ; les événements ressemblaient de façon alarmante à ceux des années précédentes. Un instant, il crut l'apercevoir dans le couloir. Il tressaillit ; mais c'était l'autre blonde, l'épouse de Müller. L'allure générale, les ondulations des cheveux étaient les mêmes, mais cette femme était plus grande.

Il se laissa dériver au fil de sa rêverie. Des images d'elle étaient, semblait-il, gravées dans son esprit afin qu'il pût chacune les sélectionner, les étudier amoureusement. Il revit les reflets de ses cheveux et de sa peau à la lueur des flammes, ses longs cils effleurant sa joue tandis qu'elle dormait entre ses bras. D'autres souvenirs, plus aigus, encore plus présents, se pressaient, douloureux, dans ses pensées. Elle rejetait la tête en arrière, souriante ; ses cheveux dénoués flottaient, caressant la pointe d'un sein.

Il repoussa sa tasse et se leva. À quinze heures juste, le patriotisme exigeait sa présence dans le salon de télévision, de même qu'il exigeait la présence de tous les autres invités. Là, il la verrait. Désabusé, il songea qu'il l'avait déjà attendue la moitié de sa vie et que quelques

minutes de plus ou de moins n'avaient plus guère d'importance. Il parcourut à nouveau le manoir ; le Grand Salon, la Galerie que la *Christkind* avait longée. Les fenêtres donnaient sur un toit recouvert de neige. La pâle lumière qui filtrait ôtait tout mystère à cet endroit. Dans le Grand Salon, on avait déjà enlevé le sapin. Mainwaring regarda le personnel installer des tentures et apporter des piles de chaises dorées. Sur la tribune s'entassaient des boîtes de formes étranges ; l'orchestre était arrivé.

À quatorze heures précises, il regagna le salon de télévision. Un rapide coup d'œil lui confirma qu'elle n'était pas là. Le bar était ouvert. Hans, gros et doucereux comme toujours, avait été contraint de quitter le service du Ministre pour se consacrer aux invités. Il sourit à Mainwaring et dit :

« Bonjour, Monsieur. »

Mainwaring commanda une bière blonde et s'installa avec son verre dans un fauteuil d'où il pouvait à la fois surveiller l'écran et la porte.

La télé diffusait des reportages sur ce qui était devenu la sainte journée de Noël aux quatre coins des Deux Empires. Mainwaring regarda, sans grand intérêt, les vœux présentés par des garnisons de Leningrad et de Moscou, puis par un bateau-phare, une station météorologique de l'Arctique et une mission en Afrique Orientale Germanique. Le Führer devait parler à quinze heures précises ; cette année, pour la première fois, Ziegler allait précéder Édouard VIII.

Le salon se remplit lentement. Elle n'était toujours pas là. Mainwaring finit sa bière, retourna au bar en demander une autre ainsi qu'un paquet de cigarettes. Son malaise se transformait en un sentiment de véritable inquiétude. Il pensa qu'elle était peut-être tombée malade.

L'heure s'inscrivit sur l'écran, suivie par les premiers roulements de tambour de l'hymne national allemand. Mainwaring se leva avec les autres et resta debout, figé, jusqu'à la dernière note.

L'image familière de la salle de la Chancellerie apparut sur l'écran avec ses boiseries sombres, ses tentures pourpres et la grande *Hakenkreuz* sur le bureau. Le Führer, comme d'habitude ; s'exprima impeccablement, mais Mainwaring ne put s'empêcher de remarquer combien il commençait à paraître vieux.

Le discours s'acheva. Mainwaring se rendit compte qu'il n'en avait pas écouté le moindre mot.

Nouveaux roulements de tambours. Le Roi déclara :

« Une nouvelle fois, à l'occasion de Noël, j'ai... le devoir et le plaisir... de m'adresser à vous. »

Quelque chose sembla exploser dans le crâne de Mainwaring. Il se leva et se dirigea à grands pas vers le bar.

« Hans, vous avez vu Mlle Hunter ? » demanda-t-il.

Hans se retourna en sursautant.

« Chut, Monsieur... je vous en prie.

— *Est-ce que vous l'avez vue ?* »

Hans regarda l'écran, puis Mainwaring. Le Roi était en train de dire :

« Il y a eu des troubles et des difficultés. D'autres nous attendent peut-être. Mais... grâce à Dieu, nous pourrons les surmonter. »

Le chauffeur se passa la langue sur les lèvres. Il dit :

« Je suis désolé, Monsieur, mais je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Quel est le numéro de sa chambre ? »

Le gros homme ressemblait à un animal pris au piège.

« Je vous en prie, Mr. Mainwaring. Vous allez m'attirer des ennuis...

— *Quel est le numéro de sa chambre ?* » Quelqu'un se retourna et réclama le silence d'un air furieux.

« Je ne comprends pas, répéta Hans.

— Enfin, mon vieux, vous avez porté ses bagages dans sa chambre. Je vous ai vu !

— Non, Monsieur », fit Hans.

La pièce, un instant, parut se mettre à tourner.

Il y avait une porte derrière le bar. Le chauffeur recula.

« Monsieur... je vous en prie... »

C'était une réserve. Il y avait des bouteilles de vin dans des casiers, une étagère avec des bocaux d'olives, de noisettes et des œufs. Mainwaring referma la porte derrière lui, essayant de contrôler le tremblement qui agitait ses mains. Hans dit alors :

« Monsieur, il ne faut pas me poser de telles questions. Je ne connais pas de M^{lle} Hunter. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Quel est le numéro de sa chambre ? J'exige que vous me répondiez.

— Je ne peux pas !

— Vous m'avez amené de Londres hier. Le niez-vous par hasard ?

— Non, Monsieur.

— J'étais avec M^{lle} Hunter.

— Non, Monsieur !

— Allez au diable ! Où est-elle ? »

Le chauffeur transpirait à grosses gouttes. Après un long silence, il répondit :

« Mr. Mainwaring, je vous en prie. Vous devez comprendre. Je ne peux pas vous aider. »

Il déglutit péniblement et se tut. Quelques instants plus tard, il ajouta :

« Je vous ai bien amené de Londres. Je regrette. Je vous ai amené et... vous étiez seul. »

Mainwaring quitta brusquement le salon et se précipita vers sa chambre. Il ouvrit sa porte, la referma brutalement et, hors d'haleine, il s'adossa au battant. Son vertige cessa. Il ouvrit lentement les yeux. Le feu brûlait dans la cheminée ; le livre de Geissler était sur l'étagère. Rien n'avait changé.

Il se mit au travail, méthodiquement. Il déplaça les meubles pour regarder derrière. Il enroula le tapis et sonda chaque centimètre carré du plancher. Il sortit une lampe de poche de sa valise et examina l'intérieur de la penderie. Il sonda également les murs, millimètre par millimètre. Finalement, il alla chercher une chaise et démonta le lustre.

Rien.

Il recommença. Tout à coup, il se figea, les yeux rivés sur une latte du plancher. Il se pencha sur sa valise et tira un tournevis d'une petite trousse. Après quelques instants d'efforts, il s'assit, contemplant ce qui reposait dans le creux de sa main. Il s'épongea le visage et fit glisser l'objet sur la table basse. Une minuscule boucle d'oreille, l'une de celles qu'elle portait. Il resta un moment sans bouger, le souffle rauque, la tête entre les mains.

C'était déjà le crépuscule. Il alluma la lumière, ôta l'abat-jour et transporta le lampadaire au centre de la pièce. Il examina à nouveau les murs. Enfin, près de la cheminée, il repéra un endroit qui sonnait creux.

Il approcha la lampe et étudia la fente à peine visible. Il inséra le tournevis et exerça une légère pression. Puis une autre. Avec un petit bruit, un morceau de mur céda.

Il mit la main dans la cavité et en retira le magnétophone miniature. Il resta un long moment immobile, puis il leva le bras et lança l'appareil contre la cheminée. Il le piétina jusqu'à l'avoir réduit en bouillie.

Le bourdonnement au-dessus du manoir s'accrut. L'hélicoptère se posa lentement, phares allumés, soulevant une tempête de neige. Mainwaring alla regarder par la fenêtre. Les enfants embarquèrent, étreignant leurs écharpes, leurs gants, leurs valises et leurs nouveaux jouets. L'échelle se retira, la porte se referma et la neige se remit à tourbillonner, l'appareil se souleva lourdement et s'éloigna en direction de Wilton.

La Fête allait commencer.

Les lumières brillent dans tout le manoir. Les fenêtres projettent d'étroits rectangles orangés sur la neige. Ce ne sont partout qu'allées et venues anxieuses, bruits de pas pressés, tintements d'argenteries et de verres. Les serveurs se hâtent entre les cuisines et le Salon Vert où le dîner a lieu. Les plats succèdent aux plats. Les paons rôtis se

pavanent à la flamme des bougies, plumes luisant dans l'ombre, tandis que des mèches imbibées d'alcool brûlent dans leur bec. Le Ministre se lève en riant ; on porte toast sur toast. À cinq mille tanks, à dix mille avions de chasse, à cent mille canons. Les Deux Empires régalent leurs invités. Royalement.

On approche du grand moment. Les serveurs apportent sur un immense plat la tête de sanglier, garnie et fumante. Ses défenses étincèlent ; entre ses mâchoires il y a le symbole du soleil, une orange. Puis viennent les chanteurs et les mimes avec leurs lampions et leurs sébiles. Le cantique qu'ils chantent est bien plus vieux que les Deux Empires, plus vieux que le Reich, plus vieux que l'Angleterre.

« *Il dilapide où les pauvres triment et la douce Cérès est triste...* »

Le bruit des voix s'amplifie. On jette des pièces qui scintillent à la lueur des bougies. On verse du vin. Encore du vin, encore et encore. Des coupes de fruits circulent, ainsi que des plateaux de pâtisseries ; gâteaux aux épices, cakes au gingembre, pâtes d'amande. Puis, sur un signal, on apporte le cognac et les boîtes de cigares.

Les femmes se lèvent pour partir. Les joues rouges, elles s'éloignent en bavardant par les couloirs, escortées par des domestiques en uniforme qui portent des torches. Dans le Grand Salon, les attendent leurs cavaliers. Chaque jeune homme est grand, blond, vêtu d'un uniforme impeccable. Sur la tribune, la baguette du chef d'orchestre est prête ; au loin, flottent les accords entraînants d'une valse.

Dans le Salon Vert, rempli de fumée, les portes s'ouvrent à nouveau. Des domestiques se précipitent, amenant d'immenses paquets emballés de gris et surmontés d'un gros nœud en satin écarlate. Le Ministre se lève, frappant sur la table pour réclamer le silence.

« Mes amis, mes chers amis, amis des Deux Empires. Pour vous, aucune dépense n'a été épargnée. Pour vous, les cadeaux les plus somptueux ont été choisis. Ce soir, vous avez droit à tout ce qu'il y a de mieux. Mes amis, amusez-vous. Ma demeure est à vous. *Frohe Weihnacht...* »

Il disparaît aussitôt dans l'ombre. Il est parti. Un profond silence suit son départ. Rien ne bouge, puis, lentement, mystérieusement, l'énorme tas de cadeaux commence à remuer. Le papier se déchire avec un bruit sec. Une main apparaît par ici, un pied par là. Un instant d'émotion et la première des filles se dresse, nue, à la lueur des bougies, et secoue ses longs cheveux dorés.

Les cris et les conversations reprennent.

Le bruit parvint vaguement aux oreilles de Mainwaring. Au pied de l'escalier, il hésita, puis il repartit. Il tourna à droite, puis à gauche avant de descendre quelques marches. Il longea les cuisines et les quartiers des domestiques. Un disque passait quelque part. Il arriva au

fond du couloir et sortit dehors. Une bouffée d'air nocturne le frappa au visage.

Il traversa la cour et ouvrit une porte qui donnait sur une salle brillamment éclairée ; il sentit l'odeur des animaux. Il s'arrêta et s'essuya le front. Il était en manches de chemise mais, en dépit du froid, il transpirait.

Il s'avança entre les cages. Les chiens se précipitaient en hurlant contre les barreaux. Il ne leur prêta aucune attention.

Il déboucha dans une pièce carrée en béton. Sur le côté s'élevait une rampe devant laquelle était garée une camionnette noire dépourvue de vitres.

Contre le mur du fond, une porte fermée laissait filtrer un rayon de lumière. Il frappa. Un coup sec, une fois, puis une autre.

« *Hundenmeister...* »

La porte s'ouvrit. L'homme qui le dévisageait était ridé et pansu comme une caricature de Père Noël. Devant l'expression de son visiteur, il voulut reculer, mais Mainwaring le retenait par le bras.

« *Herr Hundenmeister*, dit-il. Il faut que je vous parle.

— Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. Que me voulez-vous ? »

Mainwaring grimaça.

« La camionnette, fit-il. Vous étiez au volant de cette camionnette ce matin. Qu'est-ce qu'il y avait à l'intérieur ?

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler... » Il tituba sous l'impact. Il tenta de fuir, mais Mainwaring l'empoignait déjà.

« Qu'est-ce qu'il y avait à l'intérieur ?

— Je ne veux pas vous parler ! Allez-vous-en ! » Le poing, cette fois, l'atteignit à la pommette.

Mainwaring le frappa encore, du revers de la main ; l'homme alla heurter la camionnette.

« Ouvrez-la ! »

La voix résonna dans le petit espace clos.

« *Wer ist da ? Was ist passiert ?* »

Le petit homme s'essuya la bouche en gémissant.

Mainwaring se redressa, le souffle court. Le capitaine des G.F.P. s'avançait, les yeux fixés sur eux, les pouces glissés dans sa ceinture.

« *Wer sind Sie ?*

— Vous le savez très bien, répondit Mainwaring. Et inutile de parler allemand, espèce de salaud. Vous êtes aussi anglais que moi. »

L'autre le dévisagea, puis il dit :

« Vous n'avez pas le droit d'être ici. Je devrais vous arrêter. Vous n'avez pas le droit d'importuner *Herr Hundenmeister*.

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette camionnette ?

— Seriez-vous devenu fou ? Cette camionnette ne vous regarde pas. Maintenant, partez. Immédiatement.

— Ouvrez-la ! »

L'officier hésita, puis il haussa les épaules. Il fit un pas en arrière.

« Montrez-lui, *mein Herr* », ordonna-t-il.

Der Hundenmeister sortit un trousseau de clefs et ouvrit les portes arrière. Mainwaring s'approcha lentement.

Le véhicule était vide.

« Vous avez vu ce que vous vouliez voir, fit le capitaine. Vous êtes satisfait ; maintenant, sortez d'ici. »

Mainwaring regarda autour de lui. Il y avait une autre porte, dans un renfoncement du mur. À côté, se trouvait un panneau ressemblant à ceux qui commandaient les salles de coffres.

« Qu'est-ce qu'il y a dans cette pièce ? demanda-t-il.

— Vous êtes allé trop loin, fit l'homme du G.S.P. Je vous ordonne de partir.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous !

— Retournez à vos appartements !

— Je refuse. »

Le capitaine porta la main à son étui. Il tira son Walther et le braqua sur Mainwaring, le tenant à deux mains, les jambes écartées.

« Dans ce cas, je tire », dit-il.

Mainwaring passa devant lui, méprisant. Les aboiements des chiens décrivirent et il claqua la porte derrière lui.

C'est au sein des classes moyennes que la graine a tout d'abord été semée, et c'est au sein des classes moyennes qu'elle a éclos. L'Angleterre a souvent été qualifiée de pays de boutiquiers ; pendant quelque temps, on ferma donc les tiroirs-caisses et on baissa les rideaux. Puis, du jour au lendemain, sembla-t-il, un symbole décadent de désunion sociale et nationale se transforma en un *Einsatzgruppenführer* : et on posa le premier barbelé de camp de concentration...

Mainwaring finit la page, la déchira, en fit une boule et la jeta dans le feu. Il continua sa lecture. À côté de lui, près de la cheminée, était posée une bouteille de whisky entamée et un verre. Il saisit le verre mécaniquement et le vida. Il alluma une cigarette. Quelques minutes plus tard, une nouvelle page rejoignait la première.

La pendule égrenait les secondes. Le papier brûlé sifflait dans le feu. Les lueurs des flammes dansaient au plafond. Mainwaring leva la tête et écouta. Plus tard, il abandonna un instant ce qui restait du livre et se frotta les yeux. Le silence régnait dans la chambre et dehors, dans le couloir.

À des forces incommensurables, il faut opposer la ruse ; à un mal

incommensurable, la foi et la résolution. Dans la guerre que nous menons, l'enjeu est capital ; la dignité de l'homme, la liberté de penser, la survie de l'humanité. Déjà, au cours de cette guerre, nombre d'entre nous sont morts ; d'autres mourront encore. Mais après eux il y en aura toujours d'autres, et d'autres encore. Nous devons continuer, à tout prix, jusqu'à ce que la terre soit débarrassée de ce fléau.

Nous devons reprendre courage. Chaque coup porté est un pas vers la liberté. En France, en Belgique, en Finlande, en Pologne, en Russie, partout les forces des Deux Empires se côtoient difficilement. La cupidité, la jalousie, la méfiance, voilà quels sont les ennemis, et ces ennemis, ils travaillent de l'intérieur. Les Empires le savent parfaitement. Et, le sachant, pour la première fois de leur existence, ils connaissent la peur...

La dernière page fut réduite en cendres. Mainwaring se redressa, les yeux dans le vide. Il finit par bouger et lever la tête. Il était trois heures et ils n'étaient pas encore venus.

Il avait vidé la bouteille. Il la posa un peu plus loin et en ouvrit une autre. Il se versa une large rasade, écoutant le tic-tac de la pendule.

Il traversa la chambre et sortit son Luger de sa valise. Il trouva de quoi le nettoyer. Il resta un instant assis, contemplant le pistolet d'un regard absent. Puis, il ôta le chargeur, dégagea la culasse et libéra le percuteur pour faire glisser le canon.

Son esprit fatigué avait commencé à lui jouer des tours. Il errait à l'aventure, revivant des scènes, des épisodes et des détails remontant parfois à plusieurs années dans le passé, triviaux, morcelés. Au fil de cette dérive, de temps à autre, revenaient les anciennes paroles, lugubres, du cantique. Il essaya de les faire taire, en vain.

« Il dilapide où les pauvres triment, et la douce Cérès est triste... »

« Il ôta une vis, retira la culasse. Il prit chaque pièce l'une après l'autre, les lava dans un mélange d'eau et d'huile, puis les graissa soigneusement. Il remonta le pistolet, concentrant toute son attention. Il retourna le canon pour faire tomber le ressort, puis il remit la culasse. Il glissa un chargeur plein, fit monter une balle dans le canon et mit le cran sur GESISCHERT. Il dégagea le chargeur et le réenclencha.

Il ouvrit son attaché-case et glissa le Luger à l'intérieur, avec précaution, la crosse tournée vers le haut. Il remplit un second chargeur, ajouta une longue crosse et une boîte de cinquante parabellum, puis il referma le couvercle à clef et posa la mallette à côté du lit. Il s'installa dans le fauteuil et se resservit un verre.

« Trimant, il rage où les pauvres dilapident... »

Le feu finit par s'éteindre.

Il se réveilla. La pièce était plongée dans l'obscurité. Il se leva et sentit le sol se dérober sous ses pas. Il comprit qu'il avait la gueule de bois. Il tâtonna à la recherche de l'interrupteur. Les aiguilles de la pendule marquaient huit heures précises.

Il éprouva un vague sentiment de culpabilité pour avoir dormi aussi longtemps.

Il alla dans la salle de bain. Il se déshabilla et prit une douche brûlante. Cela lui fit du bien. Il s'essuya, les yeux baissés. Il pensa pour la première fois combien les corps étaient des objets étranges ; certains avec leurs cylindres de chair, d'autres leurs clivages.

Il se vêtit et se rasa. Il s'était souvenu de ce qu'il voulait faire ; nouant sa cravate, il tenta de se rappeler pourquoi. Il n'y arriva pas. Son esprit, semblait-il, ne réagissait plus.

Il restait un doigt de whisky dans la bouteille. Il le versa dans un verre et l'avalait avec une grimace. Un frisson glacé le parcourut. « Comme la première matinée dans une nouvelle école », songea-t-il.

Il alluma une cigarette. Il eut aussitôt un haut-le-cœur. Il se précipita vers la salle de bain et vomit. Une fois, deux fois. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien.

Sa poitrine lui faisait mal. Il se rinça la bouche et se passa à nouveau de l'eau sur le visage. Il regagna la chambre et resta assis, la tête en arrière, les yeux fermés. Il cessa enfin de trembler. Il s'allongea, ne pensant à rien, entendant juste le tic-tac de la pendule. Ses lèvres remuèrent. Il dit à haute voix :

« Ils ne valent pas mieux que nous. »

À neuf heures, il se rendit dans la salle de restaurant pour le petit déjeuner. Son estomac, il le savait, ne supporterait pas grand-chose. Il mangea une tartine de pain grillé, prudemment, et but un peu de café. Il demanda un paquet de cigarettes et retourna dans sa chambre. À dix heures il devait rencontrer le Ministre.

Il examina le contenu de la mallette. À la réflexion, il ajouta une paire de gants d'automobiliste. Il se rassit et contempla les cendres, tout ce qui restait du Geissler qu'il avait brûlé. Une partie de lui-même aurait voulu arrêter les aiguilles de la pendule. À 9 h 55, il prit son attaché-case et sortit dans le couloir. Il regarda quelques instants autour de lui. « Ce n'est pas encore arrivé. Je suis toujours vivant », pensa-t-il. Il y avait l'appartement en ville qui l'attendait, son travail également ; les hautes fenêtres, les téléphones, le bureau fonctionnel couleur kaki.

Il longea des couloirs inondés de soleil jusqu'à la suite du Ministre.

La pièce dans laquelle il fut introduit était très vaste. Un feu crépitait dans la cheminée ; à côté, sur une table basse, il y avait des verres et une carafe. Au-dessus de la cheminée, était accroché, comme l'usage le voulait, un portrait du Führer. À l'autre bout de la pièce,

Édouard VIII lui faisait face. Les larges fenêtres donnaient sur le parc vallonné. Au loin, ligne bleue sur l'horizon, il y avait la forêt.

Le Ministre déclara :

« Bonjour, Richard. Je vous en prie, asseyez-vous. Je ne pense pas vous retenir longtemps. »

Mainwaring s'assit, son attaché-case sur les genoux.

Ce matin, tout paraissait étrange. Il étudia le Ministre avec curiosité, comme s'il le voyait pour la première fois. Il avait jadis considéré ce genre de visage comme typiquement britannique ; le nez court et mince et les pommettes hautes, délicatement sculptées. Ses courts cheveux blonds lui donnaient un air presque enfantin. Les yeux étaient candides, frangés de cils noirs. Il ressemblait plus, conclut Mainwaring, à un effrayant jouet pour enfant qu'à une image du parfait arien ; un ours sauvage en peluche.

Le Ministre feuilleta ses papiers.

« Plusieurs problèmes sont apparus, dit-il, et parmi eux, je le crains, de nouveaux ennuis à Glasgow. La 51^e Division Panzer est sur place ; pour le moment, les informations restent censurées. »

Mainwaring aurait voulu que son crâne ne fût pas aussi vide. Sa propre voix résonnait dans sa tête. Il demanda :

« Où est M^{lle} Hunter ? »

Le Ministre leva les yeux et le dévisagea de son regard clair avant de reprendre :

« Je crains d'avoir à vous demander d'écourter votre séjour ici. Je vais probablement devoir regagner Londres par avion pour une réunion ; peut-être demain, ou après demain. Je souhaiterais que vous soyez là, naturellement.

— Où est M^{lle} Hunter ? »

Le Ministre posa les mains à plat sur son bureau et contempla ses ongles. Puis il dit :

« Richard, il y a deux aspects de la culture des Deux Empires qui ne sont jamais mentionnés ni discutés. Et vous êtes mieux placé que quiconque pour le savoir. Je fais preuve de beaucoup de patience à votre égard, mais il y a des limites. »

« *Rarement il trime où Cérès rage, et les doux sont heureux...* »

Mainwaring ouvrit le couvercle de sa mallette et se dressa. Il dégagea le cran de sûreté et braqua le revolver.

Il y eut un long silence. Les bûches pétillaient dans l'âtre. Puis le Ministre sourit et dit :

« C'est une arme intéressante, Richard. Où l'avez-vous trouvée ? »

Mainwaring ne répondit pas.

Le Ministre, avec précaution, amena ses mains sur les bras de son fauteuil et se radossa. Puis il dit :

« C'est le modèle de la Marine, bien sûr. Il est assez vieux. Est-ce

qu'il porte la marque d'Erfurt ? Dans ce cas sa valeur en serait considérablement augmentée. »

Il sourit à nouveau et reprit :

« Si le canon est en bon état, je vous l'achète. Pour ma collection privée. »

Le bras droit de Mainwaring commençait à trembler. Il le soutint à l'aide de sa main gauche.

Le Ministre soupira.

« Richard, fit-il, vous êtes entêté, et c'est une qualité ; mais vous allez trop loin. (Il secoua la tête et continua :) Croyez-vous un seul instant que je ne savais pas que vous veniez ici pour me tuer ? Mon pauvre ami, vous avez traversé des moments pénibles. Vous êtes surmené. Croyez-moi, je sais parfaitement ce que vous ressentez.

— Vous l'avez assassinée », affirma Mainwaring.

Le Ministre écarta les bras et dit :

« Et avec quoi ? Un pistolet ? Un couteau ? Franchement, est-ce que j'ai l'air d'un homme capable de ça ? »

Les mots le glaçaient, lui comprimaient la poitrine. Mais il fallait qu'ils sortent.

Le Ministre haussa les sourcils. Puis il se mit à rire et il dit :

« Enfin je comprends ! Je comprends, mais je n'arrive pas à y croire. Ainsi, vous avez maltraité notre pauvre petit *Hundenmeister*, ce qui n'en valait pas la peine, et sérieusement contrarié le *Herr Hauptmann*, ce qui n'était pas très avisé, et tout cela à cause de ce fantasme implanté dans votre cerveau. Vous y croyez donc vraiment, Richard ? Peut-être croyez-vous aussi au *Struwwelpeter* ? (Il se pencha en avant.) La Chasse a été lancée. Et elle a tué... une biche. Elle nous a offert une excellente chasse. Quant à votre petite Chasseresse... Richard, elle est partie. Elle n'a jamais existé. Elle n'était qu'une création de votre imagination. Vous feriez mieux de l'oublier.

— Nous nous aimions, dit Mainwaring.

— Richard, vous commencez à devenir vraiment ennuyeux. (Il secoua à nouveau la tête.) Nous sommes des adultes et nous savons tous deux ce que ce monde est en réalité. Un fétu dans la tempête. Une bougie par une nuit d'ouragan. Une phrase sans signification. *Lächerlich*. (Il croisa les mains.) Quand cette affaire sera réglée, je voudrais que vous partiez. Pour un mois, six semaines peut-être. Avec votre nouvelle voiture. Et quand vous reviendrez... eh bien, nous verrons. Payez-vous une petite amie si vous avez tellement besoin d'une Femme. *Einen Schatz*. Je n'aurais jamais cru ; vous êtes si distant. Vous devriez parler de vous plus souvent, je pense, Richard ; ce n'est pas si terrible que ça. »

Mainwaring gardait les yeux fixés droit devant lui.

Le Ministre enchaîna :

« Nous devrions pouvoir arriver à un accord. Vous auriez la jouissance d'un appartement, d'un appartement assez grand. Ainsi, vous pourriez avoir votre petite amie à portée de la main. Quand vous seriez fatigué d'elle... vous en achèteriez une autre. Elles laissent dans l'ensemble à désirer, mais elles sont plutôt raisonnables. Maintenant, mon vieux, soyez gentil et rangez ce pistolet. Vous avez l'air tellement ridicule à grimacer comme ça. »

Il sentit toute vie, toute expérience, se retirer de lui. Il abaissa son arme, lentement. « Finalement, ils se sont trompés. Ils ont choisi le mauvais », pensa-t-il. Il dit à haute voix :

« Je suppose que je n'ai plus qu'à le retourner contre moi.

— Non, non, fit le Ministre. Vous n'avez toujours pas compris. (Il sourit.) Richard, le *Herr Hauptmann* vous aurait-il arrêté hier soir que je ne l'aurais pas laissé faire. Tout ceci reste entre nous. Personne ne saura, je vous en donne ma parole. »

Mainwaring sentit ses épaules s'affaïsser. Sa force sembla le désertier ; son arme, à présent, était devenue trop lourde pour son bras.

« Richard, pourquoi êtes-vous si sombre ? demanda le Ministre. C'est une grande occasion, mon vieux. Vous avez découvert le courage qui était en vous. J'en suis ravi. »

Il baissa la voix et continua :

« Vous ne voulez donc pas savoir pourquoi je vous ai laissé venir ici avec votre arme ? Ça ne vous intéresse même pas ? »

Mainwaring resta silencieux.

« Regardez donc autour de vous, Richard. Regardez le monde. Je veux des hommes auprès de moi pour me servir. Et maintenant plus que jamais. De vrais hommes, qui n'ont pas peur de mourir. Qu'on me donne une douzaine... mais vous connaissez la suite. Je régnerais sur le monde. Mais d'abord... il faut que je règne sur eux. Mes hommes. Vous voyez maintenant ? Est-ce que vous comprenez ? »

« Il a repris le contrôle des événements, pensa Mainwaring. Mais il l'a toujours eu. Je lui appartiens. »

La pièce se mit à tourner.

La voix poursuivit, onctueuse : « Quant à cet amusant petit complot, émanant d'un soi-disant Front de la Liberté, là aussi, vous vous êtes bien comporté. Et cela ne vous était pas facile. Je vous observais et, croyez-le bien, avec beaucoup de sympathie. Vous avez brûlé le livre. Et de votre propre volonté. J'en suis enchanté. »

Mainwaring lui lança un regard étonné.

Le Ministre secoua la tête.

« Le véritable magnétophone était bien mieux caché, fit-il. Vous n'avez pas été assez persévérant. Il y avait aussi une caméra. Je suis désolé, mais c'était indispensable. »

Une chanson résonnait dans la tête de Mainwaring.

Le Ministre soupira et demanda :

« Vous n'êtes toujours pas convaincu, Richard ? Dans ce cas, il y a d'autres objets que vous devez voir. Puis-je ouvrir le tiroir de mon bureau ? »

Mainwaring ne répondit pas. Le Ministre tira lentement le tiroir et glissa la main à l'intérieur. Il posa un télégramme sur le bureau en disant :

« Il est adressé à Mademoiselle D.J. Hunter et il ne contient qu'un seul mot : ACTIVER. »

Les notes se firent plus aiguës.

« Il y a aussi ceci », poursuivit le Ministre.

Il brandit un médaillon attaché à une mince chaînette en or. Sur le médaillon, il y avait les deux lettres F et L entrelacées.

« Du pur exhibitionnisme, fit-il. Ou peut-être un désir de mort. De toute façon, un comportement inacceptable. »

Il reposa le bijou et continua :

« Naturellement, elle était sous surveillance. Nous l'avions repérée depuis des années. Pour eux, vous n'étiez qu'une taupe. Vous ne voyez donc pas toute l'ironie de la chose ? Ils pensaient vraiment que vous seriez assez jaloux pour assassiner votre Ministre. Ils ont dû trouver cela dans leur ridicule petit livre, quand on y traite de la subtilité. Richard, si je le désirais, je pourrais avoir cinquante femmes blondes. Ou cent. Pourquoi donc voudrais-je la vôtre ? (Il referma le tiroir avec un bruit sec, puis il se leva.) Donnez-moi le pistolet, à présent. Vous n'en avez plus besoin. »

Il tendit le bras. Il fut brutalement rejeté en arrière. Les verres s'écrasèrent sur la table basse. La carafe se fendit et son contenu se répandit en sombres sillons sur la surface de bois.

Au-dessus du bureau flottait un petit nuage bleuté. Mainwaring fit un pas en avant et s'arrêta, les yeux au sol. Il y avait des taches de sang, et un peu de chair. Les yeux d'ours en peluche étaient ouverts. La balle avait déchiqueté la poitrine ; un souffle rauque, trois fois, puis plus rien. « Je n'ai pas entendu le coup », pensa Mainwaring.

La porte de communication s'ouvrit. Mainwaring se retourna. Un secrétaire contempla la scène, hébété, puis, lorsqu'il vit Mainwaring, il recula. La porte claqua.

Mainwaring glissa sa mallette sous son bras et se précipita vers l'entrée de service. Des bruits de pas venaient du couloir. Il ouvrit prudemment la porte. Des cris s'élevaient des étages inférieurs.

Le couloir était barré par un cordon rouge. Il l'enjamba et dévala un escalier. Puis un autre. L'accès aux appartements privés était condamné par une lourde grille métallique. Il y courut et la secoua. Un sourd grondement jaillit. Il regarda autour de lui. Partout des

volets d'acier s'abaissaient. Il était pris au piège.

À côté de la porte, collée au mur, il y avait une échelle métallique. Haletant, il l'emprunta. La trappe du plafond était fermée par un cadenas. Il s'agrippa d'une main, embarrassé par son attaché-case, tenant le pistolet au-dessus de sa tête.

La lumière du jour filtrait par les planches disjointes. Il appuya son épaule contre la trappe et pesa de toutes ses forces. Elle céda. Il passa la tête, puis les épaules par l'orifice et se hissa dehors. Le vent et les flocons de neige lui battaient le visage.

Il transpirait sous les bras. Il resta allongé sur le ventre, tremblant. « Ce n'était pas un accident, pensa-t-il. Rien de tout cela n'était dû au hasard. »

Il les avait sous-estimés. Ils savaient ce qu'était le désespoir.

Il se remit sur pied et jeta un regard autour de lui. Il était sur le toit du Wilton. À côté de lui, se dressaient d'immenses cheminées. Il y avait aussi une antenne de radio. Le vent gémissait entre les filins. À sa droite, courait la balustrade qui entourait le manoir et, derrière, une gouttière bouchée par la neige.

Il rampa sur le toit en pente, puis il se redressa et se mit à courir, plié en deux. Il entendit des bruits venant d'en bas. Il s'aplatit et roula sur lui-même. Une arme automatique crépita. Il reprit sa progression, tirant sa mallette derrière lui. L'une des tourelles se découpait contre le ciel. Il l'atteignit et resta accroupi, protégé du vent. Il ouvrit l'attaché-case et mit ses gants. Il ajusta la crosse spéciale, puis il posa le chargeur de rechange et la boîte de balles à côté de lui.

Les cris retentirent à nouveau. Il risqua un regard par la balustrade. Des silhouettes s'éparpillaient en courant sur la pelouse. Il visa la plus proche et appuya sur la détente. En bas, on s'agita. Une rafale claqua ; des éclats de pierre volèrent à quelques centimètres de son visage. Une voix cria :

« Ne vous exposez pas inutilement. »

Une autre ajouta :

« *Zie kommen mit den Hubschrauber...* »

Il regarda autour de lui, vers l'horizon gris-jaune. Il avait oublié l'hélicoptère.

Une rafale de neige lui fouetta le visage. Il tressaillit et se blottit contre la tourelle. Il crut entendre, porté par le vent, un faible bourdonnement.

De l'endroit où il se tenait, il apercevait les arbres du parc et au-delà le mur d'enceinte et le portail. Plus loin, le terrain s'élevait vers les forêts encerclant le manoir.

Le bourdonnement était à nouveau là, plus fort qu'auparavant. Il leva les yeux et repéra la petite tache noire qui survolait la cime des arbres. Il secoua la tête. Il dit à voix haute :

« Nous avons fait une erreur. Nous avons tous fait une erreur. »
Il cala la crosse du Luger contre son épaule et attendit.

Traduit par MICHEL LEDERER.

Weihnachtabend.

© Keith Roberts, 1972.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ANDERSON (POUL). – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances scandinaves. Est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après ses études de physique – financées par la vente de ses premiers récits, et couronnées par un diplôme obtenu en 1948 – s'est consacré à une carrière littéraire. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître 14 romans, 15 recueils de récits plus courts, 3 livres ne relevant pas de la science-fiction, et 2 anthologies, en plus de ses récits dans les différents périodiques spécialisés. Un sens de l'épopée, sans équivalent dans la science-fiction, anime beaucoup de ses récits. Ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action qui lui est propre, et qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of Time* (1955-1959, *La Patrouille du Temps*) met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *The High Crusade* (1960, *Les Croisés du Cosmos*) exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en Poul Anderson « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques (de la science-fiction) », ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers. Poul Anderson continue à être un des plus actifs parmi les auteurs américains de science-fiction, montrant une aisance égale dans les dimensions du roman et dans celles de la nouvelle, et continuant à gagner des prix *Hugo* et *Nebula*. Il ajoute à son cycle de l'« histoire du futur », dans laquelle les récits construits autour de Nicholas van Rijn et surtout de Dominic Flandry constituent des éléments unificateurs.

BRADBURY (RAY). – Aux yeux du non-spécialiste, Ray Bradbury est l'écrivain qui, plus que tout autre, a longtemps personnifié la science-fiction contemporaine. C'est par un chemin curieux qu'il est arrivé à cette situation. Son enfance paraît avoir été marquée par une peur des ténèbres beaucoup plus prononcée que chez la plupart des écoliers,

ainsi que par un intérêt précoce pour les contes de fées et les récits d'aventures. Ceux qui l'ont connu pendant son adolescence le décrivent comme le boute-en-train du fandom de Los Angeles. Né en 1920, il décida vers l'âge de dix-huit ans qu'il deviendrait écrivain, mais les premiers récits qu'il soumit à divers magazines spécialisés furent d'abord refusés ; de tous les grands auteurs de la science-fiction « classique », il est pour ainsi dire le seul qui n'ait pas été révélé par John W. Campbell Jr., le rédacteur en chef d'*Astounding*. Il vit en revanche ses nouvelles publiées dans *Weird Tales* et *Planet Stories*, puis dans des périodiques tels que *The New Yorker*, *Collier's*, *Esquire* et *The Saturday Evening Post* : après Robert Heinlein, il fut un des premiers auteurs de science-fiction publié hors des magazines spécialisés, et ce précédent devait prendre ultérieurement une importance considérable. Après 1946, ses récits commencèrent à retenir vivement l'attention par leur originalité : plusieurs de ses nouvelles se déroulaient sur un décor commun (la planète Mars, telle que Bradbury la rêvait, et non telle que l'astronomie la révélait) et elles furent réunies en 1950 en un volume qui consacra définitivement la réputation de leur auteur, *The Martian Chronicles* (*Chroniques martiennes*). *The Illustrated man* (1953, *L'Homme illustré*), recueil composé de manière similaire, puis *Fahrenheit 451* (1953), son premier roman, connurent un succès presque aussi vif. Il se confina depuis lors pratiquement dans un unique thème fondamental – la dénonciation insistante des méfaits possibles de la science – qu'il développait dans un style volontairement simple mais sur un rythme narratif dont la lenteur et la densité, obtenue en partie par l'emploi adroit de répétitions et de retours, étaient minutieusement élaborées. L'esprit critique, chez Bradbury, ne va jamais très loin ; mais le style et le sens poétique sont ses atouts majeurs d'écrivain. C'est sans doute la raison pour laquelle les critiques non spécialisés l'ont remarqué, lui plutôt qu'un autre, parmi les auteurs de science-fiction contemporains. En mai 1963, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra un numéro spécial. Depuis cette date, Bradbury a notablement ralenti son activité d'auteur de science-fiction, écrivant du fantastique, de la poésie et des scénarios (pour le théâtre et le cinéma aussi bien que pour la télévision).

FARMER (PHILIP JOSÉ). – Né en 1918, Philip José Farmer travailla pour une compagnie d'électricité, puis pour une entreprise métallurgique, après avoir terminé son collège. Suivant des cours du soir, il obtint en 1950 une licence ès lettres et se lança alors dans une carrière littéraire. Dans le monde de la science-fiction, il apparaît comme une sorte de Janus, regardant à la fois dans deux directions opposées. Il s'est courageusement attaqué, d'une part, à des sujets

naguère tabous dans le récit d'anticipation : dans *The Lovers* (*Les Amants étrangers*), écrit en 1952 et profondément remanié en 1961, il évoque des rapports sexuels entre êtres d'espèces différentes ; dans *Attitudes* (1952) et dans d'autres récits rattachés au même cycle, il a considéré la place du missionnaire dans une civilisation dominant le voyage spatial. D'autre part, Philip José Farmer a donné une dimension nouvelle au récit d'aventures dans la science-fiction, en concevant des univers littéralement créés sur mesure par des héros-dieux qu'il a mis en scène dans le cycle s'ouvrant par *The Maker of Universes* (1965, *Créateur d'univers*). Animé par un même souci de pousser aussi loin que possible les limites de son décor et celles des rebondissements de ses péripéties, il a imaginé dans le cycle de *Riverworld* (1965, *Le Fleuve de l'Éternité*), la résurrection de tous les hommes de toutes les époques sur une planète géante. Philip José Farmer a également écrit la biographie suivie de certains personnages romanesques, qu'il s'est diverti à reconstituer d'après les récits où ces héros avaient été mis en scène : Tarzan et Doc Savage furent les premiers sujets de ces biographies para-romanesques. Farmer s'est aussi amusé à mettre en présence des personnages créés par des auteurs différents – Sherlock Holmes avec Tarzan, Hareton Ironcastle avec Doc Savage, Phileas Fogg avec le professeur Moriarty. Il a justifié ses libertés en inventant la chute d'une météorite dans le Yorkshire, en 1795, météorite qui aurait provoqué des mutations chez les cochers et les passagers de deux diligences qui se trouvaient alors dans le voisinage immédiat du point de chute : Farmer a fait de nombreux personnages littéraires célèbres les descendants de ces voyageurs. Ce goût de l'écrivain pour l'interpénétration du réel et du fabulé se distingue aussi par l'introduction de ses *alter ego* dans l'action, généralement reconnaissables par leurs initiales identiques à celles de l'auteur : Paul Janus Finnegan, alias Kickaha, dans le cycle de *The Maker of Universes*, Peter Jairus Frigate dans celui de *Riverworld*. De même, Farmer s'est amusé à utiliser, pour son roman *Venus on the halfshelf* (1971), la signature de Kilgore Trout – lequel Trout est un écrivain imaginé par Kurt Vonnegut Jr.

GREEN (ROBERT M. JR.). – Cette signature est apparue dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* de 1964 à 1967, au rythme d'une fois par an.

GREENBERG (ALVIN). – Jusqu'à présent, cet auteur paraît avoir fait une seule et unique incursion dans le domaine de la science-fiction, et cela à travers un magazine non spécialisé d'où sa nouvelle a été reprise dans une des anthologies annuelles publiées par Harry Harrison et Brian W. Aldiss.

HEINLEIN (ROBERT ANSON). – Né en 1907, Robert Heinlein fut élève de l'Académie navale américaine à Annapolis, et servit ensuite dans cette arme pendant cinq ans, exerçant ensuite des métiers divers. Lecteur de science-fiction depuis plusieurs années, il écrivit en 1939 sa première nouvelle (*Lifeline*). Mobilisé pendant la guerre, il se consacra ensuite à une carrière littéraire, écrivant des romans pour jeunes lecteurs et des scénarios de télévision aussi bien que des récits destinés aux magazines spécialisés de science-fiction. Beaucoup de critiques ont vu en lui le plus important auteur de l'« âge d'or » de la science-fiction anglo-saxonne, saluant sa régularité dans la qualité, son sens inné des proportions, sa logique et ses dons de narrateur. Il a remporté pour ses romans davantage de *Hugo* que n'importe lequel de ses confrères. Ce prix récompensa notamment l'apologie militariste de *Starship Troopers* (1959, *Étoiles, garde-à-vous*), la présentation bienveillante d'une société proche des communautés de hippies dans *Stranger in a strange land* (1961, *En terre étrangère*) et le récit d'une révolution future qui, dans un contexte scientifique minutieusement décrit, forme un pendant de celle des colonies anglaises d'Amérique, dans *The moon is a harsh mistress* (1966, *Révolte sur la Lune*). Bien que fréquemment comparé à Kipling pour la netteté de son écriture ainsi que pour le point de vue conservateur défendu dans la plupart de ses livres, Heinlein apparaît avant tout comme un narrateur qui a totalement su maîtriser l'art de la construction (ainsi que l'illustre par exemple son utilisation du retour en arrière), et qui est capable de suivre avec une implacable rigueur les prémisses à partir desquelles il se propose de développer une action ou un cadre. Parmi ses ouvrages les plus notables figurent les récits groupés dans *The Past through Tomorrow* (1939-1967, *Histoire du Futur*) et racontant des événements des trois prochains siècles. Il exerça une importante influence sur les auteurs de sa génération en maîtrisant totalement l'art d'inclure dans le récit lui-même, et sans ralentir le rythme, les développements scientifiques nécessaires. Au-delà de toutes les opinions politiques dont il s'est fait le champion – parfois par conviction personnelle, parfois pour les besoins de son intrigue – Robert Heinlein apparaît comme un créateur confiant dans l'avenir de l'humanité, et convaincu de la grandeur de la mission qui reviendra à cette humanité sur le plan cosmique. Il a donné à l'Université de Chicago une conférence sur la science-fiction, dont le texte a été inclus dans le volume *The science fiction novel*. Une analyse critique de son œuvre a été publiée par Alexei Panshin en 1968 sous le titre de *Heinlein in dimension*. En 1975, il a été le premier écrivain à recevoir de l'association des *Science Fiction Writers of America* le *Grand Master Nebula Award* pour l'ensemble de son œuvre.

KNIGHT (DAMON). – Né en 1922. Débuts en 1941. A raconté, dans *The futurians* (1977), ses expériences au sein du groupe d'amis new-yorkais qui vivaient plus ou moins en communauté et d'où devaient sortir plusieurs des principaux auteurs, éditeurs et anthologistes de sa génération. Se fait connaître en 1945 par un éreintement ultérieurement célèbre du *Monde des non-A* de van Vogt, alors à l'apogée de sa gloire. Professant que la science-fiction doit être jugée à ses qualités d'écriture comme le reste de la littérature, il devient un critique célèbre et la publication d'un recueil de ses articles (*In search of wonder*, 1956, édition complétée en 1967) fait figure d'événement. En tant qu'écrivain, il applique ses propres théories, produit assez peu et apporte beaucoup de soin à la composition de ses histoires. Dans les années 60, la « Nouvelle Vague » salue en lui un précurseur et son goût triomphe temporairement partout, ce qui lui vaut une belle carrière d'anthologiste commencée avec *A century of Science Fiction* (1962) et couronnée par la série des *Orbit* (deux recueils par an approximativement depuis 1962) qui ne publie que des nouvelles originales et contribue avec les *Dangerous visions* de Harlan Ellison à implanter aux États-Unis le courant moderniste né en Angleterre. Depuis lors, Damon Knight a été moins actif comme écrivain et critique que comme anthologiste et animateur. Il organisa les *Milford Science Fiction Writers Conférences*, et contribua à la fondation de l'association des *Science Fiction Writers of America* dont il fut le premier président (1965-1966). Un numéro spécial lui a été consacré, en novembre 1976, par *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*.

KUTTNER (HENRY). – Né en 1914. Formé par la lecture de la revue *Weird Tales*, où il fit ses débuts en 1936 avec des récits d'horreur et d'*heroic fantasy* ; puis il passa à la science-fiction pour des raisons alimentaires, fit du tout-venant pendant quelques années. En 1940, il épouse Catherine L. Moore, auteur de science-fiction comme lui. En 1942, ils commencent à écrire des nouvelles en collaboration, généralement sous des pseudonymes (dont Lewis Padgett et Lawrence O'Donnell) : elle apporte son style, son imagination, son sens de l'épopée ; il fournit son sens de la construction, son goût du morbide, son humour. Tout de suite, c'est la réussite : *Deadlock* (1942), *The Twonky* (1942), *Mimsy were the Borogoves* (1943, *Tout smouales étaient les Borogoves*), *Shock* (1943, *Choc*) imposent le nouvel « auteur » comme un grand technicien de la nouvelle, le premier dans l'histoire de la science-fiction. En ce sens, Henry Kuttner a influencé la plupart des auteurs de la génération suivante. Il a aussi écrit des romans estimables : *The Fairy Chessmen* (1946, *L'Homme venu du Futur*), *Fury* (1947, *Vénus et le Titan*), *Mutant* (1953, *Les Mutants*). Il commença sur le tard des études universitaires et allait obtenir le grade de *master of*

arts quand il mourut en 1958.

LAFFERTY (RAPHAËL ALOYSIUS). – Né en 1914, R.A. Lafferty donna à Judith Merrill (dans *The year's best S.-F.*, 11^e série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, ingénieur électricien, corpulent ». S'étant mis tardivement à l'activité d'écrivain, Lafferty a montré rapidement qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does anyone else have something further to add* (1974, *Lieux secrets et vilains messieurs*) offre un bon recueil. R.A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion de l'électronique à la littérature s'est traduite, pour la science-fiction, par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de rationalisation de la démence.

LOCKE (DAVID M.). – Docteur ès sciences, chimiste de recherche, David Locke a été auteur de textes scientifiques avant de se lancer dans la science-fiction en 1970.

MALZBERG (BARRY NORMAN). – Né en 1939, Barry Malzberg est un auteur très prolifique. En quelque sept ans, il a fait paraître dans le domaine de la science-fiction une vingtaine de romans et une centaine de nouvelles, tout en écrivant également dans d'autres domaines (des récits érotiques notamment) sous des pseudonymes. En science-fiction, il s'est fait une spécialité d'une amertume pessimiste qu'il cultive dans la plupart de ses récits avec une sorte d'application masochiste, parfois nuancée d'humour grinçant. Ses personnages sont en général des êtres déçus sexuellement, qui apparaissent à la fois comme les dénonciateurs et les victimes consentantes d'une réalité qui ne se laisse pas toujours démasquer (*The gamesman*, 1975), ou bien des intravertis monologuant sur leur impuissance quasi universelle (*The last transaction*, 1977).

MOORE (CATHERINE LUCILE). – Née en 1911. Profondément marquée par la lecture de Frank L. Baum et d'Edgar Rice Burroughs, qui lui donne un goût très vif pour le merveilleux. Son coup d'essai, *Shamblau*, publié dans *Weird Tales* en 1933, est un coup de maître. Elle fait paraître dans *Weird Tales* les aventures de Northwest Smith (personnage de *Shamblau*) qui relèvent du *space opera*, et celles de Jirel de Joiry, qui relèvent de *l'heroic fantasy*. Sa production se ralentit beaucoup à la fin des années 30, puis s'arrête presque complètement en 1940 quand elle épouse Henry Kuttner et devient sa collaboratrice pour des histoires signées Lewis Padgett ou Lawrence O'Donnell. Elle signe cependant encore une demi-douzaine de nouvelles et deux romans, *Judgment Night* (1943, *La Nuit du Jugement*) et *Doomsday Morning* (1957, *La Dernière Aube*). Elle se laisse ensuite absorber par des scénarios pour la télévision et, des cours de technique littéraire qu'elle donne à l'Université de Californie.

BEAM PIPER (HENRY). – Né en 1904, s'est suicidé en 1964. H. Beam Piper entra tardivement (en 1947) dans le monde de la science-fiction, où il attira cependant tout de suite l'attention par des nouvelles fondées sur le thème du temps cyclique ou sur celui des univers parallèles. Dans *Omnilingual* (1957), il posa et résolut un problème scientifique logique : qu'est-ce qui pourra jouer le rôle de la pierre de Rosette lorsqu'il s'agira de déchiffrer la langue écrite sur une planète dont les habitants sont morts ? Il a laissé plusieurs romans, dans lesquels il fait en général triompher un solitaire idéaliste dans des contextes variés, comme le contact avec une race extra-terrestre apparemment intelligente (*Little fuzzy*, 1962), ou les intrigues d'empires galactiques (*Space Viking*, 1963).

ROBERTS (KEITH). – Né en 1935, Keith Roberts étudia les arts graphiques et travailla dans le domaine du dessin animé et de l'illustration avant de se mettre à écrire. Il s'est imposé comme un des auteurs les plus individuels de la science-fiction anglaise avec son uchronie *Pavane* (1963) : il y décrit la vie au vingtième siècle dans une Angleterre conquise vers 1600 par *l'invincible armada* espagnole. En évoquant un monde post-apocalyptique, dans *The chalk giants* (1975, *Les Géants de craie*), Keith Roberts concilie une intelligence lucide à un sens subtil de la poésie. En tant qu'illustrateur, il a dessiné les couvertures de plusieurs numéros de *Science Fantasy* et *New Worlds* entre 1965 et 1967.

1 Cités par Kasner et Newman dans *Les mathématiques et l'imagination*, traduction française, Pavot, 1950.

2 Voir note 1

3 Cités par Pierre Versins dans l'article « Dimensions » de son *Encyclopédie de l'Utopie et de la Science-Fiction*.

4 La question se pose de savoir si cette ligne A poursuivra son destin avec ou sans le voyageur. À mon avis, pour des raisons de symétrie, la ligne A continuera avec le voyageur. Ainsi pour tout voyageur temporel qui réussit son voyage, il y a un voyageur identique qui a échoué. C'est la raison pour laquelle on n'a jamais constaté dans notre univers de départ de voyageur temporel. Le voyage dans le temps est une affaire tout à fait personnelle, sinon subjective, qu'on ne réussit jamais tout à fait qu'à moitié. (Voir à ce sujet « Chronolyse et conservation du nombre baryonique », Michel Jeury, *Actes de l'Université d'Issigeac*, 1998, vol. 14, page 887 et sq.).

5 Voir à ce sujet, « Pourquoi il faut rétablir l'Histoire Décente et Orthonormée dans les univers où l'on n'a rien à faire », Poul Anderson, in *Safe-time*, Reagan University, Californie confédérée, 1992.

6 À l'exception de celui de la nouvelle de Philip José Farmer qui postule une structure de l'univers vraiment très particulière.

7 Sur la mécanique quantique et l'Interprétation des Mondes Divergents, voir *La Danse des Éléments*, Gary Zukav, Éditions Laffont, 1982.

8 Pour un bref exposé sur le super espace, voir *The Fate of the Universe*, Richard Morris, Playboy Press, 1982. Et pour une étude plus approfondie, l'article de John Archibald Wheeler lui-même, « Superspace », in *Analytical Methods in Mathematical Physics*, New York, Gordon and Breach, 1970.

9 Nom familier du *quarter* : 25 cents.

10 En 1924, Quenardo avait refusé une importante subvention gouvernementale qui lui aurait permis de diriger une expédition archéologique internationale en Crète, arguant qu'il pouvait en apprendre tout autant sur les labyrinthes en restant à Santiago du

Chili, et « qu'il n'est pas besoin de creuser la terre pour se salir ». Ces remarques, qualifiées d'arrogantes par ses collègues et par la presse, nuisirent beaucoup à sa carrière académique.

11 Il ne m'a jamais été possible d'acheter un exemplaire de ce texte ; chaque fois que j'avais appris l'existence de l'un d'entre eux et avais proposé de l'acheter, l'on m'avait refusé tout paiement et m'en avait fait cadeau dans des circonstances rendant un refus impossible.

12 Une des raisons de son silence, et de notre incapacité à discuter de ces nouveaux événements, était la présence d'une question implicite à laquelle nous ne désirions ni faire face, ni risquer de répondre : tout ces gens n'avaient-ils réellement, aucune responsabilité à l'égard du symbole qu'ils arboraient sous une forme ou une autre, ou bien faisaient-ils partie d'une vaste conspiration du silence dont nous seuls étions exclus?

13 J'ai toujours en ma possession un exemplaire de ce poème, que je reçus peu après mon départ de New York ; j'estime toutefois ne pas avoir le droit de le reproduire, dans la mesure où son auteur lui-même se refuse à le publier ou à le lire en public. Je crains bien qu'il n'ait été noyé dans cette même, conspiration du silence dont les symboles font l'objet.

14 Il semble que la plupart des étudiants fassent subir au récit de Kafka cette métamorphose toute personnelle d'une façon totalement inconsciente ; ils sont en effet sincèrement confus et surpris lorsque je leur montre les passages du texte où Kafka se sert du mot « bousier ». Plus d'un a soutenu qu'« il devait s'agir d'une erreur dans le texte ». Toutefois, un de mes meilleurs élèves de ces dernières années, ce Charles Morey Baxter dont il a déjà été question, a élaboré une thèse parfaitement rationnelle pour défendre l'interprétation selon laquelle Grégoire ne serait effectivement pas un bousier, mais une sauterelle. Son argument principal est que ce n'est pas le narrateur lui-même qui qualifie Grégoire de bousier, mais la femme de ménage, dont la principale préoccupation est de venir à bout de sa tâche, et non d'opérer de subtiles distinctions entre divers genres d'insectes, qui ignore probablement tout de pareilles distinctions, et ne constitue en aucune façon un témoin digne de foi ; *en lui faisant commettre cette erreur*, Kafka a ingénieusement impliqué, voire autorisé, l'interprétation « sauterelle ». J'avoue ne pas être entièrement convaincu du bien-fondé de cet argument.

15 Il s'agit du traité de Vienne, signé en octobre 1809 après la bataille de Wagram.

16 George Canning (1770-1827), ministre des Affaires étrangères jusqu'en 1827 où il devint Premier Ministre. Partisan du Libre Échange.

17 Castlereagh (1769-1822), homme d'état britannique farouchement adversaire de Napoléon.

18 Stein (1757-1831), ministre d'État farouchement opposé à Napoléon.

19 George Washington (1732-1799), général américain, commandant en chef dès le début de la guerre d'Indépendance, président de l'Union deux fois élu : 1789 à 1792.

20 John Burgoyne (1722-1792), général anglais, forcé de signer la capitulation de Saratoga qui assurait l'indépendance des États-Unis.

21 Benedict Arnold trahit effectivement la cause des Insurgés pendant la guerre d'Indépendance.

22 Dans notre univers, Benedict Arnold est mort en 1801.

23 Talleyrand fut ministre des Affaires étrangères de 1797 à 1807 puis, tombé en disgrâce, ne retrouva ses pouvoirs qu'en 1814.

24 Il s'agit du Traité de Vienne de 1809.

25 Thomas Lawrence (1769-1830), peintre anglais célèbre pour ses portraits.

26 Scharnhorst (1755-1813), général prussien aussi connu pour son opposition à Napoléon que le baron Stein.

27 James Madison, président des États-Unis de 1809 à 1817.

28 Thomas Jefferson, président des États-Unis de 1801 à 1809.

29 Sir Arthur Wellesley, duc de *Wellington* (1769-1852).

Table of Contents

PRÉFACE

LA PETITE PYRAMIDE BLEUE

TOUT SMOUALES ÉTAIENT LES BOROGOVES

LES HABITANTS DE NULLE PART

LA MAISON BISCORNUE

QUELLE APOCALYPSE ?

LE TROU DANS LE COIN

L'ÉTAT DE L'ART

« FRANK KAFKA » DE JORGE LUIS BORGES

LE POUVOIR DE LA PHRASE

DELEND EST

PAR-DELÀ L'OCÉAN

L'HOMME QUI APPARUT

LA FÉE INTERURBAINE

WEIHNACHTABEND

DICTIONNAIRE DES AUTEURS